LVII
C.
16.

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
LVII
C
16
NAPOLI

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE.

TOME TROISIEME.

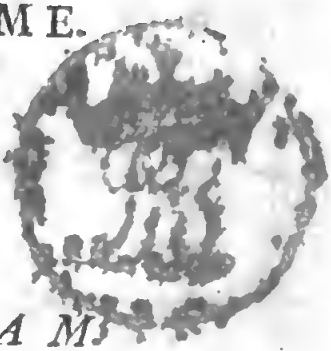
HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des Établiſſements & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

NOUVELLE ÉDITION, revue, corrigée, augmentée, & enrichie de Cartes géographiques, très-exactes.

Nequicquam Deus abſcidit
Prudens, Oceano diſſociabili
Terras, ſi tamen impiæ
Non tangenda rates tranſiliunt vada. *HORAT.*

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM

M. DCC. LXXIII.

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE.

Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE SIXIEME.

LES royaumes de Caſtille & d'Arragon, venoient de ſe réunir par le mariage de Ferdinand & d'Iſabelle (*a*). Cette réunion, & la conquête des provinces que les Maures avoient poſſédées

(*a*) C'eſt ce Ferdinand qui fut ſurnommé *le Catholique*, par la cour de Rome qui le craignoit; & *le Per*

ſi long-temps en Eſpagne, donnoient à cette monarchie une conſidération dans l'Europe égale à celle des plus grandes puiſſances. Le gouvernement ne s'occupoit que du ſoin d'affermir ſon autorité, & d'établir l'ordre dans ſes poſſeſſions. Les richeſſes que les Portugais commençoient à rapporter d'Afrique, n'avoient point excité ſon émulation, & la Cour ne ſongeoit point à des découvertes dans les mers éloignées.

Un homme obſcur, plus avancé que ſon ſiecle dans la connoiſſance de l'aſtronomie & de la navigation, ſembloit veiller à l'agrandiſſement de l'Eſpagne. Chriſtophe Colomb ſentoit comme par inſtinct, qu'il devoit y avoir un autre continent, & que c'étoit à lui de le découvrir. Les Antipodes, que la raiſon même traitoit de chimere, & la ſuperſtition d'erreur & d'impiété, étoient aux yeux de cet homme de génie, une vérité inconteſtable. Plein de cette idée, la plus fiere qui ſoit entrée dans l'eſprit humain, il propoſa à Gênes ſa patrie, de mettre ſous ſes loix un autre hémiſ-

ſide, par l'humanité qui le déteſtoit. L'hiſtoire a conſervé les horreurs de ſa vie, & quoiqu'elle ait diminué preſque partout l'atrocité, on eſt tenté de croire qu'elle exagere. Et c'eſt pour un tel homme, pour un ſouverain ſi indigne de l'être, qu'un nouvel Univers ſe découvre.

phere. Mépriſé par cette petite république, par le Portugal où il vivoit, & par l'Angleterre même, qu'il devoit trouver ouverte à toutes les entrepriſes maritimes, il porta ſes vues & ſes projets à Iſabelle.

Les miniſtres de cette princeſſe prirent d'abord pour un viſionnaire, un homme qui vouloit découvrir un monde. Ils le traiterent long-temps avec cette hauteur inſultante que les hommes communs, quand ils ſont en place, ont pour les hommes de génie. Colomb ne fut pas rebuté par les difficultés. Il avoit comme tous ceux qui forment des projets extraordinaires, cet enthouſiaſme qui les roidit contre les jugements de l'ignorance, les dédains de l'orgueil, les petiteſſes de l'avarice, les délais de la pareſſe. Son ame ferme, élevée, courageuſe, ſa prudence & ſon adreſſe le firent enfin triompher de tous les obſtacles. On lui accorda trois petits vaiſſeaux, & quatre-vingt-dix hommes. Il partit le 3 Août 1492, avec le titre d'Amiral & de Vice-Roi des Iſles, des terres qu'il découvriroit.

Après une longue navigation, ſes équipages épouvantés de l'immenſe étendue des mers qu'ils avoient mis entr'eux & leur patrie, commencerent à déſeſpérer

de trouver ce qu'ils cherchoient ; ils mutmuroient, & pluſieurs fois il fut propoſé de jeter Colomb dans les flots, & de retourner en Eſpagne. L'Amiral diſſimula le plus qu'il lui fut poſſible ; mais quand il vit le mécontentement prêt d'éclater, il déclara lui-même, que ſi dans trois jours on ne découvroit pas la terre, il reprendroit la route d'Europe. Depuis quelque temps il trouvoit le fonds avec la ſonde, & ces indices qui trompent rarement, lui faiſoient juger qu'il n'étoit pas éloigné s terres.

Ce fut au mois d'octobre que fut découvert le nouveau monde. Colomb aborda à une des iſles Lucayes, qu'il nomma San-Salvador, & dont il prit poſſeſſion au nom d'Iſabelle. Perſonne en Eſpagne ne ſe doutoit alors qu'il pût y avoir quelque injuſtice à s'emparer d'un pays qui n'étoit pas habité par des Chrétiens.

Les inſulaires à la vue des vaiſſeaux & de ces hommes ſi différents d'eux, furent d'abord effrayés, & prirent la fuite. Les Eſpagnols en arrêterent quelques-uns, qu'ils renvoyerent après les avoir comblés de careſſe & de préſents. Il n'en fallut pas davantage pour raſſurer toute la nation.

Ces peuples vinrent ſans armes ſur le rivage. Pluſieurs éntrerent dans les vaiſſeaux ; ils examinoient tout avec admiration. On remarquoit en eux de la confiance & de la gaieté. Ils apportoient des fruits. Ils mettoient les Eſpagnols ſur leurs épaules pour les aider à deſcendre à terre. Les habitants des iſles voiſines montrerent la même douceur & les mêmes mœurs. Les matelots que Colomb envoyoit à la découverte, étoient fêtés dans toutes les habitations. Les hommes, les femmes, les enfants leur alloient chercher des vivres. On rempliſſoit du coton le plus fin, les lits ſuſpendus dans leſquels ils couchoient. C'étoit de l'or que cherchoient les Eſpagnols : ils en virent. Pluſieurs ſauvages portoient des ornements de ce riche métal ; ils en donnerent à leurs nouveaux hôtes. Ceux-ci furent plus révoltés de la nudité, de la ſimplicité de ces peuples, que touchés de leur bonté. Ils ne ſurent point reconnoître en eux l'empreinte de la nature. Etonnés de trouver des hommes couleur de cuivre, ſans barbe & ſans poil ſur le corps, ils les regarderent comme des animaux imparfaits qu'on auroit dès lors traités ſans humanité, ſans l'intérêt qu'on avoit de ſavoir d'eux des détails importants ſur

les contrées voiſines, & dans quel pays étoient les mines d'or.

Après avoir reconnu quelques iſles d'une médiocre étendue, Colomb aborda au Nord d'une grande iſle que les inſulaires appelloient Hayti, & qu'il nomma l'Eſpagnole ; elle porte aujourd'hui le nom de Saint Domingue. Il y fut conduit par quelques ſauvages des autres iſles, qui l'avoient ſuivi ſans défiance, & qui lui avoient fait entendre que la grande iſle étoit le pays qui leur fourniſſoit ce métal dont les Eſpagnols étoient ſi avides.

L'iſle de Hayty, qui a deux cents lieues de long, ſur ſoixante, & quelquefois quatre-vingt de large, eſt coupée par le milieu dans toute ſa largeur, de l'Eſt à l'Oueſt, par une chaîne de montagnes, la plupart eſcarpées qui en occupent le milieu. On la trouva partagée entre cinq nations fort nombreuſes qui vivoient en paix. Elles avoient des rois nommés Caciques, abſolus & fort aimés. Ces peuples étoient plus blancs que ceux des autres iſles. Ils ſe peignoient le corps. Les hommes étoient abſolument nuds. Les femmes portoient une ſorte de jupe de coton qui ne paſſoit pas les genoux. Les filles étoient nues comme les hommes. Ils vivoient

de mays, de racines, de fruits & de coquillages. Sobres, légers, agiles, peu robuſtes, ils avoient de l'éloignement pour le travail : leurs beſoins ne leur en demandoient pas, & ils ne s'étoient pas fait des beſoins. Ils vivoient ſans inquiétudes & dans une douce indolence. Leur temps s'employoit à danſer, à jouer, à dormir. Ils montroient peu d'eſprit, à ce que diſent les Eſpagnols ; & en effet, des inſulaires ſéparés des autres peuples ne devoient avoir que peu de lumieres. Les ſociétés iſolées s'éclairent lentement & difficilement : elles ne s'enrichiſſent d'aucunes des découvertes que le temps & l'expérience font faire aux autres peuples. Le nombre des haſards qui menent à l'inſtruction eſt plus borné pour elles.

Ce ſont les Eſpagnols eux-mêmes, qui nous atteſtent que ces peuples étoient humains, ſans malignité, ſans eſprit de vengeance, preſque ſans paſſions.

Ils ne ſavoient rien, mais ils n'avoient aucun deſir d'apprendre. Cette indifférence & la confiance avec laquelle ils ſe livroient à des étrangers, prouvoient qu'ils étoient heureux.

Leur hiſtoire, leur morale étoient

renfermées dans un recueil de chanſons qu'on leur apprenoit dès l'enfance.

Ils avoient comme tous les peuples quelques fables ſur l'origine du genre humain.

On ſait peu de choſe ſur leur religion à laquelle ils n'étoient pas fort attachés, & il y a apparence que ſur cet article comme ſur beaucoup d'autres, leurs deſtructeurs les ont calomniés. Ils prétendoient que ces inſulaires ſi doux adoroient une multitude d'êtres malfaiſans. On ne le ſauroit croire. Les adorateurs d'un Dieu malfaiſant, n'ont jamais été bons (*b*).

Aucune loi ne régloit chez eux le nombre des femmes. Ordinairement, une d'entr'elles avoit quelques privileges, quelques diſtinctions; mais ſans autorité ſur les autres. C'étoit celle que le mari aimoit le plus, & dont il ſe croyoit le plus aimé. Quelquefois à la

(*b*) Des docteurs affirment gravement que Dieu a fait l'homme à ſon image; heureuſement cela eſt encore en queſtion. Quelle étrange idée cela nous donneroit-il de la divinité! Il eſt bien plus vrai de dire que les hommes ont fait Dieu à leur image; qu'ils lui ont prêté leurs paſſions, leurs caprices, leurs inconſéquences, pour pouvoir ſe mirer dans leur orgueil. Au reſte, l'hiſtoire de l'Europe, où plus qu'ailleurs on a déraiſonné de l'être ſuprême, où plus qu'ailleurs on a verſé du ſang en ſon nom, d'où ſont ſorties toutes les fureurs religieuſes qui ont déſolé l'Univers, ne prouve que trop l'aſſertion qu'on oſe avancer.

mort de cet époux, elle se faisoit enterrer avec lui. Ce n'étoit point chez ce peuple un usage, un devoir, un point d'honneur : c'étoit dans la femme une impossibilité de survivre à ce que son cœur avoit de plus cher. Les Espagnols appelloient débauche, licence, crime, cette liberté dans le mariage & dans l'amour, autorisée par les loix & par les mœurs ; & ils attribuoient aux prétendus excès des insulaires, un mal qu'un médecin philosophe a démontré depuis peu dans un traité sur l'origine de la maladie vénérienne, avoir été connu en Europe avant la découverte de l'Amérique.

Ces insulaires n'avoient pour armes, que l'arc & des fleches d'un bois dont la pointe durcie au feu, étoit quelquefois garnie de pierres tranchantes, ou d'arêtes de poisson. Les simples habits des Espagnols, étoient des cuirasses impénétrables contre ces fleches lancées avec peu d'adresse. Ces armes jointes à de petites massues, ou plutôt à de gros bâtons dont le coup devoit être rarement mortel, ne rendoient pas ce peuple bien redoutable.

Il étoit composé de différentes classes, dont une s'arrogeoit une espece de noblesse ; mais on sait peu quelles étoient

les charges de cette diſtinction, & ce qui pouvoit y conduire. Ce peuple ignorant & ſauvage, avoit auſſi des ſorciers, enfants ou peres de la ſuperſtition.

Colomb ne négligea aucuns des moyens qui pouvoient lui concilier ces inſulaires. Mais il leur fit ſentir auſſi, que ſans avoir la volonté de leur nuire, il en avoit le pouvoir. Les effets ſuprenants de ſon artillerie, dont il fit des épreuves en leur préſence, les convainquirent de ce qu'il leur diſoit. Les Eſpagnols leur parurent des hommes deſcendus du ciel; & les préſents qu'ils en recevoient, n'étoient pas pour eux de ſimples curioſités, mais des choſes ſacrées. Cette erreur étoit avantageuſe. Elle ne fut détruite par aucun acte de foibleſſe ou de cruauté. On donnoit à ces ſauvages des bonnets rouges, des grains de verre, des épingles, des couteaux, des ſonnettes, & ils donnoient de l'or, & des vivres.

Dans les premiers moments de cette union, Colomb marqua la place d'un établiſſement qu'il deſtinoit à être le centre de tous les projets qu'il ſe propoſoit d'exécuter. Il conſtruiſit un petit fort avec le ſecours des Inſulaires qui travailloient gaiement à forger leurs fers. Il y laiſſa trente-neuf Caſtillans; & après

avoir reconnu la plus grande partie de l'Isle, il fit voile pour l'Espagne.

Il arriva à Palos, port de l'Andalousie, d'où sept mois auparavant il étoit parti. Il se rendit par terre à Barcelone, où étoit la Cour. Ce voyage fut un triomphe. La noblesse & le peuple allerent au devant de lui, & le suivirent en foule jusqu'aux pieds de Ferdinand & d'Isabelle. Il leur présenta des Insulaires qui l'avoient suivi volontairement. Il fit apporter des monceaux d'or, des oiseaux, du coton, beaucoup de raretés que la nouveauté rendoit précieuses. Cette multitude d'objets étrangers exposée aux yeux d'une nation dont la vanité & l'imagination exagerent tout, lui fit voir une source inépuisable de richesses qui devoit couler éternellement dans son sein. L'enthousiasme gagna jusqu'aux souverains. Dans l'audience publique qu'ils donnerent à Colomb, ils le firent couvrir, & s'asseoir comme un grand d'Espagne. Il leur raconta son voyage. Ils le comblerent de caresses, de louanges, d'honneurs; & bientôt après il repartit avec dix-sept vaisseaux pour faire de nouvelles découvertes, & fonder des colonies.

A son arrivée à Saint-Domingue, avec quinze cents soldats, trois cent ou-

vriers, des miſſionnaires ; les grains, les fruits, les animaux domeſtiques d'Europe, qui manquoient à ce nouveau monde, Colomb trouva qu'on avoit ruiné ſa forteresſe, & maſſacré tous les Eſpagnols. Ils s'étoient attiré cette infortune par leur orgueil, leur licence, & leur tyrannie. Colomb n'en douta pas après les éclairciſſements qu'il ſe fit donner, & il eut le bonheur de perſuader à ceux qui avoient moins de modération que lui, qu'il étoit de la bonne politique de renvoyer la vengeance à un autre temps. On s'occupa uniquement à reconnoître les mines qui devoient coûter tant de ſang, à les exploiter, à conſtruire des forts dans leur voiſinage, à y établir des garniſons ſuffiſantes pour aſſurer les travaux.

Pendant ce temps-là, les vivres apportés d'Europe avoient été corrompus par la chaleur humide du climat, & le petit nombre des cultivateurs envoyés pour les renouveller dans des régions où la végétation eſt ſi prompte, étoient morts la plupart, ou tombés malades. Les gens de guerre invités à les remplacer ſe refuſerent à une occupation qui devoit aſſurer leur ſubſiſtance. La pareſſe commençoit à être en honneur en Eſpagne. Ne rien faire, étoit vivre en

gentilhomme ; & le dernier ſoldat dans un pays où il ſe trouvoit le maître, vouloit vivre noblement. Les Inſulaires leur offroient tout, & ils exigeoient davantage. Ils leur demandoient ſans ceſſe des aliments & de l'or. Ces malheureux ſe laſſèrent enfin de cultiver, de chaſſer, de pêcher, de fouiller les mines pour les inſatiables Eſpagnols ; & à cette époque, on ne vit plus en eux que des traîtres, des eſclaves rebelles dont on ſe permit de verſer le ſang.

Colomb qui continuoit ſes découvertes, averti que les Indiens aigris par ces traitemens barbares, méditoient un ſoulevement, revint ſur ſes pas. Son projet étoit de rapprocher les eſprits ; mais il fut entraîné par les clameurs ſéditieuſes de ſes féroces & avides ſoldats, dans des hoſtilités qui n'étoient ni ſelon ſon cœur, ni dans ſes principes ; avec deux cents fantaſſins & vingt cavaliers, il ne craignit pas d'attaquer une armée de cent mille hommes dans le lieu où fut bâtie depuis la ville de Saint-Yago.

Les malheureux Indiens étoient vaincus avant de combattre. Ils regardoient les Eſpagnols comme des êtres d'une nature ſupérieure. Les armes d'Europe avoient augmenté leur admiration, leur reſpect & leur crainte. La vue des che-

vaux les avoit, ſur-tout, étonnés. Pluſieurs étoient aſſez ſimples pour croire que l'homme & le cheval n'étoit qu'un même animal, ou un dieu. Quand cette impreſſion de terreur n'auroit pas trahi leur courage, ils n'auroient pu faire encore qu'une foible réſiſtance. Le feu du canon, les piques, une diſcipline inconnue les auroient aiſément diſperſés. Ils prirent la fuite de tous côtés. Ils demanderent la paix, & l'obtinrent à condition qu'ils cultiveroient la terre pour les Eſpagnols, & qu'ils leur fourniroient chaque mois une certaine quantité d'or.

Cette dure obligation; des cruautés qui la rendoient plus dure encore, parurent bientôt inſupportables à ces inſulaires. Pour s'y ſouſtraire, ils ſe réfugierent dans les montagnes où ils eſpéroient que la chaſſe, & des fruits ſauvages leur donneroient le peu de ſubſiſtance dont ils avoient beſoin, tandis que leurs ennemis, dont chacun conſommoit la nourriture de dix Indiens, ſe voyant privés de vivres, ſeroient obligés de repaſſer les mers. Ils ſe trompérent. Les Caſtillans ſe ſoutinrent par les rafraîchiſſements qu'ils recevoient d'Europe, & n'en furent que plus acharnés à la pourſuite de leurs affreux projets.

Leur rage les conduisit dans des lieux qu'on croiroit inaccessibles. Ils formerent leurs chiens à découvrir, à dévorer les malheureux Indiens. On en vit qui firent vœu d'en massacrer douze tous les jours en l'honneur des douze Apôtres. Ils firent périr le tiers de ces nations. On prétend qu'à leur arrivée, l'isle avoit un million d'habitans. Tous les monuments attestent que ce nombre n'est pas exagéré, & il est constant que la population étoit considérable.

Ce qui avoit échappé à la misere, à la fatigue, à la frayeur & au glaive, fut obligé de se livrer à la discrétion du vainqueur qui usa de ses avantages avec d'autant plus de rigueur qu'il n'étoit pas contenu par la présence de Colomb. Ce grand homme étoit repassé en Espagne pour instruire la Cour de ces barbaries, que le caractere de ses inférieurs le mettoit hors d'état de prévenir, & que ses navigations continuelles ne lui permettoient pas d'empêcher. Durant son absence, la mésintelligence, l'esprit de haine &de rébellion diviserent la colonie qu'il avoit laissée sous les ordres de son frere. On n'obéissoit que lorsqu'il y avoit quelque Cacique à détrôner, quelque bourgade à piller ou à détruire, des nations à exterminer. A peine ces fa-

rouches guerriers s'étoient-ils emparés des tréſors de quelques malheureux qu'ils avoient égorgés, que la confuſion renaiſſoit. Le deſir de l'indépendance, l'inégalité dans le partage du butin diviſoit ces hommes avides. L'autorité n'étoit plus écoutée, & les ſubalternes n'étoient pas plus ſoumis aux chefs, que les chefs aux loix. On en vint à ſe faire ouvertement la guerre.

Les Indiens, quelquefois acteurs, & toujours témoins de ces ſcenes ſanglantes & odieuſes, reprirent un peu de courage. Leur ſimplicité ne les empêcha pas d'entrevoir qu'il ſeroit poſſible de ſe défaire d'un petit nombre de tyrans qui paroiſſoient avoir oublié leurs projets, & qui n'écoutoient que la haine implacable qu'ils avoient les uns pour les autres. Cet eſpoir les échauffoit. Une confédération conduite avec plus d'art qu'on ne l'auroit ſoupçonné, prenoit de la conſiſtance. Peut-être les Eſpagnols, qu'un ſi grand péril n'empêchoit pas de continuer à s'exterminer, auroient-ils ſuccombé, ſi dans ces circonſtances critiques Colomb ne fût revenu d'Erope.

L'accueil diſtingué qu'il y avoit reçu, n'avoit fait ſur les peuples qu'une impreſſion paſſagere. Le temps qui amene la réflexion à la ſuite de l'enthouſiaſme,

avoit fait disparoître tout l'empressement qu'on avoit d'abord marqué pour se rendre dans le nouveau monde. On ne réchauffoit pas les esprits, par ce qu'on publioit de ses richesses, par la vue même de l'or qui en arrivoit. La couleur livide de tous ceux qui en étoient revenus ; les maladies cruelles & honteuses de la plupart ; ce qu'on disoit de la malignité du climat, de la multitude de ceux qui y avoient péri, de la disette qu'on y éprouvoit ; la répugnance d'obéir à un étranger dont on blâmoit la sévérité ; peut-être la crainte de contribuer à sa gloire : toutes ces causes avoient donné un éloignement invincible pour Saint-Domingue aux sujets de la Couronne de Castille, les seuls des Espagnols auxquels il fût alors permis d'y passer.

Il falloit pourtant des Colons. L'Amiral proposa de les prendre dans les prisons, parmi les malfaiteurs, de dérober les plus grands scélérats à la mort, à l'infamie, pour les faire servir à étendre la puissance de leur patrie, dont ils étoient le rebut & le fléau. Ce projet auroit eu moins d'inconvéniens pour des colonies solidement établies, où la vigueur des loix & la pureté des mœurs eussent pu contenir ou réprimer la li-

cence de quelques ſujets effrénés ou corrompus. Il faut aux nouveaux états d'autres fondateurs que des brigands. L'Amérique ne ſe purgera jamais du levain & de l'écume qui entrerent dans la maſſe des premieres populations que l'Europe y jeta. Colomb fit bientôt la triſte expérience du mauvais avis qu'il avoit ouvert.

Si ce hardi navigateur eût ſeulement amené avec lui des hommes ordinaires ; il leur auroit inſpiré dans la traverſée, ſinon des principes élevés, du moins des ſentiments honnêtes. Formant à leur arrivée le plus grand nombre, ils auroient donné des exemples de modération & d'obéiſſance qu'on eût été forcé ; qu'on eût peut-être aimé à ſuivre. Cette harmonie auroit produit les meilleurs effets, & donné de la conſiſtance à la colonie. Les Indiens auroient été mieux traités, les mines mieux exploitées, les tributs mieux payés. La Métropole encouragée par ces ſuccès à de plus grands efforts, on eût formé de nouveaux établiſſements qui auroient étendu la gloire, les richeſſes & la puiſſance de l'Eſpagne. Peu d'années devoient amener ces grands événements. Une mauvaiſe idée gâta tout.

Les malfaiteurs qui ſuivoient Colomb,

joints aux brigands qui étoient à Saint-Domingue, formerent le peuple le plus corrompu qu'on eût jamais vu. Il ne connut ni ſubordination, ni bienſéances, ni humanité. Sa rage s'exerçoit ſur-tout contre l'amiral, qui connut trop tard l'erreur où il étoit tombé, où ſes ennemis l'avoient peut-être entraîné. Cet homme extraordinaire achetoit bien cher la célébrité que ſon génie & ſes travaux lui avoient acquiſe. Sa vie fut un contraſte perpétuel de ce qui éleve, de ce qui flétrit l'ame des conquérans. Toujours en bute aux complots, aux calomnies, à l'ingratitude des particuliers, il eut encore à ſoutenir les caprices d'une Cour orgueilleuſe & défiante, qui tour à tour le récompenſoit & le puniſſoit, lui rendoit ſa confiance & le diſgracioit.

La prévention du miniſtere d'Eſpagne contre l'auteur de la plus grande découverte qu'on eût jamais faite, alla ſi loin, qu'on envoya dans le nouveau monde un arbitre pour juger entre Colomb & ſes ſoldats. Bovadilla, le plus ambitieux, le plus intéreſſé & le plus injuſte, le plus emporté de ceux qui étoient paſſés en Amérique, arrive à Saint-Domingue, jette l'amiral dans les fers, & le fait conduire en Eſpagne comme le plus

vil des criminels. La Cour, honteuſe d'un traitement ſi ignominieux, lui rend la liberté ; mais ſans le venger de ſon oppreſſeur, ſans le rétablir dans ſes charges. Telle fut la fin de cet homme ſingulier, qui avoit ajouté aux yeux de l'Europe étonnée, une quatrieme partie à la terre ; ou plutôt une moitié du monde à ce globe ſi long-temps dévaſté & ſi peu connu. La reconnoiſſance publique auroit dû donner à cet hémiſphere étranger, le nom du hardi navigateur, qui le premier y avoit pénétré. C'étoit le moindre hommage qu'on dût à ſa mémoire ; mais ſoit envie, ſoit inattention, ſoit jeu de la fortune qui diſpoſe auſſi de la renommée, il n'en fut pas ainſi : cet honneur étoit réſervé au Florentin Americ Veſpuce, quoiqu'il ne fît que ſuivre les traces d'un homme dont le nom doit être placé au deſſus des plus grands noms. Ainſi le premier inſtant où l'Amérique fut connue du reſte de la terre, fut marqué par une injuſtice, préſage fatal de toutes celles dont ce malheureux pays devoit être le théatre.

Elles ſe multiplierent après la chûte de Colomb & la mort d'Iſabelle. Juſqu'alors les inſulaires, quoique condamnés à des corvées deſtructives, à des

tributs exceſſifs, avoient continué à vivre dans leurs bourgades, ſelon leurs uſages, & ſous le gouvernement de leurs Caciques. En 1506, Ferdinand fut ſollicité de les répartir entre les conquérans pour être employés aux travaux des mines, ou à tous les uſages que des tyrans pourroient en faire. La religion & la politique furent les deux voiles dont on couvrit ce ſyſtême extravagant d'inhumanité. Tout le temps, diſoit-on, qu'on laiſſera à ces barbares le libre exercice de leurs ſuperſtitions, ils n'embraſſeront jamais le Chriſtianiſme (*c*), & ils nourriront toujours un eſprit de révolte, à moins que leur diſperſion ne les mette hors d'état de rien entreprendre. Le monarque, ſur la foi des théologiens que leurs dogmes excluſifs portent toujours aux partis violens, accorda ce qu'on demandoit. L'iſle entiere fut partagée en un grand nombre de diſtricts. Chaque Eſpagnol, ſans diſtinction de Caſtillan & d'Arragonois, en obtint un plus ou moins étendu, ſelon ſon grade, ſa faveur ou ſa naiſſance. Les Indiens qu'on y attacha furent dès ce moment

(*c*) « Louis XIII ſe fit une peine extrême de la loi » qui rendoit eſclaves les Negres de ſes colonies ; » mais quand on lui eut bien mis dans l'eſprit que » c'étoit la voie la plus ſûre pour les convertir, il y » conſentit. » *Eſprit des Loix*, liv. XV, ch. 4.

des eſclaves qui devoient leur ſang, leurs ſueurs à leurs maîtres. Cette horrible diſpoſition fut ſuivie depuis dans tous les établiſſements du nouveau monde.

Les mines donnerent alors un produit plus fixe. La couronne en avoit d'abord la moitié. Elle ſe réduiſit dans la ſuite au tiers, & fut enfin obligée de ſe borner à la cinquieme partie.

Les tréſors qui venoient de Saint-Domingue, enflammerent la cupidité de ceux-là même qui ne vouloient point paſſer les mers. Les grands & les gens en place obtinrent de ces conceſſions qui procuroient des richeſſes ſans travail. Ils les faiſoient régir par des agens qui avoient leur fortune à faire, & à augmenter celle de leurs commettans. On vit alors ce qui ne paroiſſoit pas poſſible, un accroiſſement de férocité. Cinq ans après cet arrangement barbare, les naturels du pays ſe trouverent réduits à quatorze mille. Il fallut aller chercher ſur le continent, & dans les iſles voiſines des ſauvages pour les remplacer.

Les uns & les autres étoient accouplés comme des bêtes. On faiſoit relever à grands coups ceux qui ſuccomboient ſous leurs fardeaux. Il n'y avoit de communication entre le deux ſexes qu'à la

dérobée. Les hommes périſſoient dans les mines, & les femmes dans les champs que cultivoient leurs foibles mains. Une nourriture mal ſaine, inſuffiſante, achevoit d'épuiſer des corps excédés de travaux. Le lait tariſſoit dans le ſein des meres. Elles expiroient de faim, de laſſitude, preſſant contre leurs mamelles deſſechées, leurs enfants morts ou mourants. Les peres s'empoiſonnoient. Quelques-uns ſe pendirent aux mêmes arbres où ils venoient d'arracher & de recevoir les derniers ſoupirs de leurs femmes & de leurs enfants. Leur race n'eſt plus.

Avant que ces ſcenes d'horreur euſſent entiérement dévaſté les premiers établiſſements des Eſpagnols dans le nouveau monde, ils en avoient formé d'autres moins conſidérables à la Jamaïque, à Porto-Rico, à Cuba. Velaſquez, fondateur de ce dernier, voulut que ſa colonie partageât avec celle de Saint-Domingue, l'avantage de faire des découvertes dans le continent, & il choiſit François Hermandez, de Cordoue, pour cette deſtination glorieuſe. Il lui donna trois vaiſſeaux, cent dix hommes, & la liberté de bâtir des forts, d'enlever des eſclaves, ou de faire la traite de l'or ſelon les circonſtances. Ce voyage, qui eſt de 1517, ne produiſit

pas d'autre événement que la connoiſſance de Lyucatan.

Jean de Grijalva, expédié l'année ſuivante pour prendre des idées approfondies de cette contrée, remplit ſa commiſſion avec intelligence. Il fit plus: il parcourut la côte de Campêche, pouſſa ſa navigation encore plus au Nord, & débarqua dans tous les lieux où ſa deſcente ſe trouva facile. Quoiqu'il n'eût pas été toujours accueilli favorablement, ſon expédition eut un grand ſuccès. Elle lui valut beaucoup d'or, & procura des lumieres ſuffiſantes ſur l'étendue, les richeſſes & les forces du Mexique.

La conquête de ce grand empire parut au deſſus de l'ame de Grijalva. La voix publique nommoit pour l'exécution de ce projet, Fernand Cortez, plus connu alors par les eſpérances qu'il donnoit, que par de grandes choſes qu'il eût déjà faites. Ses partiſans prétendoient qu'il avoit une force de corps propre à ſurmonter les plus grands travaux; le talent de la parole au ſouverain degré; une ſagacité qui lui faiſoit tout prévoir; une préſence d'eſprit que les événements les plus extraordinaires ne déconcertoient jamais; une grande abondance de moyens; l'art de ſubjuger les eſprits qui ſe refuſoient à la conciliation; une conſtance qui

qui l'empêchoit de revenir jamais sur ses pas ; cet enthousiasme de gloire qu'on a toujours régardé comme la premiere vertu des héros. La multitude, qui n'a, qui ne peut avoir que le succès pour regle de ses jugements, a long-temps adopté cette opinion avantageuse. Depuis que la philosophie a commencé à jeter du jour sur l'histoire, il est devenu douteux si les défauts de Cortez ne l'emportoient pas sur ses qualités.

Quoi qu'il en soit, cet homme devenu depuis si célebre, n'eut pas été plutôt choisi par Velasquez pour l'entreprise la plus importante qui eût été encore formée dans le nouveau monde, qu'il se vit entouré de tout ce qui se sentoit un puissant attrait pour la rénommée & pour la fortune. Après avoir surmonté les obstacles que la jalousie & la haine lui suscitérent, il mit à la voile le dix février de l'an 1519. Cinq cent huit soldats, cent neuf matelots, les officiers nécessaires pour les commander, quelques chevaux, un peu d'artillerie composoient ses forces. Ces moyens, tout foibles qu'ils étoient, n'étoient pas même fournis par le gouvernement, qui ne mettoit que son nom dans les tentatives qu'on faisoit pour découvrir de nouveaux pays, pour former de nou-

veaux établiſſemens. Tout s'exécutoit aux dépens des particuliers. Ils ſe ruinoient, s'ils étoient malheureux ; leurs ſuccès étendoient toujours l'empire de la métropole. Depuis les premieres expéditions, jamais elle ne forma de plan, jamais elle n'ouvrit ſes tréſors, jamais elle ne leva des troupes. La ſoif de l'or & l'eſprit de chevalerie qui régnoit encore, excitoient ſeuls l'induſtrie & l'activité. Ces aiguillons étoient ſi puiſſants, qu'ils faiſoient voler non ſeulement le peuple, mais beaucoup de perſonnes d'un rang diſtingué parmi des ſauvages, ſous la zone torride, dans un climat le plus ſouvent mal ſain. Peut-être n'y avoit-il alors ſur la terre que l'Eſpagnol aſſez frugal, aſſez endurci à la fatigue, aſſez accoutumé aux intempéries d'un climat chaud, pour ſupporter tant d'incommodités.

Cortez qui avoit éminemment ces qualités, attaque en paſſant les Indiens de Tabaſco, les bat pluſieurs fois, leur accorde la paix, & fait alliance avec eux. On lui donne vingt femmes pour faire du pain de mays à ſes troupes. La plus jolie, baptiſée ſous le nom de Marina, devint ſa maîtreſſe. Elle lui ſervit depuis d'interprete, & lui fut très-utile.

A peine il parut sur les côtes du Mexique, que Montezuma qui y régnoit avec le pouvoir le plus absolu, fut saisi d'une frayeur si marquée qu'elle n'échappa pas aux courtisans les moins pénétrans. Cette frayeur inspirée à un si puissant monarque, par une poignée d'aventuriers, seroit hors de toute vraisemblance, si l'on ne remontoit aux principes éloignés qui en étoient la source.

La terre a éprouvé d'anciennes révolutions. Le globe, outre son mouvement journalier & son mouvement annuel, qui vont l'un & l'autre d'Occident en Orient, peut en avoir un insensible, aussi lent que le siecle, qui le fait tourner du Septentrion au Midi par une révolution que l'homme commence à peine de nos jours à imaginer, sans que ses calculs en osent encore chercher les commencemens, ni suivre la durée.

Par cette pente, soit apparente, si ce sont le cieux qui par un mouvement dont la lenteur est proportionnée à l'immensité de leurs orbes, penchent & entraînent avec eux le soleil vers le Pole; soit réelle, si notre globe, par sa constitution physique, tombe pour ainsi dire insensiblement vers un point opposé à la direction de ce mouvement caché des

cieux : par une ſuite naturelle de cette pente, l'axe de la terre déclinant toujours, il pourroit arriver que ce que nous appellons la ſphere oblique devînt droite, & que la ſphere droite fût oblique à ſon tour, que les lieux ſitués aujourd'hui ſous l'équateur, euſſent été ſous les poles, & les zones glaciales de nos jours devinſſent la zone torride.

On comprend dès-lors que cette grande révolution de toute la maſſe du globe, en doit continuellement entraîner une foule de particuliers ſur ſa ſurface, que la mer comme l'inſtrument de toutes ces petites révolutions, en ſuivant la pente de cette inclinaiſon de l'axe, quitte un pays pour couvrir l'autre, & cauſe ainſi ces inodations ou ces déluges ſucceſſifs qui ont parcouru la face de la terre, noyé ſes divers habitants, & laiſſé par-tout des mouvements viſibles de ruine & de dévaſtation, & des traces profondes de ſes ravages dans le ſouvenir des hommes.

Cette lute continuelle d'un élément avec l'autre, de la terre qui engloutit une partie de l'océan dans ſes cavités intérieures, de la mer qui ronge, & emporte de grandes portions de la terre dans ſes abymes ; ce combat éternel de deux éléments incompatibles, ce ſem-

ble, & pourtant inſéparables, tient les habitants du globe dans un péril ſenſible, & dans des alarmes vives ſur leur deſtinée. La mémoire ineffable des changements arrivés, inſpire naturellement la crainte des changements à venir. De là, ces traditions univerſelles de déluges paſſés, & cette attente de l'embraſement du monde. Les tremblements de terre occaſionnés par les inondations & les volcans que ces ſecouſſes reproduiſent à leur tour, ces criſes violentes dont aucune partie du globe ne doit être exempte, engendrent & perpétuent la terreur parmi les hommes. On trouve cette frayeur répandue & conſacrée dans toutes les ſuperſtitions dont elle eſt l'origine. Cette crainte eſt plus vive dans les pays où les marques de ces révolutions du globe ſont plus ſenſibles & plus récentes.

On voit ſur la ſurface de l'Amérique une empreinte plus profonde des ravages que les eaux & le feu ne ceſſent de faire par-tout. De vaſtes golfes, des lacs immenſes, des îles ſans nombre, les plus grands fleuves, les plus hautes montagnes, des terres rarement habitées, encore moins peuplées, tout y atteſte les fléaux & les calamités dont la nature affligea ce monde : tout y im-

prime cette frayeur de la déſolation ; dont l'impoſture a de tout temps abuſé pour régner ſur la terre. La crainte qui ne s'arrête point dans ſes progrès, voit dans un ſeul mal le germe de mille autres. Elle en attend de la terre & des cieux ; elle croit voir la mort ſur ſa tête & ſous ſes pieds. Des événements que le haſard a fait ſe rencontrer enſemble, lui paroiſſoient liés dans la nature même, & dans l'ordre des choſes. Comme il n'arrive jamais rien ſur la terre, ſans qu'elle ſe trouve ſous l'aſpect de quelque conſtellation, on s'en prend aux étoiles de tous les malheurs dont on ignore la cauſe ; & de ſimples rapports de ſituation entre des planettes, ſont pour l'eſprit humain qui a toujours cherché dans les ténebres l'origine du mal, une influence immédiate & néceſſaire ſur toutes les révolutions qui les ſuivent ou les accompagnent.

Mais ſur-tout les événements politiques, comme les plus intéreſſants pour l'homme, ont toujours eu à ſes yeux une dépendance très-prochaine du mouvement des aſtres. De là, les fauſſes prédictions & les craintes réelles qui dans tous les temps ont dominé ſur la terre. Elles augmentent en s'enracinant à proportion de l'ignorance. On trouva

ces maladies de l'eſprit humain, établies dans le nouveau monde, où les Eſpagnols les auroient portées ſi elles n'y avoient été. On ne ſait quelle tradition, qui pourroit cependant avoir été imaginée après l'événement, avoit fait preſſentir à Saint-Domingue, au Pérou, & dans quelques parties de l'Amérique Septentrionale, qu'il y viendroit des étrangers qui bouleverſeroient ce malheureux pays. Ces exterminateurs devoient arriver du côté de l'orient. Ce n'eſt pas que les Américains euſſent aucune connoiſſance de nos contrées; mais accoutumés comme tous les peuples de la terre à tourner leurs premiers regards vers les lieux où le ſoleil ſe leve, ils avoient imaginé que les révolutions dont ils étoient menacés partiroient de ce point du globe.

Cette ſuperſtition qui faiſoit partie des dogmes du Mexique, fortifiée par quelques événements récens, aſſez ſinguliers, agiſſoit vivement ſur l'ame naturellement inquiete de Montezuma, lorſque les Caſtillants débarquerent dans ſes états. Ce qu'il craignoit en général; ce qu'il avoit oui dire en particulier de ces étrangers, ſe confondant dans ſon eſprit troublé, ce prince ſe crut au moment critique annoncé par les aſtres

aux prophetes de ſa nation. Il fit partir des députés pour offrir à Cortez les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin, & pour le prier de s'éloigner de ſes poſſeſſions. Le chef des Eſpagnols répondit toujours qu'il falloit qu'il allât parler à l'empereur de la part du ſouverain de l'Orient. Cette obſtination ayant réduit les envoyés à recourir à leur dernier moyen, les menaces, ils vanterent beaucoup les tréſors & la puiſſance de leur maître: *voilà*, dit Cortez, en ſe tournant vers ſes ſoldats, *voilà ce que nous cherchons, de grands périls & de grandes richeſſes*. Il brûle tout de ſuite ſes vaiſſeaux pour vaincre ou pour périr (*d*), prend la route de Mexico, & pourſuit ſa marche ſans trouver beaucoup d'oppoſitions.

Arrivé ſur la frontiere de la république de Tlaſcala, il fit demander paſſa-

(*d*) Cette intrépidité, louable dans quiconque défend ſa patrie, eſt affreuſe dans un uſurpateur. Une choſe ſinguliere, c'eſt que tout conourut à ſervir Cortez. Sa ſupériorité unique conſiſtoit dans les armes à feu qui étonnoient & écraſoient les Mexicains. Sa poudre ne pouvoit pas durer toujours; privé de vaiſſeaux, il n'en pouvoit faire venir; les Eſpagnols, réduits à combattre avec leurs ſeules épées, auroient à la longue ſuccombé ſous la multitude & la bravoure Tlaſcalteque & Mexicaine; mais un volcan s'allume: un Eſpagnol a le courage d'en aller obſerver les caves, lors de ſon éruption; il voit un fleuve de ſoufre, l'armée de Cortez ne court plus riſque de manquer de poudre, & le Mexique eſt ſoumis.

ge, & propoſer une alliance. On refuſa l'un & l'autre. Les merveilles qu'on racontoit des Eſpagnols étonnoient les Tlaſcalteques, mais ne les effrayoient pas. Ils livrerent quatre ou cinq combats. Une fois les Eſpagnols furent rompus, & ils étoient en danger d'être défaits, ſi la diviſion ne s'étoit pas miſe dans l'armée de leurs ennemis. Cortez ſe crut obligé de ſe retrancher, & les Tlaſcalteques ſe firent tuer ſur les parapets. Que leur manquoit-il pour vaincre? Des armes.

Un point d'honneur établi chez toutes les nations, & qui tient à l'humanité, qu'on trouve chez les Grecs au Siege de Troyes, & chez quelques peuples des Gaules, contribua beaucoup à leur arracher la victoire. C'étoit la crainte & la honte de laiſſer enlever par l'ennemi, leurs bleſſés & leurs morts. A chaque moment le ſoin de les ſauver rompoit l'armée, & ralentiſſoit les attaques.

Le gouvernement de ces peuples étoit fort extraordinaire. Le pays étoit partagé en pluſieurs cantons où régnoient de petits ſouverains qui s'appelloient Caciques. Ils conduiſoient leurs ſujets à la guerre, levoient des impôts, & rendoient la juſtice; mais il falloit que

leurs loix, leurs édits fuſſent confirmés par le Sénat de Tlaſcala, qui étoit le véritable ſouverain. Il étoit compoſé de Citoyens choiſis dans chaque canton par les aſſemblées du peuple.

Les Tlaſcalteques avoient de belles loix & de belles mœurs. Ils puniſſoient de mort le menſonge, le manque de reſpect d'un fils à ſon pere, le péché contre nature. Les loix permettoient la pluralité des femmes, le climat & les mœurs y portoient, & le gouvernement y encourageoit.

Le mérite militaire étoit le plus honoré, comme il l'eſt toujours chez les peuples ſauvages, ou conquérants. Il y avoit à Tlaſcala des ordres de chevalerie où n'étoient admis que ceux qui par de actions héroïques, ou par des conſeils ſalutaires avoient rendu ſervice à l'état.

Les négociants habiles obtenoient auſſi des diſtinctions qui les élevoient à la nobleſſe. Établiſſement ſingulier chez une nation pauvre, & qui avoit des loix ſomptuaires.

A la guerre, les Tlaſcalteques portoient dans leur carquois deux fleches ſur leſquelles étoient gravées les images de deux de leurs anciens héros. On commençoit le combat par lancer une

de ces fleches, & l'honneur obligeoit à la reprendre.

Dans la ville ils étoient vêtus, mais ils se dépouilloient de leurs habits pour combattre.

On vantoit leur bonne foi & leur franchise dans les traités publics, & entr'eux ils honoroient les vieillards.

Le larcin, l'adultere & l'ivrognerie étoient en horreur. Ceux qui étoient coupables de ces crimes étoient bannis. Il n'étoit permis de boire des liqueurs fortes qu'aux vieillards épuisés dans les travaux militaires.

Tes Tlascalteques avoient des jardins, des bains. Ils aimoient la danse, la poésie, & les représentations théatrales. Une de leurs principales divinités étoit la déesse de l'amour. Elle avoit un temple magnifique, & on y célébroit des fêtes auxquelles accouroit toute la nation.

Leur pays n'étoit ni fort étendu, ni des plus fertiles de ces contrées Il étoit montueux, mais fort cultivé, fort peuplé & fort heureux..

Voilà des hommes que les Espagnols ne daignoient pas reconnoître pour être de leur espece. Une des qualités qu'ils mépriſoient le plus chez les Tlascalteques, c'étoit l'amour de la liberté. Ils

ne trouvoient pas qu'ils euſſent un gouvernement, parce qu'ils n'avoient pas celui d'un ſeul homme, ni une police, parce qu'ils n'avoient pas celle de Madrid ; ni des vertus parce qu'ils n'avoient pas leur culte ; ni de l'eſprit, parce qu'ils n'avoient pas leurs opinions.

Jamais, peut-être, aucune nation ne fut idolâtre de ſes préjugés au point où l'étoient alors, où le ſont encore aujourd'hui les Eſpagnols. Ces préjugés faiſoient le fond de toutes leurs penſées, influoient ſur tous leurs jugements, formoient leur caractere. Ils n'employoient le génie ardent & vigoureux que leur a donné la nature, qu'à inventer une foule de ſophiſmes pour s'affermir dans leurs erreurs. Jamais la déraiſon n'a été plus dogmatique, plus décidée, plus ferme & plus ſubtile. Ils étoient attachés à leurs uſages, comme à leurs préjugés. Ils ne reconnoiſſoient qu'eux dans l'univers de ſenſés, d'éclairés, de vertueux. Avec cet orgueil national, le plus aveugle, le plus extrême qui fût jamais, ils auroient eu pour Athenes le mépris qu'ils avoient pour Tlaſcala. Ils auroient traité les Chinois comme des bêtes, & par-tout ils auroient outragé, opprimé, dévaſté.

Malgré cette maniere de penſer ſi fiere

& ſi dédaigneuſe, les Eſpagnols firent alliance avec les Tlaſcalteques qui leur donnerent des troupes pour les conduire & les appuyer. Ces peuples étoient depuis long-temps ennemis des Mexicains qui vouloient les ſoumettre à leur domination.

Avec ce ſecours, Cortez s'avançoit vers la ville capitale à travers un pays abondant, arroſé de belles rivieres, couvert de villes, de bois, de champs cultivés, & de jardins. La campagne étoit féconde en plantes inconnues à l'Europe. On voyoit une foule d'oiſeaux d'un plumage éclatant, des animaux d'eſpeces nouvelles. La nature étoit changée, & n'en étoit que plus agréable & plus riche. Un air tempéré, des chaleurs continues, mais ſupportables, entretenoient la parure & la fécondité de la terre. On voyoit dans le même canton des arbres couverts de fleurs, d'autres des fruits délicieux. On ſemoit dans un champ le grain qu'on moiſſonnoit dans l'autre.

Les Eſpagnols ne parurent point ſenſibles à ce nouveau ſpectacle. Tant de beautés ne les touchoient pas. Ils voyoient l'or ſervir d'ornement dans les maiſons & dans les temples, embellir les armes des Mexicains, leurs meubles

& leurs perſonnes : ils ne voyoient que ce métal, ſemblables à ce *Mammone* dont parle Milton, qui dans le ciel oubliant la divinité même, avoit toujours les yeux fixés ſur le parvis qui étoit d'or..

Montezuma après avoir eſſayé de détourner Cortez du deſſein de venir dans ſa capitale, l'y introduiſit lui-même. Il commandoit à trente-trois caciques ou princes, dont pluſieurs pouvoient mettre ſur pied des armées nombreuſes. Ses richeſſes étoient immenſes, ſon pouvoir abſolu. Son peuple avoit autant de connoiſſances & de lumieres, d'induſtrie & de politeſſe qu'il y en avoit alors en Europe. Ce peuple étoit guerrier & rempli d'honneur.

Si l'empereur du Mexique eût ſu faire uſage de ces moyens, ſon trône étoit inébranlable. Mais ce prince qui étoit parvenu à la couronne par ſa valeur, ne montra pas le moindre courage d'eſprit. Tandis qu'il pouvoit accabler les Eſpagnols de toute ſa puiſſance, malgré l'avantage de leur diſcipline & de leurs armes, il voulut employer contr'eux la perfidie.

Il les combloit à Mexico de préſens, d'égards, de careſſes, & il falloit attaquer la Veracruz, colonie que les Eſ-

pagnols avoient fondée pour s'assurer une retraite, ou pour recevoir des secours. *Il faut*, dit Cortez à ses compagnons, en leur apprenant cette nouvelle, *il faut étonner ces barbares par une action d'éclat : j'ai résolu d'arrêter l'empereur, & de me rendre maître de sa personne.* Ce dessein fut approuvé. Aussi-tôt, accompagné de ses officiers, il marche au palais de Montezuma, & lui déclare qu'il faut le suivre, ou se résoudre à périr. Ce prince, par une bassesse égale à la témérité de ses ennemis, se met entre leurs mains. Il est obligé de livrer au supplice les généraux qui n'avoient agi que par ses ordres, & il met le comble à son avilissement, en rendant hommage de sa couronne au roi d'Espagne.

Au milieu de ces succès, Cortez apprend que Narvaez, envoyé avec une petite armée par le gouverneur de Cuba, vient pour lui ôter le commandement de la sienne. Il marche à son rival, il le combat, il le prend prisonnier. Il fait mettre bas les armes aux vaincus, puis les leur rend en leur proposant de le suivre. Il gagne leur cœur par sa confiance & sa magnanimité ; & l'armee de Narvaez se range sous ses drapeaux. Il reprend la route

du Mexico, où il avoit laiſſé deux cents hommes qui gardoient l'empereur.

Il y avoit des mouvements dans la nobleſſe Mexicaine, qui étoit indignée de la captivité de ſon prince ; & le zele indiſcret des Eſpagnols qui dans une fête publique en l'honneur des Dieux du pays, renverſerent les autels, & maſſacrerent les adorateurs & les prêtres, avoit fait prendre les armes au peuple.

Les Mexicains n'avoient de barbare que leur ſuperſtition ; mais leurs prêtres étoient des monſtres qui faiſoient l'abus le plus affreux du culte abominable qu'ils avoient impoſé à la crédulité de la nation. Elle reconnoiſſoit, comme tous les peuples policés, un être ſuprême, une vie à venir, avec ſes peines & ſes récompenſes ; mais ces dogmes utiles, étoient mêlés d'abſurdités qui les rendoient incroyables.

Dans la religion du Mexique on attendoit la fin du monde à la fin de chaque ſiecle ; & cette année étoit dans l'empire, un temps de deuil & de déſolation.

Les Mexicains invoquoient des puiſſances ſubalternes, comme les autres nations en ont invoqué ſous le nom de génies, de camis, de manitous, d'an-

ges, de fétiches. La moindre de ces divinités avoit ſes temples, ſes images, ſes fonctions, ſon autorité particuliere; & toutes faiſoient des miracles.

Ils avoient une eau ſacrée dont on faiſoit des aſperſions. On en faiſoit boire à l'empereur. Les pélérinages, les proceſſions, les dons faits aux prêtres étoient de bonnes œuvres.

On connoiſſoit chez eux des expiations, des pénitences, des macérations, des jeûnes.

Quelques-unes de leurs ſuperſtitions leur étoient particulieres. Tous les ans ils choiſiſſoient un eſclave. On l'enfermoit dans le temple, on l'adoroit, on l'encenſoit, on l'invoquoit, & on finiſſoit par l'égorger en cérémonie.

Voici encore une ſuperſtition qu'on ne trouvoit pas ailleurs (*e*). Les prêtres

(*e*) Dom Antoine de Solis, qu'on ne ſoupçonnera pas à coup ſûr d'avoir voulu faire des alluſions impies, trouve cependant beaucoup de traits de reſſemblance entre les pratiques religieuſes des Mexicains & celles des Chrétiens. Je laiſſe aux Théologiens le ſoin de diſſerter ſur ce ſinguler effet du haſard. Je me contenterai de tranſcrire fidellement le paſſage de Solis, que le lecteur ſera certainement très-aiſe de trouver ici.

« Les Mexicains portoient aux Temples avec ſolem-» nité les enfants nouveaux nés; & les prêtres, en » les recevant, leur faiſoient de certaines exhorta-» tions ſur les miſeres & ſur les peines où l'on eſt » engagé en naiſſant. Si les enfants étoient nobles, » on leur mettoit une épée à la main droite; & en

pétriſſoient en certains jours une ſtatue de pâte qu'ils faiſoient cuire. Ils la plaçoient ſur l'autel, où elle devenoit un dieu. Ce jour-là une foule innombrable de peuple ſe rendoit dans le temple. Les prêtres decoupoient la ſtatue, ils en donnoient un morceau à chacun des aſſiſtans qui le mangeoient, & ſe cro-

» la gauche un bouclier que les prêtres conſervoient » pour ces uſages. S'ils venoient d'artiſans, on faiſoit la même cérémonie avec quelques outils ou » inſtruments méchaniques. Les filles de l'une & de » l'autre qualité n'avoient que la quenouille & le » fuſeau. Après cette premiere cérémonie, le prêtre portoit les enfants auprès de l'autel, où il » leur tiroit quelques gouttes de ſang des parties de » la génération, avec une épine de Maguez, ou une » lancette de pierre à fuſil; & puis il jettoit de l'eau » ſur eux, ou il les baignoit, en faiſant de certaines » imprécations. En quoi il ſemble que le démon, » auteur de ces pratiques, vouloit imiter le baptême » & la circonciſion avec le même orgueil dont il » tâchoit de contrefaire les autres cérémonies & » même juſqu'aux autres ſacrements de la religion » catholique; puiſqu'il avoit introduit entre ces barbares la confeſſion de leurs péchés en leur perſuadant qu'elle leur attiroit la faveur de leurs dieux, » & une eſpece de communion ridicule que les prêtres adminiſtroient à certains jours de l'année, après » avoir mis en petits morceaux une maſſe de farine » pétrie avec du miel, figurée en idole qu'ils appelloient le dieu de la pénitence. Ce même ſinge avoit » auſſi ordonné des jubilés, des proceſſions, des » encenſements, & d'autres images du culte de la » religion catholique; juſqu'à vouloir que le chef des » ſacrificateurs prit le nom de pape, où l'on connoît qu'il ſe faiſoit une étude particuliere de cette » imitation, &c. » *Hiſtoire de la conquête du Mexique*, Liv. III, chap. 17.

yoient ſanctifiés après avoir mangé ſon dieu.

Il vaut mieux d'avoir des dieux, que des hommes; mais les Mexicains immoloient auſſi des priſonniers de guerre dans le temple du dieu des batailles. Les prêtres mangeoient enſuite ces priſonniers, & en envoyoient des morceaux à l'empereur & aux principaux ſeigneurs de l'empire.

Quand la paix avoit duré quelque temps, les prêtres faiſoient dire à l'empereur que les dieux mouroient de faim; & dans la ſeule vue de faire des priſonniers, on recommençoit la guerre.

A tous égards, cette religion étoit atroce & terrible. Toutes ſes cérémonies étoient lugubres & ſanglantes. Elle tenoit ſans ceſſe l'homme dans la crainte. Elle devoit rendre les hommes inhumains, & les prêtres tout-puiſſans,

On ne peut faire un crime aux Eſpagnols d'avoir été révoltés de ces abſurdes barbaries, mais il ne falloit pas les détruire par de plus grandes cruautés. Il ne falloit pas ſe jeter ſur le peuple aſſemblé dans le premier temple de la ville, & l'égorger. Il ne fal-

loit pas aſſaſſiner les nobles pour les dépouiller.

Cortez à ſon retour à Mexico, trouva les Eſpagnols aſſiégés dans le quartier où il les avoit laiſſés pour garder l'empereur. Il eut de la peine à pénétrer juſqu'à eux ; & quand il fut à leur tête, il lui fallut livrer de grands combats. Les Mexicains montrerent un courage extraordinaire. Ils ſe dévouoient gaiement à une mort certaine. Ils ſe jetoient nuds & mal armés dans les rangs des Eſpagnols, pour rendre leurs armes inutiles, ou pour les leur arracher. Pluſieurs tenterent d'entrer dans le palais de Cortez par les embraſures du canon. Tous vouloient mourir pour délivrer leur patrie de ces étrangers qui prétendoient y régner. Cortez venoit de s'emparer d'un temple qui étoit un poſte avantageux. Il regardoit d'une plate-forme le combat où les Indiens s'acharnoient pour recouvrer ce qu'ils avoient perdu. Deux jeunes nobles Mexicains jettent leurs armes, & viennent à lui comme déſerteurs. Ils mettent un genouil à terre dans la poſture de ſupplians ; ils le ſaiſiſſent, & s'élancent de la plate-forme, dans l'eſpérance qu'en tombant avec eux, il ſera écraſé comme eux. Cortez s'en débarraſſe, & ſe

retient à la baluſtrade. Les deux jeunes nobles périſſent ſans avoir exécuté leur généreuſe entrepriſe.

Cette action, d'autres actes d'une vigueur pareille, font deſirer aux Eſpagnols qu'on puiſſe trouver des voies de conciliation. Montezuma conſent à devenir l'inſtrument de l'eſclavage de ſon peuple, & il ſe montre ſur le rempart pour engager ſes ſujets à ſe retirer. Leur indignation lui apprend que ſon regne eſt fini, & les traits qu'ils lui lancent, le percent d'un coup mortel.

Gatimozin, qu'on lui donna pour ſucceſſeur, étoit fier, intrépide. Il avoit du ſens, de l'imagination. Il pouvoit ramener les bons ſuccès, & réſiſter aux mauvais. Sa pénétration lui fit démêler que les attaques vives ne lui réuſſiroient que difficilement contre un ennemi qui avoit des armes ſi ſupérieures, & que la meilleure maniere de le combattre étoit de lui couper les vivres. Cortez ne s'apperçoit pas plutôt de ce changement de ſyſtême, qu'il penſe à ſe retirer chez les Tlaſcalteques; mais la retraite n'eſt pas facile.

Il faut combattre à chaque pas. Deux cents Eſpagnols plus chargés d'or que le reſte de l'armée, & dont les richeſſes ralentiſſoient la marche, ſont maſſa-

crés. Cortez lui-même ſe voit enveloppé par une multitude innombrable dans la vallée d'Otumba. Il fait face de tous côtés, & par-tout les Mexicains le preſſent également. Son artillerie lui devient inutile, & la mouſqueterie, le fer des lances & des épées n'empêcherent pas les Indiens d'approcher, & de combattre les Européens corps à-corps. Dans ce moment, Cortez voit aſſez près de ſa troupe l'étendard royal des Mexicains. Il ſe ſouvient qu'ils croient la deſtinée des combats attachée à cet étendard. Il ſe lance avec quelques Cavaliers pour le prendre. L'un deux le ſaiſit, & l'emporte dans le rang des Eſpagnols. Les Mexicains perdent courage. Ils prennent la fuite en jetant leurs armes. Cortez pourſuit ſa marche, & arrive ſans obſtacle chez les Tlaſcalteques.

Il n'avoit perdu ni le deſſein, ni l'eſpérance de ſoumettre l'empire du Mexique; mais il avoit fait un nouveau plan. Il vouloit ſe ſervir d'une partie des peuples pour aſſujettir l'autre. La forme du gouvernement, la diſpoſition des eſprits, la ſituation de Mexico favoriſoient ſon projet, & ſes moyens de l'exécuter.

L'empire étoit électif, & quelques rois ou caciques étoient les électeurs.

Ils choiſiſſoient d'ordinaire un d'entr'eux. On lui faiſoit jurer que tout le temps qu'il ſeroit ſur le trône, les pluies tomberoient à propos, les rivieres ne cauſeroient point de ravages, les campagnes n'éprouveroient point de ſtérilité, les hommes ne périroient point par les influences malignes d'un air contagieux. Cet uſage pouvoit tenir au gouvernement théocratique dont on trouve encore des traces dans preſque toutes les nations de l'univers. Peut-être auſſi le but de ce ſentiment bizarre étoit-il de faire entendre au nouveau ſouverain, que les malheurs d'un état venant preſque toujours des déſordres de l'adminiſtration, il devoit régner avec tant de modération & de ſageſſe, qu'on ne pût jamais regarder les calamités publiques comme l'effet de ſon imprudence, ou comme une juſte punition de ſes déréglements.

Il y avoit les plus belles loix pour obliger à ne donner la couronnne qu'au mérite ; mais les prêtres influoient beaucoup dans les élections.

Dès qu'il étoit inſtallé, l'empereur étoit obligé de faire la guerre, & d'amener des priſonniers aux dieux. Ce prince, quoique électif, étoit fort abſolu, parce qu'il n'y avoit point de loix

écrites, & qu'il pouvoit changer les uſages reçus.

Il y avoit des conſeils de finance, de guerre, de commerce, de juſtice, des tribunaux répandus dans les provinces reſſorriſſoient à ces conſeils. Il y avoit auſſi des juges à peu près ſemblables à nos prévôts, qui jugeoient ſur le champ les parties, mais du jugement deſquels on appelloit aux tribunaux.

Preſque toutes les formes de la juſtice & les étiquettes de la cour, étoient conſacrées par la religion.

Les loix puniſſent les crimes qui ſe puniſſent par-tout; mais les prêtres ſauvoient ſouvent les criminels.

Il y avoit deux loix propres à faire périr bien des innocents, & qui devoient appeſantir ſur les Mexicains le double joug du deſpotiſme & de la ſuperſtition. Elles condamnoient à mort ceux qui auroient bleſſé la ſainteté de la religion, & ceux qui auroient bleſſé la majeſté du prince. On voit combien de telles loix facilitoient les vengeances particulieres, ou les vues intéreſſées des prêtres & des courtiſans.

On ne parvenoit à la nobleſſe, & les nobles ne parvenoient aux dignités, que par des preuves de courage, de piété & de patience. On faiſoit dans les temples

ples un noviciat plus pénible que dans les armées ; & enſuite ces nobles auxquels ils en avoit tant couté, pour l'être, ſe dévouoient aux fonctions les plus viles dans le palais des empereurs (*f*).

(*f*) Qui le croiroit ? Les Mexicains étoient parvenus à ce point de corruption civiliſée, qui depuis long-temps avilit les peuples de l'Europe. Leurs empereurs avoient imaginé des ordres de chevalerie, des ordres militaires & autres ſemblables leurres du deſpotiſme. Il y avoit des chevaliers de l'Aigle, du Tigre, du Lion leſquels portoient la figure de ces animaux peintes ſur leurs mantes. Montezuma lui-même avoit inſtitué un ordre ſupérieur à tous les autres dans leſquels les princes du ſang royal & les principaux caciques ſeulement étoient admis. La marque de cette dignité conſiſtoit à avoir les cheveux treſſés avec des cordons rouges qui pendoient ſur les épaules, en ſortant des plumes qui ornoient leurs têtes. Le plus ou moins grand nombre de cordons diſtinguoit la qualité du chevalier. Cela reſſemble, on ne peut pas plus exactement à nos chevaliers, à nos commandeurs, à nos grand-croix. Solis, de qui j'emprunte ceci, fait à ce ſujet une réflexion que je crois devoir rapporter telle qu'elle eſt : *On ne peut*, dit-il, *qu'admirer l'adreſſe de Montezuma, d'avoir imaginé ces marques d'honneur pour s'attacher les Grands de ſon empire, puiſqu'encore que ce ſoit la monnoie la plus aiſée à battre & à débiter; c'eſt néanmoins celle qui tient le premier rang dans les tréſors des princes.*

Pour achever de donner une idée de ce peuple ſi méconnu, ſi outragé par l'ignorance, la ſuperſtition & la barbarie des Eſpagnols, je dois dire qu'ils avoient pouſſé aſſez loin les arts & les ſciences; ils ne connoiſſoient pas l'art d'écrire, il eſt vrai, mais leurs peintres y ſuppléoient. Ils avoient des notions d'Aſtronomie aſſez exactes pour ſavoir prendre la hauteur & la déclinaiſon du ſoleil. Ils s'étoient formé un calendrier. Leur année ainſi que la nôtre étoit de 365 jours ; mais ils la diviſoient en 18 mois de 20 jours chacun, ce qui faiſoit 360 jours ; les cinq qui reſtoient étoient comme intercalaires ; on les ajoutoit à

Cortez penſa que dans la multitude des vaſſaux du Mexique, il y en auroit qui ſecoueroient volontiers le joug, & s'aſſocieroient aux Eſpagnols.

la fin de l'année pour égaler le cours du ſoleil. Ils penſoient que leurs ancêtres avoient laiſſé ces cinq jours vuides & hors de compte pour les conſacrer à l'oiſiveté & au plaiſir, afin de ſe dédommager d'avance des peines & des miſeres que la prochaine année alloit ramener. Elle commençoit au premier jour du Printemps, & ne différoit de notre année ſolaire que de trois jours qu'ils ôtoient de notre mois de Février. Les ſemaines étoient de 13 jours dont chacun avoit un nom différent, qu'ils exprimoient ſur leur calendrier par divers hiéroglyphes. Leurs ſiecles étoient de quatre ſemaines d'années dont la méthode & la diſtribution étoit faite avec beaucoup d'art, & ſe conſervoit ſoigneuſement pour tranſmettre à la poſtérité les faits remarquables. On traçoit un grand cercle diviſé en cinquante-deux degrés, & on donnoit une année à chaque degré. Le ſoleil étoit repréſenté au centre du cercle, & il ſortoit de ſes rayons quatre lignes de différentes couleurs, qui partageoient également la circonférence du cercle; ainſi on comptoit treize degrés entre chaque demi-diametre. Ces diviſions leur tenoient lieu des ſignes de notre zodiaque. Ce cercle aſtronomique étoit inſcrit dans un autre bien plus grand, ſur leſquels ils marquoient les événements les plus conſidérables de chaque ſiecle. Ces eſpeces de tables étoient comme des mouvements publics qui ſervoient de preuves à leur hiſtoire: mais cette ſupputation des ſiecles tenoit encore à la ſuperſtition. Une tradition auſſi ancienne que leur empire, leur enſeignoit que le monde couroit riſque de périr lorſque le ſoleil acheveroit ſa révolution, au bout de ces quatre ſemaines d'années. Ainſi, quand le dernier jour de la cinquante-deuxieme arrivoit, ils ſe diſpoſoient tous à la mort, ils caſſoient leur vaiſſelle, comme un meuble qui ne devoit plus ſervir; ils éteignoient leur feu, ils couroient toute la nuit, ayant leurs prêtres à la tête; perſonne n'oſoit ſe répoſer juſqu'à ce qu'il eût ſu ſi l'on étoit tout de bon dans la région des ténebres. Mais

Il y avoit vu combien les Mexicains étoient haïs des petites nations dépendantes de leur empire, & combien les empereurs faiſoient ſentir durement leur puiſſance.

Il s'étoit apperçu que la plupart des provinces déteſtoient la religion de la capitale, & que dans le Mexico même, les nobles & les hommes riches, dont la ſociété diminuoit la férocité des préjugés & des mœurs du peuple, n'avoient plus que de l'indifférence pour cette religion. Pluſieurs d'entre les nobles étoient révoltés d'exercer les emplois les plus humilians auprès de leurs maîtres.

Après avoir reçu quelques foibles ſecours des iſles Eſpagnoles, obtenu des troupes de la république de Tlaſcala, & fait quelques nouveaux alliés, Cortez retourna vers la capitale de l'empire.

Mexico étoit bâtie dans une iſle au milieu d'un grand lac. Elle contenoit vingt-mille maiſons, un peuple im-

la joie ſuccédoit à ces moments d'horreur & de troubles, lorſque le ſoleil ſe montroit. Il étoit ſalué au ſon de tous leurs inſtruments, par des hymnes & des chanſons qui exprimoient le plaiſir qu'ils avoient de ſavoir la durée du monde aſſurée pour un autre ſiecle. La fête étoit générale dans tout l'empire, & reſſembloit aux jeux ſéculaires des Romains. *Voyez* Kircher, *de Novi orbis Aſtron.*

menſe, & de beaux édifices. Le palais de l'empereur bâti de marbre & de jaſpe, étoit lui ſeul auſſi grand qu'une ville. On y admiroit les jardins, les fontaines, les bains, les ornements. On y voyoit des ſtatues qui repréſentoient des animaux Il étoit rempli de tableaux faits avec des plumes; l'éclat des couleurs étoit fort vif, & ils avoient de la vérité. Trois mille caciques avoient leurs palais dans Mexico : ils étoient vaſtes & pleins de commodités. Ces caciques avoient la plupart, ainſi que l'empereur, des ménageries où étoient raſſemblés tous les animaux du nouveau continent, & des appartements où étoient étalées des curioſités naturelles. Leurs jardins étoient peuplés de plantes de toute eſpece. Les beautés de la nature, ce qu'elle a de rare & de brillant, doit être un objet de luxe chez des peuples riches, où la nature eſt belle, & où les arts ſont imparfaits. Les temples étoient en grand nombre, & la plupart magnifiques, mais teints de ſang, & tapiſſés des têtes des malheureux qu'on avoit ſacrifiés.

Une des plus grandes beautés de Mexico, étoit une place remplie ordinairement de plus de cent mille hommes, couverte de tentes & de boutiques, où

les marchands étaloient toutes les richeſſes des campagnes, & l'induſtrie des Mexicains. Des oiſeaux de toute couleur, des coquillages brillants, des fleurs ſans nombre, des ouvrages d'orfévrerie, des émaux donnoient à ces marchés un coup d'œil plus éclatant & plus beau que ne peuvent en avoir les foires les plus riches de l'Europe.

Deux cents mille canots alloient ſans ceſſe des rivages à la ville, de la ville aux rivages. Le lac étoit bordé de plus de cinquante villes, & d'une multitude de bourgs & de hameaux.

Il y avoit ſur le lac trois chauſſées fort longues, & qui étoient le chef-d'œuvre de l'induſtrie Mexicaine. Il falloit que ce peuple ſans communication, avec des peuples éclairés, ſans fer, ſans l'écriture, ſans aucun de ces arts à qui nous devons d'en connoître & d'en exercer d'autres, ſitué dans un climat où la nature donne tout, & où le génie de l'homme n'eſt point éveillé par les beſoins : il falloit que ce peuple qui n'étoit pas d'une antiquité bien reculée, fût un des plus ingénieux de la terre.

Cortez commença par s'aſſurer des caciques qui régnoient dans les villes ſituées ſur le bord du lac. Quelques-

uns joignirent leurs troupes aux Eſpagnols ; les autres leur furent ſoumis. Cortez s'empara de la tête des trois chauſſées qui répondoient à Mexico. Il voulut auſſi ſe rendre maître de la navigation du lac. Il fit conſtruire des brigantins qu'il arma d'une partie de ſon artillerie ; & dans cette ſituation, il attendit que la famine lui donnât l'empire du nouveau monde.

Guatimozin fit des efforts extraordinaires pour ſe dégager. Ses ſujets combattirent avec autant de fureur que jamais. Cependant les Eſpagnols conſerverent leurs poſtes, & porterent leurs attaques juſqu'au centre de la ville. Lorſque les Mexicains purent craindre qu'elle ne fût emportée, & que les vivres commencerent à manquer totalement, ils voulurent ſauver leur empereur. Ce prince conſentit à tenter de s'échapper pour aller continuer la guerre dans le nord de ſes états. Une partie des ſiens ſe dévoua noblement à la mort, pour faciliter ſa retraite en occupant les aſſiégeans ; mais un brigantin s'empara du canot où étoit le généreux & infortuné monarque. Un financier Eſpagnol (†) s'imagina que Guatimo-

(†) Julien d'Alderete.

zin avoit des tréſors cachés, & pour le forcer à le déclarer, il le fit étendre ſur des charbons ardents. Son favori expoſé à la même torture, lui adreſſoit de triſtes plaintes : *& moi*, lui dit l'empereur, *ſuis-je ſur un lit de roſes* ? Mort comparable à tous ceux que l'hiſtoire a tranſmis à l'admiration des hommes. Un jour les Mexicains le rediront à leurs enfants, quand le temps ſera venu de rendre aux Eſpagnols ſupplice pour ſupplice, de noyer cette race d'exterminateurs dans la mer ou dans le ſang. Ce peuple aura peut-être les actes de ſes martyrs, l'hiſtoire de ſes perſécuteurs. On y lira ſans doute, qne Guatimozin fut tiré demi-mort d'un gril ardent, & que trois ans après il fut pendu publiquement, ſous prétexte d'avoir conſpiré contre ſes tyrans & ſes bourreaux.

Dans les gouvernements deſpotiques, la chûte du prince & la priſe de la capitale, entraînent ordinairement la conquête & la ſoumiſſion de tout l'état. Les peuples ne peuvent pas avoir de l'attachement pour une autorité qui les écraſe, ni pour un tyran qui croit ſe rendre plus reſpectable en ne ſe montrant jamais. Accoutumés à ne connoître d'autre droit que la force, ils ne manquent jamais de ſe ſoumettre

au plus fort. Telle fut la révolution dans le Mexique. Des barbares ſortis du bord de ce continent, avoient jeté les fondements de cet empire, il y avoit cent trente ans. Comme ils formoient un corps de nation, & qu'ils tiroient leur origine d'un pays fort rude, ils avoient réuſſi à ſubjuguer ſucceſſivement des ſauvages nés ſous un ciel plus doux, & qui ne vivoient pas en ſociété, ou qui ne formoient que des ſociétés peu nombreuſes. Leur domination entiere tomba ſous le pouvoir des Eſpagnols, dont elle ne put même remplir l'ambition, quoiqu'elle eût cinq cent lieues de long, ſur environ deux cent de large.

Les conquérans y ajouterent d'abord du côté du Sud le vaſte eſpace qui s'étend depuis Gautimala juſqu'au golfe de Darien. Cet agrandiſſement coûta peu de temps, de ſang & de dépenſes ; mais il fut de peu d'utilité. Les procinces qui les compoſent ſont à peine connues. On n'y voit que peu d'Eſpagnols, la plupart fort pauvres, qui par leur tyrannie, ont réduit les Indiens à ſe réfugier dans des montagnes, dans des forêts impénétrables. De tous ces ſauvages, les ſeuls qui forment encore une nation, ce ſont les Moſquites.

Après avoir quelque temps combattu pour les plaines fertiles qu'ils habitoient dans le pays de Nicaragua, ils ſe ſauverent au cap de Gracias à Dios dans des rochers arides, défendus du côté de la terre par des marais impraticables, & du côté de la mer par des plages difficiles, ils bravent le courroux de leur ennemi. Leur liaiſon avec les corſaires Anglois & François qu'ils ont ſouvent ſuivis dans des expéditions très-périlleuſes, ont bien pu augmenter leur rage contre leurs oppreſſeurs, accroître leur audace naturelle, accoutumer leurs mains aux armes à feu ; mais leur population qui n'a jamais été conſidérable, a toujours été en diminuant. Elle ne paſſe pas actuellement deux mille hommes. Leur foibleſſe les met hors d'état de donner la moindre inquiétude.

L'accroiſſement que la nouvelle Eſpagne a pris du côté du nord eſt plus conſidérable, & doit devenir beaucoup plus important. On n'a parlé juſqu'ici que du nouveau Mexique, découvert en 1553, conquis au commencement du dernier ſiecle, révolté vers le milieu, & remis bientôt après ſous le joug. Tout ce qu'on ſait de cette immenſe province, c'eſt qu'on a fixé quelques

ſauvages, introduit un peu de culture, foiblement exploité quelques riches mines, & formé un établiſſement nommé Santa-Fé. Cette conquête, qui eſt dans l'intérieur des terres, auroit été ſuivie d'une bien plus utile ſur les bords de la mer, ſi depuis cent ans qu'elle eſt entamée, on s'y étoit attaché avec l'attention qu'elle méritoit.

L'ancien empire du Mexique étendoit à peu près ſes bornes juſqu'à l'entrée de la mer Vermeille. Depuis ces limites juſqu'à l'endroit où le continent ſe joint à la Californie, eſt un golfe qui a près de vingt degrés de profondeur. Sa largeur eſt tantôt de ſoixante, tantôt de cinquante lieues, & rarement en a-t-elle moins de quarante. On trouve dans cet eſpace beauconp de bancs de ſable, & un aſſez grand nombre d'iſles. La côte eſt habitée par pluſieurs nations ſauvages, la plupart ennemies. Les Eſpagnols y ont formé quelques peuplades éparſes, auxquelles ſuivant leurs uſages, ils ont donné le nom de provinces. Leurs Miſſionnaires ont pouſſé plus loin les découvertes, & ils ſe flattoient de donner à leur nation plus de richeſſes qu'elle n'en avoit trouvé dans ſes poſſeſſions les plus renommées. Pluſieurs cauſes ont concou ru à rendre

leurs travaux inutiles. A meſure qu'ils raſſembloient, qu'ils civiliſoient quelques Indiens, on les enlevoit pour les précipiter dans des mines Cette barbarie ruinoit les établiſſements naiſſants, & empêchoit d'autres Indiens de venir s'y incorporer. Les Eſpagnols, trop éloignés des yeux du gouvernement, pour être ſurveillés, ſe permettoient les crimes les plus atroces. Enfin le vif argent, les étoffes, les autres beſoins y étoient portés de la Vera-Cruz à dos de mulet, par une route dangereuſe & difficile, de ſix à ſept cents lieues; ce qui leur donnoit à leur terme une valeur dix ou douze fois plus grande que celle qu'ils avoient dans ce port célebre. Il arrivoit de là, que les mines, quoique d'une abondance extrême, ne pouvoient pas payer les choſes néceſſaires, & que ceux qui les exploitoient, les abandonnoient par l'impoſſibilité où ils étoient de s'y ſoutenir.

Ce dernier inconvénient, qui paroiſſoit ſans remede, faiſoit ſans doute fermer les yeux ſur les abus crians qu'il eût été poſſible de réprimer. Il eſt vraiſemblable qu'on les attaquera, maintenant qu'on a découvert des communications qui facilitent avec ces pays éloignés des liaiſons utiles. Le Jéſuite Fer-

dinand Conſang a parcouru en 1746, par ordre du gouvernement, le golfe entier de Californie. Cette navigation faite avec un ſoin extrême & beaucoup d'intelligence, a inſtruit l'Eſpagne de tout ce qu'il lui étoit important d'apprendre. Elle connoît les côtes de ce continent, les ports que la nature y a placés, les lieux ſablonneux & arides qui ne ſont pas ſuſceptibles de culture, les rivieres qui par la fertilité qu'elles répandent ſur leurs bords, invitent à y former des peuplades. Rien n'empêchera qu'à l'avenir des vaiſſeaux ſortis d'Acapulco, n'entrent dans la mer Vermeille, ne portent avec des frais médiocres dans les provinces qui la bordent, des miſſionnaires, des ſoldats, des mineurs, des vivres, des marchandiſes, tout ce qui eſt néceſſaire à des colonies, & n'en reviennent chargés de métaux. Lorſque les établiſſements formés ſur les côtes auront pris une conſiſtance raiſonnable, on s'enfoncera dans les terres juſqu'au nouveau Mexique, plus loin même ſi l'on veut. Les ſauvages errans dans ce grand eſpace ne ſont ni aſſez nombreux, ni aſſez unis, ni aſſez aguerris pour contrarier ce grand projet de maniere à le faire échouer.

On pourra même les déterminer à y

concourir, ſi on veut renoncer aux maximes cruelles dont ils ont été juſqu'ici la victime, & s'occuper de leur bonheur. Avec de la vertu, de l'humanité & de la conſtance, les Eſpagnols parviendront à former un nouvel empire qui ne cédera guere à l'ancien Mexique, ni pour l'étendue, ni pour la richeſſe des mines; & qui lui ſera ſupérieur pour la température & la ſalubrité du climat.

La nouvelle Eſpagne eſt preſque entiérement ſituée dans la zone torride. L'air y eſt exceſſivement chaud, humide & mal-ſain ſur les côtes de la mer du nord. Ces vices de climat ſe font infiniment moins ſentir ſur les côtes de la mer du Sud, & preſque point dans l'intérieur du pays où il regne une chaîne de montagnes qu'on regarde comme une continuation des Cordillieres.

La qualité du ſol ſuit ces variations. La partie orientale eſt baſſe, maréca-geuſe, inondée dans la ſaiſon des pluies, couverte de forêts impénétrables, & tout à fait inculte. On peut croire que ſi les Eſpagnols la laiſſent dans cet état de déſolation, c'eſt qu'ils ont jugé qu'une frontiere déſerte & meurtriere fourniroit une meilleure défenſe con-

tre les flottes ennemies, que des fortifications & des trouples réglées qu'on n'entretiendroit pas ſans des frais immenſes ; ou que les naturels du pays efféminés & mal diſpoſés pour une domination étrangere. Le terrain de l'occident eſt plus élevé, de meilleure qualité, couvert de champs & d'habitations. Dans la profondeur des terres on trouve des contrées que la nature a traitées libéralement ; mais comme toutes celles qui ſont ſituées ſous le tropique, elles ſont plus abondantes en fruits qu'en grains.

La population de ce vaſte empire n'eſt pas moins variée que ſon ſol. Ses habitans les plus diſtingués ſont les Eſpagnols envoyés par la cour pour occuper les places du gouvernement. Ils ſont obligés comme ceux qui dans la métropole aſpirent à quelques emplois eccléſiaſtiques, civils ou militaires, de prouver qu'il n'y a eu ni hérétiques, ni juifs, ni mahométans, ni démêlés avec l'inquiſition dans leur famille depuis quatre générations. Les négocians qui veulent paſſer au Mexique, ainſi que dans le reſte de l'Amérique, ſans devenir colons, ſont aſtreints à la même formalité. On les oblige de plus à jurer qu'ils ont trois cents palmes de mar-

chandiſes en propre dans la flotte où ils s'embarquent, & qu'ils n'ameneront pas leurs femmes. A ces conditions abſurdes, il deviennent les agents principaux du commerce de l'Europe avec les Indes. Quoique leur privilege ne doive durer que trois ans, & un peu plus long-temps pour des pays plus éloignés, il eſt très-précieux. A eux ſeuls appartient le droit de vendre comme commiſſionnaires, la majeure partie de la cargaiſon. Si les loix étoient obſervées, les marchands fixés dans le nouveau monde, ſeroient bornés à diſpoſer de ce qu'ils ont reçu pour leur propre compte.

La prédilection du miniſtere pour les Eſpagnols nés en Europe, a réduit les Eſpagnols créoles à un rôle ſubalterne, quoiqu'ils ſoient communément plus riches, & d'une naiſſance plus diſtinguée. Les deſcendans des compagnons de Cortez, les deſcendans de ceux qui les ont ſuivis, conſtamment exclus de toutes les places d'honneur ou d'adminiſtration un peu importantes, ont vu s'affoiblir le puiſſant reſſort qui avoit ſoutenu leurs peres. L'habitude d'un mépris injuſte qu'ils éprouvoient, les a rendus enfin réellement mépriſables. Ils ont achevé de perdre dans les vices

qui naiſſent de l'oiſiveté, de la chaleur du climat, & de l'abondance de toutes choſes, cette conſtance & cette ſorte de fierté qui caracteriſa de tout temps leur nation. Un luxe barbare, des plaiſirs honteux, des intrigues romaneſques, ont énervé tous les reſſorrs de leur ame. La ſuperſtition a achevé la ruine de leurs vertus. Aveuglément livrés à des prêtres trop ignorants pour les éclairer par leurs inſtructions, trop corrompus pour les édifier par leur conduite, trop avides pour s'occuper de cette double fonction de leur miniſtere, ils n'ont aimé dans la religion que ce qui affoiblit l'eſprit, & n'y ont rien vu de ce qui peut rectifier les mœurs.

Les metis qui forment le troiſieme ordre de citoyens, ſont plus avilis encore. On ſait que la cour de Madrid, pour remplir une partie du vuide immenſe que l'avarice & la cruauté des conquérants avoit formé, pour regagner la confiance de ce qui avoit échappé à leurs fureurs, encouragea le plus qu'il lui fut poſſible le mariage des Eſpagnols avec les Indiennes. Ces alliances qui devinrent aſſez communes dans toute l'Amérique, furent ſur-tout fréquentes au Mexique où les femmes avoient plus d'eſprit & d'agrément

qu'ailleurs. Les Créoles rendirent à cette race mêlée, les humiliations qu'ils recevoient des Européens. Son état d'abord équivoque, fut enfin fixé avec le temps, entre les blancs & les noirs.

Ces noirs ne ſont pas en très-grand nombre dans la nouvelle Eſpagne. Comme les naturels du pays ſont plus intelligens, plus forts, plus laborieux que ceux des autres colonies, on n'y a guere apporté d'Africains que ce qu'il en falloit pour les fantaiſies, pour le ſervice domeſtique des gens riches. Ces eſclaves chers à leurs maîtres, de qui ils dépendent abſolument, qui les ont achetés à un très-haut prix, & qui en font les miniſtres de leurs plaiſirs profitent de la faveur qu'ils ont pour opprimer les Mexicains. Ils prennent ſur ces hommes qu'on dit libres, un aſcendant qui nourrit une haine implacable entre les deux nations. La loi a cherché à [illegible] cette averſion en prenant des [illegible] efficaces pour empêcher tout [illegible] entr'elles. Il eſt défendu aux [illegible] d'avoir aucun commerce d'amour avec les Indiens, ſous peine aux hommes d'être mutilés, aux femmes d'être rigoureuſement punies. Par toutes ces raiſons, les Africains qui dans les autres établiſſements ſont les en-

nemis des Européens, en ſont les partiſans dans les Indes Eſpagnoles.

L'autorité n'a pas beſoin de cet appui, du moins au Mexique, où la population n'eſt plus ce qu'elle fut autrefois. Les premiers hiſtoriens & ceux qui les ont copiés, ont écrit que les Eſpagnols y avoient trouvé dix millions d'ames. Ce fut une exagération des conquérants pour relever l'éclat de leur triomphe, & qu'on adopta ſans examen avec d'autant plus de complaiſance, qu'elle les rendoit odieux. Avec un peu d'attention, on auroit ſenti que ce calcul n'étoit pas même vraiſemblable. Tous les monuments atteſtent qu'un peu plus d'un ſiecle avant l'arrivée des Européens, ces vaſtes pays n'étoient habités que par de petites nations, dont quelques-unes n'avoient point de demeure fixe, & les autres cultivoient fort peu. Ils ne pouvoient pas alors être beaucoup plus peuplés que les autres contrées ſauvages de l'Amérique ſeptentrionale & méridionale. Les hommes durent à la vérité s'y multiplier beaucoup, lorſque ce grand eſpace réuni ſous les mêmes loix fut devenu un empire policé; mais ce changement étoit trop récent pour avoir eu des ſuites ſi conſidérables. C'eſt beaucoup accorder que

de convenir que la population du Mexique n'a été enflée que de la moitié. Aujourd'hui elle ne passe pas huit à neuf cent mille ames.

On croit communément que les premiers conquérants se faisoient un jeu de massacrer les Indiens, que les prêtres mêmes excitoient leur férocité. Sans doute que ces farouches soldats répandirent souvent du sang, sans motif même apparent; sans doute que leurs fanatiques missionnaires ne s'opposerent pas à ces barbaries comme ils le devoient. Cependant ce ne fut pas la vraie source, la source principale de la dépopulation du Mexique. Elle fut l'ouvrage d'une tyrannie sourde & lente de l'avarice, qui exigeoit de ces malheureux habitants plus de travail, un travail plus rude que leur tempérament & le climat ne le comportoient.

Cette oppression commença avec la conquête. Toutes les terres furent partagées entre la couronne, les compagnons de Cortez, & les grands ou les ministres qui avoient le plus de faveur à la cour d'Espagne. Les Mexicains fixés dans le domaine royal, étoient destinés aux travaux publics, qui dans les premiers temps furent considérables. Le sort de ceux qu'on attacha aux pos-

ſeſſions des particuliers fut encore plus malheureux. Tous gémiſſoient ſous un joug affreux. On les nourriſſoit mal. On ne leur donnoit aucun ſalaire, & on exigeoit d'eux des ſervices ſous leſquels les hommes les plus robuſtes auroient ſuccombé. Leurs malheurs attendrirent Barthelemi de Las Caſas.

Cet homme ſi célebre dans les annales du nouveau monde, avoit accompagné ſon pere au premier voyage de Colomb. La douceur ſimple des Indiens le frappa ſi fort, qu'il ſe fit eccléſiaſtique pour travailler à leur converſion. Bientôt ce fut le ſoin qui l'occupa le moins. Comme il étoit plus homme que prêtre, il fut plus révolté des barbaries qu'on exerçoit contr'eux, que de leurs ſuperſtitions. On le voyoit voler continuellement d'un hémiſphere à l'autre pour conſoler des peuples qu'il portoit dans ſon ſein, ou pour adoucir leurs tyrans. Cette conduite qui le rendit l'idole des uns & la terreur des autres, n'eut pas le ſuccès qu'il s'étoit promis. L'eſpérance d'en impoſer par un caractere révéré des Eſpagnols, le détermina à accepter l'évêché de Chiappa, dans le Mexique. Lorſqu'il ſe fut convaincu que cette dignité étoit une barriere inſuffiſante contre l'avarice & la

cruauté qu'il vouloit arrêter, il l'abdiqua. A cette époque, cet homme courageux, ferme, désintéressé, cita au tribunal de l'univers entier, sa nation. Il l'accusa dans son traité de la tyrannie des Espagnols dans les Indes, d'avoir fait périr quinze millions d'Indiens. On osa blâmer l'amertume de son style; mais personne ne le convainquit d'exagération. Ses écrits, où respirent la beauté de son ame & la grandeur de ses sentiments, imprimerent sur ses barbares compatriotes une flétrissure que le temps n'a pas effacé, & n'effacera jamais.

La cour de Madrid réveillée par les cris du vertueux Las Casas, & par l'indignation de tous les peuples, sentit enfin que la tyrannie qu'elle permettoit, étoit contraire à la Religion, à l'humanité, à la politique. Elle se détermina à rompre les fers des Mexicains. Leur liberté ne fut plus gênée que par la condition qui leur fut imposée, de ne pas sortir du territoire où ils étoient établis. Cette précaution dut son origine à la crainte qu'on avoit qu'ils n'allassent joindre les sauvages errants au Nord & au Sud de l'empire.

Avec la liberté, il auroit fallu leur rendre leurs terres. On ne le fit pas.

Cette injuſtice les réduiſit à travailler uniquement pour leurs oppreſſeurs. Seulement il fut ſtatué que les Eſpagnols auxquels ils voudroient vendre leurs ſueurs, ſeroient tenus de les bien nourrir, & de leur donner vingt-quatre piaſtres par an, ou une partie de cette ſomme proportionnée au temps qu'ils auroient ſervi.

Sur ce gain, on retint le tribut impoſé par le gouvernement, & une piaſtre pour un uſage dont on eſt bien étonné que les conquérants ſe ſoient aviſés. Il fut formé dans chaque communauté une caiſſe deſtinée à ſecourir les Indiens caducs ou malades, & à les ſoutenir dans des malheurs particuliers, dans des calamités publiques.

Cette adminiſtration fut confiée à leurs Caciques. Ils n'étoient pas les deſcendants de ceux qu'on avoit trouvés au temps de la conquête. Les Eſpagnols les choiſirent parmi les Indiens, qui paroiſſoient les plus attachés à leurs intérêts, ils ne craignirent pas de rendre leurs dignités héréditaires. On borna leurs fonctions à entretenir la police dans leur diſtrict, qui eut communément huit ou dix lieues d'étendue, à percevoir le tribut des Indiens qui travailloient pour leur propre compte;

comme le tribut des autres étoit retenu par les maîtres qu'ils ſervoient, à prévenir leur fuite en les retenant toujours ſous les yeux, en ne ſouffrant pas qu'ils contractaſſent aucun engagement ſans leur aveu. Pour prix de leurs ſervices, ces eſpeces de magiſtrats obtinrent du gouvernement une propriété. Il leur fut permis de prendre dans la caiſſe commune, cinq ſous tous les ans pour chaque Indien ſoumis à leur juriſdiction. On les autoriſa enfin à faire cultiver leurs champs par des jeunes gens qui n'étoient pas encore ſoumis à la capitation, & à occuper les filles juſqu'au temps de leur mariage, à des travaux propres à leur ſexe, ſans autre ſalaire que leur nourriture.

Ces inſtructions qui changeoient totalement le ſort des Indiens du Mexique, irriterent les Eſpagnols à un point inconcevable. Leur orgueil ne pouvoit pas ſe plier à voir des hommes libres dans les Américains, ni leur avarice s'accoutumer à payer des travaux, qui juſqu'alors ne leur avoient rien coûté. Ils employerent ſucceſſivement, ou à la fois, la ruſe, les remontrances & la violence pour faire anéantir un arrangement qui contrarioit ſi fort leurs paſſions les plus vives: leurs efforts furent

inutiles. Las Caſas avoit fait à ſes enfants des patrons qui ſoutinrent ſon ouvrage avec une chaleur exttême. Les Mexicains eux-mêmes ſe ſentant appuyés, citerent leurs oppreſſeurs aux tribunaux, & les tribunaux foibles ou corrompus, à la Cour. Ils pouſſerent leur courage juſqu'à refuſer unanimement de travailler pour ceux qui ſe montroient injuſtes envers quelques-uns de leurs compatriotes. Cet accord, plus que tout le reſte, donna de la ſolidité à ce qui avoit été réglé. L'ordre preſcrit par les loix, s'établit inſenſiblement. Il n'y eut plus de ſyſtême ſuivi d'oppreſſion, mais ſeulement beaucoup de ces vexations particulieres qu'un peuple vaincu qui a perdu ſon gouvernement, ne peut guere éviter de la part de ceux qui l'ont ſubjugué.

Ces injuſtices ſourdes, n'empêcherent pas les Mexicains de recouvrer de temps en temps quelques parcelles de l'immenſe territoire dont on avoit dépouillé leurs peres. Ils les achetoient du domaine, ou des grands propriétaires. Ce ne fut pas leur travail qui les mit en état de faire ces acquiſitions. Ils en furent redevables, les uns au bonheur de trouver des mines, les autres de déterrer des tréſors qu'on avoit cachés au temps de la conquête. Le plus grand nombre tirerent leurs moyens des prêtres

prêtres & des moines auxquels ils devoient le jour.

Ceux-mêmes que la fortune traita moins favorablement, ſe procurerent par le ſeul profit de leurs ſalaires, plus de commodité qu'ils n'en avoient eu avant de ſubir un joug étranger. On ſe tromperoit groſſiérement ſi on vouloit juger de l'ancienne proſpérité des habitants du Mexique, par ce qui a été dit de ſon empereur, de ſa cour, de ſa capitale, des gouverneurs de ſes provinces. Le deſpotiſme avoit produit les effets funeſtes qu'il produit par-tout. L'état entier étoit immolé aux caprices, aux voluptés, à la magnificence d'un petit nombre.

Le gouvernement tiroit des avantages conſidérables des mines qu'il faiſoit exploiter, de plus grands encore de celles qui étoient entre les mains des particuliers. Les ſalines lui rendoient beaucoup. Les cultivateurs payoient en nature au temps de la récolte le tiers de toutes les productions des terres, ſoit qu'elles leur appartînſſent en propre, ſoit qu'ils n'en fuſſent que les fermiers. Les chaſſeurs, les pêcheurs, les potiers, tous les ouvriers rendoient chaque mois la même portion de leur induſtrie. Les pauvres même étoient taxés à des contributions fixes, que de rudes travaux ou

des aumônes devoient les mettre en état d'acquitter.

Le commun des Mexicains alloient nuds. L'empereur lui-même, & les grands ſeigneurs ne ſe couvroient que d'une eſpece de manteau, compoſé d'une piece de coton quarrée & nouée ſur l'épaule droite. Ils avoient des ſandales pour chauſſure. Les femmes du peuple n'avoient pour tout vêtement qu'une eſpece de chemiſe à demi-manches qui leur tomboit ſur les genoux, & qui étoit ouverte ſur la poitrine. Il étoit défendu à la multitude d'élever ſes maiſons au deſſus du rez-de-chauſſée, & d'y avoir ni portes ni fenêtres. La plupart étoient bâties de terre, couvertes de planches, & n'avoient pas plus de commodités que d'élégance. Leur intérieur étoit revêtu de nattes, & éclairé par des torches de bois de ſapin, quoique la cire & l'huile fuſſent abondantes. La ſimple paille & des couvertures de coton formoient les lits. Une groſſe pierre, ou quelque billot de bois tenoit lieu de chevet, & pour ſieges on n'avoit que de petits ſacs de feuilles de palmier; mais l'uſage étoit de s'aſſeoir à terre, & même d'y manger. La nourriture, où la viande entroit rarement, étoit peu variée & peu délicate. La plus ordinaire étoit le mays

en pâte, ou préparé avec divers aſſaiſonnements. On y joignoit toutes ſortes d'herbes, à l'exception de celles qui étoient trop dures, ou qui avoient quelque mauvaiſe odeur. Leur meilleur breuvage étoit une compoſition d'eau où l'on délayoit de la farine de cacao avec un peu de miel. Il y avoit d'autres boiſſons, mais qui ne pouvoient enivrer: les liqueurs fortes étoient ſi rigoureuſement défendues, que pour en boire il falloit la permiſſion du gouvernement. Elle ne s'accordoit qu'aux vieillards & aux malades. Seulement dans quelques ſolemnités & dans les travaux publics, chacun en avoit une meſure proportionnée à l'âge. L'ivrognerie étoit regardée comme le plus odieux des vices. On raſoit publiquement ceux qui s'y laiſſoient ſurprendre, & leur maiſon étoit abattue. S'ils exerçoient quelque office public, ils en étoient dépouillés, & déclarés incapables de jamais poſſéder des charges.

Comment des hommes qui avoient ſi peu de beſoins, avoient-ils jamais pu ſubir le joug de l'eſclavage? Que le citoyen accoutumé aux douceurs & aux commodités de la vie, les achete tous les jours par le ſacrifice de ſa liberté, ce n'eſt pas un paradoxe pour la raiſon;

mais que des peuples malheureux à qui la nature offre réellement plus de bonheur que le pacte barbare qui les unit, reſtent dans la ſervitude, & ne penſent pas qu'il n'y a ſouvent qu'une riviere à traverſer pour être libres : voilà ce qu'on ne concevroit jamais, ſi on ne ſavoit pas combien l'habitude & la ſuperſtition dénaturent l'eſpece humaine.

Les Mexicains ſont aujourd'hui moins malheureux. Nos fruits, nos grains & nos quadrupedes ont rendu leur nourriture plus ſaine, plus agréable & plus abondante. Leurs maiſons ſont mieux bâties, mieux diſtribuées & mieux meublées. Des ſouliers, un caleçon, une chemiſe, une caſaque de laine ou de coton, ſelon le climat, une fraiſe & un chapeau forment leur habillement. La conſidération qu'on eſt parvenu à attacher à ces jouiſſances, les a rendu plus économes & plus laborieux.

Les habitants de la province de Chiapa, ſe diſtinguent entre tous les autres. Ils doivent leur ſupériorité à l'avantage d'avoir eu pour paſteur Las Caſas, qui empêcha leur oppreſſion dans les premiers temps. Il ſont au deſſus de leurs compatriotes par la taille, par l'eſprit & par la force. Leur langue a une douceur, une élégance particuliere. Leur

territoire ſans être meilleur que les autres, eſt infiniment plus riche en toutes ſortes de productions. On les trouve peintres, muſiciens, adroits à tous les arts. Ils excellent ſur-tout à fabriquer ces ouvrages, ces tableaux, ces étoffes de plume qui n'ont jamais été imités ailleurs, & des tapis en laine des différentes couleurs que les meilleurs ouvriers d'Europe pourroient avouer. Leur ville principale, ſe nomme Chiapa dos Indos. Elle n'eſt habitée que par les naturels du pays, qui y forment une population de quatre mille familles, parmi leſquelles on trouve beaucoup de nobleſſe Indienne. La grande riviere ſur laquelle cette ville eſt ſituée, devient un théâtre où les habitants exercent continuellement leur adreſſe & leur courage. Avec des bateaux ils forment des armées navales. Ils combattent entr'eux; ils s'attaquent, & ils ſe défendent avec une habileté ſurprenante. Ils n'excellent pas moins à la courſe des taureaux, au jeu des cannes, à la danſe, à tous les exercices du corps. Ils bâtiſſent des villes, des châteaux de bois qu'ils couvrent de toile peinte, & qu'ils aſſiegent. Enfin, le théâtre & la comédie ſont un de leurs amuſements ordinaires. On voit par ces détails de quoi les Mexicains étoient

capables, s'ils euſſent eu le bonheur de paſſer ſous la domination d'un conquérant, qui eût eu aſſez de modération & de lumiere pour relâcher les fers de leur ſervitude, au lieu de les reſſerrer.

Les occupations de ce peuple ſont fort variées. Les plus intelligens, les plus aiſés s'adonnent aux manufactures de premiere néceſſité diſperſées dans tout l'empire. Il s'en eſt établi de plus belles chez les Tlaſcalteques. Leur ancienne capitale & la nouvelle, qui eſt Los Angelos, ſont le centre de cette induſtrie. On y fabrique des draps aſſez fins, des toiles de coton qui ont de l'agrément, quelques ſoieries, de bons chapeaux, des galons, des broderies, des dentelles, des verres, & beaucoup de clinquaillerie. Les arts ont dû faire naturellement plus de progrès dans une province qui avoit ſu conſerver longtemps ſon indépendance, les Eſpagnols ayant cru devoir un peu la ménager après la conquête, ſes habitans avoient toujours montré plus de pénétration; ſoit qu'ils la duſſent au climat, ou au gouvernement. A ces avantages s'eſt joint celui de ſa poſition. Tous les habitans du Mexique qui paſſent néceſſairement ſur ſon territoire pour aller acheter les marchandiſes d'Europe, arrivées à la

Vera-Cruz, ont trouvé commode de prendre ſur leur route ce que la flotte ne leur fourniſſoit pas, ou ce qu'elle leur vendoit trop cher.

Les ſoin des troupeaux fait vivre quelques-uns des Mexicains, que la fortune ou la nature n'ont pas appellés à des fonctions plus diſtinguées. L'Amérique, au temps de ſa découverte, n'avoit ni porcs, ni moutons, ni bœufs, ni chevaux, ni même aucun animal domeſtique. Colomb porta quelques-uns de ces animaux utiles à Saint Domingue, d'où ils ſe répandirent par-tout, & plutôt qu'ailleurs au Mexique. Ils s'y ſont prodigieuſement multipliés. On compte par milliers les bêtes à cornes, dont les peaux ſont devenues l'objet d'une exportation conſidérable. Les chevaux ont dégénéré, mais on compenſe la qualité par le nombre. Le lard des cochons y tient lieu de beurre. La laine des mourons y eſt ſeche, groſſiere & mauvaiſe comme elle l'eſt par-tout entre les tropiques.

La vigne & l'olivier ont éprouvé la même dégradation. La plantation en avoit été prohibée au commencement, dans la vue de laiſſer un débouché aux denrées de la métropole. On accorda en 1706 aux Jéſuites, & peu après au Mar-

quis Del Valle, deſcendant de Cortez, la permiſſion de les cultiver. Les expériences n'ont pas été heureuſes. A la vérité, on n'a pas abandonné ce qui avoit été fait; mais perſonne n'a ſollicité la liberté de ſuivre un exemple qui ne préſentoit pas de grands avantages. D'autres cultures ont eu plus de ſuccès. Le coton, le ſucre, la ſoie, le cacao, le tabac, les grains d'Europe réuſſiſſent tous plus ou moins bien. On eſt encouragé aux travaux qu'ils exigent par le bonheur qu'ont eu les Eſpagnols, de découvrir des mines de fer qui étoient entiérement inconnues aux Mexicains, & des mines d'un cuivre aſſez dur pour ſervir à labourer des terres. Cependant tous ces objets, faute de bras ou d'activité ſont bornés à une circulation intérieure. Il n'y a que la vanille, l'indigo & la cochenille qui entrent dans le commerce du Mexique avec les autres nations.

La vanille eſt une plante qui, comme le lierre, s'accroche aux arbres qu'elle rencontre, les embraſſe très-étroitement, & s'éleve par leurs ſecours. Sa tige, qui n'a que peu de diametre, n'eſt pas tout-à-fait ronde. Quoique très-ſouple, elle eſt aſſez dure. Son écorce eſt mince, fort adhérente & verte.

Elle eſt partagée comme la vigne, par des nœuds éloignés les uns des autres de ſix à ſept pouces. C'eſt de ces nœuds que ſortent des feuilles aſſez ſemblables à celles du laurier, mais plus longues, plus larges, plus épaiſſes, plus charnues. Elles ſont d'un verd très-vif, brillantes par deſſus, & un peu pâles par deſſous. Les fleurs ſont noirâtres.

Une petite gouſſe longue d'environ ſix pouces, large de quatre lignes, ridée, molaſſe, huileuſe, graſſe, quoique caſſante, peut être regardée comme le fruit de cette plante. L'intérieur de la gouſſe eſt tapiſſé d'un pulpe rouſſâtre, aromatique, un peu âcre; elle eſt remplie d'une liqueur noire, huileuſe & balſamique, où nagent une infinité de grains noirs, luiſans & preſque imperceptibles.

La récolte de ces gouſſes commence vers la fin de ſeptembre, & dure juſqu'à la fin de Décembre. On les fait ſécher à l'ombre. Lorſqu'elles ſont ſeches & en état d'être gardées, on les oint extérieurement avec un peu d'huile de coco ou de calba pour les rendre ſouples, les mieux conſerver, & empêcher qu'elles ne ſechent que trop, ou qu'elles ne ſe briſent.

C'eſt à peu près tout ce qu'on ſait de la vanille, deſtinée particuliérement à parfumer le chocolat, dont l'uſage a paſſé des Mexicains aux Eſpagnols, & des Eſpagnols aux autres peuples. Il n'y a que celle qui croît dans les montagnes inacceſſibles de la nouvelle Eſpagne qui ait de la réputation. On ignore également le nombre de ſes eſpeces, quelles ſont les plus précieuſes, quel eſt le terroir qui leur convient le mieux, comment on les cultive, & de quelle maniere elles ſe multiplient. Tous les ſecrets ſont reſtés aux naturels du pays. On prétend qu'ils ne ſont parvenus à ſe conſerver cette ſource de richeſſes, que par un ſerment fait entr'eux, de ne jamais rien révéler à leurs tyrans, & de ſouffrir les plus cruels tourments plutôt que d'être parjures. Il eſt vraiſemblable qu'ils doivent un pareil avantage au caractere de la nation conquérante, qui contente des richeſſes qu'elle a acquiſes, accoutumée à une vie pareſſeuſe, à une douce ignorance, mépriſe également & les curioſités d'hiſtoire naturelle, & les efforts de ceux qui s'en occupent. L'indigo lui eſt mieux connu.

L'indigotier eſt une eſpece d'arbriſſeau dont la racine groſſe de trois ou quatre

lignes de diametre, & longue de plus d'un pied, a une légere odeur tirant ſur celle du perſil. De cette racine ſort une ſeule tige à peu près de ſa groſſeur, haute d'environ deux pieds, droite, dure, preſque ligneuſe, couverte d'une écorce légerement gercée de couleur de gris cendré vers le bas, verte dans le milieu, rougeâtre à l'extrêmité, & ſans apparence de moëlle en dedans. Les feuilles rangées deux à deux autour de la côte, ſont de figure ovale, liſſes, douces au toucher, ſillonnées au deſſus, d'un verd foncé au deſſous, & attachées par une queue fort courte. Depuis environ le tiers de la tige juſques vers l'extrêmité, on voit des épis chargés de douze à quinze fleurs très-petites, & qui n'ont point d'odeur. Le piſtile qui eſt dans le milieu de chaque fleur, ſe change en une gouſſe, dans laquelle les ſemences ſont renfermées.

Cette plante demande une terre graſſe, unie, bien labourée, & qui ne ſoit pas trop ſeche. On ſeme ſa graine, qui pour la figure & la couleur reſſemble à la poudre à canon, dans de petites foſſes de la largeur de la houe, de deux à trois pouces de profondeur, éloignées d'un pied les unes

des autres, & en ligne droite le plus qu'il eſt poſſible. Il faut avoir une attention continuelle à ôter les mauvaiſes herbes qui étoufferoient aiſément l'indigotier. Quoiqu'on le puiſſe ſemer en toutes les ſaiſons, on préfere communément le printemps : l'humidité fait lever la plante dans trois ou quatre jours. Elle eſt mûre au bout de deux mois. On la coupe avec des couteaux courbés en ſerpettes, lorſqu'elle commence à fleurir, & les coupes continuent de ſix en ſix ſemaines, ſi le temps eſt un peu pluvieux. Sa durée eſt d'environ deux ans. A cette époque elle dégénere, on l'arrache & on la renouvelle.

Comme cette plante épuiſe bientôt le ſol, parce qu'elle ne pompe pas aſſez d'air & de roſée par ſes feuilles pour humecter la terre, il eſt avantageux au cultivateur d'avoir un vaſte eſpace qui demeure couvert d'arbres juſqu'à ce qu'il convienne de les abattre pour faire occuper leur place par l'indigo. Car il faut ſe répreſenter ces arbres comme des ſiphons par leſquels la terre & l'air ſe communiquent réciproquement leur ſubſtance fluide & végétative, des ſiphons où les vapeurs & les ſucs s'attirant tour à tour, ſe

mettent en équilibre. Ainſi, tandis que la ſeve de la terre monte par les racines juſqu'aux branches, les feuilles aſpirent l'air & les vapeurs qui circulant par les fibres, redeſcendent dans la terre, & lui rendent en roſée ce qu'elle perd en ſeve. C'eſt pour obéir à cette influence réciproque, qu'au défaut des arbres qui conſervent ces champs vierges pour y ſemer de l'indigo, on couvre ceux qui ſont uſés par cette plante de patates ou de lianes, dont les branches rampantes conſervent la fraîcheur de la terre, & dont les feuilles brûlées renouvellent la fertilité.

On diſtingue deux eſpeces d'indigo, le franc & le bâtard. Quoique l'un obtienne un plus haut prix à raiſon de ſa perfection, il eſt communément avantageux de cultiver l'autre, parce qu'il eſt plus peſant. On trouve un plus grand nombre de terres propres au premier; le ſecond réuſſit mieux dans celles qui ſont plus expoſées à la pluie. Tous deux ſont ſujets à de grands accidents. On en voit dont le pied ſeche, & tombe par la piquure d'un ver fort commun, ou dont les feuilles qui ſont leur prix, ſont dévorées en vingt-quatre heures par des chenilles. Le dernier accident trop ordinaire, a fait dire que les cultiva-

teurs d'indigo ſe couchent riches, & ſe levent ruinés.

Cette production doit être ramaſſée avec précaution, de peur qu'en la ſecouant on ne faſſe tomber la farine attachée aux feuilles, qui eſt très-précieuſe. On la jette dans la *trempoire*; c'eſt une grande cuve remplie d'eau. Il s'y fait une fermentation qui dans vingt-quatre heures au plus tard arrive au degré qu'on deſire. On ouvre alors un robinet pour faire couler l'eau dans une ſeconde cuve appellée la *batterie*. On nettoie auſſi-tôt la trempoire, afin de lui faire recevoir de nouvelles plantes, & de continuer le travail ſans interruption.

L'eau qui a paſſé dans la batterie ſe trouve imprégnée d'une terre très-ſubtile, qui conſtitue ſeule la fécule, ou ſubſtance bleue que l'on cherche, & qu'il faut ſéparer du ſel inutile de la plante, parce qu'il fait ſurnager la fécule. Pour y parvenir, on agite violemment l'eau avec des ſeaux de bois percés, & attachés à un long manche. Cet exercice exige la plus grande préciſion. Si on ceſſoit trop tôt de battre, on perdroit la partie colorante qui n'auroit pas encore été ſéparée du ſel. Si au contraire, on continuoit de battre la tein-

ture après l'entiere ſéparation, les parties ſe rapprocheroient, formeroient une nouvelle combinaiſon ; & le ſel par ſa réaction ſur la fécule, exciteroit une ſeconde fermentation qui altéreroit la teinture, en noirciroit la couleur, & feroit ce qu'on appelle indigo brûlé. Ces accidents ſont prévenus par une attention ſuivie aux moindres phénomenes, & par la précaution que prend l'artiſte de puiſer par intervalle avec un vaſe propre un peu de la teinture. Lorſqu'il s'apperçoit que les molécules colorées ſe raſſemblent en ſe ſéparant du reſte de la liqueur, il fait ceſſer le mouvement des ſeaux pour donner le temps à la fécule bleue de ſe précipiter au fond de la cuve, où on la laiſſe ſe raſſeoir juſqu'à ce que l'eau ſoit totalement éclaircie. On débouche alors ſucceſſivement des trous percés à différentes hauteurs, par leſquels cette eau inutile ſe répand en dehors.

La fécule bleue qui eſt reſtée au fond de la batterie, ayant acquis la conſiſtance d'une boue liquide, on ouvre des robinets qui la font paſſer dans le *repoſoir*. Après qu'elle s'eſt encore dégagée de beaucoup d'eau ſuperflue dans cette troiſieme & derniere cuve, on la met égoutter dans des ſacs, d'où, quand

il ne filtre plus d'eau au travers de la toile cette matiere devenue plus épaiſſe eſt miſe dans des caiſſons, où elle acheve de perdre ſon humidité. Au bout de trois mois l'indigo eſt en état d'être vendu.

Les blanchiſſeuſes l'emploient pour donner une couleur bleuâtre au linge. Les peintres s'en ſervent dans leurs détrempes. Les teinturiers ne ſauroient faire de beau bleu ſans indigo. Les anciens le tiroient de l'Inde Orientale. Il a été tranſplanté dans des temps modernes en Amérique. Sa culture eſſayée ſucceſſivement en différents endroits, paroît fixée à la Caroline, à Saint Domingue & au Mexique. L'indigo connu ſous le nom de Guatimala, d'où il vient, eſt le plus parfait de tous. La nouvelle Eſpagne tire un aſſez grand avantage de cette plante; mais elle gagne encore plus au commerce de la cochenille.

La nature de la cochenille, ſans laquelle on ne pourroit faire ni pourpre, ni écarlate, & qui ne ſe trouve que dans le Mexique, a été long-temps inconnue, même aux nations qui en faiſoient le plus d'uſage. Les Eſpagnols naturellement réſervés, & qui deviennent myſtérieux quand il s'agit de leurs

colonies, garderent un ſecret que tout leur faiſoit croire important. On eſt enfin parvenu à ſavoir que c'eſt un inſecte de la groſſeur & de la forme d'une punaiſe.

Il a comme tous les animaux deux ſexes. La femelle eſt mal proportionnée, lente, engourdie. Ses yeux, ſa bouche, ſes antennes, ſes pieds ſont tellement enfoncés, tellement cachés dans les replis de ſa peau, qu'il eſt impoſſible de les diſtinguer ſans le ſecours du microſcope. Auſſi a-t-on pris long-temps cet animal pour une graine.

Le mâle qui eſt très-rare, & qui ſuffit à trois cents femelles, ou davantage, eſt actif, mince & grêle en comparaiſon de la femelle. Son col eſt plus étroit que la tête, & plus encore que le reſte du corps. Le thorax eſt de forme elliptique, un peu plus long que le col & la tête enſemble, & applatti par en bas. Ses antennes ſont articulées, & de chaque articulation ſortent quatre ſoies diſpoſées par paires de chaque côté. Il a ſix pattes, chacune formée de trois pieces. De l'extrêmité poſtérieure de ſon corps s'allongent deux grandes ſoies ou poils qui ont quatre ou cinq fois ſa longueur. Il porte deux

ailes plantées ſur la partie ſupérieure du thorax, qui s'abbaiſſent comme les ailes des mouches ordinaires, lorſqu'il marche ou qu'il ſe repoſe. Ces ailes de forme oblongue diminuent bruſquement de largeur au point de leur attache au corps. Elles ſont fortifiées de deux longs muſcles, dont l'un s'étend extérieurement tout autour de l'aile, & l'autre intérieur & parallele au premier, ſemble interrompu vers la ſommité des ailes. Le mâle eſt d'un rouge clair, la femelle eſt d'un rouge plus foncé.

L'arbriſſeau qui les nourrit tous deux, nommé nopal, eſt armé d'épines, & a environ cinq pieds de haut. Il a des feuilles épaiſſes & ovales. Sa fleur eſt large, & ſon fruit a la figure d'une figue. Il eſt rempli d'un ſuc rouge auquel la cochenille doit vraiſemblablement ſa couleur.

Le nopal ſort communément d'une ou de deux de ſes feuilles qu'on a miſes dans un trou, & couvertes de terre. Sa culture ſe réduit à extirper les mauvaiſes herbes qui l'environnent; il faut le renouveller ſouvent, parce que plus il eſt jeune, plus ſon produit eſt conſidérable & de bonne qualité. On le trouve dans diverſes contrées du Mexique, à

Tlaſcala, à Chalula, à Chiapa, dans la nouvelle Galice; mais il n'y eſt pas commun. Les peuples ne le plantent jamais, & ſa cochenille qui eſt telle que la nature brute la donne, eſt appellée ſauvage, & n'eſt pas excellente. Les ſeuls Indiens d'Oaxaca ſe livrent ſans réſerve à ce genre d'induſtrie. Jamais on ne les a vus rebutés, ni par les attentions continuelles qu'elle exige, ni par les malheurs trop communs auxquels elle les êxpoſe. Leur intelligence, leur activité, leur aiſance les ont mis en état de ſupporter une mauvaiſe récolte, d'en attendre une bonne. Elles ſont plus égales en genéral dans un terrain aride où le nopal ſe plaît, & ſous un ciel tempéré où la cochenille eſt expoſée à moins d'accidents que dans les parties de la province où le froid & le chaud ſe font ſentir davantage.

Dès que la ſaiſon favorable eſt arrivée, les Mexicains ſement, pour ainſi dire, les cochenilles ſur la plante qui leur eſt propre, en y attachant de petits nids de mouſſe qui en contiennent chacun douze ou quinze. Elles font trois ou quatre jours après leurs petits, qui ſe répandent avec une célérité ſurprenante ſur toutes les branches. Ils ne tardent pas à perdre cette activité, &

on les voit s'attacher ſans plus ſe mouvoir, à la partie la plus nourriſſante, la mieux expoſée de la feuille, juſqu'à ce qu'ils aient pris tout leur accroiſſement. Ils ne la rongent pas, ils ne font que la piquer & en tirer le ſuc avec une petite trompe que la nature leur a donnée pour cet uſage.

On fait chaque année trois récoltes de cochenille, qui ſont autant de générations de cet animal. La derniere ne donne qu'une cochenille médiocre, parce qu'elle eſt mêlée de parcelles détachées de feuilles qu'on a raclées pour enlever les inſectes nouveaux nés, qu'il ne ſeroit guere poſſible de recueillir autrement, & parce que les jeunes cochenilles y ſont mêlées avec les vieilles, ce qui diminue conſidérablement leur prix. Immédiatement avant les pluies, on coupe les branches de nopal pour ſauver les petits inſectes qui y reſtent. On les ſerre dans les habitations où les feuilles conſervent leur fraîcheur, comme toutes celles de plantes qu'on nomme graſſes. Les cochenilles y croiſſent pendant la mauvaiſe ſaiſon. Dès qu'elle eſt paſſée, on les met ſur des arbres extérieurs où la fraîcheur vivifiante de l'air leur fait bientôt faire leurs petits.

Les cochenilles n'ont pas été plutôt

recueillies, qu'on les plonge dans l'eau chaude pour les faire mourir. Il y a différentes manieres de les ſécher. La meilleure eſt de les expoſer pendant pluſieurs jours au ſoleil, où elles prennent une teinte de brun roux, ce que les Eſpagnols appellent *renegrida*. La ſeconde eſt de les mettre au four, où elles prennent une couleur griſâtre variée de pourpre, ce qui leur fait donner le nom de *jaſpeada*. Enfin, la plus imparfaite qui eſt celle que les Indiens pratiquent le plus communément, conſiſte à les mettre ſur des plaques avec leurs gâteaux de mays : elle s'y brûlent ſouvent, auſſi les appelle-t-on *negra*.

Quoique la cochenille appartienne au regne animal qui eſt l'eſpece la plus périſſable, elle ne ſe gâte jamais. Sans autre attention que celle de l'enfermer dans une boîte, on l'a gardée des ſiecles entiers avec toute ſa vertu. Son prix qui eſt toujours très-haut, auroit bien dû exciter l'émulation des nations qui cultivent les iſles de l'Amérique, & des autres peuples qui habitent des régions dont la température ſeroit convenable à cet inſecte & à la plante dont il ſe nourrit. Cependant, la nouvelle Eſpagne eſt reſtée ſeule en poſſeſſion de cette riche production. Indépendamment de

ce qu'elle en fournit en Aſie, elle en envoie tous les ans en Europe environ deux mille cinq cents ſurrons ou ſacs, qui ſe vendent à Cadix, l'un dans l'autre, huit cents piaſtres. C'eſt un produit très-conſidérable qui ne coûte aucune peine aux Eſpagnols. Il ſemble que la nature leur ait donné gratuitement ce qu'elle vend cher aux autres nations. Elle les a privilégiés en leur accordant en même temps, & les productions qui artirent le plus de richeſſes, & l'or & l'argent qui ſont la ſource ou le ſigne de toutes les productions.

L'origine des métaux partage la phyſique. Quelques naturaliſtes les croient auſſi anciens que le monde; d'autres penſent avec plus de vraiſemblance, qu'ils ont été formés ſucceſſivement. Ceux-ci pour la plupart font honneur de cette eſpece de création au ſoleil, ou à des feux ſouterrains qui uniſſent enſemble les parties élémentaires, les principes qui doivent entrer dans la différente combinaiſon des métaux. L'impoſſibilité où, malgré leurs ſavantes analyſes, ces habiles gens ſe ſont trouvés de faire un métal de ce qui ne l'étoit pas, même en uniſſant les matieres qu'ils prétendent conſtituer les métaux, & en ſe ſervant du feu qui eſt

leur grand agent, a donné naiſſance à un troiſieme ſyſtême.

Ceux qui l'ont imaginé, ont penſé qu'il y avoit dans la nature un principe ſéminal qui, opérant ſur l'air, la terre, l'eau, l'huile, le ſel, les autres éléments, produiſoit du fer, du cuivre, de l'or & de l'argent. L'organiſation des métaux, quoique plus groſſiere que celle des plantes & des animaux, n'a pas empêché qu'on n'accordât à ces trois regnes principaux de la nature, quelque choſe d'analogue, une origine preſque commune.

Mais laquelle de ces opinions que l'on ſuive, on ne peut douter qu'il ne ſe forme journellement des mines nouvelles. La nature dans l'intérieur de la terre, ainſi qu'à ſa ſurface, eſt dans une action continuelle. Quoique hors d'état de ſuivre pas à pas ſes opérations, nous n'en ſommes pas moins aſſurés qu'elle recompoſe d'un côté ce qu'elle a décompoſé d'un autre. Mille faits plus frappants les uns que les autres démontrent cette vérité, & la raiſon vient à l'appui de l'expérience. L'eau, l'air, le feu altérent à nos yeux tous les métaux imparfaits. Ces agents qui ſous nos pieds ont plus de reſſort, doivent produire de plus grands effets.

Les eaux ſalines qui ſe trouvent dans les entrailles de la terre, ſont miſes par l'air chaud qui regne dans les lieux profonds, en état d'agir ſur les molécules métalliques. Elles les atténuent, les diviſent & les élevent avec elles, lorſqu'elles ſont réduites en vapeurs. Ces corps légers demeurent ſuſpendus pendant quelque temps, & voltigent dans les cavités de la terre. Ils ſe mêlent & ſe confondent. Devenus par leur agrégation trop peſants pour reſter plus longtemps ſuſpendus, ils tombent par leur propre poids ſur les terres ou les roches qu'ils rencontrent. Ils s'entaſſent les uns ſur les autres, & forment un tout ſenſible. Si les molécules qui ſe ſont dépoſées ont été purement métalliques, ſans être combinés avec des molécules étrangeres, elles forment des métaux purs, des métaux vierges. Si dans le temps que les molécules métalliques voltigoient en l'air, elles ont rencontré des molécules d'autres métaux élevées par la chaleur ſouterraine en même temps qu'elles, il en réſulte des mines de différentes eſpeces, ſuivant la nature & les proportions des molécules étrangeres qui ſe ſeront combinées.

Tout nous porte à conjecturer que la nature opere très-lentement par la fermentation

mentation des mines, & nous ſommes ſûrs que dans ce grand travail elle n'agit pas d'une maniere conſtante & uniforme. Ses productions doivent être extrêmement variées en raiſon de l'eſpece ou de la forme des molécules qu'elle combine, de leur quantité, de leurs proportions, des différents degrés d'atténuation & de diviſion des ſubſtances, du temps & des voies qu'elle emploie à toutes ces opérations. Auſſi les mines different-elles par le tiſſu, par la couleur, par la figure, par les accidents. Il y en a d'une figure indéterminée, & d'autres d'une figure réguliere. Les unes ſont opaques, les autres ont un peu de tranſparence. Les métaux ont en général dans l'état de mine, un coup d'œil tout différent de celui qu'ils ont lorſqu'ils ont été purifiés.

Les filons & les fentes de la terre ſont les atteliers où la nature s'occupe ordinairement de la formation des mines. Elles ne ſe trouvent pas toujours par filons ſuivis. Souvent on les rencontre dans le ſein des montagnes par maſſes détachées. Elles forment comme des tas ſéparés dans les creux des pierres.

On voit auſſi quelquefois des fragments de mines dans les couches de la terre, ou même à ſa ſurface. Il eſt viſi-

ble qu'elles n'ont pas été formées. Elles y ont été tranſportées par les eaux qui ont arraché ces fragments de filons placés dans les montagnes, & qui les ont raſſemblés dans des couches de terre, produites elles-mêmes par les inondations. Ces mines par fragments conduiſent quelquefois aux filons dont elles ont été détachées. L'or qu'on trouve dans les rivieres ne peut pas avoir une autre origine.

Le prix que les hommes ont attaché aux métaux, le beſoin qu'ils en ont eu, leur ont fait imaginer des moyens ſans nombre pour les tirer des entrailles de la terre. En vain la nature les a-t-elle maſqués, & rendu pour ainſi dire méconnoiſſables; en les aſſociant à d'autres ſubſtances, elle n'a pas endormi notre activité. Nous avons découvert une partie de ſes ſecrets. En multipliant les obſervations, on eſt parvenu à connoître les lieux où ſe trouvent plus communément les mines. Ce ſont pour l'ordinaire les montagnes où les plantes croiſſent foiblement & jauniſſent promptement, où les arbres ſont tortueux, & demeurent petits, où l'humidité des roſées, des pluies même, dure peu, où les neiges fondent avec célérité, où il s'éleve des exhalaiſons

ſulfureuſes & minérales, où les eaux ſont chargées des ſels vitrioliques, où les ſables contiennent des parties métalliques. Quoique chacun de ces ſignes pris ſolitairement, puiſſe être équivoque, il eſt rare qu'ils ſe réuniſſent tous ſans que le terrein renferme quelques mines.

Leur exploitation n'a pas été toujours la même. Cet art a ſuivi le progrès des autres arts. Tout y a été perfectionné; la fouille conſiſte à écarter la terre qui couvre la roche où ſont les métaux. Il eſt défendu de la combler, afin que ceux qui voudroient exercer leur induſtrie dans les mêmes lieux, ne ſoient pas trompés; les puits pratiqués pour deſcendre dans la mine & pour en ſortir; les galeries ou chemins ſouterreins qui ſuivent la direction du filon que l'on a trouvé; les ouvrages de charpente ou de maſſonnerie deſtinés à ſoutenir la terre, qui ſont au deſſus des travailleurs; les outils propres à détacher le minéral de ſa roche, & le feu qui ſupplée ſouvent à leur inſuffiſance; les machines qui ſervent à tirer de la mine les richeſſes qu'elle donne, ou les matieres inutiles dont on veut s'y débarraſſer; les pompes & les autres moyens indiſpenſables pour ſe délivrer

des eaux qui forment le plus grand obſtacle que l'on ait à vaincre ; les inventions pour mettre en mouvement, pour rafraîchir, pour renouveller l'air des ſouterreins, & pour emporter les exhalaiſons mortelles dont ils ſont remplis : voilà les préparatifs, les inſtruments & les opérations néceſſaires pour l'exploitation des mines.

Lorſque le travail de la mine eſt fini, celui de la métallurgie commence. Son objet eſt de ſéparer les métaux les uns des autres, & de les dégager des matieres combuſtibles qui les enveloppent. Dans les pays où le bois eſt rare, comme au Mexique & dans preſque toute l'Amérique méridionale, elle emploie le mercure. La pratique conſtante des Eſpagnols dans le nouveau monde, eſt, après avoir écraſé le minéral, dans un moulin deſtiné à cet uſage, d'y mêler du mercure qui ſe combine avec l'or & avec l'argent ; mais plus difficilement avec l'argent qu'avec l'or, ſans s'unir avec la pierre qui ſervoit de matrice à ces métaux. Lorſque le mercure s'eſt chargé d'une quantité ſuffiſante d'or ou d'argent, on met en diſtillation l'amalgame qui s'eſt fait. La chaleur du feu fait évaporer le mercure, & l'or ou l'ar-

gent dont il étoit chargé, reſtent au fond des vaiſſeaux.

Cette méthode étoit inconnue aux Mexicains. La leur, quelle qu'elle fût, devoit être bien imparfaite. Auſſi, quoique l'argent fût très-abondant dans leurs contrées, en avoient-ils infiniment moins que d'or, qu'il eſt plus aiſé d'arracher à la terre. Ils connoiſſoient le prix de l'un & de l'autre, quoiqu'ils en fiſſent peu d'uſage dans le commerce. Ces métaux étoient pour eux plutôt un objet de curioſité qu'un ſecours pour leurs véritables beſoins, qu'un moyen univerſel d'échange.

Dans les premieres années qui ſuivirent la conquête, les Eſpagnols s'épargnoient les ſoins, les travaux, les dépenſes inſéparables de l'exploitation des mines. On arrachoit aux Mexicains tout ce qu'ils avoient amaſſé de métaux depuis la fondation de leur empire. Les temples, les palais des grands, les maiſons des particuliers, les moindres cabanes, tout étoit viſité & dépouillé. Quoique l'horreur des Indiens pour leurs oppreſſeurs fît entrer beaucoup de ces richeſſes dans la terre, & en fît jeter encore plus dans le grand lac & dans les rivieres, l'imagination eſt étonnée de la quantité

qui s'en ttouva. Cette ſource épuiſée, il falut recourir aux mines.

On en fouilla d'abord indifféremment par-tout, & de préférence ſur les côtes. L'expérience ayant prouvé que celles qui étoient les plus voiſines de l'Océan, étoient les moins abondantes, on s'en dégoûta. Aujourd'hui on n'en exploite aucune qui ne ſoit à une très-grande diſtance de la mer du Nord, où elle ſeroit expoſée aux incurſions, peut-être aux invaſions des Européens. Ce qui s'en trouve ſur le golfe de Californie paroît jouir d'une ſureté entiere, juſqu'à ce que ces parages ſoient plus connus & plus fréquentés. Les principales ſont dans le Zacatecas, la nouvelle Biſcaye & le Mexico, trois provinces ſituées dans l'intérieur de l'empire, où il eſt impoſſible à l'ennemi d'arriver par terre, où des rivieres navigables ne conduiſent pas. Elles peuvent occuper quarante mille Indiens dirigés par quatre mille Eſpagnols.

Les mines appartiennent à celui qui les découvre. Les formalités auxquelles il eſt aſſujetti ſe réduiſent à faire approuver ſes échantillons par le gouvernement. On lui accorde autant de terrain qu'il veut; mais il eſt obligé de donner une piaſtre par pied au propriétaire.

Le tiers du terrain qu'il achete, passe au domaine, qui, après avoir eu longtemps la manie funeste de le faire exploiter pour son compte, a pris le parti de le vendre à qui veut le payer, & par préférence au mineur. Toutes les mines abandonnées tombent aussi dans les mains du roi.

Il tire quatre-vingts piastres de chaque quintal de mercure qu'on emploie. Inutilement les gens éclairés ont représenté souvent que ce prix excessif faisoit nécessairement languir les travaux, on s'est refusé à leurs instances. Tout ce qu'elles ont produit, c'est qu'on a accordé un crédit de deux ans, mais dont on se fait payer les intérêts. Rarement ceux qui entreprennent d'exploiter des mines sont-ils hors d'état de se passer de ces facilités. On ne voit guere se livrer à ces entreprises incertaines & dangereuses, que des hommes dont les affaires sont équivoques, ou tout-à-fait ruinées.

Ce qui en éloigne sur-tout les gens sages & aisés, c'est l'obligation de livrer la cinquieme partie de l'argent, & la dixieme partie de l'or qu'on arrache des entrailles de la terre au gouvernement. Il s'est long-temps refusé à cette différence; mais à la fin il y a été forcé,

parce que les mines d'or, plus caſuelles que celles d'argent, étoient entiérement abandonnées. Les unes & les autres ſeront bientôt hors d'état de payer le tribut qui leur eſt impoſé. A meſure que leurs produits ſe multiplient dans le commerce, ces métaux ont moins de valeur, ils expriment moins de choſes. Leur aviliſſement auroit eu de plus grands effets qu'il n'en a eu, ſi les travaux qui les procurent n'avoient été ſucceſſivement ſimplifiés. Cette économie approche tous les jours de ſon terme ſenſible, & lorſqu'elle y ſera parvenue, la cour de Madrid ne pourra pas ſe diſpenſer de diminuer les droits, à moins qu'elle ne conſente à voir tomber les meilleures mines, comme elle a vu négliger les médiocres. Peut-être la verrons-nous dans peu réduite à ſe contenter de deux réales par marc qu'elle tire pour les droits de marque & de fabrication.

Les monnoies du Mexique fabriquent annuellement douze à treize millions de piaſtres : la ſixieme partie à peu près en or, le reſte en argent. Il en paſſe environ la moitié en Europe, le ſixieme dans les Indes Orientales, un douxieme dans les îles Eſpagnoles. Le reſte coule par une tranſpiration inſenſible dans les colonies étrangeres, ou circule dans l'em-

pire. Il y ſert au commerce intérieur, & au paiement des impoſitions qui ſont conſidérables.

Tous les Indiens mâles paient depuis dix-huit ans juſqu'à cinquante, une capitation de dix-huit réaux, dont ſeize doivent être verſés dans les caiſſes du gouvernement, & le reſte eſt deſtiné à divers uſages. Les métis, qui ſont cenſés Indiens dans les deux premieres générations, & les mulâtres libres, ſont aſſervis au même droit. On en exempte les eſclaves negres, pour leſquels on a donné au roi trente-ſix piaſtres à leur entrée dans la colonie.

Les Eſpagnols, qu'on n'a pas avilis juſqu'à leur impoſer un tribut perſonnel ſont aſſujettis à toutes les autres taxes. La plus forte eſt celle de trente-trois pour cent du prix de toutes les marchandiſes que l'Europe leur envoie. L'ancien monde en retient vingt-cinq ſous diverſes dénominations, & il en eſt payé huit à leur entrée dans le nouveau. Cet impôt ruineux n'empêche pas qu'elles ne ſoient ſoumiſes dans la ſuite à l'alcavala.

L'alcavala eſt un droit ſur toutes les choſes qui ſe vendent ou s'échangent, & autant de fois qu'elles ſe vendent ou qu'elles s'échangent. Cet impôt fut établi

dans la métropole en 1341, & s'eſt élevé peu à peu juſqu'à dix pour cent de la valeur de la marchandiſe vendue en gros, & juſqu'à quatorze de la marchandiſe vendue en détail. Philippe II, après le déſaſtre de ſa flotte, ſi connue ſous le titre faſtueux d'invincible, fut déterminé par ſes beſoins à introduire cette impoſition dans le Mexique, comme dans ſes autres colonies. Quoiqu'elle ne dût durer qu'un temps, elle s'eſt perpétuée. Il eſt vrai qu'elle n'a pas été augmentée, & qu'elle eſt reſtée à deux & demi pour cent, où elle fut d'abord fixée. La Cruciade n'a pas eu la même ſtabilité.

C'eſt une bulle qui donne de grandes indulgences, & qui permet l'uſage des œufs, du beurre, du fromage pendant le carême. Le gouvernement, à qui la cour de Rome en a abandonné le bénéfice, avoit diſtribué en quatre claſſes ceux qui voudroient en profiter. Elle étoit payée trois réaux & demi par ceux qui vivoient du fruit de leur induſtrie. Ceux qui étoient parvenus à ſe faire un capital de deux mille piaſtres, la payoient huit réaux. Elle coûtoit deux piaſtres à ceux qui en poſſédoient plus de dix mille; & dix piaſtres au vice-roi, & à ceux qui étoient revêtus des

dignités les plus honorables. On s'en rapportoit à la conſcience de chaque citoyen, en avertiſſant qu'il n'obtenoit rien s'il ne proportionnoit ſa contribution à ſa fortune. Le Mexique ſeul rendoit alors environ cinq cents mille piaſtres. Il eſt vraiſemblable que cette ſuperſtition s'affoibliſſoit, puiſque le miniſtere a fixé en 1756, pour tous les états, la bulle à trois réaux. Le gouvernement n'oblige perſonne à la prendre ; mais les prêtres refuſeroient les conſolations de la religion à ceux qui ne l'auroient pas achetée, & il n'y a peut-être pas dans toute l'Amérique Eſpagnole un homme aſſez éclairé ou aſſez hardi pour s'élever au deſſus de cette tyrannie. On parle beaucoup de ſauvages & de barbares ; mais ceux dont la religion & le gouvernement ſe jouent ainſi, ſont-ce les ſauvages du nouveau monde ou de l'ancien, du ſeptentrion ou du midi ?

Un genre d'oppreſſion qui n'a pas été porté ſi patiemment, c'eſt l'impôt qu'on a mis dans les derniers temps ſur le ſel & ſur le tabac. Les peuples qui ſouffroient ſans murmurer, peut-être ſans trop ſentir leurs anciens maux, ont été révoltés de ces nouveautés. L'une leur a paru ſi oppoſée au droit naturel, & l'autre

contrarioit ſi fort un de leurs goûts les plus vifs, que quoique façonnés de longue main au joug, ils ont murmuré. La conduite atroce des fermiers a beaucoup ajouté au mécontentement. Il s'eſt manifeſté d'un bout de l'empire à l'autre, avec un éclat qui a retenti juſqu'en Europe. Des tempéraments ont pallié le mal; mais les eſprits ſont toujours dans une fermentation que la métropole finira difficilement ſans des ſacrifices. Un des plus agréables à ſes colonies ſeroit celui du papier marqué.

Indépendamment des tributs réguliers, que l'Eſpagne exige de ſes colonies, elle tire dans des temps fâcheux, ſous le nom d'emprunt, des ſommes conſidérables dont on n'a jamais payé ni les intérêts, ni les capitaux. Cette vexation, qui a commencé du temps de Philippe II, ceſt perpétuée juſqu'à nos jours. Elle a été plus ſouvent répétée ſous Philippe V, que dans les cours des autres regnes: ce qui n'a pas peu contribué à rendre le nom François odieux dans ces contrées. La contribution qui a porté ſur tous ceux qui avoient quelque fortune, a été plus forte au Mexique qu'ailleurs, parce que les Européens, les Créoles, les Metis, les Mulâtres, les Indiens ſurtout, y jouiſſoient d'une plus grande

aiſance. La proſpérité publique y a été bien diminuée par ces loix fiſcales, & l'eſt tous les jours encore plus par l'avidité du clergé.

Il tire rigoureuſement la dîme de tout ce qui ſe récolte. Les fonctions de ſon état lui ſont payées à un prix extravagant. Ses terres ſont immenſes, & acquiérent tous les jours plus d'étendue. On le croit en poſſeſſion du quart des revenus de l'empire. Le ſeul évêque de Los Angelos a deux cents quarante mille piaſtres de rente. Ces richeſſes ſcandaleuſes ont tellement multiplié les eccléſiaſtiques, qu'ils forment aujourd'hui le cinquieme de toute la population des blancs. Quelques-uns ſont nés dans la Colonie. La plupart ſont des aventuriers arrivés d'Europe pour ſe ſouſtraire à l'autorité de leurs ſupérieurs, ou pour faire promptement fortune.

Celle de la couronne n'eſt pas ce qu'elle devroit être. Les droits établis ſur les marchandiſes qui arrivent de Cadix, & ſur les mines; le vif argent, la capitation, les impôts, le domaine, ſont de ſi grands objets qu'on ne peut revenir de la ſurpriſe, quand on voit que le monarque ne retire annuellement du Mexique, quoique la mieux adminiſtrée de ſes poſſeſſions, qu'environ douze cents mille

piaſtres. Le reſte, c'eſt-à-dire preſque tout, eſt abſorbé par le gouvernement civil & militaire du pays, qui ſont l'un & l'autre dans le plus grand déſordre.

Les finances ſont en proie à une foule de commis répandus par-tout; aux corrégidors qui ont l'adminiſtration des provinces; aux commandants des places; à trois conſeils ſupérieurs de juſtice, connus ſous le nom d'audience; à ceux qui ont la plénitude de l'autorité, ou aux ſubalternes qui gagnent la confiance des gens en place. Une partie de ces rapines paſſe en Europe, l'autre ſert à nourrir l'orgueil, la pareſſe, le luxe, le libertinage d'un petit nombre de villes du Mexique, de ſa capitale ſinguliérement.

Mexico, qui put quelque temps douter ſi les Eſpagnols étoient des brigands ou des conquérants, ſe vit preſque totalement détruite par les guerres cruelles dont elle fut le théâtre. Cortez la rebâtit, l'embellit, en fit une cité comparable aux plus magnifiques de l'ancien monde, ſupérieure à toutes celles du nouveau.

Sa forme eſt quarrée. Ses rues ſont larges, droites & bien pavées. Les édifices publics y ont de la magnificence; les palais de la grandeur, les moindres

maiſons des commodités. Une puanteur dangereuſe qui s'exhaloit des canaux, dont la ville étoit traverſée, en a fait diminuer le nombre. Son circuit, qui embraſſe des promenades fort décorées, des jardins délicieux, eſt d'environ deux lieues. Les Eſpagnols, y vivent dans une ſi grande ſécurité, qu'ils ont jugé inutile de conſtruire des fortifications, d'avoir des troupes & de l'artillerie.

L'air qu'on y reſpire eſt très-tempéré. Il n'eſt nullement déſagréable d'être vêtu toute l'anné d'étoffe de laine. Les moindres précautions ſuffiſent pour n'avoir rien à ſouffrir de la chaleur. Charles-Quint demandoit à un Eſpagnol qui arrivoit de Mexico, combien il y avoit de temps entre l'été & l'hiver, *autant*, répondit-il avec vérité & avec eſprit, *qu'il en faut pour paſſer du ſoleil à l'ombre.*

La ville eſt bâtie au milieu d'un grand lac diviſé en deux parties par une langue de terre fort étroite. Celle dont l'eau eſt douce, tranquille & poiſſonneuſe, tombe dans l'autre qui eſt ſalée, communément agitée & ſans poiſſon. La circonférence de tout ce lac, qui eſt inégale dans ſon étendue, eſt d'environ trente lieues.

On ne s'accorde pas ſur l'origine de

ces eaux. L'opinion la plus commune & la plus vraiſemblable les fait ſortir d'une grande & haute montagne, ſituée au ſud-oueſt de Mexico, avec cette différence que l'eau ſalée coule ſous une terre remplie de mines qui lui communique ſa qualité.

Avant la conquête, Mexico, & beaucoup d'autres villes ſituées ſur les bords du lac, étoient expoſées à des inondations qui en rendoient le ſéjour dangereux. Des digues, conſtruites avec une dépenſe & des travaux incroyables, ne ſuffiſoient pas toujours pour détourner les torrens qui ſe précipitoient des montagnes. Les Eſpagnols ont éprouvé les mêmes malheurs. Leur capitale a ſouvent vu deux ou trois pieds d'eau dans ſes murs. Les édifices les mieux entendus, ont été plus d'une fois renverſés. Quelques précautions qu'on prenne pour faire des fondements ſolides, les maiſons ſont au bout d'un certain temps à demi enſevelies dans un terrein qui n'eſt pas capable de les ſoutenir.

Ces inconvéniens firent former le projet de procurer aux eaux un écoulement par un canal de dix lieues, qui devoit les porter à la riviere de Tula. Des relations qu'on pourroit ſoupçonner d'exagération, quelque authentiques

qu'elles paroiſſent, aſſurent qu'en 1604 on employa pendant ſix mois à ce grand ouvrage, quatre cents ſoixante-onze mille cent cinquante-quatre Indiens. Pour fournir aux dépenſes qu'exigeoit ce grand appareil, on exigea le centieme du prix des maiſons, des terres, des marchandiſes, impôt ſans exemple dans le nouveau monde. L'ignorance, le découragement, des intérêts particuliers firent échouer l'entrepriſe.

Le vice-roi Laderevra penſa en 1635 qu'il ſeroit avantageux, qu'il étoit même indiſpenſable de bâtir ailleurs Mexico. L'avarice qui ne vouloit rien ſacrifier; la volupté qui craignoit d'interrompre ſes plaiſirs; la pareſſe qui redoutoit les ſoins, toutes les paſſions ſe réunirent pour traverſer cet arrangement; il fallut prendre le parti de reſter où on étoit. Les nouveaux efforts qu'on a fait depuis pour rendre ce ſéjour auſſi ſûr qu'il eſt agréable, n'ont pas été tout-à-fait heureux, ſoit que l'art ait été mal employé, ſoit que la nature ait oppoſé au ſuccès des obſtacles inſurmontables. Mexico reſte toujours expoſé à la fureur des eaux, & la crainte d'y être enſeveli a beaucoup diminué ſa population. La plupart des hiſtoriens aſſurent qu'elle paſſoit autrefois deux cent mille

ames : aujourd'hui elle n'eſt que de ſoixante mille. Elle eſt formée par des Eſpagnols, des métis, des indiens, des negres, des mulâtres, par tant de races différentes, depuis le blanc juſqu'au noir, qu'à peine parmi cent villages en trouveroit-on deux de la même couleur.

Avant cette émigration, dans le temps que la capitale de la nouvelle Eſpagne ſe peuploit d'Européens, les richeſſes s'y étoient accumulées à un point incroyable. Tout ce qui eſt ailleurs de fer & de cuivre, fut d'argent ou d'or. On les fit ſervir, ainſi que les perles & les pierres précieuſes, à l'ornement des chevaux, des valets, des meubles les plus communs, aux plus vils offices. Les mœurs, qui ſuivent toujours le cours du luxe, ſe monterent au ton de cette magnificence romaneſque. Les femmes, dans l'intérieur de leurs palais, furent ſervies par des milliers d'eſclaves, & ne parurent en public qu'avec un cortege réſervé parmi nous à la majeſté du trône. Les hommes ajoutoient à ces profuſions des profuſions encore plus grandes pour des négreſſes qu'ils élevoient publiquement au rang de leurs maîtreſſes. Ce luxe, ſi effréné dans les actions ordinaires de la vie, paſſoit toutes les bornes

à l'occaſion de la moindre fête. L'orgueil général étoit alors en mouvement, & chacun prodiguoit les millions pour juſtifier le ſien. Les crimes, néceſſaires pour ſoutenir ces extravagances, étoient effacés d'avance : la ſuperſtition déclaroit ſaint & juſte tout homme qui donnoit beaucoup aux égliſes.

Les tréſors & le faſte, qui en eſt la ſuite, ont dû néceſſairement diminuer à Mexico, à meſure que ceux qui les poſſédoient ont été chercher un aſyle à Los-Angelos & dans d'autres villes. Cependant l'avantage qu'elle a d'être au centre de la domination, d'être le ſiege du gouvernement, le lieu de la fabrication des monnoies, le ſéjour des plus grands propriétaires des terres, des plus riches négociants, a toujours retenu dans ſes murs la plupart des grandes affaires de l'empire.

Celles que cette ville fait avec les autres parties de l'Amérique ſont très-bornées. Par la mer du Nord, elle reçoit de Maracaïbo & de Caraque du cacao fort ſupérieur au ſien, & des negres par la voie de la Havane & de Carthagene : elle donne en échange des farines & de l'argent.

Ses liaiſons avec la mer du Sud lui ſont plus utiles, ſans être beaucoup

plus conſidérables. Dans les premiers temps, il fut permis au Pérou d'envoyer tous les ans à la nouvelle Eſpagne deux vaiſſeaux, dont les cargaiſons réunies ne devoient pas valoir plus de deux cents mille piaſtres. On les réduiſit peu après à un. Cette navigation fut depuis totalement ſupprimée en 1636, ſous prétexte qu'elle ruinoit le commerce de la métropole par l'abondance des marchandiſes des Indes Orientales qu'elle introduiſoit. Les négocians de Lima ſe plaignirent long-temps inutilement d'une loi barbare, qui les privoit du double avantage de vendre le ſuperflu de leurs denrées, & de recevoir celles qui leur manquoient. La communication entre les deux colonies fut enfin rétablie, mais avec des reſtrictions qui prouvent que le gouvernement n'avoit pas acquis des lumieres, & qu'il ne faiſoit que céder à l'importunité. Depuis cette époque, des bâtiments expédiés de Callao & de Guayaquil, portent du cacao, des huiles, des vins, des eaux-de-vie à Acapulco & à Sonſonate, ſur la côte de Guatimala, & en rapportent du brai, du goudron, du rocou, de l'indigo, de la cochenille, du fer, des merceries de Los-Angelos, & autant qu'ils peuvent en contrebande des marchandiſes arri-

vées des Philippines, ces iſles ſi célebres en Europe par les rapports qu'elles ont avec le Mexique. L'importance de cette communication paroît exiger que nous remontions à ſon origine.

Lorſque la cour de Madrid, dont les ſuccès étendoient de plus en plus l'ambition, eut formé le plan d'un grand établiſſement en Aſie, elle s'occupa ſérieuſement des moyens de le faire réuſſir : il n'étoit pas ſans difficulté. Les richeſſes de l'Amérique attiroient ſi puiſſamment les Eſpagnols qui conſentoient à s'expatrier, qu'il ne paroiſſoit pas poſſible de les engager à s'aller fixer aux Philippines, à moins qu'on ne conſentît à leur faire partager ces tréſors. On ſe détermina à ce ſacrifice. La colonie naiſſante fut autoriſée à envoyer tous les ans en Amérique des marchandiſes de l'Inde pour y être échangées contre des métaux.

Cette liberté illimitée eut des ſuites ſi conſidérables, qu'elle excita la jalouſie de la métropole. On parvint à calmer un peu les eſprits, en réduiſant à ſix cents mille piaſtres le commerce que dans la ſuite il ſeroit permis de faire. Cette ſomme fut partagée en douze mille actions égales. Chaque chef de

famille en devoit avoir une, & les gens en place un nombre proportionné à leur élévation. Les communauté religieuſes furent compriſes dans l'arrangement ſuivant l'étendue de leur crédit, & l'opinion qu'on avoit de leur utilité. On en accorda cinq cents aux Jéſuites, dont les occupations & les entrepriſes paroiſſoient exiger de plus grands moyens.

Les vaiſſeaux, qui partoient d'abord de l'iſle de Cebu, & enſuite de celle de Luçon, prirent dans les premiers temps la route du Pérou. La longueur de cette navigation étoit exceſſive. On découvrit des vents aliſés qui conduiſoient dans la moitié moins de temps au Mexique, & cette branche de commerce ſe porta ſur ſes côtes, où il s'eſt fixé.

On expédie tous les ans, au milieu de juillet, du port de Manille un gallion qui eſt communément de dix-huit cents à deux mille tonneaux. Après s'être débarraſſé d'une foule d'iſles & de rochers qui ralentiſſent ſa marche, il fait route à l'Eſt vers le Nord, pour trouver à la hauteur de trente degrés de latitude les vents d'Oueſt qui le menent droit au terme de ſon voyage. Ce vaiſſeau, extrêmement chargé, eſt ſix mois en route, parce que ceux qui le montent, navigateurs timides, ne tendent jamais

leur grande voile pendant la nuit, & qu'ils amenent ſouvent toutes leurs voiles ſans néceſſité. Durant un ſi long eſpace de temps, ils ſont pourvus d'eau d'une maniere aſſez ſinguliere pour être remarquée.

Les Eſpagnols qui parcourent les côtes de la mer du Sud, ne mettent pas comme nous leurs boiſſons dans des futailles, mais dans des vaſes de terre aſſez ſemblables à ces grandes jarres qui reçoivent les huiles en Europe. Leurs compatriotes de Manille ſuivent le même uſage, & pour gagner du terrain, ils ſuſpendent ces jarres aux haubans & aux étais. Cette proviſion, quoique plus conſidérable que celle qu'on pourroit loger entre les ponts, n'eſt pas ſuffiſante pour les beſoins de l'équipage. Des pluies, qu'on trouve réguliérement entre les trente & quarante degrés de latitude ſeptentrionale, rempliſſent le vuide. Leurs eaux recueillies dans des nates placées de biais qui s'étendent d'une extrêmité du vaiſſeau à l'autre, coulent dans de larges bambous creuſés qui les conduiſent aux jarres. Ce ſecours, qui n'a jamais manqué, eſt plus que ſuffiſant pour atteindre le Mexique.

Les côtes de ce grand empire ne reſſemblent pas à celles du Pérou, où le

voiſinage & la hauteur des Cordillieres font regner un printemps éternel, des vents réguliers & doux. Dès qu'on a paſſé la ligne à la hauteur de Panama, la libre communication de l'athmoſphere de l'Eſt à l'Oueſt n'étant plus interrompue par cette chaîne prodigieuſe de montagnes, le climat devient différent. A la vérité, la navigation eſt ſûre & facile dans ces parages, depuis le milieu d'octobre juſqu'au commencement de mai; mais durant le reſte de l'année, les coups de vent d'Oueſt, les tourbillons violents, les pluies exceſſives, les chaleurs étouffantes, les calmes abſolus, tous ces obſtacles, qui ſe réuniſſent ou qui ſe ſuccedent, rendent la mer fâcheuſe, dangereuſe même. Dans toute cette étendue de côte, qui paſſe ſix cent lieues, on ne voit pas une ſeule barque, ni le moindre canot, ſoit pour le commerce, ſoit pour la pêche. Les ports même qu'on y trouve répandus ſont ouverts, ſans défenſe, expoſés aux caprices du premier corſaire qui jugera à propos de tourner ſon avidité de ce côté-là. Celui d'Acapulco, où arrivent les galions, eſt le ſeul qui ait attiré l'attention du gouvernement.

Il eſt ſitué ſur la côte Septentrionale de la mer pacifique, à quatre-vingts lieues

lieues de Mexico, au dix-ſeptieme degré de latitude, & au deux cents ſoixante-quatorzieme de longitude. On y arrive par deux embouchures, dont une petite iſle forme la ſéparation, & on y entre de jour par un vent de mer, comme on en ſort de nuit par un vent de terre. Un mauvais fort, quarante-deux pieces de canon, & une garniſon de ſoixante hommes, le défendent. Il eſt également étendu, ſûr & commode. Le baſſin qui forme ce port eſt entouré de hautes montagnes, ſi arides, qu'elles manquent même d'eau. On y reſpire un air embraſé, lourd & mal-ſain, où perſonne ne peut s'accoutumer que des negres nés ſous un climat à peu près ſemblable, ou quelques mulâtres. Cette foible & vile population eſt groſſie à l'arrivée des galions par les négociants de toutes les provinces du Mexique qui viennent échanger des vins & des bijoux d'Europe contre leur cochenille, & environ deux millions de piaſtres contre les épiceries, les mouſſelines, les toiles peintes, les ſoieries, les aromates, les ouvrages d'orfevrerie de l'Aſie. Après un ſéjour d'environ trois mois, le vaiſſeau reprend la route des Philippines avant le premier avril, avec une ou deux compagnies d'infanterie deſtinées à recruter

la garniſon de Manille. Une partie des richeſſes dont il eſt chargé s'arrête dans la colonie, le reſte ſe diſtribue aux nations qui avoient contribué à former ſa cargaiſon.

L'eſpace immenſe que les gallions ont à parcourir, a fait déſirer vivement des lieux où ils puſſent ſe rafraîchir. On en a trouvé d'abord un ſur la route d'Acapulco aux Philippines, dans des iſles connues ſous le nom d'iſles des Larrons, & depuis ſous celui d'iſles Mariannes. Elles furent découvertes en 1521 par Magellan. On les perdit de vue. Les gallions s'aviſerent dans la ſuite d'y relâcher; mais il n'y fut formé d'établiſſement fixe qu'en 1678.

Elles ſont ſituées à l'extrêmité de la mer du Sud, près de quatre cent lieues à l'Eſt des Philippines, & forment un archipel qui s'étend du Sud au Nord depuis le treizieme juſqu'au vingt-deuxieme degré de latitude ſeptentrionale. Leur poſition dans la zone torride n'empêche pas que le climat n'y ſoit aſſez tempéré. L'air y eſt pur, le ciel ſerein, & le terrein fertile. Avant leur communication avec les Européens, les habitans, toujours nus, ne vivoient que de fruits, de racines & de poiſſons. Comme la pêche étoit leur occupation ordinaire, ils

étoient parvenus à imaginer, à conſtruire les canots les plus parfaits qu'on ait trouvés dans le tour du globe.

Les peuples très-nombreux, répandus dans une douzaine d'iſles; les ſeules habitées de cet archipel, ont péri ſucceſſivement depuis l'invaſion des Eſpagnols, ou par des maladies contagieuſes, ou par les mauvais traitements qu'ils éprouvoient. Ce qui reſtoit, au nombre de deux mille ſept cent perſonnes, a été concentré dans l'iſle de Guahan, qui peut avoir vingt-cinq à trente lieues de circuit. Elle a une garniſon de cent hommes, chargée de défendre deux petits forts ſitués ſur deux rades, dont l'une reçoit un petit bâtiment qui arrive tous les deux ans des Philippines, & l'autre eſt deſtinée à fournir des rafraîchiſſemens au galion. Cette derniere eſt ſi mauvaiſe, que le vaiſſeau n'y ſéjourne jamais plus de deux jours, & que dans ce court eſpace il eſt ſouvent expoſé aux plus grands dangers. Il eſt bien extraordinaire que l'Eſpagne n'ait pas fait chercher un meilleur port, ou bien ſingulier qu'on n'en ait point trouvé dans un ſi grand nombre d'iſles. La Californie préſente un aſyle plus aſſuré, aux galions qui vont des Philippines à Acapulco.

La Californie eſt proprement une longue pointe de terre qui ſort des côtes ſeptentrionales de l'Amérique, & s'avance entre l'Eſt & le Sud juſqu'à la zone torride: elle eſt baignée des deux côtés par la mer Pacifique. La partie connue de cette péninſule a trois cent lieues de longueur, ſur dix, vingt, trente & quarante de large. Les géographes ne ſont pas d'accord ſur ſes longitudes & ſes latitudes.

Il eſt impoſſible que dans un ſi grand eſpace, la nature du ſol & la température de l'air ſoient par-tout les mêmes. On peut dire cependant qu'en général le climat y eſt ſec & chaud à l'excès; le terrain nu, pierreux, montueux, ſablonneux, ſtérile par conſéquent, peu propre au labourage & à la multiplication des beſtiaux. Parmi le petit nombre d'arbres qu'on y trouve, le plus utile eſt le pitahaya, dont les productions ſont la principale nourriture des Californiens. Ses branches cannelées, perpendiculaires, n'ont point de feuilles, & c'eſt des tiges que naît le fruit. Il eſt épineux comme le marron d'Inde; mais ſa chair reſſemble à celle de la figue, avec cet avantage qu'elle eſt encore plus douce & plus délicate.

La mer, plus riche que la terre, offre

des poiſſons de toutes ſortes, dans la plus grande abondance & du goût le plus exquis. On y trouve même communément une eſpece de coquille dont l'éclat ſurpaſſe celui de la plus belle nacre. Elle eſt couverte d'une légere couche d'un beau vernis couleur d'azur, au travers duquel on apperçoit le brillant du fond argenté de la coquille. Mais ce qui rend le golfe de la Californie plus digne d'attention, ce ſont les perles, qui, dans la ſaiſon de la pêche, y attirent les habitants de toutes les provinces de la nouvelle Eſpagne.

Il eſt établi en Amérique qu'on regarde comme une même nation tous les peuples qui parlent la même langue, ſoit qu'ils vivent enſemble, ſoit qu'ils ſoient diſperſés en différents cantons. Sous ce point de vue, il y a ſix nations dans la Californie ſuivant quelques voyageurs, & trois ſelon d'autres. Cette diverſité d'opinions vient de ce que les uns ont vu des langues primitives, où d'autres, par un examen plus réfléchi, n'ont trouvé que des dialectes de la même langue.

Les Californiens ſont bien faits & fort robuſtes. L'impétuoſité jointe à une puſillanimité extrême, l'inconſtance avec une pareſſe exceſſive, la ſtupi-

dité, & même l'inſenſibilité, forment la baſe de leur caractere. Ce ſont des enfants dans qui la raiſon n'eſt pas encore développée. Ils ſont plus baſanés que les Mexicains. Cette différence de couleur prouve que la vie policée de la ſociété renverſe ou change entiérement l'ordre & les loix de la nature, puiſqu'on trouve ſous la zone tempérée un peuple ſauvage, plus noir que ne le ſont les nations civiliſées de la zone torride.

Avant qu'on eût pénétré chez les Californiens, ils n'avoient aucune pratique de religion, & leur gouvernement étoit tel qu'on devoit l'attendre de leur ignorance. Chaque nation étoit un aſſemblage de pluſieurs cabanes plus ou moins nombreuſes, ſelon la fertilité du terroir, toutes unies entr'elles par des alliances, mais ſans aucun chef auquel elles fuſſent ſubordonnées. L'obéiſſance filiale n'y étoit pas même connue, ou s'il y en avoit quelque légere trace, elle ceſſoit auſſi-tôt que les enfans pouvoient ſe paſſer du ſecours de leur famille. Les Californiens ne connoiſſoient aucune eſpece de vêtement, mais leurs femmes cachoient leur nudité avec un ſoin extrême.

Soit qu'on eût appris, ſoit qu'on ignorât ces particularités, le Mexique

n'eut pas été plutôt réduit & pacifié, qu'on s'occupa de la conquête de la Californie. Cortez y aborda en 1526. Il n'eut pas ſeulement le temps de la reconnoître, parce qu'il fut forcé de retourner à ſon gouvernement, où le bruit de ſa mort avoit diſpoſé les eſprits à un ſoulevement univerſel. Les différentes tentatives qu'on fit depuis pour s'y établir, échouerent toutes. Les efforts de la cour ne furent pas plus heureux que ceux des particuliers. Pour peu qu'on ſuive avec attention l'eſprit qui les dirigeoit, on trouve un défaut d'humanité, de courage & de conſtance qui explique ces revers. Il n'y eut pas une ſeule expédition qui ne fût ou mal concertée, ou follement conduite.

L'Eſpagne, fatiguée de ſes pertes & de ſes dépenſes, avoit entiérement renoncé à l'acquiſition de la Californie, lorſque les Jéſuites demanderent en 1697, qu'il leur fût permis de l'entreprendre. Dès qu'ils eurent obtenu le conſentement du gouvernement, ils commencerent l'exécution du plan de légiſlation qu'ils avoient formé d'après des notions exactes de la nature du ſol, du caractere des habitans, de l'influence du climat. Le fanatiſme ne guidoit point

leurs pas. Ils arriverent chez les ſauvages qu'ils vouloient civiliſer, avec des curioſités qui puſſent les amuſer, des grains deſtinés à les nourrir, des vêtemens propres à leur plaire. La haine de ces peuples pour le nom Eſpagnol ne tint pas contre ces démonſtrations de bienveillance. Ils y répondirent autant que leur peu de ſenſibilité & leur inconſtance le pouvoient permettre. Ces vices furent vaincus en partie par les religieux inſtituteurs, qui ſuivoient leur projet avec la chaleur & l'opiniâtreté qui leur ſont particulieres. Ils ſe firent charpentiers, maçons, tiſſerands, cultivateurs, & réuſſirent par ces moyens à donner la connoiſſance, &, juſqu'à un certain point, le goût des arts utiles à ces peuples. On les a tous réunis ſucceſſivement. En 1745, ils formoient quarante-trois villages, dont la diſette d'eau & la ſtérilité du terrain avoient réglé les diſtances. Cette république augmentera, à meſure que les ſucceſſeurs de ceux qui l'ont formée pouſſeront leurs travaux vers le Nord, où, ſelon un plan judicieuſement arrêté, doit ſe faire la jonction des miſſions de la péninſule avec celles du continent. Elles ne ſeront ſéparées que par le fleuve Colorado.

La ſubſiſtance de ces bourgardes a pour baſe le bled & les légumes qu'on y cultive, les fruits & les animaux domeſtiques d'Europe, qu'on travaille tous les jours à y multiplier. Les Indiens ont chacun leur camp & la propriété de ce qu'ils récoltent ; mais telle eſt leur peu de prévoyance, qu'ils diſſiperoient en un jour ce qu'ils auroient cueilli, ſi leurs miſſionnaires ne s'en chargeoient pour le leur diſtribuer à temps. Ils fabriquent déjà quelques étoffes groſſieres. Ce qui peut leur manquer en ce genre & en quelques autres, eſt acheté avec les perles qu'ils pêchent dans le golfe, avec le vin qu'ils vendent à la nouvelle Eſpagne, & dont l'expérience a appris qu'il étoit important de leur interdire l'uſage.

Une douzaine de loix fort ſimples ſuffiſent pour conduire cet état naiſſant.

Le miſſionnaire choiſit pour les faire obſerver l'homme le plus intelligent du village, & celui-ci peut infliger le fouet & la priſon, les ſeuls châtiments que l'on connoiſſe.

Il n'y a dans toute la Californie que deux garniſons de trente hommes chacune, & un ſoldat auprès de chaque miſſionnaire. Ces troupes étoient choiſies par les légiſlateurs & à leurs or-

dres, quoique, payées par le gouvernement. La cour de Madrid n'avoit pas vu d'inconvénient à laiſſer ces foibles moyens dans les mains qui avoient acquis ſa confiance, & on lui a démontré qu'il n'y avoit que cet expédient pour empêcher l'oppreſſion de ſes nouveaux ſujets.

Ils ſeront heureux tant qu'on ne connoîtra pas des mines ſur leur territoire. S'il y en a, comme on peut le préſumer par la grande quantité qui s'en trouve de l'autre côté du golfe, dans les provinces de Sonora & de Primeria, & qu'on les découvre, l'édifice élevé avec tant de ſoin & d'intelligence ſera renverſé. Ce peuple diſparoîtra comme tant d'autres de deſſus la face de la terre. L'or que le gouvernement d'Eſpagne tireroit de la Californie, le priveroit des avantages que ſa politique peut trouver aujourd'hui dans les travaux de ſes miſſionnaires. Il faut plutôt les encourager à pouſſer plus loin leurs entrepriſes utiles. Elles mettront peut-être la cour de Madrid en état de bâtir des forts qui leur permettroient de voir d'un œil tranquille, la découverte du paſſage que les Anglois cherchent depuis ſi long-temps par le nord-oueſt à la mer pacifique. On a cru auſſi que ces forts pouvoient être

une barriere contre les Ruſſes, qui, en 1741, ont pénétré juſqu'à douze degrés du Cap Mendocino, la poſition la plus ſeptentrionale connue de la Californie. Mais ſi on eût fait attention que cette navigation ne pouvoit être entrepriſe que dans les mers de Kams-chatka, on auroit ſenti qu'il ne pouvoit s'y faire que des foibles armements de ſimple curioſité, & hors d'état de cauſer la moindre inquiétude.

Un avantage plus certain, moins éloigné, c'eſt la facilité que donne la Californie pour réduire les provinces qui s'étendent de l'autre côté du golfe juſqu'au Colorado. Ces riches contrées ſont ſi éloignées du Mexique, & d'un accès ſi difficile, qu'il paroiſſoit également dangereux d'en tenter la conquête & inutile de la faire. La liberté, la sûreté de la mer de Californie, doivent encourager à l'entreprendre, donner les moyens d'y réuſſir, & en aſſurer le fruit. Les philoſophes eux-mêmes inviteront la cour de Madrid à ces expéditions, lorſqu'ils lui auront vû abjurer ſolemnellement les principes fanatiques & deſtructeurs, qui ont été juſqu'ici la baſe de ſa politique.

En attendant que l'Eſpagne ſe livre à ces vaſtes ſpéculations, la Californie

vert de lieu de relâche aux vaiſſeaux qui ont des Philippines au Mexique. Le Cap San-Lucar, ſitué à l'extrêmité méridionale de la péninſule, eſt l'endroit où ils s'arrêtent. Ils y trouvent un bon port, des rafraîchiſſements & des ſignaux qui les avertiſſent, s'il a paru quelque ennemi dans ces parages les plus dangereux pour eux, & ceux où ils ont été le plus ſouvent attaqués. Ce fut en 1734 que le galion y arriva pour la premiere fois. Ses ordres & ſes beſoins l'y ont toujours amené depuis.

Le ſyſtême adopté par tous les gouvernements d'Europe, de tenir les colonies dans la dépendance la plus abſolue de la métropole, a toujours rendu ſuſpectes à beaucoup de politiques Eſpagnols, les liaiſons du Mexique avec l'Aſie. L'opinion où l'on a été, où l'on eſt encore, qu'il n'eſt pas poſſible de conſerver les Philippines ſans cette communication, les a ſeule empêchés de réuſſir à l'interrompre. Ils ſont ſeulement parvenus à la borner, en empêchant le Pérou d'y prendre part. Ce vaſte empire a été privé, par des loix ſéveres & multipliées, de l'avantage de tirer directement de l'Orient les marchandiſes dont il avoit beſoin, de lali-

berté même de les tirer indirectement de la nouvelle Eſpagne.

Ces entraves révoltoient le génie hardie & fécond d'Alberoni. Plein des vues les plus étendues pour la proſpérité, pour la gloire de la monarchie qui reſſuſcitoit, il vouloit y retenir les tréſors du nouveau monde, auxquels elle n'avoit ſervi juſqu'alors que d'entrepôt. Dans ſon plan, l'Orient devoit fournir tout l'habillement aux colonies Eſpagnoles, à la métropole même, qui l'auroit reçu par le canal de ſes colonies. Il s'attendoit bien que les puiſſances dont cet arrangement bleſſeroit les intérêts les plus eſſentiels, & ruineroit toute l'induſtrie, chercheroient à le traverſer; mais il travailloit à braver leur courroux dans les mers d'Europe, & il avoit déja donné ſes ordres pour qu'on mît les côtes & les ports de la mer du Sud, en état de ne rien craindre des eſcadres fatiguées qui pourroient les attaquer.

Ces vues manquoient de juſteſſe. Alberoni, entraîné par l'enthouſiaſme de ſes opinions, par ſa haine pour des nations qui vouloient enchaîner ſa politique, ne s'appercevoit pas que les ſoieries, les toiles arrivées en Eſpagne par la voie qu'il ſe propoſoit, ſeroient d'un

prix exceſſif, d'un prix qui en arrêteroit néceſſairement la conſommation. A l'égard du projet de faire habiller les deux Amériques par l'Aſie, nous n'y voyons rien que de très-ſenſé.

Les colons ſeroient vêtus plus agréablement, à meilleur marché, d'une maniere plus convenable au climat. Les guerres de l'Europe ne les expoſeroient pas à manquer des choſes de premiere néceſſité. Ils ſeroient plus riches, plus affectionnés à la patrie principale, plus en état de ſe défendre contre les ennemis qu'elle leur attire. Ces ennemis eux-mêmes ſeroient moins redoutables, parce qu'ils perdroient peu à peu les forces que l'approviſionnement du Pérou & du Mexique leur procure. Enfin l'Eſpagne, en percevant ſur les marchandiſes des Indes les mêmes droits qu'elle perçoit ſur celles que lui fourniſſent ſes rivaux, ne perdroit aucune branche de ſes revenus. Elle pourroit même, ſi ſes beſoins l'exigeoient, obtenir de ſes colonies des ſecours qu'elles n'ont actuellement ni la volonté, ni le pouvoir de lui fournir. Nous n'inſiſterons pas davantage ſur le commerce du Mexique avec les Indes Orientales; il faut parler de ſes liaiſons avec l'Europe par la mer du nord, & commencer par celle

que forment les productions de Guatimala.

La province de Guatimala, une des plus grandes de la nouvelle Eſpagne, fut conquiſe en 1524 & en 1525 par Pierre de Alvarado, un des lieutenans de Cortez. Il y bâtit pluſieurs villes, & en particulier la capitale, qui porte le nom de la province. Elle eſt ſituée dans une vallée large d'environ trois milles, & bornée par deux montagnes aſſez élevées. De celle qui eſt au Sud, tombent des caſcades & des fontaines qui procurent aux villages ſitués ſur ſa pente, une fraîcheur délicieuſe, & y entretiennent perpétuellement des fleurs & des fruits. L'aſpect de la montagne qui eſt au Nord eſt effroyable. Il n'y paroît jamais de verdure. On n'y voit que des cendres, des pierres calcinées. Une eſpece de tonnerre, que les habitants attribuent au bouillonnement des métaux, mis en fuſion dans les cavernes de la terre, ſe fait entendre continuellement. Il ſort de ces fournaux intérieurs des flammes, des torrents de ſoufre qui rempliſſent l'air d'une infection horrible. Guatimala, ſuivant l'expreſſion du pays, eſt ſituée entre le paradis & l'enfer, au quatorzieme degré trente minutes de latitude.

Sa poſition, ſon éloignement de Me-

xico de Guadalajara la firent choiſir pour être le ſiege d'une audience qui étend ſa juriſdiction trois cent lieues au Sud, cent au Nord, ſoixante à l'Eſt, & douze à l'Oueſt vers la mer du Sud. Les avantages que cette diſtinction lui procuroit, lui formerent de bonne heure une aſſez grande population, & cette population fit valoir les dons qu'elle tenoit de la nature. Il n'y a point de contrée dans cette partie du nouveau monde où elle ait répandu ſes bienfaits avec plus de profuſion. L'air eſt très-ſain, & le climat fort tempéré. La volaille & le gibier y ſont d'une abondance, d'une délicateſſe extrême. La terre ne produit nulle part de meilleur bled. Les rivieres, les lacs, la mer offrent de tous côtés du poiſſon exquis. Les bœufs s'y ſont tellement multipliés, qu'il faut faire tuer ceux qui ſont devenus ſauvages dans les montagnes, de peur qu'ils ne nuiſent à la culture par leur nombre exceſſif.

Cette fertilité n'eſt pas pourtant ce qui rend le Guatimala précieux à la métropole. L'Eſpagne ne tient proprement à ſa colonie que par l'indigo qu'elle en retire. Il eſt fort ſupérieur à celui que produit le reſte de l'Amérique. On emploie à cette culture quelques ne-

gres, & une partie des Indiens qui ont ſurvécu à la tyrannie des conquérans. Leurs ſueurs en fourniſſent annuellement, pour l'Europe ſeulement, deux mille cinq cent ſurrons qui ſe vendent l'un dans l'autre à Cadix, trois cent vingt piaſtres fortes. Cette riche production eſt portée à dos de mulet avec quelques autres objets peu importans au bourg Saint-Thomas, ſitué à ſoixante lieues de Guatimala, dans le fond d'un lac très-profond qui ſe perd dans le golfe de Honduras. Ces marchandiſes y attendent toujours, pour être échangées, celles qui ſont envoyées d'Europe ſur trois ou quatre bâtimens médiocres qui arrivent communément dans les mois de juillet ou d'août. Leur cargaiſon, en retour, eſt groſſie de quelques cuirs, quelque caſſe, quelque ſalſeparcilelle, qui eſt tout ce que fournit au commerce la province de Honduras, quoiqu'elle ait cent cinquante lieues de long, ſur ſoixante & quatre-vingt de large. L'éclat que lui donnerent d'abord ſes mines d'or ne fut que paſſager: elles tomberent dans un oubli entier après avoir ſervi de tombeau à près d'un million d'Indiens. Le territoire qu'ils habitoient eſt reſté inculte & déſert: c'eſt aujourd'hui la contrée la plus pauvre de l'A-

dont ils craindroient d'exciter la rage, les richeſſes immenſes qu'ils accumulent depuis deux ſiecles, & la contribution ſeroit au moins de ſix ou ſept millions de piaſtres. Les troupes regagneroient leurs bâtiments avec ce butin, & ſi elles le vouloient, avec des otages qui aſſureroient la tranquillité de leur retraite. Le commerce de Campêche ſeroit expoſé à la même invaſion s'il en valoit la peine.

On trouve entre les golfes de Campêche & de Honduras une grande péninſule, nommée Yucatan. Quoiqu'il n'y ait ni ruiſſeau, ni riviere, l'eau eſt partout ſi près de la terre, & les coquillages ſont en ſi grand nombre, qu'il eſt viſible que cet eſpace immenſe a fait autrefois partie de la mer. Il n'y avoit point de métaux, & il n'y avoit que peu de population & de culture, lorſque les Eſpagnols la découvrirent. Elle fut mépriſée. On s'apperçut dans la ſuite que les bois qui la couvroient étoient propres pour la teinture, & on y bâtit la ville de Campêche, qui devint l'entrepôt de cette production précieuſe, & qui lui donna ſon nom.

L'arbre qui fournit ce bois reſſembleroit aſſez, s'il étoit moins gros, à notre aube-épine. L'écorce de ſes jeu-

nes branches eſt polie, blanche, armée de pointes; mais celle des vieilles eſt preſque ſans pointes, noirâtre & raboteuſe. Ses feuilles ſont petites & d'un verd pâle. Il a la ſeve blanche & le cœur rouge. Ce cœur devient noir quelque temps après avoir été coupé, & ſi on le met dans l'eau, il lui donne une ſi vive couleur d'encre qu'on s'en ſert fort bien pour écrire. C'eſt le cœur ſeul détaché de la ſeve qu'on porte en Europe pour teindre en violet & en noir. Les Indiens employés à la coupe de ce bois s'attachent de préférence aux vieux arbres, qui, ayant moins de ſeve, donnent moins de peine à abattre & à réduire en bûches. Il s'en trouve qui ont cinq ou ſix pieds de circonférence, & qu'on fait ſauter avec de la poudre.

Campêche dut au ſeul commerce de cette production l'avantage d'être un marché très-conſidérable. Elle recevoit tous les ans pluſieurs vaiſſeaux, dont les cargaiſons ſe diſtribuoient dans l'intérieur des terres, & qui prenoient en retour des bois & des métaux que cette circulation y attiroit. Cette proſpérité alla toujours en augmentant juſqu'à l'établiſſement des Anglois à la Jamaïque.

Dans la foule des corſaires qui ſor-

toient tous les jours de cette île devenue célebre, pluſieurs allerent croiſer dans la baie de Campêche pour intercepter les vaiſſeaux qui y naviguoient. Ces brigands connoiſſoient ſi peu la valeur du bois, qui en étoit l'unique production, que lorſqu'ils en trouvoient des barques chargées, ils n'en emportoient que les ferrements. Un d'entr'eux ayant enlevé un gros bâtiment qui ne portoit pas autre choſe, le conduiſit dans la Tamiſe avec le ſeul projet de l'armer en courſe; &, contre ſon attente, il vendit fort cher un bois dont il faiſoit ſi peu de cas, qu'il n'avoit ceſſé d'en brûler pendant ſon voyage. Depuis cette époque, les corſaires, qui n'étoient pas heureux à la mer, ne manquoient jamais de ſe rendre à la riviere de Champeton, où ils embarquoient les piles de bois qui ſe trouvoient toujours formées ſur le rivage.

La paix de leur nation avec l'Eſpagne ayant mis des entraves à leurs violences, pluſieurs d'entr'eux ſe livrerent à la coupe du bois d'Inde. Le Cap Catoche leur en fournir d'abord beaucoup. Dès qu'ils le virent diminuer, ils allerent s'établir entre Tabaſco & la riviere de Champeton, autour du lac triſte, & dans l'iſle aux bœufs qui en eſt fort pro-

che. En 1675 ils y étoient deux cent ſoixante. Leur ardeur, d'abord extrême, ne tarda pas à ſe ralentir. L'habitude de l'oiſiveté reprit le deſſus. Comme ils étoient la plupart excellents tireurs, la chaſſe devint leur paſſion la plus forte, & leur ancien goût pour le brigandage fut réveillé par cet exercice. Bientôt ils commencerent à faire des courſes dans les bourgs Indiens, dont ils enlevoient les habitants. Les femmes étoient deſtinées à les ſervir, & on vendoit les hommes à la Jamaïque ou dans d'autres îles. L'Eſpagnol, tiré de ſa léthargie par ces excès, les ſurprit au milieu de leurs démarches, & les enleva la plupart dans leurs cabanes. Ils furent conduits priſonniers à Mexico, où ils finirent leurs jours dans les travaux des mines.

Ceux qui avoient échappé ſe réfugierent dans le golfe de Honduras, où ils furent joints par des vagabonds de l'Amérique ſeptentrionale. Ils parvinrent avec le temps à former un corps de quinze cent hommes. L'indépendance, le libertinage, l'abondance où ils vivoient, leur rendoient agréable le terrain mal-ſain qu'ils habitoient. De bons retranchements aſſuroient leur fort & leurs ſubſiſtances, & ils ſe bornoient

aux occupations que leurs malheureux compagnons gémiſſoient d'avoir négligées. Seulement ils avoient la précaution de ne jamais entrer dans l'interieur du pays pour couper du bois ſans être bien armés.

Leur travail fut ſuivi du plus grand ſuccès. A la vérité, la tonne qui s'étoit vendue juſqu'à trente & quarante livres ſterlings, étoit tombée inſenſiblement à huit; mais on ſe dédommageoit par la quantité de ce qu'on perdoit ſur le prix. Les coupeurs livroient le fruit de leur travail aux Jamaïcains qui leur portoient du vin de Madere, des liqueurs fortes, des toiles, des habits, & aux colonies Angloiſes du Nord de l'Amérique qui leur fourniſſoient leur nourriture. Ce commerce toujours interlope, & l'occaſion de tant de déclamations, eſt devenu licite en 1763. On a aſſuré à la Grande Bretagne la liberté de couper du bois, mais ſans pouvoir élever des fortifications, avec l'obligation même de détruire celles qui avoient été élevées. La cour de Madrid a fait rarement des ſacrifices qui lui aient plus coûté, que celui d'établir au milieu de ſes poſſeſſions une nation active, puiſſante, ambitieuſe. Si nous ne nous trompons, il eſt poſſible de rendre cette con-

ceſſion à peu près inutile, & voici comment.

L'Yucatan eſt coupé du Nord-eſt au Sud-oueſt, c'eſt-à-dire, dans preſque toute ſa longueur, par une chaîne de montagnes. Au nord de ces montagnes eſt la baie de Campêche, dont le terrain ſec & aride donne un bois d'excellente qualité, & qni ſe vend dans tous les marchés à peu près le double de celui que coupent les Anglois à la baie méridionale de Honduras, où le ſol gras & preſque marécageux n'en produit qu'une eſpece bâtarde, & qui donne moins de teinture. Si, comme les expreſſions un peu vagues du traité nous portent à le penſer, la Grande Bretagne n'a acquis que le droit de s'établir dans les lieux que ſes ſujets avoient uſurpés, l'Eſpagne peut mettre fin à ſes inquiétudes en encourageant la coupe de ſon excellent bois, de maniere à fournir à la conſommation de l'Europe entiere. Par cette politique judicieuſe, elle ruinera la colonie Angloiſe, & ſe débarraſſera ſans violence d'nne voiſinage encore plus dangereux qu'il ne le lui paroît: alors elle regagnera une branche importante de commerce, réduite depuis long-temps à ſi peu de choſes, que Campêche ne reçoit plus de la métropole

pole qu'un vaiſſeau tous les trois ou quatre ans. Ce qu'il n'enleve pas eſt porté ſur des petits bâtiments à la Vera-Cruz, qui eſt le vrai point d'union du Mexique avec l'Eſpagne.

Villa-Ricca, ou la vieille Vera-Cruz, fut d'abord le centre de la correſpondance. Cette ville, fondée par Cortez dans le lieu où il débarqua, eſt ſituée à quatre-vingts lieues de la capitale, ſur une riviere preſque ſans eau une partie de l'année, mais aſſez forte pendant la ſaiſon pluvieuſe pour recevoir les plus grands vaiſſeaux. Les dangers qui les menaçoient toujours, qui les faiſoient ſouvent périr dans une poſition où rien ne les défendoit contre la violence des vents ſi communs dans ſes parages, firent chercher un abri plus ſûr, & on le trouva dix-huit milles plus bas ſur la même côte. On y bâtit la Vera-Cruz à dix-neuf degrés douze minutes de latitude nord, ſelon les obſervations du célebre Halley.

La ville eſt ſituée au milieu d'une plaine ſtérile & ſablonneuſe, environnée de hautes montagnes, au delà deſquelles on trouve des prairies couvertes de troupeaux, des terres fertiles & cultivées, un climat agréablement tempéré. Au Sud-Eſt coule une riviere peu conſi-

dérable, qui forme une petite iſle à ſon embouchure. De grands marais, qu'il n'eſt pas poſſible de deſſécher, infeſtent le côté du Sud. Le vent du Nord pouſſe tant de ſable du côté de la mer, que les murs en ſont preſque tout couverts. De pluies continuelles rendent l'air très-mal-ſain depuis avril juſqu'en novembre. Il le devient moins le reſte de l'année, parce que le vent & le ſoleil ſe tempérent mutuellement. La longueur de la ville eſt d'un demi-mille, & ſa largeur de la moitié. Les rues ſont droites, & les maiſons communément bâties de bois. Il y a peu de nobleſſe, peu même de négociants conſidérables qui préferent le ſéjour de Los Angelos. Le nombre des Eſpagnols ſe réduit à trois mille, la plupart mulâtres ou métis, ce qui ne les empêche pas de ſe nommer blancs. Leur ſobriété eſt ſi grande, qu'ils ſe nourriſſent preſque uniquement de confitures & de chocolat. Il n'y a pas au monde un peuple plus ſuperſtitieux.

Le port de la Vera-Cruz, qui ne peut contenir que trente ou trente-cinq vaiſſeaux, expoſés même quelquefois à des accidents terribles par la fureur des vents du nord, eſt formé par l'iſle de Saint-Jean d'Ulua. C'eſt un rocher fort bas, ſouvent ſubmergé, éloigné de la côte

d'environ un mille. Un château quarré, défendu par une médiocre garniſon, muni d'une nombreuſe artillerie & fini en 1582, en couvre toute la ſurface, elle n'a dans toutes ſes dimenſions que la longueur d'un trait de flêche. On entre dans le port par deux canaux, l'un au nord & l'autre au ſud. Pluſieurs petites iſles que les Eſpagnols nomment *Cayos*, & quantité de roches à fleur d'eau, qui n'ont au dehors que la groſſeur d'un tonneau, rendent dangereuſe dans l'obſcurité l'approche de la côte. Ces défenſes naturelles n'ayant pas été ſuffiſantes pour empêcher les flibuſtiers de ſurprendre la place, en 1712, on bâtit ſur le rivage des tours élevées, où des ſentinelles veillent continuellement pour prévenir de pareilles ſurpriſes.

C'eſt dans ce mauvais port, le ſeul proprement qui ſe trouve dans le golfe, qu'arrive la flotte deſtinée à approviſionner le Mexique des marchandiſes d'Europe. On l'expédie de Cadix tous les deux, trois ou quatre ans, ſuivant les beſoins & les circonſtances. Elle eſt ordinairement compoſée de quinze à vingt bâtiments marchands, eſcortés par deux vaiſſeaux de guerre, ou par un plus grand nombre; ſi l'on a des inquiétudes. Des vins, des eaux-de-vie, des huiles, for-

ment la partie la plus volumineuſe de la cargaiſon. Les étoffes d'or & d'argent, les galons, les draps, les toiles, les ſoieries, les dentelles, les chapeaux, les bijoux, les diamants, les épiceries, en forment la partie la plus riche.

La flotte part d'Europe dans le mois de juillet, au plus tard dans les premiers jours d'août, pour éviter les dangers que lui feroit courir la violence des vents du nord en pleine mer, ſur-tout aux atterrages, ſi elle étoit expédiée dans une autre ſaiſon. Elle prend en paſſant des rafraîchiſſments à Porto-Ricco, & ſe rend à la Vera-Cruz, d'où ſa cargaiſon eſt portée à Jalap, ſituée à une diſtance à peu près égale du port & de Mexico. Les loix bornent à ſix mois la foire qui s'y tient, elle eſt cependant prolongée quelquefois à la priere des négocians du pays, ou de ceux d'Eſpagne. C'eſt la proportion des métaux & des marchandiſes qui détermine l'avantage ou la perte dans les échanges. Si l'un de ces objets abonde plus que l'autre, le vendeur ou l'acheteur ſont écraſés néceſſairement. Autrefois le tréſor royal étoit envoyé de la capitale à la Vera-Cruz pour y attendre la flotte. Depuis que cette clef du nouveau monde fut pillée par des corſaires, en 1683, il s'ar-

rête juſqu'à l'arrivée des vaiſſeaux à Los Angelos, qui en eſt éloignée de trente-cinq lieues.

Lorſque les affaires ſont finies, on embarque l'or, l'argent, la cochenille, les cuirs, la vanille, le bois de campêche, quelques autres objets peu importants que fournit le Mexique. La flotte prend alors la route de la Havane, où après avoir été jointe par quelques vaiſſeaux de regiſtre expédiés pour différents ports, elle ſe rend à Cadix par le canal de Bahama.

Dans l'intervalle d'une flotte à l'autre, la cour d'Eſpagne fait partir deux vaiſſeaux de guerre, qu'on appelle *Azogues*, pour porter à la Vera-Cruz le vif argent, néceſſaire à l'exploitation des mines du Mexique. On le tiroit originairement du Pérou. Les envois étoient ſi incertains, ſi lents, ſi ſouvent accompagnés de fraude, qu'il fut jugé plus convenable, en 1734, de les faire d'Europe même. Les mines de Guadalcanal en Andalouſie, en fournirent d'abord les moyens. On les a depuis négligées pour les mines plus abondantes d'Almaden dans l'Eſtramadoure. Les Azogues auxquels on joint quelquefois deux ou trois bâtiments marchands, qui ne peuvent porter que des fruits d'Eſpagne, ſe char-

gent en retour du prix des marchandiſes vendues depuis le départ de la flotte, ou du produit de celles qui avoient été données à crédit.

S'il reſte encore quelque choſe en arriere, il eſt communément rapporté par les vaiſſeaux de guerre que l'Eſpagne fait conſtruire à la Havane, & qui paſſent toujours à la Vera-Cruz, avant de ſe rendre en Europe. Les affaires ſe conduiſent autrement au Pérou, comme on le verra dans le livre ſuivant.

Fin du ſixieme Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE SEPTIEME.

COLOMB ne s'étoit pas plutôt vu ſolidement établi dans l'iſle de Saint-Domingue, qu'il avoit continué ſes découvertes. Dans un de ſes voyages il reconnut l'Orenoque, & dans l'autre la baye de Honduras. Il vit clairement que ce qu'il trouvoit étoit

un continent ; & ſon génie lui fit plus que ſoupçonner qu'au delà de ce continent il y avoit un autre Océan qui devoit aboutir aux Indes Orientales. Il étoit poſſible que ces deux mers euſſent entr'elles une communication ; & il s'occupa du ſoin de la chercher. Pour parvenir à la trouver, il rangea les côtes le plus près qu'il lui fut poſſible. Il touchoit à tous les lieux qui étoient acceſſibles, & contre l'uſage des navigateurs de ſon ſiecle, qui ſe conduiſoient dans les terres où ils arrivoient comme n'y devant jamais revenir, il traitoit les peuples avec une juſtice, des égards, une humanité qui lui concilioient leur affection. L'iſthme de Darien fixa particuliérement ſon attention. Il prenoit les rivieres qui s'y jettent pour un bras du grand Océan, qui joignoit par un détroit les mers du ſud & du nord de l'Amérique, & dès-lors ſembloit ouvrir à ſes vœux le paſſage & la communication qu'il cherchoit. Lorſqu'après avoir viſité ces fleuves avec un ſoin extrême, il ſe vit déchu de ſes eſpérances, il ſe réduiſit à fonder une colonie. L'orgueil, l'avidité, l'imprudence de ſes compagnons révoltent les naturels du pays qui paroiſſoient aſſez diſpoſés à ſouffrir cet établiſſement.

On fut forcé de ſe rembarquer, & de s'éloigner avec des vaiſſeaux qui étoient hors d'état de tenir plus long-temps la mer.

Les lumieres qu'on avoit acquiſes ne furent cependant pas tout-à-fait perdues. Veſpuce, Ojeda, Lacoſa, Pinçon, Roldan, Nino, Lopez, Baſtidas, Solis, Nicueſſa ſuivirent la route que Colomb leur avoit tracée. Ces aventuriers qui ne recevoient du gouvernement que la permiſſion de faire des découvertes pour l'agrandiſſement de ſon vain orgueil, plutôt que de ſa domination, ne ſongeoient ni à établir des colonies qu'on pût cultiver, ni à former des liaiſons de commerce avec les petites nations qu'ils trouvoient. La perſpective des fortunes éloignées qu'on auroit pu faire par ces voies ſages, étoit trop au deſſus des préjugés de ces temps barbares, pour être ſaiſie. Le raiſonnement même qui auroit pû mener à la connoiſſance de ces avantages, n'auroit pas communiqué aux eſprits une impulſion ſuffiſante. Il n'y avoit que l'appât du gain préſent qui pût pouſſer les hommes à des entrepriſes auſſi haſardeuſes que l'étoient celles de ce ſiecle. L'or ſeul les attiroit au continent de l'Amérique, & faiſoit braver les périls, les maladies &

la mort qu'on rencontroit ſur la route, à l'arrivée & dans le retour. L'or & le ſang humain couloient enſemble d'un monde à l'autre ; & par une terrible, mais juſte vengeance, la nature épuiſant à la fois d'habitants les deux hémiſpheres, joignoit au maſſacre des peuples dépouillés, la perte des peuples aſſaſſins.

Dans la foule des brigands qui ravageoient, qui dépeuploient, qui détruiſoient les malheureuſes côtes d'un monde auſſi-tôt anéanti que découvert, il ſe trouva un homme à qui la nature avoit donné un extérieur agréable, un tempérament robuſte, une valeur audacieuſe, une éloquence populaire, & dans qui une éducation honnête avoit fait germer quelques ſentiments. Il ſe nommoit Vaſco Nugnez de Balboa. Ayant trouvé au Darien où les richeſſes abondoient plus qu'ailleurs, un petit nombre d'Eſpagnols que ces attraits ſeuls y avoient fixés, il ſe mit à leur tête avec le projet de former un établiſſement ſolide. Le pays lui offrit d'abord de ces petits hommes blancs, dont on retrouve l'eſpece en Afrique & dans quelques îles de l'Aſie. Ils ſont couverts d'un duvet d'une blancheur éclatante. Ils n'ont point de cheveux. Ils ont la prunelle rouge. Ils ne voient que la nuit. Ils ſont foibles,

& leur inſtinct paroît plus borné que celui des autres hommes. Ces ſauvages étoient en petit nombre ; mais il s'en trouva ſur la côte d'une eſpece différente, aſſez forts & aſſez hardis pour oſer défendre leur liberté. Balboa réuſſit à les diſperſer, à les ſoumettre ou à les gagner ; & il établit ſa nation ſur leur territoire.

Un jour qu'il y partageoit de l'or avec un de ſes aſſociés, la diviſion ſe mit entr'eux. Un ſauvage indigné d'une avidité ſi éloignée de ſes mœurs, ſecoua fortement la balance, & renverſa tout l'or qui y étoit. *Puiſque vous vous brouillez pour ſi peu de choſe*, dit-il aux deux Eſpagnols, *& que c'eſt ce métal qui vous a fait quitter votre patrie & troubler tant de peuples, je vais vous conduire dans un pays où vous ſerez contens.* Il remplit en effet l'engagement qu'il venoit de prendre, & mena à travers une langue de terre de ſeize ou dix-ſept lieues, Balboa avec cent cinquante Eſpagnols, ſur les côtes de la mer du Sud.

Panama qu'on y bâtit en 1518, ouvroit une nouvelle & vaſte carriere à l'inquiétude, à l'avarice des Caſtillans. L'Océan qui baignoit ſes murs conduiſoit au Pérou dont on vantoit les richeſſes dans cette partie du nouveau monde, mais d'une maniere vague. Ce qu'on

publioit des forces de cet immenſe empire, n'intimidoit pas la cupidité qu'excitoient ſes tréſors, & l'on vit ſans étonnement trois hommes nés dans l'obſcurité, mais nés pour de grandes choſes, méditer de renverſer à leurs frais un trône qui ſubſiſtoit avec gloire depuis pluſieurs ſiecles.

François Pizarre le plus connu de tous, étoit fils naturel d'un gentilhomme d'Eſtramadoure. Son éducation fut ſi négligée qu'il ne ſavoit pas lire. La garde des troupeaux qui fut ſa premiere occupation, ne convenant pas à ſon caractere, il s'embarqua pour Saint-Domingue. Son avarice & ſon ambition lui donnerent une activité ſans bornes. Il étoit de toutes les expéditions. Il ſe diſtingua dans la plupart, & il acquit dans les diverſes ſituations où il ſe trouva, cette connoiſſance des hommes & des affaires dont on a toujours beſoin pour s'élever, mais ſur-tout néceſſaire à ceux qui par leur naiſſance ont tout à vaincre. L'uſage qu'il avoit fait juſqu'alors de ſes forces phyſiques & morales, lui perſuada que rien n'étoit au deſſus de ſes talents, & il forma le projet de les employer contre le Pérou.

Il aſſocia à ſes vues Diego de Almagro dont la naiſſance étoit incertaine,

mais dont le courage étoit éprouvé. On l'avoit toujours vu ſobre, patient, infatigable dans les camps où il avoit vieilli. Il avoit puiſé à cette école une franchiſe qui s'y trouve plus qu'ailleurs, & cette dureté, cette cruauté qui n'y ſont que trop communes.

La fortune de deux ſoldats, quoique conſidérable, ne ſe trouvant pas ſuffiſante pour la conquête qu'ils méditoient, ils ſe jeterent dans les bras de Fernand de Lucos. C'étoit un prêtre avide qui s'étoit prodigieuſement enrichi par toutes les voies que la ſuperſtition rend faciles à ſon état, & par quelques moyens particuliers qui tenoient aux mœurs du ſiecle.

Les confédérés établirent pour fondement de leur ſociété, que chacun mettroit tout ſon bien dans cette entrepriſe; que les richeſſes qu'elle produiroit ſeroient partagées également, & qu'on ſe garderoit mutuellement une fidélité inviolable. Les rôles que chacun devoit jouer dans cette grande ſcene, furent diſtribués comme le bien des affaires l'exigeoit. Pizarre devoit commander les troupes, Almagro conduire les ſecours, & Lucos préparer les moyens. Ce plan d'ambition, d'avarice & de férocité fut ſcellé par le fanatiſme. Lucos conſacra publiquement une hoſtie dont il con-

ſomma une partie, & partagea le reſte entre ſes deux aſſociés, jurant tous trois par le ſang de leur Dieu de ne pas épargner, pour s'enrichir, celui des hommes.

L'expédition commencée ſous ces horribles auſpices ne fut pas heureuſe : continuellement traverſés par la famine, par les maladies, par la méſintelligence, par une ignorançe profonde de la théorie des vents & des courants, par les armes des Indiens, on ſe vit réduit à revenir ſur ſes pas, ſans avoir formé aucun établiſſement, ſans avoir rien fait qui fût digne de la poſtérité. Panama reçut avec une piété orgueilleuſe ſur la fin de 1526, les débris d'un armement qui deux ans auparant avoit excité ſa jalouſie.

Loin d'être découragés par les revers, les trois aſſociés furent enflammés d'une paſſion plus forte d'acquérir des tréſors qui leur étoient mieux connus. Ils penſerent qu'ils parviendroient ſûrement à les obtenir, s'ils pouvoient ſortir de la dépendance du gouverneur de Panama qui les avoit traverſés, tantôt ouvertement, & tantôt ſous main. La cour d'Eſpagne leur accorda ce qu'ils demandoient, & leur audace prit un plus grand eſſor. Ils expédierent en 1530 trois vaiſſeaux ſur leſquels on embarqua

cent quatre-vingt-cinq ſoldats, trente-ſept chevaux, des armes & des munitions. Ces forces qui furent ſucceſſivement groſſies par quelques foibles renforts, étoient commandées par Pizarre, qui après d'extrêmes difficultés que ſon intrépide avarice lui fit vaincre, arriva enfin à Tumbez ſur les frontieres du Pérou.

Le Pérou étoit un empire étendu, gouverné depuis quatre ſiecles par une race de conquérants qui ſembloient n'avoir vaincu que pour le bonheur des hommes. Ils deſcendoient d'un légiſlateur qui ſeroit peut-être le premier de tous, ſi Confucius n'avoit eu ſur lui l'avantage de ne pas employer la ſuperſtition pour faire recevoir & obſerver la morale & les loix.

Manco Capac qui raſſembla les ſauvages du Pérou épars dans les forêts, ſe diſoit fils du ſoleil, envoyé par ſon pere pour apprendre aux hommes à être bons & heureux. Il perſuada un grand nombre de ſauvages qui le ſuivirent; il fonda la ville de Cuſco.

Il apprit à ſes nouveaux ſujets à cultiver la terre, à ſemer des grains & des légumes, à ſe vêtir, à ſe bâtir des maiſons. Sa femme apprit aux Indiennes à filer, à tiſſer le coton & la laine, tous les exercices convenables à leur ſexe,

tous les arts de l'économie domeſtique.

Il leur dit qu'il falloit adorer le ſoleil. Il lui bâtit des temples. Il abolit les ſacrifices humains, & même ceux des animaux. Ses deſcendans furent les ſeuls prêtres de ſa nation.

Il diſtribua ſes ſujets en décuries, avec un officier chargé de veiller ſur les dix mille qui lui étoient confiées. Un officier ſupérieur avoit la même inſpection ſur cinquante familles ; d'autres enfin ſur cent, ſur cinq cents & mille.

Les décurions & les autres inſpecteurs remontant juſqu'aux millénaires, devoient rendre compte à celui-ci des bonnes & des mauvaiſes actions, ſolliciter le châtiment & la récompenſe, avertir ſi l'on ne manquoit pas de vivres, d'habits, de grains pour l'année. Le millénaire rendoit compte aux miniſtres de l'Ynca.

Toutes les loix étoient ſéveres, mais cette ſévérité n'avoit eu que de bons effets. Les Péruviens ne connoiſſoient pas le crime. Toutes leurs loix étoient cenſées leur être données par le ſoleil qui éclairoit leurs actions. Ainſi la violation d'une loi étoit un ſacrilege. Ils alloient révéler leurs fautes les plus ſe-

cretes, & demander à les expier. Ils disoient aux Espagnols qu'il n'étoit jamais arrivé qu'un homme de la famille des Yncas eût mérité d'être puni.

Les terres du royaume susceptibles de culture étoient partagées en trois parts, celles du conseil, celles de l'Ynca, & celles des peuples. Les premieres se cultivoient en commun, ainsi que les terres des orphelins, des veuves, des vieillards, des infirmes & des soldats qui étoient à l'armée. Celles-ci se cultivoient immédiatement après celles du soleil, & avant celles de l'empereur. Des fêtes annonçoient ce travail. On le commençoit & on le continuoit au son des instruments, & en chantant des cantiques.

L'empereur ne levoit aucun tribut; & n'exigeoit de ses sujets que la culture de ses terres, dont le produit déposé par tout dans des magasins publics, suffisoit à toutes les dépenses de l'empire.

Les terres consacrées au soleil fournissoient à l'entretien des prêtres & à la consécration de ces magnifiques temples lambrissés & voûtés d'or & d'argent.

A l'égard des terres qui étoient entre les mains des particuliers, elles n'étoient ni un héritage, ni même une propriété

à vie. Leur partage varioit continuellement, & ſe régloit avec une équité rigoureuſe ſur le nombre de têtes qui compoſoient chaque famille, dont les richeſſes ſe bornoient toujours au produit des champs dont l'état lui avoit confié l'uſufruit paſſager.

Cet uſage de poſſeſſions amovibles a été univerſellement réprouvé par les gens ſages. Ils ont conſtamment penſé qu'un peuple ne s'éleveroit jamais à quelque force, à quelque grandeur, à quelque conſiſtance, que par le moyen des propriétés fixes, même héréditaires. Sans le premier de ces moyens, on ne verroit ſur le globe que quelques ſauvages errans & nuds, vivant miſérablement de fruits, de racines, produit unique & borné de la nature brute. Sans le ſecond, nul mortel ne travailleroit que pour lui-même; le genre humain ſeroit privé de tout ce que la tendreſſe paternelle, l'amour de ſon nom, & le charme inexprimable qu'on trouve à faire le bonheur de ſa poſtérité, font entreprendre de durable. Le ſyſtême de quelques ſpéculateurs hardis qui ont regardé les propriétés, & ſur-tout les propriétés héréditaires, comme des uſurpations de quelques membres de la ſociété ſur d'autres, ſe trouve réfuté par le ſort de tou-

tes les inſtructions où l'on a réduit leurs principes en pratique. Elles ont toutes miſérablement péri, après avoir langui quelque temps dans la miſere, dans la dépopulation & dans l'anarchie. Le Pérou ſeul a proſpéré ſur une baſe ſi fragile. On n'y vit jamais ni fainéans, ni voleurs, ni pauvres, ni mendians. Les cauſes d'un phénomene qui paroît contredire les vérités les plus lumineuſes méritent d'être recherchées.

L'introduction des monnoies dont l'uſage eſt ſi commode, ſi néceſſaire même, a plongé dans des erreurs dangereuſes la plupart de ceux auxquels le haſard a commis le ſort des empires. Trompés par l'efficacité de ces ſignes univerſels, ils n'ont penſé qu'à s'en procurer la plus grande quantité poſſible, ſans ſonger que les moyens qu'ils emploient ruinent ſouvent la culture, ſource unique de toute richeſſe. Les Yncas, chez qui l'or & l'argent ne repréſentoient rien, n'ont pas pu tomber dans cette frénéſie. Comme ils n'avoient pour pourvoir aux beſoins du gouvernement que des denrées en nature, ils ont dû chercher à les multiplier. Ils ont été ſecondés dans l'exécution de ce projet par leurs miniſtres, par les adminiſtrateurs inférieurs, par les ſoldats même

qui ne recevoient pour ſubſiſter, pour ſoutenir leur rang, que des fruits de la terre. De là, ces chemins, ces réſervoirs, ces canaux, ces aqueducs que le temps n'a pas encore totalement détruits, & dont la magnificence a étonné les hommes les plus orgueilleux de l'univers. Ces ouvrages merveilleux pouvoient avoir pour but principal de porter l'abondance dans les champs du ſouverain; mais ſon patrimoine étoit ſi confuſément mêlé avec celui des ſujets, qu'il n'étoit pas poſſible de fertiliſer l'un ſans fertiliſer l'autre. Les peuples encouragés par ces commodités, qui laiſſoient peu de choſe à faire à leur induſtrie, ſe livrerent à des travaux que la nature de leur ſol, de leur climat & de leurs conſommations rendoit très-légers. Malgré tous ces avantages, malgré la vigilance toujours active du magiſtrat, malgré la certitude de ne pas voir leurs moiſſons ravagées par un voiſin inquiet, les Péruviens ne s'éleverent jamais au deſſus du plus étroit néceſſaire. On peut aſſurer qu'ils auroient acquis les moyens de varier & d'étendre leurs jouiſſances, ſi des propriétés foncieres, commerçables, héréditaires, avoient aiguiſé leur génie.

La pêche, qui ne pouvoit pas être

conſidérable dans un pays où l'on trouve plus de torrens que de rivieres, étoit, comme elle devroit l'être par-tout, de droit commun. Quoique la chaſſe fût dans le même cas, elle étoit aſſujettie à plus de formalités. Chaque province étoit diviſée par cantons que tous les habitans réunis parcouroient ſucceſſivement une fois l'an. Le gibier qu'on prenoit étoit également partagé entre tous les citoyens, qui le préparoient de maniere qu'il pût ſe conſerver, & leur fournir de viandes pendant l'année. Il étoit défendu à tout le monde ſans diſtinction de rangs, de chaſſer en d'autres temps, de crainte que cet exercice qui a tant d'attraits ne fît négliger des occupations plus néceſſaires.

La polygamie étoit défendue, l'adultere étoit puni de mort dans les deux ſexes. Il n'étoit permis d'avoir des concubines qu'à l'empereur, parce qu'on ne pouvoit trop multiplier la race du ſoleil. Il les choiſiſſoit parmi les vierges conſacrées au temple.

La pareſſe étoit ſévérement punie, & ſur-tout par la honte. Chacun étoit obligé de faire lui-même ſa chauſſure, ſa charrue, ſa maiſon. Les femmes faiſoient les habits, & chaque famille ſavoit ſeule pourvoir à ſes beſoins. Toutes les loix

ordonnoient aux Péruviens de s'entre-ſecourir & de s'aimer.

Les travaux communs qu'égayoient des chants, étoient conſacrés comme le repos l'eſt ailleurs par des fêtes; l'objet même de ſes travaux qui étoit d'aider quiconque avoit beſoin de ſecours; ces vêtements faits par les filles vouées au culte du ſoleil, diſtribués par les officiers de l'empereur aux pauvres, aux vieillards & aux orphelins; l'union qui devoit être dans les décuries où tout le monde s'inſpiroit mutuellement le reſpect des loix, l'amour de la vertu, parce que les châtiments pour les fautes d'un ſeul tomboient ſur toute la décurie; cette habitude de ſe regarder comme membres d'une ſeule famille qui étoit l'empire; tous les uſages, toutes les loix enfin, entretenoient parmi les Péruviens la concorde, la bienveillance, le patriotiſme, un certain eſprit de communauté, & ſubſtituoient autant qu'il eſt poſſible à l'intérêt perſonnel, à l'eſprit de propriété, aux reſſorts communs des autres légiſlations, les vertus les plus ſublimes & les plus aimables.

Elles étoient honorées ces vertus comme les ſervices rendus à la patrie. Ceux qui s'étoient diſtingués par une conduite exemplaire ou par des actions d'éclat

utiles au bien public, portoient pour marque de décoration des habits travaillés par la famille des Yncas. Il eſt fort vraiſemblable que ces ſtatues que les Eſpagnols trouverent dans les temples du ſoleil, & qu'ils prirent pour des idoles, étoient les ſtatues des hommes qui par leurs belles actions ou la ſuite d'une belle vie avoient mérité l'hommage ou l'amour de leurs concitoyens.

Ces grands hommes étoient de plus, les ſujets ordinaires des poëmes compoſés par la famille des Yncas pour l'inſtruction des peuples.

Il y avoit encore un autre genre de poëme utile aux mœurs. On repréſentoit à Cuſco & dans les autres villes du Pérou, des tragédies & des comédies. Les premieres donnoient aux prêtres, aux guerriers, aux juges, aux hommes d'état, des leçons de leurs devoirs, & des modeles de vertus publiques. Les comédies ſervoient d'inſtruction au peuples des conditions inférieures, & lui enſeignoient les vertus privées & juſqu'à l'économie domeſtique.

Mais excepté dans la morale & la politique, les Péruviens avoient fait peu de progrès dans les ſciences. La plupart dépendent du progrès des arts, & ceux-ci des haſards qui ne ſont produits par

la nature que dans la ſuite des ſiecles, & dont la plupart ſont perdus pour les peuples qui reſtent ſans communication avec les peuples éclairés.

Les Péruviens avoient pourtant une teinture de la géométrie. Ils avoient diviſé l'année comme nous ; & leur religion qui tournoit ſans ceſſe leurs regards vers les cieux, les avoit conduits à quelque connoiſſance de l'aſtronomie.

La grandeur, l'élévation de leurs édifices, leurs grands chemins, leurs ponts, des monuments enfin, dont les reſtes étonnent encore le peuple conquérant qui les a mutilés, ou renverſés, prouvent leurs connoiſſances dans la partie des méchaniques qui apprend à remuer & à élever de grandes maſſes. Avec ſi peu de ſcience & très-peu d'inſtruments, il falloit que les architectes & les conſtructeurs d'un palais, d'un temple, euſſent alors de l'invention & du génie.

Les Péruviens à la ſource de l'or & de l'argent, ne connoiſſoient pas l'uſage de la monnoie. Ils n'avoient ni commerce, ni luxe ; & les arts de détail qui tiennent aux premiers beſoins de la vie ſociale, étoient fort imparfaits chez eux. Ils n'avoient pas d'hiéroglyphes

phes qui chez toutes les nations ont été la premiere écriture ; & leurs *Quippos* qui leur tenoient lieu d'écriture, ne valoient pas les hiéroglyphes des Mexicains, pas même ceux des Iroquois.

Mais les Péruviens ſans propriété, ſans commerce, & preſque ſans rélation d'intérêts entr'eux, gouvernés d'ailleurs par des maîtres dont la volonté faiſoit toutes les loix paſſageres qui ſuppléent aux mœurs, un tel peuple n'avoit guere beſoin d'écriture. Toutes leurs ſciences étoient dans la mémoire, & tous leurs arts dans l'exemple. Ils aprenoient leur religion & leur hiſtoire par des cantiques, leurs devoirs & leurs profeſſions par le travail & l'imitation. Du reſte ils vivoient heureux ſous un gouvernement deſpotique, parce que la température d'un climat pur & ſain, & la fécondité d'un ſol où tout abondoit avec peu de culture, leur donnoient des mœurs douces. Leur légiſlation étoit ſans doute imparfaite & très-bornée, puiſqu'elle ſuppoſoit le prince toujours juſte & infaillible, & les Magiſtrats integres comme le prince. Chez un peuple policé qui n'avoit pas l'art de l'écriture, les loix devoient être funeſtes, quand les mœurs n'en déterminoient

pas l'application & l'uſage ; quand non ſeulement le monarque, mais ſes prépoſés, un décurion, un centenaire, un millenaire pouvoit changer à ſon gré la deſtination des peines & des récompenſes. Chez un tel peuple, le témoignage qui accuſe, la loi qui condamne, le jugement qui décide, ſont incertains comme la mémoire des hommes, vagues comme leurs idées, arbitraires comme leurs penchans, oppoſés comme leurs intérêts. Les loix les plus ſages ſans aucun caractere de préciſion & de ſtabilité s'altérent inſenſiblement. Il ne reſte aucun moyen de les ramener à leur caractere primitif.

Le ſeul remede à tant de maux pour un peuple qui n'a pas le ſecours de l'écriture, ce ſont des mœurs douces qui réglent également l'autorité du prince & l'obéiſſance des ſujets. Le deſpotiſme qui réſulte de cette confiance mutuelle d'un peuple qui s'abandonne à la bonne foi d'un monarque, & du monarque qui s'abandonne à l'heureux naturel de ſon peuple, ce deſpotiſme eſt peut-être le plus doux & le plus ſûr de tous les gouvernements ; & tel étoit celui des Yncas au Pérou.

Leur empire avoit fleuri ſous onze empereurs tous prudents, humains &

juſtes, lorſque l'Ynca Guayana Capac s'empara de Quito. Pour s'en aſſurer la poſſeſſion, il épouſa l'unique héritiere du roi détrôné, dont il eut un fils. Ce jeune prince, nommé Atahualpa, prétendit à la mort de ſon pere devoir hériter des états de ſa mere, abandonnant le reſte de la ſucceſſion à Huaſcar ſon frere ainé d'un autre lit. Celui-ci qui ſe croyoit appellé ſeul par les loix au trône, refuſa de conſentir à ce partage. On prit les armes. Le plus ambitieux fut battu, fait priſonnier & enfermé dans Cuſco, où depuis il fut étranglé. Son heureux rival, plus élevé qu'il ne l'avoit eſpéré, ſe trouva ſans contradiction le maître de toutes les provinces.

L'ébranlement que ces diſſenſions avoient cauſé dans un pays peu fait à de pareils orages, duroit encore, lorſque les Eſpagnols ſe montrerent ſur les terres de l'empire. Leur apparition dans ces circonſtances ne permit pas de douter que ce ne fuſſent les nouveaux enfans du ſoleil, qui, ſelon une ancienne prophétie généralement reçue, devoient venir donner de nouvelles loix au Pérou. A la faveur de ce préjugé, on s'avança ſans obſtacle juſqu'à Caſcamalca,

ville conſidérable d'une province où étoit alors l'empereur avec une armée.

Pizarre en reçut une députation dont le chef étoit de la famille des Yncas. Il reconnut les Eſpagnols pour ſes parens comme enfants du ſoleil, & il leur donna de la part du monarque des fruits, des grains, des coupes, des vaſes, des baſſins d'or & d'argent, beaucoup d'émeraudes. Les Indiens par la maniere dont ils traitoient les Eſpagnols, vouloient appaiſer le ſoleil qu'ils croyoient irrité contre le Pérou. Tous les peuples des environs de Caſcamalca les comblerent de préſents, leur rendirent tous les ſervices qui dépendoient d'eux, & leur marquerent un reſpect qui tenoit de l'adoration.

La réception que Fernand frere de Pizarre reçut de l'empereur répondit à ces avances. Ce prince l'embraſſa, lui dit les choſes les plus obligeantes, & le fit ſervir à table par des princeſſes de ſon ſang. Il ne diſſimula pas qu'il deſiroit que les Eſpagnols ſortiſſent de ſes états, & pour tout régler, il promit d'aller voir le lendemain leur chef au palais de Caſcamalca. L'entrevue fut acceptée, & l'envoyé ſe retira charmé des richeſſes prodigieuſes qu'il avoit vues

& dont il ne fit qne trop de peinture aux Eſpagnols.

Se préparer au combat, ſans laiſſer appercevoir le moindre appareil de guerre, fut la ſeule diſpoſition que fit Pizarre pour recevoir l'empereur. Il mit ſa cavalerie en bataille dans les jardins du palais où elle ne pouvoit être apperçue; ſon artillerie fut tournée vers la porte par où l'empereur devoit entrer, & l'infanterie étoit dans la cour.

Atahualpa vint avec confiance au rendez-vous. Vingt mille hommes l'accompagnoient. Il étoit porté ſur un trône d'or, & ce métal brilloit dans les troupes. Il ſe tourna vers ſes principaux officiers, & leur dit: *Ces gens-ci ſont les envoyés des Dieux, gardez-vous de les offenſer.*

Ils étoient aſſez près du palais de Pizarre, lorſqu'un Jacobin nommé Vincent, le crucifix dans une main, ſon bréviaire dans l'autre, pénétre juſqu'à l'empereur. Il arrête la marche de ce prince pour lui faire un long diſcours dans lequel il lui expoſe la religion chrétienne, le preſſe d'embraſſer ce culte, & lui propoſe de ſe ſoumettre au roi d'Eſpagne à qui le Pape avoit donné le Pérou.

L'empereur qui l'avoit écouté avec

beaucoup de patience lui répondit qu'il vouloit bien être l'ami du roi d'Eſpagne, mais non ſon tributaire; qu'il falloit que le Pape fût un grand imbécille pour donner ſi libéralement ce qui n'étoit pas à lui; qu'il ne quittoit pas ſa religion pour une autre; & que ſi les chrétiens adoroient un Dieu mort ſur une croix, il adoroient le Soleil qui ne mourroit jamais. Il demande enſuite au moine où il avoit appris tout ce qu'il venoit dire de Dieu & de la Création. *Dans ce livre*, répondit Vincent, en préſentant ſon bréviaire à l'empereur. Atahualpa prend le livre, le regarde de tous côtés, ſe met à rire; & jettant le bréviaire: *ce livre*, dit-il, *ne me dit rien de tout cela.* Vincent ſe retourne vers les Eſpagnols en leur criant de toutes ſes forces, *vengeance*, *mes amis*, *vengeance. Chrétiens, voyez-vous comme il mépriſe l'Evangile*; *il l'a jeté par terre*; *tuez-moi ces chiens qui foulent aux pieds la loi de Dieu.*

Les Eſpagnols qui vraiſemblablement avoient peine à retenir cette fureur, cette ſoif de ſang que leur inſpiroit la vue de l'or & des infideles, obéirent au Jacobin. Dans le même moment part une décharge de leur artillerie. Pizarré fait attaquer les Indiens par ſa cavalerie

diviſée en petites troupes, & marche contre eux à la tête de ſon infanterie en lui ordonnant de tirer. Qu'on ſe ſouvienne de l'idée que les Péruviens avoient des Eſpagnols qu'ils regardoient comme des hommes envoyés du ciel, & qu'on juge de l'impreſſion que durent faire ſur eux la vue de ces chevaux qui les écraſoient, le bruit & l'effet du canon & de la mouſqueterie qui les terraſſoient comme la foudre inviſible. Ils prirent la fuite avec tant de précipitation qu'ils s'entaſſerent dans les rues de Caſcamalca, où les Eſpagnols en firent un carnage affreux. Pizarre s'avance vers le lieu où étoit l'empereur, fait tuer par ſon infanterie tout ce qui entoure le trône, prend le prince par les cheveux, le jette à terre, le fait priſonnier, & pourſuit avec ſa cavalerie les malheureux Péruviens le reſte de la journée. Une foule de princes de la race des Yncas, les miniſtres, la fleur de la nobleſſe, tout ce qui compoſoit la cour d'Atahualpa fut égorgé. On ne fit point de grace à la foule de femmes, de vieillards, d'enfants qui étoient venus des environs pour voir leur prince & les Eſpagnols. Tant que ce carnage dura, frere Vincent ne ceſſa d'animer les ſoldats fatigués de tuer, les exhortant à

ſe ſervir de la pointe & non du tranchant de leurs épées pour ne les pas briſer, & pour faire des bleſſures plus profondes. Au retour de cette infame boucherie, les Eſpagnols paſſerent la nuit à s'enivrer, à danſer, à ſe livrer à tous les excès de la débauche.

Cependant Pizarre ne ſongea qu'à ſe défaire de ſon priſonnier. Frere Vincent diſoit que c'étoit un Prince endurci qu'il falloit traiter comme Pharaon. Il y avoit à la ſuite du général Eſpagnol un Indien qui s'étoit converti à la foi catholique. Il s'appelloit Philipipillo. Il ſervoit d'interprete. On lui avoit livré la femme de l'empereur dont il eut l'inſolence d'abuſer, & on ſe ſervit de lui pour accuſer ce prince d'avoir voulu ſoulever ſes ſujets contre les Eſpagnols. Sur cette dépoſition ſeule, Atahualpa fut condamné à mort. On oſa lui faire ſon procès dans les formes (*g*); & cette

(*g*) Il ne faut pas, dit M. de Monteſquieu, décider par les loix politiques, les choſes qui appartiennent au droit des gens. Ce principe d'équité naturelle fut, ajoute-t-il, cruellement violé par les Eſpagnols. L'Ynca Atahualpa ne pouvoit être jugé que par le droit des gens, ils le jugerent par les loix politiques & civiles; & le comble de la ſtupidité, dans leur barbarie, fut qu'ils ne le condamnerent pas par les loix politiques & civiles de ſon pays, mais par les loix politiques & civiles du leur. *Eſprit des Loix*, liv. XXVI, chap. 22.

comédie atroce eut les ſuites horribles qu'elle devoit avoir.

Après cet aſſaſſinat juridique, Pizarre s'empara des villes principales de l'empire. Cuſco lui ouvrit les portes, & lui offrit plus d'or qu'il n'y en avoit dans l'Europe entiere avant la découverte du nouveau monde. Elles furent le partage de deux cents Eſpagnols, qui poſſeſſeurs de richeſſes immenſes en cherchoient encore par une ſuite de cette ſoif de l'or qui s'augmente dans ſon ivreſſe même. Les temples & les maiſons des particuliers furent également dépouillés d'une extrêmité du royaume à l'autre. Les Péruviens furent opprimés par-tout, & on leur raviſſoit leurs femmes & leurs filles.

Les peuples pouſſés au déſeſpoir ſe ſouleverent. Ils aſſiégerent à la fois Cuſco & Lima; mais ces malheureux ne purent tuer en différents combats que ſix cents de leurs ennemis; & de nouveaux ſecours arrivant ſans ceſſe à leurs tyrans, ils furent défaits par-tout. En peu de temps les Eſpagnols ſe trouverent dans le Pérou au nombre de trois mille arquebuſiers, ſans compter les piquiers, les arbalétiers, la cavalerie. Il fallut que les Péruviens ſubiſſent le joug, tel qu'il plut au vainqueur de

l'impoſer. Encore un moment de réſiſtance, & peut-être ils étoient libres. Les conquérants avoient à terminer entr'eux des différents qui ne ſouffroient pas le partage de leurs forces.

La premiere nouvelle des ſuccès de Pizarre n'avoit pas été plutôt portée à Panama, qu'Almagro ſon aſſocié principal étoit accouru avec de nouveaux avanturiers pour partager les tréſors, les terres, l'adminiſtration du Pérou. Il y avoit dans cette prétention une juſtice que l'auteur de la découverte ne voulut point ſentir. Dès-lors la jalouſie & la haine s'emparerent de tous les cœurs. Il y eut deux chefs, deux partis, deux armées, & bientôt par un accommodement forcé, deux gouvernements.

Du choc de ces factions devoient naturellement ſortir des troubles d'un genre nouveau. Les guerres civiles prennent ordinairement leur ſource dans la tyrannie & dans l'anarchie. Un pouvoir illimité, & une liberté ſans frein doivent avoir les mêmes ſuites. Le magiſtrat ne voit que des ſéditieux dans un peuple qui de ſon côté ne voit qu'un uſurpateur. La raiſon eſt un inſtrument trop foible pour régler des prétentions ſi oppoſées. On remet la déciſion des

droits à l'épée, & celui qui a les meilleures armes ſe trouve avoir la meilleure cauſe.

Quoique les intérêts qui diviſoient les Eſpagnols dans le Pérou ne fuſſent pas de cette importance, ils ſe manifeſterent par les mêmes éclats, par de plus grands encore. Almagro & ſes partiſans n'avoient paſſé la mer que pour avoir de l'or. Ils en avoient moins que leurs rivaux, & ils voulurent leur en arracher par le fer. Soit que Pizarre ſe crût néceſſaire ailleurs, ſoit qu'il ſe ſentît de la répugnance comme il le dit, à combattre ſon ancien ami, il ſe déchargea ſur ſon frere Fernand du ſoin de le vaincre. Ses eſpérances ne furent pas trompées. Almagro fut battu ſur les bords de la Purima le 6 avril 1537, & fait priſonnier. Le vainqueur qui avoit des vengeances particulieres à exercer, jugea que l'auteur des troubles ne devoit pas vivre. Il immola cette grande victime ; & ce fut, dit-il, à la tranquillité publique.

Les partiſans d'Almagro diſperſés par la mort de leur chef ſe conduiſirent avec une prudence extrême. L'éloignement de Fernand qui étoit paſſé en Europe, ou pour demander des récompenſes, ou pour juſtifier ſa ſévérité, ſelon les diſ-

poſitions qu'il trouveroit, paroiſſoit avoir étouffé dans leur ame tout reſſentiment. On ne les voyoit occupés que du ſoin de gagner la bienveillance du diſtributeur des graces. A la faveur de cette confiance qu'ils avoient eu le bonheur d'inſpirer, ils vécurent ſans inquiétude, ſe rapprocherent inſenſiblement, & trouverent un point de réunion dans le fils d'un homme qu'ils n'avoient pas ceſſé un inſtant de pleurer. La mort de François Pizarre fut jurée d'une voix unanime.

Au jour marqué, c'étoit au mois de juin 1541, les conjurés traverſerent en plein midi les rues de Lima. Ils avoient préféré la lumiere à l'obſcurité de la nuit, pour en impoſer à la multitude ſur la juſtice de leurs projets, ou ſur la juſteſſe de leurs meſures, & pour ôter juſqu'à l'idée de les faire avorter. Cette politique leur réuſſit, perſonne ne s'émeut; & le conquérant de tant de vaſtes états eſt paiſiblement maſſacré au milieu d'une ville qu'il a fondée, & dont tous les habitants ſont ſes créatures, ſes ſerviteurs, ſes parents, ſes amis ou ſes ſoldats. Ceux qu'on croit les plus diſpoſés à venger ſon ſang périſſent après lui. La fureur s'étend. Tout ce qui oſe ſe montrer dans les rues & dans les

places eſt regardé comme ennemi & tombe ſous le glaive. Bientôt les maiſons & les temples ſont pleins de carnage, & ne préſentent que des cadavres défigurés. L'avarice qui ne veut voir dans tous les riches que des partiſans de l'ancien gouvernement eſt encore plus furieuſe que la haine, & la rend plus active, plus ſoupçonneuſe, plus implacable. L'image d'une place emportée d'aſſaut par une nation barbare, ne donneroit qu'une foible idée du ſpectacle d'horreur, qu'offrirent en ce moment des brigands qui reprenoient ſur leurs complices le butin dont ceux-ci les avoient fruſtrés.

Les jours qui ſuivent ces jours de carnage éclairent des forfaits d'un autre genre. L'ame du jeune Almagro paroît faite pour la tyrannie. Tout ce qui a ſervi par crainte ou par intérêt l'ennemi de ſa maiſon, eſt inhumainement proſcrit. On dépoſe les anciens magiſtrats. Les troupes reçoivent de nouveaux chefs. Les tréſors du prince, & la fortune de ceux qui ont péri ou qui ſont abſens, deviennent la proie de l'uſurpateur. Ses complices liés à ſon ſort par les crimes dont ils ſe ſont ſouillés, ſont forcés d'appuyer des entrepriſes qu'ils commencent à trouver exceſſives.

Ceux d'entr'eux qui oſent laiſſer percer leur chagrin, ſont étouffés en ſecret ou périſſent ſur un échaffaud. Dans la confuſion où une révolution ſi peu attendue a plongé le Pérou, pluſieurs provinces reçoivent les loix du monſtre qui s'eſt fait proclamer gouverneur dans la capitale, & il va dans l'intérieur de l'empire achever de réduire ce qui réſiſte ou balance.

Une foule de brigands ſe joignent à lui dans ſa marche. Son armée livrée à l'eſprit de vengeance & de pillage ne reſpire que le carnage & la deſtruction. Tout plie devant elle. La guerre étoit finie ſi les talens militaires du général euſſent égalé l'ardeur des troupes. Malheureuſement pour Almagro il avoit perdu ſon guide Jean d'Herrada. Son inexpérience le fait tomber dans les pieges qui lui ſont tendus par Pedro Alvarès qui s'eſt mis à la tête du parti oppoſé au nouveau tyran. Il perd à débrouiller des ruſes le temps qu'il auroit dû employer à combattre. Dans ces circonſtances un événement que perſonne n'avoit pu prévoir vient changer la face des affaires.

Le licencié Vaca de Caſtro envoyé d'Europe pour juger les meurtriers du vieux Almagro arrive au Pérou. Com-

me il devoit être chargé du gouvernement au cas que Pizarre ne fût plus, tous ceux qui n'étoient pas vendus au tyran s'empreſſerent de le reconnoître. L'incertitude & la jalouſie qui les avoient tenus trop long-temps épars, ne furent plus un obſtacle à leur réunion. Caſtro auſſi décidé que s'il eût vieilli ſous le caſque, ne fit pas languir leur impatience. Ils les mena à l'ennemi. Les deux armées combattirent le ſeize ſeptembre 1542, à Chapas avec une opiniâtreté inexprimable. La victoire après avoir long-temps balancé, ſe décida ſur la fin du jour pour le parti le plus juſte. Les plus coupables des rebelles qui craignoient de languir dans de honteux ſupplices provoquoient les vainqueurs à les maſſacrer, criant en déſeſpérés: *c'eſt moi qui ai tué Pizarre.* Leur chef fait priſonnier périt ſur un échafaud.

Pendant que ces ſcenes d'horreur ſe paſſoient en Amérique, on s'occupoit en Europe des moyens de les terminer. Il n'avoit été pris aucune meſure pour les prévenir. Abandonné juſqu'alors au haſard, le Pérou n'avoit été ſoumis qu'à l'audience de Panama, trop éloignée pour veiller au maintien de l'ordre, trop peu accréditée pour faire reſpecter ſes décrets. Il fut formé pour Lima un

tribunal ſuprême qui devoit avoir le dépôt des loix ; & une autorité ſuffiſante pour arrêter le mal, pour faire le bien. Blaſco Nunnezvela qui le préſidoit comme vice-roi, arriva en 1544 avec ſes ſubalternes à ſa deſtination, où il trouva tout dans une confuſion horrible.

Il faut juger des révolutions que produiſent les guerres civiles par la cauſe qui les fait naître. Lorſque l'horreur de la tyrannie, l'inſtinct de la liberté mettent à des hommes braves les armes à la main, ſi la faveur de leur cauſe leur donne la victoire, le calme qui ſuccede à cette calamité paſſagère eſt l'époque du plus grand bonheur. Toutes les ames ont acquis de l'énergie, & l'ont communiquée aux mœurs. Le petit nombre de citoyens qui a été le témoin & l'inſtrument de ces troubles, réunit plus de forces morales que les nations les plus nombreuſes. L'homme juſte eſt devenu le plus fort, & chacun eſt étonné de ſe trouver à la place que lui avoit marqué la nature. Mais lorſque les guerres civiles ont une ſource impure, lorſque des eſclaves ſe battent pour le choix d'un tyran, des ambitieux pour opprimer, des brigands pour partager des dépouilles, la paix qui termine ces horreurs eſt à peine préférable à la guerre qui les enfanta. Des cri-

minels prennent la place des juges qui les ont flétris, & deviennent les oracles des loix qu'ils avoient outragées. On voir des hommes ruinés par leur profuſion & par leurs débauches, inſulter par un faſte inſolent les vertueux citoyens dont ils ont envahi le patrimoine. Il n'y a dans ce cahos que les paſſions qui ſoient écoutées. L'avidité veut s'enrichir ſans travail, la vengeance s'exercer ſans crainte, la licence écarter tout frein, l'inquiétude tout renverſer. De l'ivreſſe du carnage, on paſſe à celle de la débauche. Le lit ſacré de l'innocence ou du mariage eſt ſouillé par le ſang, l'adultere & le viol. La fureur brûlante de la multitude ſe repaît dans la deſtruction, & ſe plaît à anéantir tout ce dont elle ne peut jouir. Ainſi périſſent en quelques heures les monuments de pluſieurs ſiecles

Si la laſſitude, un épuiſement entier, ou quelques heureux haſards ſuſpendent ces calamités, l'habitude du crime, des meurtres, du mépris des loix qui ſubſiſte néceſſairement après tant d'orages eſt un levain toujours prêt à fermenter. Les généraux qui n'ont plus de commandement, les ſoldats licenciés ſans paie, le peuple avide de nouveauté dans l'eſpérance d'un meilleur

ſort, ces matieres & ces inſtruments de trouble ſont toujours ſous la main du premier factieux qui ſaura les mettre en œuvre.

Telle étoit la diſpoſition des eſprits dans le Pérou lorſque Nunnez s'y montra. Il falloit la changer. Il falloit adoucir des mœurs féroces, plier au joug des hommes qui avoient toujours vécu dans l'indépendance, réprimer une avidité inſatiable, ramener à des principes d'équité l'injuſtice même, faire concourir au bien général ceux qui n'avoient connu que des intérêts particuliers, rendre citoyens des aventuriers qui avoient oublié juſqu'au nom de leur patrie, établir des propriétés où l'on n'avoit connu que la loi du plus fort, faire ſortir l'ordre du ſein du déſordre même, convertir en un mot des monſtres en hommes.

Un ſi grand ouvrage auroit exigé un génie profond, le talent de la conciliation, une patience inaltérable, des vues étendues, un caractere flexible, cent qualités qui ſe trouvent rarement réunies. Nunnez n'avoit aucun de ces avantages. La nature ne lui avoit donné que de la droiture, de la fermeté, de l'ardeur; & il n'avoit rien ajouté à ce qu'il avoit reçu de la nature. Avec ces vertus

qui étoient preſque des défauts dans la ſituation où on ſe trouvoit, il commença à remplir ſa miſſion ſans égard aux lieux, aux perſonnes, aux circonſtances.

Contre l'opinion de tous les gens ſages qui vouloient qu'on attendît de nouvelles inſtructions d'Europe, il publia les ordonnances qui portoient que les terres dont les conquérants s'étoient emparés, ne paſſeroient pas à leurs deſcendans, & qui faiſoient déchoir de leurs poſſeſſions tous ceux qui avoient eu part aux troubles civils. Tous les Péruviens qui avoient été réduits en ſervitude par les moines, par les évêques, par les membres du gouvernement, furent déclarés libres. Ceux qui appartenoient à d'autres maîtres devoient voir tomber leurs fers à la mort de leurs oppreſſeurs. On ne pouvoit plus les forcer à s'enterrer dans des mines, ni exiger d'eux aucun genre de travail ſans les payer. Leur tribut étoit réglé. Les Eſpagnols qui voyageoient à pied étoient dépouillés du droit de prendre trois Indiens pour porter leur bagage, & ceux qui étoient à cheval du droit d'en prendre cinq. On déchargea les Caciques de l'obligation de fournir gratuitement au voyageur ſa nourriture & celle de ſon cortege. D'autres établiſſements tyranniques alloient

ſubir la même proſcription, & les peuples conquis ſe voyoient à la veille d'être mis ſous la protection des loix qui modéreroient du moins les rigueurs du droit de conquête, ſi elles n'en réparoient pas entiérement l'injuſtice ; mais il ſembloit que le gouvernement Eſpagnol ne dût être malheureux que dans le bien qu'il tenteroit.

Un changement ſi peu attendu conſterna ceux qui ſe voyoient arracher leur fortune, ceux qui perdoient l'eſpoir flatteur de tranſmettre la leur à leur poſtérité. Ceux mêmes qui n'étoient pas remués par cet intérêt, accoutumés à ne voir dans les Indiens que des inſtruments & des victimes de leur avarice, étoient confondus qu'on pût avoir d'autres idées. De l'étonnement ils paſſerent à l'indignation, au murmure, à la ſédition. Le vice-roi fut dégradé, mis aux fers, relégué dans une île déſerte juſqu'à ce qu'on pût le faire paſſer en Eſpagne.

Gonzale Pizarre revenoit alors d'une expédition difficile qui l'avoit conduit juſqu'à la riviere des Amazones, & l'avoit occupé aſſez long-temps pour l'empêcher de jouer un rôle dans les révolutions qui s'étoient ſuccédées ſi rapidement. L'anarchie qu'il trouva établie lui

fit naître la penſée de ſe ſaiſir de l'autorité. Son nom & ſes forces ne permirent pas de le refuſer ; mais ſon uſurpation fut ſcellée de tant d'atrocités qu'on regretta Nunnez. Il fut tiré de ſon exil, & ne tarda pas à ſe voir aſſez de forces pour tenir campagne. Les troubles civils recommencerent. La fureur fut extrême dans les deux partis. Perſonne ne demandoit ni ne faiſoit quartier. Les Indiens prirent part à cette guerre comme aux précédentes, les uns ſous les étendards du vice-roi, les autres ſous ceux de Gonzale. Quinze a vingt mille de ces malheureux répandus dans chaque armée traînoient l'artillerie, applaniſſoient les chemins, portoient le bagage & s'égorgoient mutuellement. Ils avoient appris de leurs vainqueurs à être ſanguinaires. Après des ſuccès quelque temps variés, la fortune couronna la rébellion ſous les murs de Quito, dans le mois de janvier de l'an 1545. Nunnez & la plupart des ſiens furent maſſacrés dans cette exécrable journée.

Tout étant ou paroiſſant fini, Pizarre reprit le chemin de Lima. On y délibéra ſur les cérémonies qu'on devoit faire à ſa réception. Quelques officiers vouloient qu'on portât un dais ſous lequel il marcheroit à la maniere des rois. D'autres

par une flatterie encore plus outrée prétendoient qu'il falloit abattre une partie des murs de la ville & même quelques maiſons comme on le pratiquoit à Rome, lorſqu'un général obtenoit les honneurs du triomphe. Gonzale ſe contenta d'entrer à cheval précédé par ſes lieutenants qui marchoient à pied. Il avoit à ſes côtés quatre évêques. Les magiſtrats le ſuivoient. On avoit jonché les rues de fleurs. L'air retentiſſoit du ſon des cloches & de divers inſtruments du muſique. Ces hommages acheverent de tourner la tête d'un homme naturellement fier & borné. Il parla & agit en deſpote.

Avec du jugement & l'apparence de la modération, il eût été poſſible à Gonzale de ſe rendre indépendant. Les principaux de ſon parti le déſiroient. Le grand nombre auroit vu cet événement d'un œil indifférent, & les autres auroient été forcés d'y conſentir. Une cruauté aveugle, une avidité inſatiable, un orgueil ſans bornes changerent ces diſpoſitions. Ceux mêmes dont les intérêts étoient le plus liés avec ceux du tyran, ſoupiroient après un libérateur.

Il arriva d'Europe. Ce fut le licentié Pedro de la Gaſca. L'eſcadre & les provinces des montagnes ſe déclarerent d'abord pour un homme revêtu d'une

autorité légitime pour les gouverner. Tous ceux qui vivoient cachés dans des déſerts, des cavernes & des forêts, ſortirent de leurs aſyles pour ſe joindre à lui. Gonzale, qui ne voyoit de reſſource pour ſe ſoutenir que dans un grand ſuccès, prit la route de Cuſco dans la réſolution de combattre. Il rencontra l'armée royale à quelques lieues de cette place, il l'attaqua le 9 de Juin 1548. Un de ſes lieutenants le voyant abandonné dès la premiere charge par ſes meilleurs ſoldats, lui conſeilla de ſe précipiter dans les bataillons ennemis, & d'y périr en Romain. Ce foible chef de parti aima mieux ſe rendre & porter ſa tête ſur un échafaud. Carvajal plus capitaine & encore plus féroce que lui, fut écartelé. Ce furieux ſe vantoit en mourant d'avoir maſſacré de ſa main quatorze cents Eſpagnols & vingt mille Indiens.

Telle fut la derniere ſcene d'une tragédie dont tous les actes avoient été ſanglants. Le gouvernement fut aſſez modéré pour ne pas continuer les proſcriptions; & le ſouvenir des maux horribles qu'on avoit ſoufferts, contint les Eſpagnols dans les bornes de la ſoumiſſion. Ce qui reſtoit de commotion dans

les eſprits s'appaiſa inſenſiblement, comme l'agitation des vagues après une longue & terrible tempête.

A l'égard des Péruviens, on prit les meſures les plus cruelles pour les mettre dans l'impoſſibilité de remuer. Tupac Amaru héritier de leur dernier roi s'étoit réfugié dans des montagnes éloignées où il vivoit en paix. Il s'y vit ſi reſſerré par des troupes qu'on avoit envoyées contre lui, qu'il fut forcé de ſe rendre. Le vice-roi François de Tolede le fit accuſer de pluſieurs crimes qu'il n'avoit pas commis, & pour leſquels on lui fit trancher la tête en 1571. Tous les autres deſcendants des Yncas eurent la même deſtinée, ſous prétexte qu'ils avoient conſpiré contre leurs vainqueurs. L'horreur de cet attentat excita une indignation ſi univerſelle, ſoit dans l'ancien, ſoit dans le nouveau monde, que Philippe II crut devoir le déſavouer; mais la politique atroce de ce Prince étoit ſi connue, que perſonne n'ajouta foi à cette démonſtration de juſtice & d'humanité.

Depuis cette époque odieuſe, il n'y a eu qu'un léger ſoulevement dans le Pérou. Un Indien de la province de Xauxa, qui ſe diſoit du ſang des Yncas, fut proclamé roi en 1742. Ses compatriotes

triotes qui ſe flattoient de recouvrer bientôt leur religion, leurs loix, leurs terres & leur gloire, ſe rangerent en foule ſous ſes étendards. Ils furent battus & diſperſés après avoir fait d'aſſez grands progrès. Leurs priſonniers convinrent qu'on avoit employé trente ans à former ce complot : exemple unique dans l'hiſtoire, & qui peut être regardé comme la preuve la plus authentique de la haine des Péruviens pour les Eſpagnols.

La ſource de cette averſion, n'eſt que trop connue. L'empire du Pérou avant d'avoir été ſubjugué par les Eſpagnols s'étendoit le long de la mer du Sud depuis le golfe de Guayaquil juſqu'au Chili ; & du côté de la terre il n'étoit boné que par cette fameuſe chaîne de montagnes qui comme une grande arête ſortie de la terre Magellanique, va ſe perdre dans le Mexique pour unir, ce ſemble, les parties méridionales du continent de l'Amérique avec les ſeptentrionales. Il étoit beaucoup plus long que large. Son terrain qui étoit très-irrégulier peut être diviſé en trois claſſes.

Les principales Cordillieres forment le premiere. La cine de celle qu'on nomme Cotolpaſci eſt élevée au deſſus de la ſuperficie de la mer de 3126 toiſes qui font un peu plus d'une lieue marine.

C'eſt la plus grande hauteur connue ſur la terre. Le ſommet de ces montagnes quoique ſituées ſous les tropiques eſt toujours couvert de neiges & pourtant rempli de volcans. Leur pente eſt plus ou moins rapide ; mais toujours d'une ſtérilité abſolue dans la partie qui avoiſine le degré de la congélation. Au deſſous on trouve quelquefois des plantes médicinales, & plus bas aſſez conſtamment des joncs qui ne ſont d'aucune utilité.

En deſcendant de ces montagnes, on en trouve d'autres moins conſidérables qui occupent le milieu du pérou. Leur ſommet eſt communément froid, ſtérile, rempli de mines. Les vallons qui les ſéparent ſont couverts de nombreux troupeaux & ſemblent offrir à la culture les moiſſons les plus abondantes. On n'y éprouve guere que deux mois d'hiver, & dans les plus grandes chaleurs il ſuffit de paſſer du ſoleil à l'ombre pour ſe ſentir ſous une Zone tempérée. Cette alternative rapide de ſenſation n'eſt pas pourtant invariable dans un climat, qui par la ſeule diſpoſition du terrain change ſouvent d'une lieue à l'autre. Mais quel qu'il ſoit, on le trouve toujours ſain. Il n'y a point de maladie particuliere à ces contrées, & les nôtres ne s'y naturaliſent guere. Cependant un vaiſſeau

d'Europe y apporta en 1719 une épidémie qui coûta la vie à beaucoup d'Eſpagnols & de Metis, & à plus de deux cents mille Indiens. Un préſent plus funeſte encore que ces peuples ont reçu en échange de leur or, c'eſt la petite vérole. Elle s'y manifeſta pour la premiere fois en 1588, & n'a ceſſé depuis d'y faire par intervalles des ravages inexprimables.

On n'eſt pas moins expoſé à cet horrible fléau ſur les côtes connues ſous le nom de vallées. Leur température n'eſt pas la même qu'on trouve ailleurs dans une égale latitude : elle eſt fort agréable ; & quoique les quatre ſaiſons de l'année y ſoient ſenſibles, il n'y en a aucune qui puiſſe paſſer pour incommode. L'hiver eſt la plus marquée : on en a cherché la cauſe dans les vents du pole auſtral, qui portent l'impreſſion des neiges & des glaces d'où ils ſont partis. Ils ne la conſervent en partie, que parce qu'ils ſoufflent ſous le voile d'un brouillard épais qui couvre alors la terre. A la vérité ces vapeurs groſſieres ne s'élevent réguliérement que vers le midi, mais il eſt rare qu'elles ſe diſſipent. Le ciel demeure communément aſſez couvert, pour que ſi les rayons du ſoleil ſe

montrent, ils ne puiſſent que foiblement modérer le froid.

Quelle que ſoit la cauſe d'un hiver ſi conſtant ſous la Zone Torride, il eſt certain que les vallées couvertes de monceaux de ſable ſont abſolument ſtériles dans un eſpace de plus de cent lieues, depuis Truxillo juſqu'à Lima. Le reſte de la côte eſt moins ſablonneux, mais il l'eſt encore trop pour être bien fertile. On n'y trouve des champs, qu'on puiſſe appeller féconds, que dans les terres arroſées par les eaux qui tombent des montagnes. L'utilité des ruiſſeaux & des rivieres s'étendoit autrefois plus loin; mais elle eſt réduite aux avantages d'une nature brute, depuis qu'on a laiſſé périr les canaux que les ſoins paternels des Yncas avoient creuſés dans toutes les parties de leur empire, qui en avoient beſoin ou qui en étoient ſuſceptibles.

Les pluies pourroient contribuer à donner au ſol la fertilité qui lui manque; mais on n'en voit jamais dans le Bas-Pérou. La phyſique a fait les plus grands efforts pour trouver la cauſe d'un phénomene ſi extraordinaire. Ne pourroit-on pas l'attribuer au vent de Sud-Oueſt qui regne la plus grande partie de l'année, & à la hauteur prodigieuſe des

montagnes dont le ſommet eſt toujours couvert de neige? Le pays ſitué entre-deux, continuellement refroidi d'un côté, continuellement échauffé de l'autre, conſerve une température ſi égale que les nuages qui s'élevent ne peuvent jamais ſe condenſer au point de ſe réſoudre en eaux formelles. Auſſi les maiſons, quoique bâties ſeulement de brique crue ou de terre mêlée avec un peu d'herbe, durent-elles éternellement.

Leur couverture eſt une ſimple natte poſée horizontalement avec un doigt de cendre au deſſus, pour abſorber l'humidité du brouillard.

Les mêmes raiſons qui empêchent qu'il ne pleuve dans les vallées, en écartent ſans doute auſſi les orages. Ceux de leurs habitans, qui n'ont jamais voyagé dans les montagnes, ignorent ce que c'eſt que le tonnerre & les éclairs. Leur frayeur eſt égale à leur étonnement la premiere fois qu'ils ſont témoins hors de leur pays d'un ſpectacle ſi nouveau pour eux.

Mais ils ont à craindre un phénomene bien plus dangereux, & qui laiſſe à ſa ſuite des traces bien plus profondes dans l'imagination des hommes, que ne font la foudre & les ravages qui l'accompagnent. Les tremblemens de terre

ſi rares ailleurs qu'il paſſe des générations entieres ſur la terre ſans en voir un ſeul, ſont ſi ordinaires dans les vallées du Pérou, qu'on y a contracté l'habitude de les compter comme une ſuite d'époques d'autant plus mémorables que leur fréquence n'en diminue pas la force. Il eſt peu d'endroits ſur cette longue côte qui n'offrent des monumens épouvantables de ces affreuſes ſecouſſes de la terre.

Le phénomene toujours irrégulier dans ſes retours inopinés, s'annonce cependant par des avant-coureurs ſenſibles. Lorſqu'il doit être conſidérable, il eſt précédé d'un frémiſſement dans l'air dont le bruit eſt ſemblable à celui d'une groſſe pluie qui tombe d'un nuage diſſous & crevé tout-à-coup. Ce bruit paroît l'effet d'une vibration de l'air qui s'agite & ſe trémouſſe en ſens contraires. Les oiſeaux volent alors par élancements. Leur queue ni leurs ailes ne leur ſervent plus de rames ni de gouvernail pour nager dans le fluide des cieux. Ils vont s'écraſer contre les murs, les arbres, les rochers; ſoit que ce vertige de la nature leur cauſe des éblouiſſemens, ou que les vapeurs de la terre leur ôtent les forces & les facultés de maîtriſer leurs mouvemens.

A ce fracas des airs ſe joint le murmure de la terre dont les cavités & les antres ſourds gémiſſent comme autant d'échos. Les chiens répondent à ce preſſentiment d'un déſordre général par des hurlemens extraordinaires. Les animaux s'arrêtent court, & par un inſtinct naturel écartent les jambes pour ne pas tomber. A ces indices les hommes fuyent de leurs maiſons la terreur peinte ſur le viſage, & courent chercher dans l'enceinte des places publiques ou dans la campagne un aſyle contre la chûte de leurs toits. Les cris des enfans, les lamentations des femmes, les ténebres ſubites d'une nuit inattendue : tout ſe réunit pour agrandir les maux trop réels d'un fléau qui renverſe tout, par les maux de l'imagination qui ſe trouble, ſe confond & perd dans la contemplation de ce déſordre l'idée & le courage d'y remédier.

Cependant croiroit-on qu'une terre ſi peu ſtable ſur ces fondemens fût depuis long-temps habitée, & que le Pérou fût même plus peuplé que le Mexique, & ſon Empire d'une antiquité plus conſtatée. Au milieu de ces horreurs de la nature, qui ſembloient ne devoir faire que des tyrans ou des eſclaves également féroces & farouches, il fut tou-

jours régi par des princes qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme des modeles de bonté. Ses loix étoient paternelles, & ſa religion pleine d'humanité. Une inſtitution très-ſage ordonnoit qu'un jeune homme qui commettroit une faute ſeroit puni légérement, mais que ſon pere en ſeroit reſponſable. C'eſt ainſi que la bonne éducation veilloit à perpétuer les bonnes mœurs. L'oiſiveté étoit punie comme la ſource du crime, & dès-lors comme le plus grand des crimes. Ceux que l'âge & les incommodités mettoient hors d'état de travailler étoient nourris par le public, mais à la charge de préſerver les terres enſemencées du dégât des oiſeaux. Les guerres étoient rares, on n'en vit point de meurtrieres, ni d'opiniâtres; & les armées les plus nombreuſes ne paſſoient jamais cinquante mille hommes. Cette conduite qui ne ſe démentit dans aucune circonſtance, doit faire préſumer que les hommes s'étoient prodigieuſement multipliés dans le pays des Yncas. On en a d'ailleurs la démonſtration.

Elle eſt ſenſible dans les ruines des temples, des fortereſſes, des acqueducs, des chemins publics que les Péruviens avoient conſtruits; dans les monuments qui atteſtent que ce peuple ſage avoit

couvert de ſes nombreuſes colonies, toutes les provinces qu'il avoit conquiſes ; dans ce nombre étonnant d'hommes employés au gouvernement, & tirant de l'état ſa ſubſiſtance. Il eſt évident que tant de léviers & de bras employés à mouvoir la machine, ſuppoſent une population immenſe, pour nourrir des productions de la terre une claſſe ſi nombreuſe de ſes habitants qui ne la cultivoient pas.

Par quelle fatalité le Pérou ſe trouve-t-il donc aujourd'hui plus déſert que le Mexique? En remontant à l'origine des choſes, on trouve que les deſtructeurs de la mer du Sud, brigands ſans naiſſance, ſans éducation & ſans principes, commirent d'abord plus d'atrocités que ceux de la nouvelle Eſpagne. La métropole tarda davantage à donner un frein à leur férocité nourrie continuellement par les guerres civiles, longues & cruelles, qui ſuivirent la conquête. Il s'établit depuis un ſyſtême ſuivi d'oppreſſion dont il convient de ſuivre la marche, quelque horreur qu'elle nous inſpire.

Les Péruviens furent d'abord dépouillés de leurs poſſeſſions comme l'avoient été les Mexicains. On leur laiſſa ſeulement en commun une partie des terres,

qui du temps des Yncas étoient conſacrées aux beſoins publics Elles ont été piminuées ſucceſſivement par les uſurpations des gens puiſſants, & ſur-tout des moines. Les productions de celles qui leur reſtent pour l'entretien des infirmes, des vieillards, des veuves & des orphelins ne ſont pas plus reſpectées. Elles paſſent la plupart dans les greniers de leurs oppreſſeurs.

La liberté des Indiens eut la même deſtinée que leurs propriétés. Ceux qui furent eſclaves du gouvernement, & qu'on employa aux travaux inſéparables des nouveaux établiſſements, furent mal nourris, mal vêtus. Lorſqu'on n'eut plus d'occupation à leur donner, ils furent accordés aux particuliers dont les fiefs manquoient de cultivateurs. A la vérité ils ne devoient à ces nouveaux maîtres qu'un ſervice de ſix mois après lequel ils pouvoient retourner à leurs cabanes, mais l'avarice trouva bientôt des moyens pour rendre perpétuelle une ſervitude paſſagere. Le traitement réglé pour ces malheureux étoit inſuffiſant. On les tenta par des avances que leur beſoin leur fit accepter. Dès-lors ils ſe trouverent la plupart engagés pour leur vie, parce qu'ils n'avoient droit de ſe retirer qu'après avoir payé les dettes

qu'ils avoient contractées, ce que leur pauvreté les mettoit hors d'état de faire. La tyrannie fut pouſſée plus loin contre ces ſortes de débiteurs inſolvables qui avoient une famille. On les mit en priſon. Pour les en retirer, leurs femmes, leurs enfants ſe firent caution, & ce furent autant de nouveaux eſclaves. C'eſt ainſi que le joug fut perpétué. L'unique conſidération qui auroit pu ſervir de frein à cette barbarie, c'eſt que pendant qu'on avoit ces Indiens, on n'en pouvoit pas avoir d'autres; mais c'étoit toujours un grand avantage de conſerver des hommes qu'on avoit formés ſelon ſes beſoins, les manufacturiers ſur-tout qu'il eût été toujours difficile, ſouvent impoſſible de remplacer.

Tandis que les Péruviens de la couronne tomboient la plupart dans la ſervitude de la maniere que nous venons de dire, ceux qui avoient été réduits en commande au temps de la conquête, étoient encore plus malheureux. Quoique le maître du département où ils étoient fixés ne fût en droit d'exiger d'eux qu'un tribut qu'il partageoit avec le fiſc, il s'arrogeoit tout leur travail. La tyrannie fut pouſſée ſi loin qu'elle réveilla le gouvernement. Il a ſucceſſivement ſupprimé toutes ces autorités

particulieres, il n'en reſtoit plus, en 1750. Cependant les Indiens que ce nouvel arrangement ſembloit rendre libres, n'ont fait que changer de fers. On les a deſtinés à remplir le vuide des *Mitayos* ou Indiens royaux, qui ont péri au ſervice de ceux auxquels on les accordoit, & leur ſort devient tous les jours le même.

Indépendamment de cette oppreſſion méthodique & autoriſée qui porte ſur toute la nation, il y a mille cruautés de détail dont l'humanité n'eſt pas moins révoltée. Il eſt défendu formellement par la loi de forcer les Péruviens à travailler aux mines ſouterraines, & il n'y a point de mineurs qui avec du crédit ou des ſacrifices d'argent, ne puiſſent les y réduire. Ces malheureux ſont condamnés à payer cinq piaſtres de capitation, depuis dix-huit juſqu'à cinquante ans dans la plus grande partie du Pérou: les fermiers exigent ce tribut énorme au delà du terme fixé, l'exigent même deux fois dans un an, lorſque la quittance a été égarée. Tout propriétaire de terre qui a fait périr un Indien en l'excédant de travail, ou en le laiſſant manquer de néceſſaire, en doit perdre un de ſon privilege; & il n'y a pas peut-être deux exemples de cette légere

punition pour un crime qui ſe renouvelle tous les jours. On doit prendre tous les habitans d'un village à tour de rôle pour remplir les obligations impoſées à la communauté : cette deſtination n'eſt jamais remplie que par ceux qui ſont hors d'état de ſe rédimer de la vexation. Lorſqu'un Eſpagnol a cédé une portion de terre à un Péruvien pour le fixer dans ſon domaine, il n'eſt en droit de l'en dépouiller qu'après qu'un arrêt a déclaré les clauſes du contrat violées : le plus fort mépriſe ces formalités, & rentre dans ſa poſſeſſion auſſi-tôt que ſon intérêt ou ſes caprices le demandent. Les voyageurs qui ne devroient rien prendre que de gré à gré s'emparent audacieuſement de tout ce qu'ils trouvent dans les cabanes. Ce pillage continuel empêche les Indiens de rien avoir, non pas même des vivres. Ils ne ſement de mays que ce qu'il leur en faut, & le cachent dans des cavernes avec un ſoin extrême. Les chefs de famille ont ſeuls les ſecrets de ce dépôt, & vont tous les huit jours y chercher des proviſions pour la ſemaine. Les Corrégidors enfin ſe ſont la plupart approprié le droit excluſif de vendre aux Indiens de leur département les marchandiſes d'Europe : ou ils les leur font pa-

yer trop cher, ou ils les forcent à en acheter dont ils n'ont pas beſoin.

Si la cour de Madrid a prétendu prévenir ces excès & mille autres auſſi crians, en donnant aux Péruviens un protecteur Eſpagnol obligé de les défendre, & un Cacique du pays chargé de ſuivre leurs affaires, elle s'eſt trompée. Le protecteur reçoit annuellement de chacun d'eux en général une réale, & le Cacique une demi-réale dans ſa juriſdiction particuliere, & voilà tout. L'un les vend à qui veut les acheter, & l'autre eſt trop avili pour pouvoir s'oppoſer à cette oppreſſion.

La religion n'a pas plus de force que les loix, elle en a moins encore. Les curés ſont les plus grands ennemis des Péruviens. Ils les font travailler ſans les payer, ſans les récompenſer de leurs peines, & les accablent de coups pour les ſujets les plus légers. Quand quelqu'un de ces malheureux manque au catéchiſme, ou même s'il y arrive tard, il en eſt ſur le champ puni; & les coups de bâton ſont la correction paternelle qu'infligent ces paſteurs. On n'oſe les aborder ſans quelques préſens. Ils ont laiſſé à leurs paroiſſiens celles de leurs anciennes ſuperſtitions qui ſont utiles à l'égliſe, comme la coutume de porter

beaucoup de vivres ſur le tombeau des morts. Les curés fixent un prix arbitraire à leurs cérémonies ; & ils ont toujours quelques inventions pieuſes qui leur donnent occaſion d'exiger de nouveaux droits. Les quêtes des moines ſont des véritables exécutions militaires, un brigandage autoriſé, preſque toujours accompagné de violences. Cette conduite ne pouvoit pas manquer de rendre notre culte odieux aux Indiens. Ces peuples vont à l'égliſe comme à la corvée, en déteſtant les barbares étrangers qui entaſſent les jougs & les fardeaux ſur leurs corps & ſur leurs ames.

Ils ont généralement conſervé la religion de leurs ancêtres, & dans les grandes villes même où ils ſont ſous les yeux de leurs tyrans, ils ont des jours ſolemnels où ils prennent leurs anciens habillemens, où ils portent dans les rues les images du ſoleil & de la lune. Quelques-uns d'entr'eux repréſentent une tragédie dont le ſujet eſt la mort d'Athualpa. L'auditoire qui commence par fondre en larmes entre enſuite dans une eſpece de fureur. Il eſt rare que dans ces fêtes il n'y ait quelque Eſpagnol de tué. Peut-être un jour cette tragédie finira-t-elle par le maſſacre de toute la race des meurtriers d'Athualpa ; &

les prêtres qui les ſacrifierent ſeront à leur tour les victimes de tout le ſang qu'ils ont fait verſer ſur l'autel d'un dieu de paix, ou plutôt de l'avarice & de l'ambition.

Les Péruviens ſont d'ailleurs un exemple de ce profond abrutiſſement où la tyrannie peut plonger les hommes. Ils ſont tombés dans une indifférence ſtupide & univerſelle. Eh ! que pourroit aimer un peuple dont la religion élevoit l'ame, & à qui l'eſclavage le plus aviliſſant a ôté tout ſentiment de grandeur & de gloire ? Les richeſſes que leur pays leur a données ne les tentent point ; le luxe où la nature les invite n'a point d'attrait pour eux. C'eſt la même inſenſibilité pour les honneurs. Ils ſont comme l'on veut, ſans chagrin ni préférence, Cacique ou *Mitayos*, l'objet de la conſidération ou de la riſée publique. Ils ont perdu tous les reſſorts de l'ame. Celui même de la crainte eſt ſouvent ſans effet, par le peu d'attachement qu'ils ont à la vie. Ils s'enivrent, ils danſent : voilà tous leurs plaiſirs quand ils peuvent y oublier leurs malheurs. La pareſſe eſt leur état d'habitude. Une forte récompenſe ne peut obtenir d'eux la plus légere fatigue. *Je n'ai pas faim*,

diſent-ils à qui veut les payer pour travailler.

C'eſt la condition de preſque tous les peuples qui n'ont pas de propriété. Dans les pays chauds où l'on vit à peu de frais, où la terre donne beaucoup & demande peu, quiconque ne peut que vivre ſans rien poſſéder, ſe repoſe & mendie, on ne travaille ni pour le lendemain ni pour une poſtérité. Le vice général des mauvais gouvernements, & ils le ſont preſque tous, eſt dans le code de légiſlation ſur la propriété. Ou il n'en faut point du tout, ou il faut le plus grand équilibre dans cette balance ſociale. Mais de toutes les ſociétés la plus deſtructive & la moins durable, eſt celle d'une nation compoſée de propriétaires oiſifs, & d'eſclaves pauvres & ſurchargés. Ce n'eſt bientôt qu'une fainéantiſe générale : cruautés, gibets & tortures d'une part ; haines, poiſons & ſoulevements de l'autre ; ruine & deſtruction des deux ; dépériſſement & diſſolution de la ſociété.

Celle du Pérou fut réduite à un tel état de dépopulation qu'il fallut y ſuppléer par l'achat d'une race étrangere ; mais ce ſupplément imaginé par le rafinement de la barbarie Européenne, eſt encore trop cher pour avoir été de quel-

que ſoulagement à l'inhumanité qui l'emploie dans le pays des Yncas. Elle n'en retire pas tout le profit qu'elle s'en propoſoit. Le gouvernement y a ſu mettre obſtacle par les monopoles & les taxes qu'il impoſa de tout temps ſur les vices comme ſur les vertus, ſur l'induſtrie & la pareſſe, ſur les bons & les mauvais projets, ſur le droit d'exercer des vexations & la permiſſion de s'y ſouſtraire, ſur la faculté de pouvoir faire exécuter les loix & les privileges, de les enfreindre ou les éluder. Indépendamment des droits exceſſifs mis ſur l'introduction des negres dans le Pérou, il a fallu les recevoir d'un privilege excluſif, d'une main étrangere; les faire arriver à travers des mers immenſes, des climats mal-ſains, ſoutenir la dépenſe de pluſieurs débarquements & embarquements. La néceſſité plus forte que les obſtacles a cependant plus multiplié cette eſpece d'hommes au Pérou qu'au Mexique : les Eſpagnols s'y trouvent auſſi en bien plus grand nombre, & voici pourquoi.

Au temps des premieres conquêtes, lorſque les émigrations étoient les plus fréquentes, le pays des Yncas avoit une plus grande réputation de richeſſe que la nouvelle Eſpagne, & il en vint en

effet pendant long-temps plus de tréſors. La paſſion de les partager devoit y attirer, & y attira réellement un plus grand nombre de Caſtillans. Quoiqu'ils y fuſſent tous ou preſque tous paſſés, avec l'eſpoir de venir jouir dans leur patrie de la fortune qu'ils y auroient faite, ils ſe fixerent la plupart dans la colonie. Ils furent déterminés à ce parti par la douceur du climat, par la ſalubrité de l'air, par la bonté des denrées, avantages que le Mexique n'offroit pas également. Il n'oppoſoit pas non plus les mêmes difficultés au retour, & ne permettoit pas d'eſpérer une auſſi grande indépendance qu'un pays infiniment plus éloigné de la métropole.

Cuſco attira d'abord les conquérans en foule. Ils trouverent une ville immenſe, ſituée à cent dix lieues de la mer dans un terrain fort inégal, & ſur le penchant de pluſieurs collines dont le voiſinage n'offroit pas d'emplacement plus commode. Cette capitale auſſi ancienne que l'empire, n'avoit été d'abord qu'un amas de cabanes, telles qu'on les trouve par-tout parmi les ſauvages; mais elle s'étoit étendue & embellie avec le temps. Aux paliſſades avoient ſuccédé des murs de terre qui avoient été remplacés par des matériaux plus ſolides. Les Péru-

viens ne s'aviſerent jamais à la vérité de faire cuire des briques ni des tuiles, quoiqu'ils en euſſent la matiere ſous leur main ; mais ils exécuterent des choſes moins commodes & plus difficiles. Le ſpectacle des torrens qu'ils voyoient ſe creuſer un lit dans les rochers, leur donna vraiſemblablement l'idée de ſe paſſer de fer pour tailler les pierres les plus dures. Avec des haches de caillou & un frottement opiniâtre, ils parvinrent à les bien équarrir, à les rendre paralleles, de même hauteur, & à les joindre parfaitement ſans aucune apparence de ciment. Mais les cailloux tranchans n'avoient pas autant de priſe & d'activité ſur le bois que ſur la pierre. Ces mêmes hommes qui travailloient le granit, qui foroient l'émeraude, ne ſurent jamais aſſembler une charpente par des mortaiſes, des tenons & des chevilles. Elle ne tenoit aux murailles que par des liens de jonc. Les bâtiments les plus remarquables n'avoient qu'un couvert de paille ſoutenu par des mâts, comme les tentes de nos armées. Ils n'avoient jamais qu'un étage ; ils ne prenoient du jour que par la porte, & on n'y voyoit point cette ſuite de pieces qui forment nos appartements. Ce n'étoit que des

chambres détachées & ſéparées les unes des autres ſans communication.

La magnificence de ce qu'on appelloit les palais du ſouverain, des princes de ſon ſang, des grands de ſon empire, conſiſtoit dans l'abondance des métaux prodigués pour leur ornement. On diſtinguoit ſur-tout le temple du ſoleil, dont les murailles étoient incruſtées ou lambriſſées d'or & d'argent, ornées de diverſes figures, & chargées des idoles de tous les peuples que les Yncas avoient éclairés & ſoumis. Des moines libertins & fainéans ont proſtitué ces riches métaux à d'autres ſuperſtitions; remplacé les préjugés utiles du climat, par des préjugés deſtructeurs; des erreurs naturelles & analogues au génie des habitants, par des dogmes étrangers, abſurdes, ennemis de l'eſprit humain, & contraires à toute ſociété. Par une ſuite de cette fatalité qui bouleverſe l'univers, les mers, la terre, les empires, les nations, & jette ſucceſſivement autour du globe, la lumiere des arts & les ténebres de l'ignorance, tranſplante les hommes & les opinions communes, comme les vents & les courans pouſſent les poiſſons & les herbes marines ſur les côtes, des moines bizarrement faſtueux, énervés à la fois de pareſſe & de volup-

té, dorment inſolemment ſur les cendres des vertueux Yncas, au milieu d'un empire autrefois fortuné ſous ſes légiſlateurs. Cette profanation n'empêche pas que les Péruviens qui déteſtent en général le ſéjour des villes, parce qu'elles ſont habitées par des Eſpagnols, ne ſe fixent volontiers à Cuſco. Ils aiment encore à voir le lieu reſpectable d'où partoient les ſaintes loix qui rendoient heureux leurs ancêtres. Ce ſouvenir leur inſpire de la fierté, & on les trouve moins abrutis ſur ce théatre célebre que dans le reſte de l'empire.

Au Nord de la place étoit une forteresſe dont les ruines cauſent encore de l'étonnement. On ne comprend pas comment, ſans outils de fer & ſans machine, les Péruviens avoient pu tirer de ſi grandes pierres de la carriere, les tranſporter dans les lieux où elles avoient été employées, & les faire arriver à une ſi grande élévation. Les ouvrages intérieurs de cette ſuperbe citadelle ſont preſque entiérement détruits : mais ſes dehors très-bien conſervés feront regretter dans tous les temps qu'un peuple capable de ſi grandes choſes ait été exterminé.

A quatre lieues de cette forteresſe eſt une vallée délicieuſe, où les Yncas & les

grands de l'Empire avoient leurs maiſons de campagnes. Leurs débris ne permettent pas de douter qu'elles n'euſſent de l'étendue & de l'agrément. On y voyoit des bains dont les cuves & les tuyaux étoient d'or ou d'argent ; des jardins remplis d'arbres avec des fleurs d'argent & des fruits d'or, où l'œil trompé prenoit l'art pour la nature ; des champs de mays dont les tiges étoient d'argent & les épis d'or. Si l'imagination n'ajoute rien à la vérité, quelle multitude d'arts & d'inventions le génie des Péruviens avoit créé, avant d'élever les plus riches métaux de la terre à ce degré de ſoupleſſe & de fécondité pour l'imitation ! Ce ſéjour enchanté conſerve ſi bien ſa réputation, que les plus riches habitants de Cuſco croient qu'il manque quelque choſe à leur bonheur, lorſqu'ils ne peuvent pas s'y procurer quelque portion de terre. Les malades y vont ordinairement chercher la ſanté, & il eſt rare qu'ils ne l'y trouvent.

Comme ce n'étoit pas le ſoin de leur conſervation qui occupoit les Eſpagnols dans les premiers temps, ils n'eurent pas plutôt pillé les richeſſes immenſes accumulées à Cuſco depuis quatre ſiecles, qu'ils partirent en grand nombre en 1534 ſous les ordres de Sébaſtien de

Belalcazar pour la ruine de Quito. Les autres villes de l'empire furent parcourues avec le même eſprit de ravage ; & par-tout les citoyens & les temples furent dépouillés.

Ceux des conquérans qui ne ſe fixerent pas dans les établiſſements qu'ils trouvoient formés, bâtirent des villes ſur les côtes. Il n'y en avoit point. La ſtérilité du ſol n'avoit pas permis aux Péruviens de s'y multiplier beaucoup ; & ils n'avoient pas été invités à y venir du fond des terres, parce qu'ils naviguoient fort peu. Paita, Truxillo, Callao, Piſco, Arica furent les rades que les Eſpagnols jugerent les plus convenables pour les communications qu'ils vouloient avoir entr'eux & avec la métropole. Ces nouvelles cités proſpérerent en raiſon de leur poſition.

Celles qu'on éleva depuis dans l'intérieur du pays ne furent point placées dans les contrées qui offroient un terroir fertile, des moiſſons abondantes, des pâturages excellens, un climat doux & ſain, toutes les commodités de la vie. Ces lieux ſi bien cultivés juſqu'alors par des peuples nombreux & floriſſans, n'attirerent pas un ſeul regard. Bientôt ils ne préſenterent que le tableau déplorable d'un déſert affreux, & cette confuſion

ſion plus triſte & plus hideuſe que ne devoit l'être l'aſpect ſauvage de la terre avant l'origine des ſociétés. Le voyageur conduit par le haſard ou la curioſité dans ces plaines déſolées, douta d'abord d'une ancienne proſpérité que tant de ruines atteſtoient à ſes yeux. Son cœur ſe refuſoit à l'idée des crimes & des horreurs dont il voyoit les traces dans les reſtes de la dévaſtation ; mais il ne put s'empêcher d'en abhorrer les barbares & ſanguinaires auteurs, en ſongeant que ce n'étoit pas même aux cruelles illuſions de la gloire, au fanatiſme des conquêtes, mais à la ſtupide & vile cupidité de l'argent, qu'on avoit ſacrifié tant de richeſſes plus réelles, une ſi grande population.

Cette ſoif inſatiable de l'or, ſans égard aux ſubſiſtances, à la ſûreté, à la politique, décida ſeul de l'emplacement des établiſſements nouveaux. Quelques-uns ſe ſont ſoutenus. Pluſieurs ſont tombés ; il s'en eſt formé d'autres. Tous ont ſuivi la découverte, la progreſſion, la décadence ; pour tout dire, le ſort des mines auxquels ils étoient ſubordonnés.

On s'égara moins dans les moyens de ſe procurer des vivres. Les naturels du pays n'avoient guere vécu juſqu'alors que de mays, de fruits, & de légumes

où il n'entroit d'autre aſſaiſonnement que du ſel & du piment. Leurs liqueurs compoſées de différentes racines étoient plus variées. La Chicha étoit la plus commune. C'eſt du Mays trempé dans l'eau & retiré du vaſe, lorſqu'il commence à pouſſer ſon germe. On le fait ſécher au ſoleil, puis un peu rôtir, & enfin moudre. La farine bien pêtrie eſt miſe avec de l'eau dans de grandes cruches. La fermentation ne ſe fait pas attendre plus de deux ou trois jours, & ne doit pas durer plus long-temps. Le grand inconvénient de cette boiſſon qui priſe avec peu de modération, enivre ſûrement, eſt de ne pouvoir pas ſe conſerver plus de huit jours ſans s'aigrir. Son goût eſt agréable, & reſſemble aſſez à celui du cidre. Elle eſt rafraîchiſſante, elle eſt nourriſſante, elle eſt apéritive. On lui attribue l'avantage qu'ont les Indiens de n'être jamais ſujets à des ſuppreſſions d'urine.

Les conquérans ne s'accommoderent ni des boiſſons, ni de la nourriture du peuple vaincu. Ils firent venir de l'ancien monde des ceps de vigne, qui ſe multiplierent bientôt aſſez dans les ſables de la côte à Ica, à Piſco, à Naſca, à Moquequa, à Truxillo pour fournir les vins & les eaux de vie néceſſaires à

la colonie. Les oliviers réuſſirent encore mieux, & donnerent une grande abondance d'huiles fort ſupérieures à celles de la métropole. Les autres fruits furent tranſplantés avec le même ſuccès. Le ſucre réuſſit en particulier ſi bien, qu'il n'y en a point dans l'univers qu'on puiſſe comparer à celui qui croît dans ces lieux où il ne pleut jamais. L'intérieur du pays cultiva le froment & l'orge ; & on vit bientôt au pied des montagnes tous nos quadrupedes naturaliſés.

C'étoit un grand pas de fait, mais il en reſtoit un plus grand à faire. Après avoir pourvu à une ſubſiſtance meilleure & plus variée, les Eſpagnols voulurent avoir un habillement plus commode & plus agréable que celui des Péruviens. C'étoit pourtant le peuple de l'Amérique le mieux vêtu. Il devoit cette ſupériorité à l'avantage qu'il avoit d'avoir ſeul des animaux domeſtiques qui lui ſervoient à cet uſage, le Lama & le Paco. Le Lama eſt un animal haut de quatre pieds, & long de cinq ou ſix ; mais le cou ſeul occupe la moitié de cette longueur. Il a la tête bien faite, avec des grands yeux, un muſeau allongé, & les levres épaiſſes. Sa bouche n'a point de dents inciſives à la mâchoire ſupérieure. Il a les pieds fourchus com-

me le bœuf ; mais aidés d'un éperon en arriere qui lui ſert à s'accrocher dans les endroits eſcarpés où il aime à grimper. Une laine courte ſur le dos, mais longue ſur les flancs & ſous le ventre, fait partie de ſon utilité. Le mâle a cela de ſingulier, que par la conformation & la poſition de ſon membre, il piſſe en arriere. Quoique très-laſcif, il s'accouple avec peine. En vain la femelle qui ſe proſterne pour le recevoir l'invite par ſes ſoupirs ; ils ſont quelquefois un jour entier à gémir, à gronder, ſans pouvoir jouir, ſi l'homme ne les aide à remplir le vœu de la nature. Ainſi pluſieurs de nos animaux domeſtiques enchaînés, domtés, forcés, & contraints dans les mouvements & les ſenſations le plus libres, perdent en de vains efforts dans des étables, les germes de leur reproduction, quand on ne ſupplée pas par les ſoins & les ſecours d'une attention économique à la liberté qu'on leur a ôtée. Les femelles du Lama n'ont que deux mamelles, jamais plus de deux petits, & communément un ſeul qui ſuit la mere en naiſſant. Son accroiſſement eſt prompt, & ſa vie aſſez courte. A trois ans il ſe reproduit, conſerve ſa vigueur juſqu'à douze, puis dépérit juſqu'à quinze, uſé par le travail.

On emploie les lamas comme les mulets, à tranſporter ſur le dos des charges qui vont depuis le poids de cent cinquante livres, juſqu'à deux cents cinquante. Ils marchent lentement, d'un pas grave & ferme, mais aſſuré, faiſant quatre ou cinq lieues par jour dans des pays impraticables pour les autres animaux, deſcendant des ravines & graviſſant les rochers, où les hommes ne peuvent les ſuivre. Après quatre ou cinq jours de marche, ils prennent d'eux-mêmes un repos de vingt-quatre heures.

La nature les a faits pour les hommes du climat où ils naiſſent, doux & flegmatiques, meſurés & prudens comme les Américains. Pour s'arrêter, ils plient les genoux & baiſſent le corps, avec la précaution de ne pas déranger leur charge. Au coup de ſifflet de leur conducteur, ils ſe relevent avec la même attention & marchent. Ils broutent en chemin l'herbe qu'ils rencontrent, & ruminent la nuit, même en dormant, appuyés ſur la poitrine & les pieds repliés ſous le ventre. Le jeûne ni le travail ne les rebutent point, tandis qu'ils ont des forces; mais quand ils ſont excédés ou qu'ils ſuccombent ſous le faix, il eſt inutile de les harceler & de les frapper:

ils s'obſtinent juſqu'à ſe tuer, ſe frappant la tête à droite & à gauche contre terre. Jamais ils ne ſe défendent des pieds ni des dents ; & dans la fureur de l'indignation, ils ſe contentent de cracher à la face de ceux qui les inſultent, une eſpece de ſalive que la colere rend âcre & mordicante au point de faire des ampoules ſur la peau.

Le paco eſt au lama, ce que l'âne eſt au cheval, une eſpece ſuccurſale, plus petite avec des jambes plus courtes, un muffle plus ramaſſé, mais du même naturel, des mêmes mœurs, du même tempérament que le lama ; fait comme lui à porter des fardeaux, mais plus obſtiné dans ſes caprices, peut-être parce qu'il eſt plus foible.

Les lamas & les pacos ſont d'autant plus utiles à l'homme que leur ſervice ne lui coûte rien. Leur fourrure épaiſſe leur tient lieu de bât, le peu d'herbe qu'ils trouvent en marchant ſuffit à les nourrir, & leur fournit une ſalive abondante & fraîche qui les diſpenſe de boire.

Parmi les lamas il y en a d'une eſpece ſauvage qu'on nomme guanacos, plus forts, plus vifs & plus légers que les lamas domeſtiques, courant comme les cerfs, grimpant comme les chamois,

couverts d'une laine courte & de couleur fauve. Quoique libres, ils aiment à ſe raſſembler en troupe quelquefois de deux ou trois cents. S'ils voient un homme, ils le regardent d'abord d'un air plus étonné que curieux. Enſuite ſoufflant des narines & henniſſant, ils courent tous enſemble au ſommet des montagnes. Ces animaux cherchent le nord, voyagent dans les glaces, ſéjournent un peu au deſſus des neiges, craignant la chaleur des terres baſſes, vigoureux & nombreux dans les Sierras, qui ſont les hauteurs des Cordillieres; chétifs & rares dans les landes qui ſont au bas des montagnes. Quand on en fait la chaſſe pour avoir leur toiſon, s'ils gagnent leurs rochers, les chaſſeurs ni les chiens ne peuvent les atteindre.

Les vigognes, eſpece ſauvage de pacos, aiment encore plus la hauteur des montagnes, la neige & la glace. Elles ont une laine plus longue, plus touffue, & beaucoup plus fine que celle des guanacos. Elle eſt d'une couleur de roſe ſeche, & tellement fixée par la nature, qu'elle ne peut s'altérer dans les mains qui mettent la laine en œuvre. Ces animaux ſont ſi timides, que la frayeur même les livre au chaſſeur. Les hommes les entourent & les pouſſent dans

des défilés, à l'iſſue deſquels on a ſuſpendu des morceaux de drap ou de linge ſur des cordes élevées de trois ou quatre pieds. Ces lambeaux, agités par le vent, leur font tant de peur qu'elles reſtent attroupées & ſerrées l'un contre l'autre, ſe laiſſant tuer plutôt que de s'enfuir. Mais s'il ſe trouve parmi les vigognes quelque guanaco, qui, plus hardi, ſaute par deſſus les cordes, elles le ſuivent & s'échappent.

Tous ces animaux appartiennent tellement à l'Amérique méridionale, & ſur-tout aux plus hautes Cordillieres, qu'on n'en voit jamais du côté du Mexique, où ces montagnes s'abaiſſent conſidérablement. On a tenté de les naturaliſer. Les Eſpagnols ſans penſer que ces animaux, au Pérou même, cherchoient le froid, les ont tranſportés dans les plaines brûlantes de l'Andalouſie. Ces eſpeces auroient peut-être réuſſi au pied des Alpes ou des Pyrénées. Cette conjecture de M. de Buffon, à qui nous devons tant de conſidérations utiles & profondes ſur les animaux, eſt digne de l'attention des hommes d'état, que la philoſophie doit éclairer dans toutes leurs démarches.

La chair des Lamas eſt bonne à manger quand ils ſont jeunes. La peau des

vieux ſert aux Indiens de chauſſure, aux Eſpagnols pour des harnais. Les guanacos peuvent auſſi ſe manger ; mais les vigogues ne ſont recherchées que pour leur toiſon, & pour les bézoards qu'elles produiſent.

En général, la laine des lamas, des pacos, des guanacos, des vigognes, étoit utilement employée par les Péruviens avant la conquête. Cuſco en fabriquoit pour l'uſage de la cour des tapiſſeries où on voyoit des fleurs, des oiſeaux, des arbres aſſez bien imités. Elle ſervoit ailleurs à faire des mantes qui couvroient tout le corps par deſſus une chemiſe de coton. On les retrouſſoit pour avoir les bras libres. Les grands les attachoient avec des agraffes d'or & d'argent ; leurs femmes avec des épingles de ces mêmes métaux ornées d'émeraudes, & le peuple avec des épines. Les mantes des gens conſidérables dans les pays chauds étoient de toile de coton aſſez fine & teinte de pluſieurs couleurs. Les gens du commun ſous le même climat, n'avoient pour tout vêtement qu'une ceinture tiſſue de filements d'écorces d'arbre, qui couvroit dans les hommes & dans les femmes, ce que la pudeur défend de montrer.

Après la conquête, on obligea tous

les Indiens à s'habiller. Comme l'oppreſſion ſous laquelle ils gémiſſoient ne leur permettoit pas de ſuivre leur ancienne induſtrie, ils eurent recours à de mauvais draps d'Europe qu'on leur faiſoit payer fort cher. Lorſque l'or & l'argent qui avoient échappé à la rapacité des conquérants eurent été épuiſés, on penſa à rétablir les manufactures nationales. Elles furent interdites quelque temps après, à cauſe du vuide qu'elles occaſionnoient dans les exportations de la métropole. L'impoſſibilité où ſe trouverent les Péruviens d'acheter des étoffes étrangeres, & de payer leur tribut, fit conſentir au bout de dix ans à leur renouvellement. Elles n'ont pas diſcontinué depuis, & ſe ſont perfectionnées, autant qu'une tyrannie continuelle a pu le permettre.

On fabrique à Cuſco & ſur ſon territoire avec de la laine de vigogne, des bas, des mouchoirs de poche, des écharpes pour couvrir le cou & l'eſtomac dans les pays froids. Ces ouvrages ſeroient plus multipliés ſi l'eſprit de deſtruction n'avoit pas porté ſur les animaux comme ſur les hommes. La même laine mêlée avec la laine extrêmement dégénérée de l'Europe, ſert à faire des tapis & d'aſſez beaux draps. Les matieres inférieures

ſont employées en couvertures de cheval qui ſervent ſouvent de lit aux voyageurs. On en fait ailleurs des ſerges, des droguets, toutes ſortes de draps groſſiers.

Cependant les grandes manufactures ſont dans la province de Quito. On y fabrique une quantité prodigieuſe de chapeaux, de draps communs, d'étamines & de bayettes. Elle a dû cet avantage à la perte de ſes mines que leur médiocrité a fait abandonner, & au bas prix de ſes denrées qui ſont d'une abondance extrême. Indépendamment de ſa conſommation, ſon induſtrie lui produiſoit autrefois annuellement un million de piaſtres. Avec ce ſecours, elle payoit les vins, les eaux de vie, les huiles, qu'il ne lui a jamais été permis de cultiver; le poiſſon ſec & ſalé qui lui venoit des côtes; le ſavon qui ſe fait à Truxillo avec la graiſſe des chevres, qui s'y ſont extrêmement multipliées; le fer néceſſaire à ſon agriculture; tous les objets de luxe que lui fourniſſoit l'ancien monde. Ce commerce eſt diminué de plus de la moitié. Dans tous les temps, on avoit eu l'ambition de s'habiller de draps d'Europe, connus dans toute l'Amérique ſous le nom de draps de Caſtille. Cette fantaiſie

eſt devenue plus générale depuis que les vaiſſeaux de regiſtre ont remplacé les galions La facilité d'avoir continuellement de ces étoffes, & de les avoir à meilleur marché, a fait tomber celles de Quito, qui s'eſt trouvé inſenſiblement dans une miſere extrême.

Il s'eſt vu forcé par ſes malheurs de renoncer à la conſommation des manufactures de luxe établies à Arequipa, à Cuſco & à Lima. On fabrique dans ces trois villes une grande abondance de bijoux d'or, de vaiſſelle pour les particuliers, d'argenterie pour les égliſes. Tous ces ouvrages ſont groſſiérement travaillés, & mêlés de beaucoup de cuivre. On ne trouve guere plus de goût dans les galons, dans les broderies qui ſortent des mêmes attelliers. Il n'en eſt pas ainſi tout-à-fait des dentelles qui, mêlées avec celles de l'Europe ont aſſez d'éclat. Cette induſtrie eſt communément entre les mains des religieuſes, qui y occupent les jeunes Péruviennes, les jeunes Métiſſes des villes, qui avant de ſe marier, paſſent la plupart quelques années dans le cloître.

D'autres mains s'exercent à peindre, à dorer des cuirs pour les appartements, à faire avec de l'ivoire & du bois des morceaux de marqueterie & de ſculp-

tre, à tracer des figures sur du marbre trouvé à Guenca ou sur des toiles de lin apportées d'Europe. Ces différents ouvrages, qui sortent presque tous de Cusco, servent à l'ornement des maisons, des palais, des temples. Le dessein n'en est pas mauvais, mais les couleurs manquent de variété & ne sont pas durables. Si les Indiens qui n'inventent rien, mais qui savent imiter, avoient des maîtres habiles, d'excellents modeles, on en auroit fait au moins de bons copistes. Il fut porté à Rome sur la fin du dernier siecle, des ouvrages d'un peintre Péruvien nommé Michel de Saint-Jacques, où les connoisseurs trouverent du génie.

Ces détails intéresseront ceux de nos lecteurs, à qui nous aurons eu le bonheur d'inspirer quelque amour pour un des meilleurs peuples qu'il y ait jamais eu, quelque estime pour une des plus belles institutions qui aient honoré l'espece humaine. Ceux qui n'ont pas dans le cœur cette bienveillance universelle, qui embrasse toutes les nations & tous les âges, ont éprouvé d'autres sentiments. Accoutumés à ne voir dans le Pérou que le produit de ses mines, ils doivent regarder comme très-frivole tout ce qui n'a pas un rapport direct, avec leur

avidité. Elle diminueroit, elle ceſſeroit peut-être, s'ils vouloient ſe retracer ſouvent ce qu'elle a coûté de crimes & de barbaries.

Sans connoître l'uſage des monnoies, les Péruviens connoiſſoient l'uſage de l'argent & de l'or. On en faiſoit des vaſes, des meubles, & de la vaiſſelle; des figures placées dans des niches qui repréſentoient des hommes & des animaux; de bas reliefs qui imitoient ſi parfaitement les herbes & les plantes, celles ſur-tout qui croiſſent ſur les murailles, qu'elles ſembloient y avoir pris naiſſance. On les réduiſoit même en petits grains, plus fins que la ſemence de perle, pour en couvrir les habillements deſtinés aux jours de cérémonie. Indépendamment de ce que les torrens & le haſard procuroient de ces métaux, on avoit ouvert quelques mines qui avoient peu de profondeur. Les Eſpagnols ne nous ont point tranſmis la maniere dont ces riches productions étoient tirées du ſein de la terre. Leur orgueil qui nous a dérobé tant de connoiſſances précieuſes, leur fit croire ſans doute, qu'il n'y avoit rien dans les inventions d'un peuple qu'ils appelloient barbare, qui méritât d'être conſervé.

Cette indifférence pour la maniere

dont les Péruviens exploitoient leurs mines, ne s'étendit pas aux mines mêmes. Les conquérants en ouvrirent de tous les côtés. Celles d'or tentèrent d'abord la cupidité du plus grand nombre. Des expériences funeſtes en dégoûterent ceux que la paſſion n'aveugloit pas. Ils virent clairement que pour quelques fortunes énormes que ce genre d'induſtrie élevoit, il en détruiſoit un très-grand nombre de médiocres. Ces mines tomberent dans un tel diſcrédit, que, pour qu'on ne les abandonnât pas, le gouvernement ſe vit forcé de ſe réduire au vingtieme de leur produit, au lieu du cinquieme qu'il recevoit d'abord.

Les mines d'argent furent plus communes, plus égales & plus riches. Il y en eut même d'une eſpece ſinguliere qu'on n'a jamais vu ailleurs. Vers les côtes de la mer, on trouve dans les ſables de grands morceaux de ce métal. La phyſique, qui ne penſe pas qu'ils aient pu s'y former, a eu recours aux tremblements de terre, ſi ordinaires dans cette partie de l'Amérique, pour expliquer ce phénomene. Selon ſes conjectures, les feux ſouterrains qui occaſionnent ce grand accident de la nature, ont aſſez d'activité pour fondre des métaux qui ſe rencontrent dans leurs foyers,

& pour communiquer à la matiere liquifiée une chaleur qui puiſſe durer long-temps. Les métaux ainſi fondus doivent néceſſairement couler, & s'inſinuant dans les plus grandes cavités de la terre, continuer à courir, juſqu'à ce que s'étant refroidis, ils ſe condenſent & reprennent leur premiere conſiſtance conjointement avec les corps étrangers qu'ils ont rencontrés.

Il y a beaucoup d'autres mines infiniment plus importantes. On les trouve dans les rochers & ſur les montagnes. Pluſieurs donnent de fauſſes eſpérances. Telle fut en particulier celle d'Acuntaya, découverte en 1713. Ce n'étoit qu'une croute d'argent preſque maſſif, qui rendit d'abord pluſieurs millions, mais qui fut bientôt épuiſée.

D'autres, qui avoient plus de profondeur, ont été également abandonnées. Leur produit, quoique égal à celui des premiers temps, ne ſuffiſoit plus pour ſoutenir les dépenſes d'exploitation, devenues tous les jours plus conſidérables. Les mines de Quito, du Cuſco, d'Arequipa, ont éprouvé cette révolution, que le temps réſerve à beaucoup d'autres encore.

Il en eſt un grand nombre de très-riches dont les eaux ſe ſont emparées.

La diſpoſition du terrain, qui du ſommet des Cordillieres va toujours en pente juſqu'à la mer du Sud, a dû rendre ces événements plus communs au Pérou qu'ailleurs. Cet inconvénient, qu'avec plus de ſoin & d'intelligence on auroit pû ſouvent prévenir ou diminuer, a été réparé dans quelques circonſtances. Un ſeul exemple ſuffira pour montrer qu'on peut lutter contre l'avarice de la nature, quand elle nous cache ou nous retire ſes tréſors.

Joſeph Salcedo avoit découvert vers l'an 1660, non loin de la ville de Puno, la mine de Laycacona. Elle étoit ſi abondante qu'on coupoit ſouvent l'argent au ciſeau. La proſpérité, qui eſt le poiſon des petites ames, avoit ſi fort élevé celle du propriétaire de tant de richeſſes, qu'il permettoit à tous les Eſpagnols qui venoient chercher fortune dans cette partie du nouveau monde, de travailler quelques jours, pour leur compte, ſans peſer ni meſurer le don qu'il leur faiſoit. Cette généroſité attira autour de lui une infinité de gens que leur avidité brouilla. L'argent leur mit les armes à la main; ils ſe chargerent, & leur bienfaiteur qui n'avoit négligé aucun moyen de prévenir & d'étouffer leurs diviſions ſanglantes, fut pendu

comme en étant auteur. Pendant qu'il étoit encore en priſon, l'eau gagna ſa mine. La ſuperſtition fit bientôt imaginer que c'étoit en punition de l'attentat commis contre lui. On reſpecta long-temps cette idée de la vengeance céleſte. Mais enfin, en 1740, Diego de Baena s'aſſocia avec d'autres perſonnes opulentes, pour détourner les ſources qui avoient noyé tant de tréſors. Les travaux qu'exigeoit cette entrepriſe difficile, n'ont été finis qu'en 1754. La mine rend autant aujourd'hui que dans ſa nouveauté. On en connoît de plus riches encore qui n'ont éprouvé aucune révolution, celle de Potoſi en particulier.

Tous ceux qui ont étudié l'hiſtoire du Pérou, ſont inſtruits que lorſque les Eſpagnols eurent ſubjugué l'eſpace immenſe, qui s'étend depuis Tumbez juſqu'à Cuſco, ils tournerent leur ambition vers les parties les plus éloignées de l'empire. Gonzale Pizarre, s'avança en 1538 juſqu'à los Charcas, qu'il ne réduiſit qu'après avoir éprouvé une aſſez grande réſiſtance. Cette vaſte contrée où étoit ſituée la mine de Porco que les Yncas faiſoient exploiter, acquit une nouvelle & plus grande célébrité, après

que la mine de Potoſi y eût été découverte.

Un Indien nommé Hualpa, qui en 1545, pourſuivoit des chevreuils ſaiſit pour eſcalader des rocs eſcarpés, un arbriſſeau dont les racines ſe détacherent, & laiſſerent appercevoir un lingot d'argent. L'Indien s'en ſervit pour ſes uſages, & ne manqua pas de retourner à ſon tréſor toutes les fois que ſes beſoins ou ſes deſirs l'en ſollicitoient. Le changement arrivé dans ſa fortune fut remarqué par ſon compatriote Guanca, auquel il avoua ſon ſecret. Les deux amis ne ſurent pas jouir de leur tréſor. Ils ſe brouillerent. L'indiſcret confident découvrit tout à ſon maître Villareol, Eſpagnol établi dans le voiſinage. La mine fut reconnue & exploitée.

Cette premiere mine fut appellée la *découvreuſe*, parce qu'elle fut l'occaſion de toutes les richeſſes qui ſe découvrirent dans la ſuite. Bientôt après on en trouva nne ſeconde, à laquelle on donna le nom de mine de l'*étain*; enſuite une troiſieme, qui fut ſurnommée la *riche*; & enfin une quatrieme, qui fut appellée *mendicta*. Il y en a beaucoup d'autres moins conſidérables. Les principales ſont dans la partie ſeptentrionale de la

montagne, & leur direction eſt du nord au ſud. Les plus habiles gens du Pérou ont obſervé que c'eſt en général la *direction* des mines les plus riches.

Le bruit de ce qui ſe paſſoit au Potoſi ne tarda pas à ſe répandre; & bientôt il ſe forma au bas de la montagne une ville compoſée de ſoixante mille Indiens & de dix mille Eſpagnols. La ſtérilité du terroir ne retarda pas d'un inſtant la population. Les grains, les fruits, les troupeaux, les étoffes de l'Amérique, le luxe de l'Europe, y arrivoient de toutes parts. L'induſtrie, qui ſuit par-tout le cours de l'argent, ne pouvoit mieux le trouver qu'à ſa ſource. Il eſt prouvé qu'en 1638 il étoit ſorti par an de ces mines, quatre millions deux cents cinquante-cinq mille quarante-trois piaſtres, ſans compter ce qui n'avoit pas été enrégiſtré, & qui s'étoit écoulé en fraude. Les produits ont ſi fort diminué depuis ce temps-là, que la monnoie ne bat plus que la huitieme partie de ce qu'elle fabriquoit autrefois.

La mine de Potoſi, & toutes les mines de l'Amérique méridionale, emploient, pour purifier leur or & leur argent, le mercure que leur fournit celle de Guançavelica. Le mercure ſe trouve en deux états différens dans le ſein de la

terre, où il eſt tout pur & ſous la forme fluide qui lui eſt propre, & alors on le nomme *mercure vierge*, parce qu'il n'a point éprouvé l'action du feu pour être tiré de ſa mine : ou bien il ſe trouve combiné avec le ſouffre, & alors il forme une ſubſtance d'un rouge plus ou moins vif que l'on nomme *Cinabre.*

Juſqu'à la mine de mercure vierge, découverte dans les derniers temps à Montpellier ſous les édifices de la ville même, & que pour cette raiſon on n'exploitera vraiſemblablement jamais, il n'y en avoit pas d'autres bien connues en Europe que celles d'Ydria dans la Carniole. Elles ſont dans une vallée au pied des hautes montagnes, appellées par les Romains *Alpes Juliæ.* Le haſard les fit découvrir en 1497. Leur profondeur eſt d'environ neuf cents pieds. On y deſcend par des puits comme dans toutes les autres mines. Il y a ſous terre une infinité de galeries, dont quelques-unes ſont ſi baſſes, que l'on eſt obligé de ſe courber pour pouvoir y paſſer ; & il y a des endroits où il fait ſi chaud que pour peu qu'on s'y arrête, on eſt dans une ſueur très-abondante. C'eſt de ces ſouterrains que l'on tire le mercure. Quelques pierres en ſont tellement remplies que lorſqu'on les briſe, cette ſubſtance en ſort

ſous la forme de globules ou de gouttes. On le trouve auſſi dans une eſpece d'argille. Quelquefois même l'on voit ce mercure couler en forme de pluie, & ſuinter ſi copieuſement au travers des rochers qui forment les voûtes des ſouterrains, qu'un homme en a ſouvent recueilli juſqu'à trente ſix livres en un jour.

Il y a quelques hommes paſſionnés pour le merveilleux, qui préferent ce mercure à l'autre. C'eſt un préjugé. L'expérience prouve que le meilleur mercure qu'on puiſſe employer, & dans la pharmacie & dans la métallurgie, eſt celui qui a été tiré du cinabre. Pour ſéparer la combinaiſon faite par la nature du ſouffre & du mercure, deux matieres volatiles, il faut avoir néceſſairement recours à l'action du feu & y joindre un intermede. C'eſt, ou de la limaille de fer, ou du cuivre, ou du regule d'antimoine, ou de la chaux, ou du ſel Alkali fixe. On tire cette derniere eſpece de mercure, de Hongrie, d'Eſclavonie, de Bohême, de la Carinthie, du Frioul, de la Normandie; ſur-tout d'Almaden en Eſpagne, mine célebre du temps même des Romains, & qui partage depuis peu le ſervice des colo-

nies Eſpagnoles, avec celle de Guançavelica.

L'opinion commune veut que cette derniere mine ait été découverte en 1564. Le commerce du mercure étoit alors encore libre. Il devint excluſif en 1571. A cette époque, toutes les mines de mercure furent fermées, & on ſe borna à exploiter celle de Guançavelica, dont le roi ſe réſerva la propriété. On ne s'apperçoit pas qu'elle diminue.

Cette mine eſt creuſée dans une montagne fort vaſte, à ſoixante lieues de Lima. On voit dans ſes abymes, des rues, des places, une chapelle où l'on célebre les myſteres de la religion tous les jours de fête. Des milliers de flambeaux l'éclairent.

La terre qui contient le vif-argent de cette mine, eſt, dit un voyageur célebre, d'un rouge blanchâtre comme de la brique mal cuite. On la concaſſe, & on la met dans un fourneau de terre dont le chapiteau eſt une voûte en cul de four un peu ſphéroïde. Elle eſt étendue ſur une grille de fer recouverte de terre, ſous laquelle on entretient un petit feu avec de l'herbe *icho*, qui eſt plus propre à cette opération que toute autre matiere combuſtible, & que pour cette raiſon il eſt défendu de couper à

vingt lieues à la ronde. La chaleur qui perce cette terre échauffe tellement le minéral concaſſé, que le vif-argent en ſort volatiliſé en fumée. Mais comme le chapiteau eſt exactement bouché, elle ne trouve d'iſſue que par un petit trou qui communique à une ſuite de cucurbites de terre rondes, & emboitées par le cou les unes dans les autres. Là, cette fumée circule & ſe condenſe par le moyen du peu d'eau qui eſt au fond de chaque cucurbite. Le vif-argent tombe alors en liqueur bien formée. Il s'en forme moins dans les premieres que dans les dernieres. Les unes & les autres s'échaufferoient aſſez pour caſſer, ſi on n'avoit l'attention de les rafraîchir extérieurement avec de l'eau.

Des particuliers exploitent à leurs frais la mine. Ils ſont obligés de livrer au gouvernement à un prix convenu tout le mercure qu'ils en tirent. Dès qu'on a la proviſion que les beſoins d'un an exigent, les travaux ſont ſuſpendus. Une partie du mercure ſe vend ſur les lieux; le reſte eſt envoyé dans les magaſins royaux de tout le Pérou, qui le diſtribuent au même prix qu'il eſt vendu dans le Mexique. Cet arrangement, qui a fait tomber beaucoup de mines, & qui a empêché que d'autres ne s'ouvriſſent,

s'ouvriſſent, eſt inexcuſable dans le ſyſtême Eſpagnol. La cour de Madrid mérite les mêmes reproches qu'on feroit ailleurs à un miniſtre aſſez aveugle pour mettre des impôts ſur les inſtruments de labourage.

La mine de Guançavelica, qui communique généralement des mouvemens convulſifs à ceux qui y travaillent, & les autres mines, qui ne ſont guere moins mal-ſaines, ſont toutes exploitées par des Péruviens. Ces infortunés, victimes d'une avidité inſatiable, ſont entaſſés nus dans des abymes, la plupart profonds, tous extrêmement froids. La tyrannie a imaginé ce rafinement de cruauté, pour qu'il fût impoſſible de rien ſouſtraire à ſon inquiéte vigilance. S'il ſe trouve quelques malheureux qui ſurvivent long-temps à tant de barbaries, c'eſt l'uſage du coca qui les conſerve.

Le coca eſt un arbriſſeau qui ne s'éleve guere que de trois à quatre pieds. Son fruit, dont les grains ſecs ſervoient autrefois de monnoie au peuple, comme le cacao aux Mexicains, eſt diſpoſé en grappes. Il eſt rouge lorſqu'il commence à mûrir, & noir lorſqu'il a atteint ſa maturité. La feuille molle, d'un verd pâle, & aſſez ſemblable à celle

du myrte, fait les délices des Péruviens. Ils la mâchent après l'avoir mêlée avec une terre blanche qu'ils nomment *mambi*; & quand elle ne rend plus de jus, ils la rejettent. Elle leur tient lieu de nourriture; elle fortifie leur eſtomac; elle ſoutient leur courage. Si ceux qui ſont enterrés dans les mines en manquent, ils ceſſent de travailler, quelques moyens qu'on emploie pour les y forcer. Auſſi leurs oppreſſeurs leur en fourniſſent-ils tant qu'ils veulent, en rabattant ſon prix ſur leur ſalaire journalier. Les environs de Cuſco fourniſſent le meilleur coca.

Cette plante, les autres productions du pays, tous les frnits de l'induſtrie, ſe répandent dans l'empire par trois voies différentes. Les villes ſituées ſur la côte ſont approviſionnées par des bâtiments convenables à ces mers toujours paiſibles. Une multitude innombrable de mulets tirés du Tucuman, ſervent aux liaiſons qu'ont entr'elles pluſieurs provinces. La plus grande circulation ſe fait par le Guayaquil, la ſeule riviere navigable que la nature ait accordée au Pérou.

Sur ce fleuve, qui prend ſa ſource dans les Cordillieres, les Eſpagnols bâtirent au temps de la conquête une

ville assez considérable à six lieues de la mer, & à deux degrés onze minutes vingt-une secondes de latitude australe. Trois forts nouvellement élevés, & défendus seulement par une garde bourgeoise, la protegent. Ils sont composés de grosses pieces de bois, disposées en maniere de palissades. La nature du bois qui est à l'épreuve de l'eau convient à l'humidité du sol.

Le territoire de Guayaquil offre une laine singuliere. L'arbre appellé *ceïbo* qui la produit, est haut & touffu. Son tronc est droit, ses feuilles sont rondes & médiocres. Elles environnent une petite fleur, dans laquelle se forme un cocon d'environ deux pouces de long sur un pouce de diametre. Dès que ce cocon est mûr & sec, il s'ouvre & laisse voir un flocon de laine un peu rouge, plus fine que le coton & presque autant que la soie. Cette finesse a fait désespérer jusqu'ici de la filer, & on s'est borné à l'employer dans les couchers. Mille expériences toutes heureuses, n'ont pas encore dissipé le préjugé où sont une infinité de gens, que cette laine est trop froide pour être saine.

On trouve sur cette côte, aussi-bien que sur celle de Guatimala, les limaçons

qui donnent cette pourpre ſi célébrée par les anciens, & que les modernes ont cru perdue. La coquille qui les renferme eſt attachée à des rochers que la mer baigne. Elle a le volume d'une groſſe noix. On peut extraire la liqueur de cet animal de deux manieres. Les uns le tuent après l'avoir tiré de ſa coquille, le preſſent avec un couteau depuis la tête juſqu'à la queue, ſéparent du corps la partie où s'eſt amaſſée la liqueur, & jettent le reſte. Quand cette manœuvre répétée ſur quelques limaçons a donné une certaine quantité de liqueur, on y plonge le fil qu'on veut teindre, & l'opération eſt faite. La couleur d'abord blanc de lait devient enſuite verre, & n'eſt pourpre que lorſque le fil eſt ſec. Ceux qui n'aiment pas cette méthode tirent en partie l'animal de ſa coquille, & en le comprimant, lui font rendre une liqueur qui teint. On répete juſqu'à quatre fois en différents temps, mais toujours moins utilement, cette opération. Si l'on continue l'animal meurt à force de perdre ce qui fait le principe de ſa vie, & qu'il n'a plus la force de renouveller. On ne connoît point de couleur qu'on puiſſe comparer à celle dont nous parlons, ni pour l'éclat, ni pour la vivacité, ni pour la durée. Elle

réuſſit mieux avec le coton qu'avec la laine, le lin ou la ſoie.

Outre ces objets de curioſité, Guayaquil fournit à l'intérieur de l'empire des bœufs, des mulets, du ſel, du poiſſon ſalé ; une grande quantité de cacao de médiocre qualité à l'Europe, à la nouvelle Eſpagne, & le peu qui s'en conſomme au Pérou, où on préfere généralement le punche & l'herbe du Paragay. C'eſt le chantier univerſel de la mer du Sud, & il pourroit le devenir en partie de la métropole. On ne connoît point de contrée ſur la terre qui offre ni d'auſſi beaux ni autant de bois de conſtruction & de mâture. Le chanvre & le goudron qui lui manquent lui ſeroient aiſément fournis par le Chili & le Guatimala.

Mais ce qui rend Guayaquil plus conſidérable encore, c'eſt l'avantage qu'il a d'être l'entrepôt néceſſaire, & le lieu de communication des montagnes du Pérou, avec ſes vallées, avec Panama, avec le Mexique. Toutes les marchandiſes que ces pays échangent paſſent par les mains de ſes négociants. Les plus gros vaiſſeaux s'arrêtent au port de l'iſle de Puna placée à l'entrée du golfe, les autres remontent environ quarante lieues dans le fleuve.

Malgré tant de moyens de s'élever, Guayaquil, dont la population eſt de vingt mille ames, n'a que de l'aiſance. Les fortunes y ont été ſucceſſivement renverſées par neuf incendies qu'on y a attribuées au mécontentement des negres, & par des corſaires qui ont deux fois ſaccagé la ville. Celles qui ont été faites depuis ces funeſtes époques, n'y ſont pas reſtées. Un climat où les chaleurs ſont intolérables toute l'année, où les pluies ſont continuelles pendant ſix mois; où des inſectes dangereux & dégoûtants ne laiſſent pas un inſtant de tranquillité; où paroiſſent s'être réunies les maladies des températures les plus oppoſées, où on vit dans la crainte continuelle de perdre la vue: un tel climat n'eſt guere propre à fixer ſes habitants. On n'y voit que ceux qui n'ont pas acquis aſſez de bien pour aller couler ailleurs des jours heureux dans l'oiſiveté & dans les délices. Un goût qui eſt général dans l'empire, conduit les plus opulents à Lima.

Cette Capitale du Péron, ſi renommée dans toutes les parties du monde, eſt ſituée à deux lieues de la mer dans une plaine délicieuſe, environ à égale diſtance de l'équateur & du tropique du Sud, comme pour réunir toutes les ri-

cheſſes & les douceurs de l'Amérique méridionale. Sa vue ſe promene d'un côté ſur un océan tranquille, & de l'autre elle s'étend à trente lieues juſqu'aux Cordillieres. Le ſol de ſon territoire n'eſt qu'un amas de pierres à fuſil que la mer y a ſans doute entaſſées avec les ſiecles, mais couvertes d'une couche de terre à l'épaiſſeur d'un pied, que les eaux de ſource qu'on y trouve par-tout en creuſant, y ont amenée des montagnes. En vain les Eſpagnols veulent attribuer l'origine de ces eaux à la filtration de la mer, la théorie du globe & ſa conſtruction phyſique dépoſent contre une opinion que toutes les expériences démentent.

Des cannes à ſucre, des multitudes incroyables d'oliviers, quelques vignes, des prairies artificielles, des pâturages pleins de ſel qui donnent au mouton un goût exquis, des menus grains deſtinés à élever des volailles qui ſont parfaites, des arbres fruitiers de toutes les eſpeces, quelques autres cultures couvrent ces campagnes fortunées. Une mer poiſſonneuſe acheve d'y rendre les vivres abondans à un prix modéré. La récolte de l'orge & du froment augmentoit autrefois cette heureuſe reſſource; mais un tremblement de terre y fit, il y a près

d'un ſiecle, une ſi grande révolution que les ſemences pourriſſoient ſans germer. Après quarante ans de ſtérilité, le laboureur voyant le ſol s'améliorer, voulut reprendre ſes anciens travaux. Le Chili, qui par un privilege excluſif approviſionnoit Lima, s'oppoſa à la culture de ſon territoire, & la capitale de l'Eſpagne ne permit qu'en 1750, à celle du Pérou de revivre de ſon propre fonds.

Lima fondé, il y a plus de deux ſiecles, & bâtie par les deſtructeurs du Pérou, a été renverſée en détail par onze tremblements de terre. Le douzieme du 28 octobre 1746 engloutit en trois minutes la ville, ſon port de Callao, tous les vaiſſeaux de la côte, avec trois cents millions de Piaſtres, dit-on, en argent monnoyé, ouvré ou en lingots. Les eſprits tombés depuis long-temps comme en léthargie, ont été réveillés par cette violente ſecouſſe. Une nouvelle activité, une nouvelle émulation ont produit le travail & l'induſtrie. Lima, quoique moins riche, eſt actuellement plus agréable qu'en 1682, lorſque ſes portes offrirent à l'entrée du duc de Palata des rues pavées d'argent.

Elles ne ſont aujourd'hui que bien alignées, d'une largeur aiſée, avec des

maiſons logeables, régulieres, & des édifices publics où l'on remarque de l'intelligence, & du goût. Les eaux de la riviere qui baigne ſes murs ont été aſſervies & diſtribuées à la commodité des Citoyens, à l'ornement des jardins, à la fertilité des campagnes.

Mais ces murs péchent par la ſolidité même de leurs fondements. On en voit à quelques lieues de Lima, d'anciennement bâtis, ou jettés ſur la ſuperficie de la terre, ſans aucun ciment. Cependant ils ont réſiſté aux aſſauts & aux convulſions qui ont renverſé les édifices profonds des Eſpagnols. Les naturels du pays, quand ils les virent ouvrir des fondements, & bâtir avec du mortier, dirent que leurs tyrans creuſoient des tombeaux pour s'enterrer. C'étoit peut-être une conſolation au malheur des vaincus, de prévoir que la terre elle-même les vengeroit de ſes dévaſtateurs; mais deux ſiecles de châtiments ne les ont pas corrigés. Le plaiſir d'avoir des maiſons commodes, ou la vanité d'en élever de ſpacieuſes, l'emporte encore ſur le danger d'en être écraſés.

Les fléaux de la nature, qui ont introduit le beſoin des arts à Lima, n'y ont fait aucune heureuſe révolution dans les mœurs. La ſuperſtition qui regne

généralement ſur toute la face de la domination Eſpagnole, tient au Pérou deux ſceptres dans les mains, l'un d'or pour la nation triomphante des uſurpateurs, & l'autre de fer pour les habitants eſclaves & dépouillés. Le ſcapulaire & le roſaire ſont toutes les marques de religion que les moines exigent des Eſpagnols. C'eſt ſur la couleur & la forme de ces livrées que le peuple & les grands fondent la proſpérité de leur fortune, le ſuccès de leurs intrigues amoureuſes, l'eſpérance de leur ſalut. L'habit religieux eſt la derniere reſſource des gens riches. Ils croient pieuſement que s'ils ſe font enterrer dans ce vêtement redoutable au démon, il ne viendra point dans leurs tombeaux s'emparer de leur ame. Si leurs cendres repoſent près de l'autel, ils eſpérent participer aux prieres & aux ſacrifices des prêtres, beaucoup plus que les pauvres & les eſclaves. L'eſpérance d'une vie immortelle, la vanité d'éterniſer leur nom, les engagent à léguer à des moines qui leur promettent l'un & l'autre, une fortune dont ils ne peuvent plus jouir. Ils fruſtrent leur propre famille d'un héritage bien ou mal acquis, pour enrichir ces familles qui ſe ſont vouées à la pauvreté, de peur d'y être expo-

ſées. Ainſi renverſant l'ordre des ſentiments, des idées & des choſes, ils aiment mieux réduire leurs enfants à une mendicité forcée, que de ne pas laiſſer une partie de leurs richeſſes à des mendians volontaires. L'émulation de léguer à l'égliſe eſt ſi naturelle à une nation qui traîne ſes préjugés dans tout l'univers, qu'au Pérou tous les biens fonds appartiennent au clergé, ou en relevent par redevances. Tels ſont les fruits d'un monachiſme qui paroît être depuis long-temps l'eſprit national de ces Caſtillans autrefois ſi redoutables.

Ces extravagances pourroient faire penſer que les créoles du Pérou ſont entiérement abrutis. On ſe tromperoit. Ceux des montagnes ne manquent pas de pénétration, quoique ceux des vallées en aient davantage. Les uns & les autres ſe croient fort ſupérieurs aux Eſpagnols Européens, qu'ils traitent entr'eux de *Cavalos*, c'eſt-à dire, bêtes.

Leur courage n'égale pas leur eſprit. Tous ces peuples ſont également ſoumis au gouvernement Eſpagnol, quoique mécontens. Ils redoutent juſqu'au nom des officiers royaux. Quatre ſoldats envoyés par le viceroi font trembler des villes entieres à quatre cents lieues de la capitale.

Cette timidité eſt le principe ou peut-être une ſuite de leur molleſſe. On les trouve occupés à boire de l'herbe du Paragay, lorſqu'ils ne ſont pas chez des courtiſannes. On craindroit d'ôter des plaiſirs à l'amour, en lui donnant des nœuds même légitimes. La plupart des habitants ſe marient derriere l'Egliſe, c'eſt leur expreſſion, qui ſignifie vivre dans le concubinage. Les enfants iſſus de ce commerce héritent quand ils ſont reconnus par leur pere, & leur naiſſance alors ne retient aucune tache. Les évêques excommunient tous les ans à Pâques les perſonnes engagées dans ces ſortes de liaiſons illégales ; mais leurs foudres tonnent en vain contre l'amour, autoriſé par l'uſage, par la tolérance & l'exemple des eccléſiaſtiques du ſecond ordre, par le climat qui réſiſte long-temps, & l'emporte à la fin ſur toutes les loix religieuſes ou civiles contraires à ſon influence.

Les femmes du Pérou ont plus de charmes, que les armes ſpirituelles de Rome n'inſpirent de terreur. La plupart, ſur-tout celles de Lima, ont des yeux brillants de vivacité, une peau blanche, un teint délicat, animé, plein de fraîcheur & de vie, une taille moyenne & bien priſe qui ſemble ſe jetter dans

les bras de l'amour ; elles ont tout ce qui regne ſans commander. Mais ce qui met les hommes à leurs genoux, c'eſt la petiteſſe d'un joli pied qu'on leur façonne dès l'enfance par une chauſſure étroite. On laiſſe les grands pieds des Eſpagnoles, pour ſe jetter à ceux d'une Péruvienne qui joint à l'artifice de les cacher d'habitude, l'heureuſe adreſſe de les montrer quelquefois.

A ces petits pieds joignez une longue chevelure qui pourroit ſervir de voile à la pudeur, tant elle eſt épaiſſe & noire, tant elle ſe plaît à croître & à deſcendre. Mais les femmes de Lima en relevent quelques treſſes ſur la tête, & laiſſent flotter le reſte autour de leurs épaules, en forme de cercle, ſans boucles ni friſure. Elles n'y mettent pas le moindre ornement, pour les faire briller dans leur propre beauté. Les perles, les diamants ſont réſervés pour les pendans d'oreille, pour les larges colliers, pour les bracelets, pour les bagues, pour briller ſur une plaque d'or ſuſpendue au milieu du ſein par un ruban qui fait le tour du corps. Une femme ſans titre & ſans nobleſſe, ne ſort guere dans toute ſa parure, qu'elle n'étale en pierrerie la valeur de vingt à trente mille piaſtres. Encore eſt-il du bel air d'af-

feƈter beaucoup d'indifférence pour ces miſeres-là, d'en laiſſer perdre, ou tomber ſans y prendre garde, en ſorte qu'il y ait toujours à y réparer ou à y ajouter.

Mais le plus agréable de tous les ornements pour les yeux, c'eſt un habillement qui laiſſant à découvert le ſein & les épaules, ne deſcend qu'à mi-jambe. De là juſqu'à la cheville du pied, pend une dentelle au travers de laquelle on voit pendre les bouts de jarretieres brodées d'or & d'argent, & garnies de perles. Le linge, le jupon, l'habit, tout eſt ſurchargé des dentelles les plus fines. Une femme ne paroît guere en public ſans être accompagnée de trois ou quatre eſclaves Indiennes, en livrée comme les laquais, & en dentelles comme leur maîtreſſe.

Ces dames aiment beaucoup les odeurs. On ne les ſurprend jamais ſans ambre. Elles s'en frottent ſous les oreilles. Elles en répandent dans leur linge & leurs habits, même dans leurs bouquets, comme s'il manquoit quelque choſe au parfum naturel des fleurs. L'ambre eſt ſans doute une ivreſſe de plus pour les hommes, & les fleurs donnent un nouvel attrait aux femmes. Elles en garniſſent leurs manches, & quelquefois leurs

cheveux comme des bergeres. On voit tous les jours dans la grande place de Lima, où il ſe vend pour quatre à cinq mille piaſtres de fleurs, les dames en caleches dorées, acheter ce qu'il y a de plus rare, ſans regarder au prix, & les hommes en foule adorer & contempler ce que la nature a fait de plus charmant pour embellir, pour enchanter le ſonge de la vie.

Où pourroit-on mieux jouir de ces délices qu'au Pérou ? C'eſt aux femmes qu'il appartient de les ſentir & de les communiquer. Celles de Lima aiment entr'autres plaiſirs, celui de la muſique avec paſſion. De toutes parts on n'entend que des chanſons, des concerts de voix & d'inſtruments. Les bals ſont très-fréquens. On y danſe avec une légéreté ſurprenante ; mais on néglige les graces des bras pour s'attacher à l'agilité des pieds & ſur-tout aux inflexions du corps, qui ſont les vrais mouvements de la volupté, ſans parler de l'expreſſion du viſage, qui eſt le premier accompagnement de la danſe. Si les bras aident à l'attitude, à l'enſemble, c'eſt le corps ſans doute qui peut bien exprimer ce qu'il ſent. Dans les pays où les ſenſations ſont les plus vives, la danſe

agira plus des pieds & du corps que des bras.

Tels ſont les plaiſirs que les femmes goûtent & répandent à Lima. Parmi tant de choſes qui relevent & conſervent leurs agréments, elles ont un uſage auquel on a deſiré qu'elles vouluſſent renoncer ; c'eſt le *limpion*. On donne ce nom à de petits rouleaux de tabac de quatre pouces de long ſur neuf lignes de diametre, enveloppés d'un fil très-blanc d'où on les tire par degrés, à meſure qu'on uſe de ce tabac. Les Dames ne font que porter le bout du limpion à la bouche pour le mâcher un inſtant. Cette pratique inconnue à Mexico, ſitué dans le fond des terres, ſous un ciel humide, au pied des montagnes, eſt néceſſaire à Lima pays voiſin de la mer, où le ſel corroſif d'un air chaud, ſec & ſans pluies agit ſur les dents & les gencives. L'uſage du tabac dont le ſel ſulfureux provoque une ſalivation modérée & continuelle, eſt vraiſemblablement utile pour empêcher la déformation de la bouche. Ainſi le limpion n'eſt pas une dépravation de goût au Pérou, comme le croient trop communément ceux à qui la nature a refuſé l'eſprit d'obſervation.

Cette maſtication eſt ſur-tout d'uſage

dans les lieux d'aſſemblée, où les femmes reçoivent compagnie. C'eſt une chambre de parade où regne d'un côté tout le long du mur, une eſtrade d'un demi pied de haut ſur cinq ou ſix pieds de large. C'eſt là, que nonchalamment aſſiſes & les jambes croiſées ſur des tapis & des carreaux ſuperbes, elles paſſent les journées entieres, ſans changer de poſture même pour manger. On les ſert ſur des petites tables qui ſont toujours devant elles pour les ouvrages dont elles s'amuſent. Les hommes qu'elles admettent à leur converſation ſont aſſis ſur des fauteuils, à moins qu'une grande familiarité n'appelle ces adorateurs juſqu'à l'eſtrade qui eſt comme le ſanctuaire du culte & de l'idole. Les divinités aiment mieux y être libres que fieres; & banniſſant le cérémonial, elles jouent de la harpe & de la guitare, ou chantent & danſent quand on les en prie.

Leurs maris ne ſont pas ceux qui éprouvent le plus leur complaiſance. Comme la plupart des citoyens conſidérables de Lima ſe livrent à des courtiſannes, les riches héritieres ſe réſervent à des Européens qui viennent en Amérique. L'avantage qu'elles ont de faire la fortune de leurs maris, les porte naturellement à vouloir dominer. Mais qu'on leur cede

l'empire dont elles ſont jalouſes, & elles ſeront conſtamment fidelles : tant la vertu ſe joint à une certaine fierté !

Les mœurs des Métis, des Mulâtres libres qui forment la plus grande population de Lima & qui tiennent les arts dans leurs mains, ne s'éloignent guere des mœurs des Eſpagnols. L'habitude qu'ils ont contractée de dormir après leur diné, & de ſe repoſer une partie de la journée, rend leur induſtrie fort chere. Il faut que le temps qu'ils donnent au travail leur procure une vie commode, & ſoutienne leur luxe qui ordinairement eſt pouſſé fort loin. Leurs femmes en particulier ſe piquent de magnificence dans leurs meubles & dans leur parure. Elles ne ſortent jamais qu'en voiture, & copient les dames du plus haut rang juſques dans leur chauſſure. Elles ſe preſſent habituellement les pieds, pour en cacher le grandeur naturelle qui a été rarement diminuée par l'éducation. Quoiqu'elles pouſſent l'imitation juſqu'à former des cercles, des aſſemblées comme leurs modeles, elles ne parviennent jamais à leur reſſembler. Leurs maris approchent encore moins du ton de l'Eſpagnol Européen ou du Créole, quoiqu'il y ait peu de mérite réel ou d'adreſſe à le copier. Ils ſont

rudes, altiers, inquiets; mais ces défauts fâcheux dans la ſociété, ſont rarement pouſſés à des excès ou des éclats qui troublent l'ordre public.

Tout le commerce qui ſe fait à Lima eſt exercé par les Eſpagnols dont le nombre eſt de quinze à ſeize mille. Les capitaux qu'ils y emploient ſont immenſes. Il n'y a pas à la vérité plus de dix ou douze maiſons dont le fonds excede cinq à ſix cents mille piaſtres; mais celles de cent à trois cents mille ſont communes, & celles de cinquante à cent mille beaucoup davantage. Le deſir de jouir, la vanité de paroître, la paſſion d'orner les égliſes empêchent les fortunes des Créoles de s'élever auſſi haut que la nature des affaires le comporteroit. Les Eſpagnols Européens, uniquement occupés du projet de retourner dans leur patrie, font voir qu'avec de l'activité & de l'économie on peut s'enrichir fort vite. Les négociants qui ont beſoin de ſecours ſont ſûrs d'en trouver dans la poſtérité des conquérans du Pérou. Si quelques-unes de ces familles diſtinguées ont perpétué leur éclat à la faveur de leurs majorats, & par les ſeuls revenus de leurs biens fonds, la plupart ne ſe ſont ſoutenus qu'en prenant part aux affaires de commerce.

Un genre d'induſtrie ſi digne de l'homme dont il étend à la fois les lumieres, la puiſſance & l'activité, ne leur a pas paru déroger à leur nobleſſe ; & ſur ce point unique elles ont abandonné les idées fauſſes & romaneſques de leurs ancêtres. Ces moyens réunis aux immenſes dépôts qui viennent de l'intérieur des terres, ont rendu Lima le centre de toutes les affaires, que les Provinces du Pérou ne ceſſent de faire ſoit entr'elles, ſoit avec le Mexique & le Chili, ſoit avec la métropole.

Le détroit de Magellan paroiſſoit la ſeule voie ouverte pour cette derniere liaiſon. La longueur du trajet, la frayeur qu'inſpiroient des mers orageuſes & peu connues, la crainte d'exciter l'ambition des autres nations, l'impoſſibilité de trouver un aſyle dans des événements malheureux, d'autres conſidérations peut-être, tournerent toutes les vues vers Panama.

Cette ville, qui avoit été la porte par où on étoit entré au Pérou, eſt ſituée à huit degrés cinquante-ſept minutes quarante-huit ſecondes & demie de latitude nord. Elle s'étoit élevée à une grande proſpérité, lorſqu'en 1670 elle fut pillée & brûlée par des pirates. On la rebâtit dans un lieu plus avan-

tageux, à quatre ou cinq milles de ſa premiere place. Son port nommé Périco, eſt très-ſûr. Il eſt formé par un archipel de quarante-huit petites iſles, & peut contenir les plus nombreuſes flottes.

La place, peu de temps après ſa fondation, devint la capitale du royaume de Terre-ferme. Les trois provinces de Panama, de Darien & de Veraguas qui la compoſoient, donnerent d'abord quelques eſpérances. Cette proſpérité s'évanouit comme un éclair. Les ſauvages du Darien recouvrerent leur indépendance, & les mines des deux autres provinces ne ſe trouverent ni aſſez abondantes, ni d'aſſez bon aloi, pour qu'on pût continuer à les exploiter. Cinq ou ſix bourgades où l'on voit quelques Européens très-miſérables, & un fort petit nombre d'Indiens qu'on eſt parvenus à fixer, forment tout cet état que les Eſpagnols ne craignent pas d'honorer du grand nom de royaume. Il eſt généralement ſtérile, mal-ſain, & n'offre au commerce que des perles.

Cette pêche ſe fait dans les îles du golfe. La plupart des habitants y emploient ceux de leurs negres qui ſont bons nageurs, & qui ont la reſpiration longue. Ces eſclaves après avoir mis au-

tour de leur corps une corde attachée à une chaloupe, & s'être chargés d'un petit poids pour enfoncer plus aiſément, plongent dans la mer. Arrivés au fond, ils arrachent des huîtres qu'ils mettent ſous leurs bras, qu'ils tiennent dans leurs mains, ou même dans la bouche ſuivant leur capacité. Ils replongent de nouveau. Cet exercice violent continue juſqu'à l'épuiſement des forces ou du courage des plongeurs.

Chaque negre eſt taxé à un nombre d'huîtres. Celles où il n'y a point de perle, où la perle n'eſt pas figée, ne ſont pas comptées. Ce qu'il prend au delà de la taxe qu'on lui a impoſée, lui appartient. Il peut le vendre à qui bon lui ſemble; mais pour l'ordinaire, il le cede à ſon maître pour un prix modique.

Des monſtres marins plus communs aux îles où ſe trouvent les perles que ſur les côtes voiſines, rendent cette pêche dangereuſe. Quelques-uns dévorent en un inſtant les plongeurs qu'ils peuvent ſaiſir. Le *mantas*, qui tire ſon nom de ſa figure, les enveloppe, les roule dans ſon corps comme dans une couverture, & les étouffe à force de les preſſer. Il reſſemble à la raie, mais il eſt beaucoup plus gros. Pour ſe défendre contre un ennemi ſi redoutable, cha-

que pêcheur eſt armé d'une eſpece de poignard. Dès qu'il apperçoit quelqu'un de ces poiſſons voraces, il l'attaque avec précaution, le bleſſe & le met en fuite. Les negres qui ont l'inſpection ſur les autres eſclaves, veillent de leur barque à l'approche de ces cruels animaux, & ne manquent pas d'avertir le plongeur en ſecouant la corde qu'il a autour du corps. Souvent même ils ſe jettent tous armés dans les flots pour le ſecourir; mais ces précautions n'empêchent point qu'il ne périſſe toujours quelques pêcheurs, & qu'il n'y en ait un grand nombre d'eſtropiés.

Les perles de Panama ſont ordinairement de très-belle eau. Il s'en trouve même de remarquables par leur groſſeur & par leur figure. On les vendoit autrefois à l'Europe en concurrence avec celles de la Marguerite de Roncheria & de l'Indoſtan. Depuis que la paſſion pour les diamants en a fait tomber ou prodigieuſement diminuer l'uſage, elles ont trouvé un nouveau débouché plus avantageux que le premier. On les porte au Pérou, où elles ſont extrêmement recherchées.

Cette branche de commerce a pourtant infiniment moins contribué à donner de la célébrité à Panama, que l'a-

vantage dont il a joui long-temps d'être l'entrepôt de toutes les productions du pays des Yncas deſtinées pour l'ancien monde. Ces richeſſes arrivées par une flotille, étoient portées, les unes à dos de mulet, les autres par le chagre à Portobello, ſitué ſur la côte ſeptentrionale de l'Iſthme qui ſépare les deux mers.

Quoique la poſition de cette ville eût été reconnue & approuvée par Colomb en 1502, elle ne fut bâtie qu'en 1584 des débris de Nombre-de-Dios. Elle eſt diſpoſée en forme de croiſſant ſur le penchant d'une montagne qui environne le port. Ce port célebre autrefois, très-bien défendu par des forts que l'amiral Vernon détruiſit en 1740, paroît offrir une entrée large de ſix cents toiſes ; mais elle eſt tellement rétrécie par des rochers à fleur d'eau, qu'elle ſe trouve réduite à un canal étroit. Les vaiſſeaux n'y arrivent qu'à la toue, parce qu'ils trouvent toujours des vents contraires ou un grand calme. Ils y jouiſſent d'une ſureté entiere.

L'intempérie du climat de Porto-bello eſt ſi connue qu'on a ſurnommé cette ville le tombeau des Eſpagnols. Plus d'une fois, on y a abandonné les galions qui y avoient perdu la plupart de leurs équipages. Les Anglois qui bloquerent

cette

cette place en 1726, auroient été trop foibles pour regagner la Jamaïque, s'ils avoient attendu quelques jours de plus. Les habitants eux-mêmes n'y vivent pas long-temps, & ont tous un tempérament foible. Il eſt honteux d'être réduit à y habiter. On n'y voit que quelques negres, quelques mulâtres, un très-petit nombre de blancs qui y ſont fixés par les emplois que le gouvernement leur confie. La garniſon même, quoique compoſée ſeulement de cent cinquante hommes n'y reſte jamais plus de trois mois de ſuite. Juſqu'au commencement du ſiecle aucune femme n'avoit oſé y accoucher.. Elle auroit cru vouer ſes enfants, ſe vouer elle-même à une mort certaine. Il eſt établi que les animaux domeſtiques de l'Europe, qui ſe ſont prodigieuſement multipliés dans toutes les parties du nouveau monde, perdent leur fécondité en arrivant à Porto-belo; & à en juger par leur rareté, malgré l'abondance des pâturages, on ſeroit porté à croire que cette opinion n'eſt pas ſans fondement. Les plantes tranſplantées dans cette région funeſte, où la chaleur, l'humidité, les vapeurs ſont exceſſives & continuelles, n'ont jamais proſpéré. Il ſeroit trop long de rapporter tous les maux qu'on y

éprouve, difficile d'en trouver les cauſes, & peut-être impoſſible d'en indiquer le remede.

Ces inconvénients n'empêcherent pas que Porto-belo ne devînt le théâtre du plus riche commerce qui ait jamais exiſté. Tandis que les richeſſes du nouveau monde y arrivoient pour être échangées contre l'induſtrie de l'ancien, les vaiſſeaux partis d'Eſpagne & connus ſous le nom de galions s'y rendoient de leur côté, chargés de tous les objets de néceſſité, de commodité, de luxe, qui pouvoient tenter les poſſeſſeurs des mines.

Auſſi-tôt les députés des deux commerces, munis des liſtes de ce qui étoit à vendre, de ce qu'on vouloit acheter, régloient à bord de l'amiral, les prix des marchandiſes ſous les yeux du commandant de l'eſcadre & du préſident de Panama. L'eſtimation ne portoit pas ſur la valeur intrinſeque de chaque choſe, mais ſur ſa rareté ou ſon abondance. Il arrivoit delà qu'on gagnoit quelquefois cinq cent pour cent ſur des bagatelles, tandis que ce qui étoit le plus précieux ne rendoit que cent pour cent, qui étoit le moindre bénéfice qu'on pût faire. L'habileté des agents conſiſtoit à ſi bien faire leurs combinaiſons que la cargaiſon ap-

portée d'Europe abſorbât tous les tréſors venus du Pérou. On regardoit la foire comme mauvaiſe, lorſqu'il ſe trouvoit des marchandiſes invendues faute d'argent, ou de l'argent ſans emploi faute de marchandiſes. Dans ce cas ſeulement, il étoit permis aux négociants Eſpagnols d'aller faire leur commerce dans la mer du Sud, & aux négociants Péruviens de faire des remiſes à la métropole pour leurs achats.

On n'avoit pas plutôt arrêté les prix que les négociations commençoient entre les particuliers. Elles n'étoient ni longues ni difficiles. La franchiſe la plus noble en étoit la baſe. Les échanges ſe faiſoient avec tant de bonne foi, qu'on n'ouvroit pas les caiſſes de piaſtres, qu'on ne vérifioit pas le contenu des ballots. L'expérience juſtifia toujours cette droiture, cette élévation. Il ſe trouva plus d'une fois des ſacs d'or mêlés parmi des ſacs d'argent, des articles qui n'étoient pas portés ſur les factures. Tout étoit exactement reſtitué avant le départ des galions ou à leur retour. Seulement il arriva en 1654, un événement qui auroit pu altérer cette confiance. On trouvoit en Europe que toutes les piaſtres reçues à la derniere foire, avoient un cinquieme d'alliage. La perte fut ſup-

portée par les commerçants Eſpagnols ; mais, comme le tréſorier de la monnoie de Lima fut reconu pour auteur de cette malverſation, la réputation des marchands Péruviens ne ſouffrit aucune atteinte.

La foire, dont la mauvaiſe qualité de l'air avoit fait fixer la durée à quarante jours ſe tenoit réguliérement. On voit par des actes de 1595, que les galions devoient être expédiés d'Eſpagne tous les ans, au plus tard tous les dix-huit mois ; & les douze flottes parties depuis le 4 août 1628 juſqu'au 3 juin 1645, prouvent qu'on ne s'écartoit pas de cette regle. Elles revenoient au bout de onze, dix, quelquefois même de huit mois, avec vingt, trente, quarante millions de piaſtres en or, en argent & en marchandiſes.

Cette proſpérité continua ſans interruption juſqu'au milieu du dix-ſeptieme ſiecle. Avec la perte de la Jamaïque commença une contrebande conſidérable, qui juſqu'alors avoit été peu de choſe. Le ſac de Panama en 1670, par le pirate Anglois Jean Morgan, eut des ſuites encore plus funeſtes. Le Pérou, qui y envoyoit ſes fonds d'avance, ne les y fit plus paſſer qu'après l'arrivée des galions à Carthagene. Les retards,

les incertitudes, la défiance, furent les ſuites du nouvel arrangement. Les foires diminuerent, le commerce interlope augmenta.

Un plus grand mal menaçoit l'Eſpagne. Les Ecoſſois porterent en 1698, dans le golfe de Darien, douze cents hommes de débarquement; leur projet étoit de gagner la confiance des ſauvages que les Caſtillans n'avoient pu domter, de leur mettre les armes à la main contre une nation qu'ils déteſtoient, de former un établiſſement ſur leur territoire, de rompre la communication de Carthagene avec Porto-belo, d'intercepter les galions, & de combiner leurs forces avec celles de la Jamaïque, pour prendre une ſupériorité décidée dans cette partie du nouveau monde. Ce plan qui n'avoit rien de chimérique, fut dérangé par des maladies qui détruiſirent la colonie naiſſante, & par la politique de l'Angleterre, qui craignoit qu'un ſuccès de cette nature, ne retardât, n'empêchât même l'union des deux royaumes qu'elle méditoit déjà, & qui fut en effet effectuée quelque temps après.

On eut à peine le temps de ſe réjouir de cet heureux haſard. L'élévation d'un prince François ſur le trône de Charles-

Quint, alluma une guerre générale ; & dès les premieres hoſtilités, les galions furent brûlés dans le port de Vigo, où l'impoſſibité de gagner Cadix les avoit forcé de ſe réfugier. La communication de l'Eſpagne avec Porto-belo fut alors tout-à-fait imterrompue, & la mer du ſud eut plus que jamais des liaiſons directes & ſuivies avec l'étranger.

La pacification d'Utrecht, de qui on eſpéroit la fin du déſordre, y mit le comble. Philippe V, qui recevoit la loi, ſe vit réduit à retirer le traité de l'Aſſiento aux François, qui, malheureux dans tout le cours de la guerre, & peu inſtruits alors dans le commerce maritime, en jouiſſent depuis 1702 avec peu d'avantage. Ils furent remplacés par les Anglois.

La compagnie du Sud qui exerça le privilege, devoit fournir quatre mille huit cents Africains, & payer au roi d'Eſpagne pour ſon droit trente trois piaſtres & demie par tête de negre. Elle n'étoit obligée de donner que la moitié pour ceux qu'elle introduiroit au deſſus de ce nombre, pendant les vingt-cinq premieres années de l'arrangement. Dans les cinq dernieres, il lui étoit défendu d'en porter au delà de ce qui étoit ſpécifié dans le contrat.

Il lui étoit permis d'envoyer d'Europe, ſur des bâtiments de cent cinquante tonneaux dans le pays du Nord, des habits, des médicaments, des proviſions, des agrêts pour ſes eſclaves, ſes facteurs & les navires. Elle pouvoit vendre toutes ces marchandiſes aux vaiſſeaux Eſpagnols qui en auroient beſoin pour leur retour.

A cauſe de l'éloignement, la compagnie étoit autoriſée à bâtir des maiſons ſur la riviere de la Plata, à prendre des terres à ferme dans le voiſinage de ſes comptoirs, à les faire cultiver par des negres ou par des naturels du pays, c'eſt-à-dire, à s'emparer de tout le commerce du Chili & du Paraguay.

Elle n'avoit pas moins de facilité pour la mer du Sud. Il lui étoit permis de frêter à Panama, & dans tous les autres ports de cette côte, des bâtiments de quatre cents tonneaux pour tranſporter ſes negres ſur toutes les côtes du Pérou, de les équiper à ſon gré, d'en nommer les officiers, de rapporter le produit de ſes ventes en denrées, en or, en argent, ſans être aſſujettie à aucun droit d'entrée ou de ſortie. Elle pouvoit envoyer à Porto-belo, & faire paſſer de-là à Panama tout ce qui étoit néceſſaire pour

l'équipement des navires qu'elle expédieroit.

Quoique ces ſacrifices duſſent beaucoup coûter à l'Eſpagne, l'Angleterre, qui ſavoit profiter de ſa ſupériorité, lui en arracha un plus douloureux encore. Elle obtint la permiſſion d'envoyer tous les ans un vaiſſeau chargé de marchandiſes à la foire de Porto-belo. Il arrivoit toujours avec mille tonneaux, au lieu de cinq cents qu'il avoit la liberté de porter. On ne lui donnoit ni eau, ni vivres, ni aucun des embarras inſéparables d'un armement. Quatre ou cinq bâtiments qui le ſuivoient, fourniſſoient à ſes beſoins, & ſubſtituoient ſouvent des marchandiſes à celles qui étoient vendues. Les galions écraſés par cette concurrence, l'étoient encore par tout ce que les Anglois verſoient dans les ports où ils portoient des negres. Enfin il fut impoſſible après l'expédition de 1737, de ſoutenir plus long-temps ce commerce; & on vit finir ces fameuſes foires ſi enviées des nations, quoiqu'on pût les regarder comme le tréſor commun de tous les peuples. Depuis cette époque, Panama & Porto-belo ont infiniment déchu. Ces deux villes ne ſervent plus que de paſſage aux negres qui ſont portés dans la mer du Sud, & à

quelques autres branches peu importantes d'un commerce languiſſant. Les affaires plus conſidérables ont pris une autre direction.

On ſait que Magellan découvrit en 1520 le fameux détroit qui porte ſon nom. Il eſt ſitué entre le cinquante-troiſieme & le cinquante-quatrieme degré de latitude, & il ſépare la partie la plus méridionale de l'Amérique, de la terre de Feu. On lui donne cent dix lieues de long, & en quelques endroits moins d'une lieue de large. Quoique ce fût long-temps le ſeul paſſage connu pour arriver à la mer du Sud, les dangers qu'on y couroit le firent preſque oublier. La hardieſſe du célebre navigateur Drak, qui porta par cette voie le ravage ſur les côtes du Pérou, détermina les Eſpagnols à former en 1582, au détroit de Magellan, un établiſſement deſtiné à devenir la clef de cette partie du nouveau monde. La nouvelle colonie périt toute entiere faute de vivres. Trois ans après il n'y reſtoit que Fernando Gomez, que le Corſaire Anglois Thomas Candish ramena en Europe.

Ce fut un moindre malheur qu'on ne le craignoit. Le détroit de Magellan ceſſa bien bientôt d'être la route des pirates que leur avidité conduiſoit dans ces

régions éloignées. Quelques navigateurs hardis ayant doublé le cap de Horn, ce fut dans la ſuite le chemin que ſuivirent les ennemis de l'Eſpagne qui vouloient paſſer dans la mer du Sud. Il fut encore plus fréquenté par les vaiſſeaux François durant la guerre qui bouleverſa l'Europe au commencement du ſiecle. L'impoſſibilité où ſe trouvoit Philippe V, d'approviſionner lui-même ſes colonies, enhardit les ſujets de ſon aïeul à aller au Pérou. Le beſoin où on étoit de toutes choſes, les fit recevoir avec joie, & ils gagnerent dans les premiers temps juſqu'à huit cents pour cent. Ces profits énormes ne ſe ſoutinrent pas. La concurrenceà la fin fut ſi conſidérable, les marchandiſes tomberent dans un tel aviliſſement, qu'il fut impoſſible de les vendre, & que pluſieurs armateurs les brûlerent, pour n'être pas réduits à les rapporter dans leur patrie. L'équilibre ne tarda pas à ſe rétablir ; ces négociants étrangers faiſoient des bénéfices aſſez conſidérables, lorſque la cour de Madrid prit en 1718 des meſures efficaces pour les éloigner de ces parages, qu'on trouvoit qu'ils fréquentoient depuis trop long-temps.

Alors s'arrêterent les expéditions pour la mer du ſud par le cap de Horn. Les

Eſpagnols les reprirent eux-mêmes en 1740 avec une utilité médiocre. Ils ſe flattoient qu'à l'expiration du traité do l'Aſſiento, le commerce du Pérou redeviendroit ce qu'il avoit été. Les ſuites ont dû les déſabuſer. La colonie n'a pas fourni plus de quinquina, de laine de Vigogne, de cacao, qu'elle n'en donnoit ; & ſes mines ſe ſont trouvées ſi conſidérablement diminuées, que les retours annuels en or & en argent n'ont pas paſſé trois millions deux cents cinquante mille piaſtres. Il n'y a eu même rien dans cette ſomme pour le gouvernement, parce que, quoiqu'il ait établi les mêmes impôts au Pérou que dans le Mexique & dans tous ſes autres établiſſements, les frais d'adminiſtration ont tout abſorbé.

Les affaires ne ſont pas conduites avec plus d'intelligence, de probité & d'économie dans la vice-royauté de la nouvelle Grenade, qui eſt un démembrement de celle du Pérou. Cette nouvelle domination, formée en 1718, s'étend ſur la mer du Sud depuis Panama juſqu'au golfe de Guayaquil ; ſur la mer du nord depuis le Mexique juſqu'à l'Orenoque ; & elle s'enfonce ſi avant dans les terres, qu'elle embraſſe le royaume de Quito.

L'intérieur de cette grande partie de l'Amérique méridionale eſt en général rempli de montagnes, couvert d'épaiſſes forêts, & eſt le plus communément ſtérile. Les Eſpagnols le trouverent habité par une infinité de nations peu nombreuſes, la plupart errantes, preſque toutes féroces & pareſſeuſes. Les hommes étoient plus agiles, les femmes plus belles & plus blanches que dans les climats voiſins. Loin des grandes rivieres, on faiſoit quelquefois vingt, trente & quarante lieues ſans trouver une cabane. Depuis la conquête, cette foible population n'a guere diminué, parce qu'il ne s'eſt point établi de culture meurtriere, & que les peuples ſoumis n'ont pas été condamnés aux travaux des mines. On exige rarement autre choſe d'eux que le tribut qu'on leur a impoſé. Les uns le paient en denrées, les autres avec l'or qu'ils trouvent dans les torrens ou ſur les rivieres. Il y en a même qui rempliſſent cette eſpece d'obligation avec les bénéfices qu'ils font ſur quelques marchandiſes d'Europe, qu'ils vendent aux Indiens qui n'ont pas été aſſujettis.

A l'extrêmité de ces immenſes contrées, qui ne ſont ni ne peuvent être la plupart fort abondantes en productions précieuſes, eſt le vaſte pays de

Quito, qui faiſoit autrefois une partie très-conſidérable de l'empire des Yncas. Sa ſituation l'a fait incorporer à ce que les Eſpagnols appellent le nouveau royaume. L'eſpace le mieux peuplé de cette agréable province, eſt celui que laiſſent entr'elles les deux Cordillieres, ces montagnes devenues ſi célebres dans l'hiſtoire des ſciences, depuis qu'elles ont ſervi, pour ainſi dire, d'échelle & de théatre pour obſerver la terre, pour meſurer & déterminer ſa figure.

Au centre de la Zone torride, ſous l'équateur même, on jouit ſans ceſſe de tous les charmes du printemps. La douceur de l'air, l'égalité des jours & des nuits, font trouver mille délices dans un pays que le ſoleil embraſſe d'une ceinture de feu. On le préfere au climat des Zones tempérées, où le changement des ſaiſons fait éprouver des ſatisfactions trop oppoſées, pour n'être pas fâcheuſes par leur inégalité même. La nature ſemble avoir réuni, ſous la ligne qui couvre tant de mers & ſi peu de terre, un concours de choſes qui ſervent à tempérer l'ardeur du ſoleil dans un climat qui eſt, pour ainſi dire, un foyer de réflexion pour ſes feux; l'élévation du globe dans cette ſommité de la ſphere; le voiſinage des mon-

tagnes d'une hauteur, d'une étendue immenſes & toujours couvertes de neiges; des vents continuels qui rafraîchiſſent les campagnes toute l'année, en interrompent l'activité des rayons perpendiculaires de la chaleur. L'univers entier n'offriroit point de ſéjour auſſi agréable que le territoire de Quito, ſi tant d'avantages n'étoient balancés par des inconvéniens inévitables, dans un pays où la terre, en équilibre ſur ſon centre de gravité, ſemble participer également aux torrens de bien & de mal que la nature verſe ſur les humains.

A une ou deux heures après midi, temps où finit une matinée preſque toujours belle, les vapeurs commençent à s'élever, l'air ſe couvre de ſombres nuages qui ſe convertiſſent bientôt en orages. Tout reluit, tout paroît embraſé du feu des éclairs. Le tonnerre fait retentir les montagnes avec un fracas épouvantable. Il s'y joint ſouvent d'affreux tremblements. Quelquefois l'uniformité de cette alternative eſt un peu changée. Si ce changement vient à rendre le temps conſtant pendant quinze jours, ſoit de pluïe ou d'un ſoleil ardent, la conſternation eſt univerſelle. L'excès de l'humidité ruine les ſemences,

& la ſéchereſſe produit des maladies dangereuſes.

Mais hormis ces contre-temps, qui ſont fort rares, le climat de Quito eſt un des plus ſains. L'air y eſt généralement ſi pur, qu'on n'y connoît pas ces inſectes dégoûtants qui affligent la plupart des provinces de l'Amérique. Quoique le libertinage & la négligence y rendent les maladies vénériennes preſque générales, on s'en reſſent peu. Ceux qui ont hérité de cette contagion, ou qui l'ont méritée, vieilliſſent également ſans danger & ſans incommodité.

La fertilité du terroir répond à tant d'avantages, l'humidité & l'action du ſoleil étant continuelles & toujours ſuffiſantes pour développer & fortifier les germes, on a continuellement ſous les yeux l'agréable tableau des trois belles ſaiſons de l'année : à meſure que l'herbe ſeche, il en revient d'autre, & l'émail des prairies eſt à peine tombé qu'on le voit renaître Les arbres ſont ſans ceſſe couverts de feuilles vertes, ornés de fleurs odoriférantes, ſans ceſſe chargés de fruits, dont les couleurs, la forme & la beauté varient par tous les degrés de développement qui vont de la naiſſance à la maturité. Les grains s'élevent dans les mêmes progreſſions d'une fécondité tou-

jours renaiſſante. On voit d'un ſeul coup d'œil germer les ſemences nouvelles, d'autres grandir & ſe hériſſer d'épics, d'autres jaunir, d'autres enfin tomber ſous la faux du moiſſonneur. Toute l'année ſe paſſe à ſemer & à recueillir dans l'enceinte d'un même champ ou du même horizon. Cette variété conſtante dépend de la ſituation des montagnes, des collines, des plaines & de vallées.

L'abondance du bled, du mays, du ſucre, des troupeaux, de toutes les denrées, & le bas prix où les tient néceſſairement l'impoſſibilité de les exporter, ont plongé dans la plus grande oiſiveté, dans les plus grands excès la province entiere, ſur-tout la capitale.

Quito, conquis par les Eſpagnols en 1534, & bâti ſur le penchant de la célebre montagne de Pichincha dans les Cordillieres, peut avoir cinquante mille habitants, tous livrés à une débauche honteuſe & habituelle. Quoique ces mœurs ſoient aſſez communes dans toutes les colonies Eſpagnoles, nulle part ailleurs elles n'ont été pouſſées à cet excès de corruption. Le jeu remplit les intervalles. Cette paſſion eſt ſi générale, que les perſonnes les plus conſidérables y ruinent leurs affai-

res, que ceux d'un moindre rang y perdent leurs habits, les habits même de leurs femmes. L'ivrognerie, dont on ne ſoupçonneroit pas une nation naturellement ſi ſobre, comble la meſure du déſordre. Les fortunes n'étant pas aſſez conſidérables pour permettre les excès d'un vin qui vient de fort loin, on ſe livre avec fureur au maté, liqueur compoſée de l'herbe du Paraguay, de ſucre, de citron, & de fleurs odoriférantes. On joint avec profuſion à cette boiſſon l'eau de vie de ſucre, qui eſt fort commune. Les plus pauvres Métis, les Indiens, le peu qu'il y a de noirs dans un pays ſi éloigné des mers, noient leur raiſon dans la chicha.

La métropole ne ceſſe d'accuſer cette dépravation de mœurs, & la miſere qu'elle engendre, d'avoir fait tomber les mines d'or & d'argent qu'on exploita après la conquête, & d'avoir fait négliger celles qui ont été découvertes depuis. Elle gémit ſur-tout de ce qu'aucune des dix-huit veines qui furent trouvées en 1728 dans la juriſdiction de Rio-Bamba, n'a jamais été ſuivie. La province pourroit, dit-on, ſe livrer à ce genre d'induſtrie, avec d'autant plus de ſuccès qu'elle eſt plus

peuplée en Indiens & en Eſpagnols, qu'aucune autre contrée du nouveau monde, & qu'elle tire de ſon ſein une prodigieuſe abondance d'excellents vivres, qu'ailleurs il faut faire venir de fort loin & à très-grands frais. Alors cette contrée, autrefois ſi opulente, pourroit redevenir ce qu'elle a été, & reprendre un éclat que le préjugé & la diſpoſition des lieux, l'empêcheront toujours d'obtenir de ſon agriculture & de ſes manufactures.

Les Eſpagnols nés à Quito, & la plupart de ceux qu'on y envoie d'Europe pour les gouverner, trouvent ces reproches mal fondés. Ils penſent communément que les mines de cette province ne ſont pas aſſez abondantes pour couvrir les frais de leur exploitation. Il ſeroit téméraire de prononcer ſur cette conteſtation. Cependant, pour peu qu'on veuille ſe rappeller la paſſion que ce peuple conquérant a toujours montrée pour ce genre de richeſſes, qui, ſans aucun travail de ſa part, ne lui a coûté que le ſang de ceux qui le poſſédoient, on préſumera qu'il n'y a qu'une entiere impoſſibilité, fondée ſur l'expérience, qui puiſſe déterminer cette nation à ſe refuſer à ſon attrait na-

turel, & aux preſſantes ſollicitations de la métropole.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que le Quito ne fournit au commerce d'Eſpagne que du quinquina. L'arbre qui donne ce fameux remede a rarement plus de deux toiſes & demie de haut. Son tronc & ſes branches ſont d'une groſſeur proportionnée. Il croît dans les forêts au milieu de beaucoup d'autres plantes, & ſe reproduit par les graines qui tombent naturellement à terre. Sa ſeule partie précieuſe eſt ſon écorce dont on le dépouille, & à laquelle on ne donne d'autre préparation que de la faire ſécher. On a préféré la plus épaiſſe, juſqu'à ce que des analyſes ſavantes faites en Angleterre, & des expériences répétées, aient démontré que la plus légere avoit plus de vertu.

On a cru long-temps que l'arbre du quinquina ne ſe trouvoit que ſur le territoire de Loja, ville fondée en 1546, par le capitaine Alonſo de Mercadillo. Le plus eſtimé étoit celui qui croiſſoit à deux lieues au ſud de cette place, ſur la montagne de Cajanuma; & il n'y a pas plus de quarante ans que les négocians ſe faiſoient donner par des notaires, un certificat qui faiſoit foi que l'é-

corce qu'ils achetoient étoit de ce lieu devenu célebre. Le même arbre a été trouvé dans les derniers temps aux environs de Rio-Bamba, de Cuença, & dans quelques autres lieux, tous de la province de Quito.

Le quinquina, dont on venoit de faire d'heureuſes épreuves à Lima, fut connu vers l'an 1639 à Rome. Les Jéſuites qui l'y avoient porté le diſtribuerent gratuitement aux pauvres, & le vendirent au poids de l'argent aux riches. L'année ſuivante, Jean de Véga, médecin d'une vice-reine du Pérou, qui en avoit reſſenti les ſalutaires effets, l'établit en Eſpagne à cent écus la livre. Ce remede eut bientôt une grande réputation, & elle ſe ſoutint juſqu'à ce que les habitants de Loja ne pouvant pas fournir aux demandes qu'on leur faiſoit, s'aviſerent de mêler pluſieurs écorces différéntes à celle qui étoit ſi recherchée. Cette infidélité diminua la confiance qu'on avoit au quinquina, & par conſéquent ſon prix. Les meſures que prit la cour de Madrid pour remédier à un déſordre ſi criant, n'eurent pas un ſuccès complet. Les nouvelles découvertes doivent avoir rendu cette production ſi commune, qu'il ne

paroît pas vraiſemblable qu'on continue à la falſifier.

C'eſt une opinion généralement reçue, que les naturels du pays ont connu fort anciennement l'uſage du quinquina. Ils le faiſoient, dit-on, infuſer dans l'eau pendant un jour, & donnoient la liqueur à boire aux malades ſans le marc. La crainte d'indiquer aux Eſpagnols leurs tyrans, un remede ſi ſalutaire, les y fit renoncer eux-mêmes. Ils en avoient ſi bien perdu le ſouvenir, qu'ils penſoient que l'Europe ne l'employoit que dans ſes teintures. Juſſieu, botaniſte François, leur ouvrit les yeux il y a environ vingt ans. Il leur apprit à diſtinguer les médiocres eſpeces de quinquina, des bonnes, des excellentes, & les accoutuma à recourir comme nous à ſa vertu ſpécifique contre les fievres intermittentes.

Ce peuple n'a pas été ſi docile aux inſtructions des hommes éclairés, qui ont voulu lui perſuader de s'attacher à la culture de la cochenille. On en trouve dans quelques contrées de la province, abſolument de la même qualité que celle de la nouvelle Eſpagne. Elle eſt employée toute entiere dans les manufactures de Loja & de Cuença, ce qui aſſure la ſupériorité à leurs étoffes

& à leurs tapis ſur ceux de Quito, où on n'en fait pas uſage. Si les Eſpagnols peuvent jamais ſortir de leur inaction pour ſuivre ce genre d'induſtrie, ils s'ouvriront avec l'Europe une branche de commerce qu'on groſſira, ſi l'on veut, du produit de la cannelle.

Vers le côté oriental des Cordillieres, ſont ſitués le pays de Quixos & celui de Macas, qui furent conquis en 1559, & annexés à la province de Quito. On n'y trouve que quelques villages épars & très-miſérables. La premiere de ces contrées n'a jamais été utile à la métropole, & la ſeconde a ceſſé de l'être depuis que le ſoulevement des Indiens a fait abandonner les riches mines qu'on y exploitoit. L'une & l'autre produiſent de la cannelle, qui eſt d'un uſage commun dans le Pérou, & qui pourroit s'étendre beaucoup plus loin, ſi on vouloit ſe donner les ſoins néceſſaires pour ſa culture. Cette cannelle, quoique viſiblement de la même nature que celle de Ceylan, lui eſt actuellement fort inférieure; mais peut-être parviendroit-on à lui ôter ce qu'elle a de défectueux. Nous ſerions d'autant plus portés à le penſer que l'arbre qui la produit, lorſqu'il eſt dans un terrain bien découvert, éloigné d'autres plantes qui le

couvrent communément de leur ombre, débarraſſé des racines étrangeres qui pourroient lui dérober la nourriture dont il a beſoin pour donner au fruit ſa perfection, offre une écorce dont l'odeur & le goût ne le cedent pas à celle de l'Aſie, ſoit qu'elle n'ait pas moins de vertu réelle, ou qu'elle doive ce mérite à l'avantage d'être plus fraichement cueillie. On peut ajouter qu'il faut être bien connoiſſeur, pour diſtinguer l'huile de cannelle venue de Quito, de celle qui nous arrive des Indes Orientales.

En attendant que le Quito ouvre les yeux ſur ſes avantages naturels, les richeſſes de la nouvelle Grenade ſont bornées aux métaux du Popayan & du Choco, deux provinces conquiſes en 1536. La ſtérilité de ces contrées fit d'abord juger peu favorablement de leur acquiſition ; mais on ne tarda pas à faire des découvertes qui leur donnerent un grand prix. Il fut trouvé une infinité de mines d'or, d'autant plus précieuſes, que l'exploitation n'en eſt ni chere, ni difficile, ni dangereuſe.

Dans la plupart des mines, le minéral ſe trouve enveloppé de tant d'autres matieres métalliques, qu'il faut employer le mercure pour en faire la ſé-

paration. Il en eſt où l'or eſt incruſté dans des pierres ſi dures, que l'enclume & la calcination ne pouvant les briſer qu'avec des dépenſes extraordinaires, on eſt réduit à la néceſſité de les abandonner. Dans quelques-unes, l'or eſt ſi bien mêlé avec le tombac, qu'il eſt impoſſible de les ſéparer.

Au Choco, au Popayan ſur-tout, le minéral ſe trouve répandu & mêlé dans la terre & dans le gravier. Ils ſont portés tous enſemble dans un grand réſervoir, où l'on fait entrer l'eau par un conduit. Cette maſſe, bientôt changée en boue, eſt remuée juſqu'à ce que les parties les plus légeres ſoient ſorties du réſervoir par un autre conduit, qui ſert à l'écoulement des eaux. Alors les ouvriers entrent dans le réſervoir, prennent les matieres peſantes, c'eſt-à-dire, le ſable & le métal qui ſont reſtés au fond, & les mettent enſemble dans des baquets de bois qu'ils remuent circulairement par un mouvement prompt & uniforme. Ils changent l'eau, & continuent à ſéparer les matieres les plus légeres des plus peſantes. Enfin, il ne reſte au fond de ces baquets que l'or purgé de tous les corps étrangers avec leſquels il étoit mêlé. Ordinairement il s'y trouve en poudre, quelquefois

quefois en grains de différentes groſſeurs. La même opération ſe répete dans un ſecond & troiſieme réſervoir placés au déſſous du premier, pour recevoir les parties légeres d'or qui peuvent avoir été emportées du premier baſſin par le mouvement de l'eau. Une partie des ouvriers eſt employée dans les lavoirs, tandis que les autres remuent & charient la terre des mines Il n'y a point d'interruption dans les travaux.

Ils ſont le partage d'environ huit mille noirs. Ces eſclaves, qui ne ſont jamais employés dans les mines qui ont de la profondeur, parce que la fraîcheur les y fait périr, ſont réſervés pour les mines qui ſont à la ſuperficie de la terre. Par-tout où ils peuvent être employés ſans riſque de leur vie, on les préfere à l'Indien, qui a moins d'intelligence, de force qu'eux, & ſurtout de cette bonne volonté qui donne la force & l'intelligence. L'uſage univerſel au Popayan & au Cocho, eſt qu'ils rendent chaque jour à leur maître une demi-once d'or. Ce qu'ils en peuvent ramaſſer par delà leur appartient, ainſi que ce qu'ils trouvent les fêtes & les dimanches, qu'on leur abandonne entiérement, mais à con-

dition qu'ils ſe nourriront ce jour-là. Cet arrangement met les plus laborieux, les plus ſages, les plus heureux d'entr'eux, en état d'acheter plutôt ou plus tard leur liberté. Lorſqu'ils l'ont obtenue, ils mêlent leur ſang avec celui des Eſpagnols par des mariages. Les deux nations ne forment plus qu'un même peuple.

Le fruit de ſon induſtrie eſt porté à Santa-Fé de Bogota, bâtie en 1536 par Gonſalve Ximenés de Queſeda, dans un lieu où il étoit monté de la mer du nord par la riviere de la Magdelaine, dans le même temps préciſément que Sébaſtien de Belalcazar y y deſcendoit du Popayan. Il y eut pour les limites entre les deux conquérans de grands démêlés, qui ſe terminerent à l'avantage de Queſeda. La cité qu'il avoit élevée, devint la capitale du nouveau royaume de Grenade, où ſe formerent ſucceſſivement les villes de Marequita, de Pampelune, de Tocayma, & quelques autres moins conſidérables

Les hiſtoriens Eſpagnols parlent avec enthouſiaſme de la quantité d'émeraudes & d'argent qu'on tira d'abord de cette colonie. Quelques-uns en font

menter le produit à des ſommes qui étonnent les imaginations les mieux formées pour le merveilleux. Jamais peut-être l'exagération n'a été pouſſée plus loin. Si la réalité avoit ſeulement approché des fables qu'on a débitées, les Colons ſe ſeroient multipliés à proportion des richeſſes, comme il eſt arrivé dans tous les établiſſements dont l'opulence n'eſt pas conteſtée. Cette population n'exiſte pas, & on ne peut citer aucune époque où il ſe ſoit fait des émigrations ſenſibles.

Mais quelle que ſoit la raiſon du dépériſſement de ces lieux, autrefois ſi renommés, ils ſont tombés dans une profonde obſcurité, depuis que les mines de leur territoire ne ſont plus exploitées. Si Santa-Fé lui-même s'eſt un peu ſauvé de l'oubli, il ne tire pas cet avantage de ſes productions, qui ſe réduiſent à du tabac de mediocre qualité qu'on répand dans l'intérieur des terres, à un peu de bled qui ſert à l'approviſionnement de Carthagene, & à quelques foibles parties d'or que lui fournit la vallée de Neyva. L'attention qu'on lui accorde encore eſt une ſuite du bonheur quil a d'être le ſiege du gouvernement, le centre de toutes les

affaires, l'entrepôt des richeſſes du Popayan & du Cocho.

Elles ſont portées à dos de mulet l'eſpace de cinquante lieues, & embarquées à Honda ſur la riviere de la Magdelaine dans des bâtiments légers. Après quelques jours de navigation, on entre dans un canal que la nature avoit formé, qui fut élargi au milieu du dernier ſiecle, & qui conduit juſqu'à Carthagene. Dans les ſaiſons où il manque d'eau, & bientôt il en manquera dans toutes par la négligence du gouvernement, on continue à ſuivre le fleuve juſqu'à trois journées de cette ville célebre, où on ſe rend par terre.

Le lieu où l'on voit aujourd'hui Carthagene fut découvert en 1502 par Baſtidas qui s'y ſeroit établi, s'il n'avoit été repouſſé par les ſauvages. Pluſieurs aventuriers de ſa nation qui ſuivirent ſes traces, éprouverent le même malheur. Heredia parut enfin en 1527 avec pes forces ſuffiſantes pour donner la loi. Il bâtit & peupla la ville à dix degrés vingt-cinq minutes quarante-huit ſecondes & demie de latitude Nord.

La proſpérité de cet établiſſement y attira en 1544 des corſaires François qui

le pillerent. Il fut brûlé en 1585 par le célebre Drak. Pointis le prit & le rançonna en 1697. L'amiral Vernon ſe vit réduit en 1741 à en lever le ſiege, quoiqu'il l'eût formé avec vingt-cinq vaiſſeaux de ligne, ſix brûlots, deux galiotes à bombes, & aſſez de troupes de débarquement pour conquérir l'Amérique entiere.

Après tant de révolutions, Carthagene ſubſiſte avec éclat dans une preſqu'île de ſable qui ne tient au continent, que par deux langues de terre dont la plus large n'a pas trente-cinq toiſes. Ses fortifications ſont régulieres & à la moderne. La nature a placé à peu de diſtance une colline de hauteur médiocre qui la domine, & ſur laquelle on a conſtruit la citadelle de Saint Lazare. En temps de paix ces ouvrages ſont gardés par dix compagnies de troupes réglées de ſoixante-dix-ſept hommes chacune. La ville eſt une des mieux bâties, des mieux percées, des mieux diſpoſées du nouveau monde. Elle peut contenir vingt-cinq mille ames. Les Eſpagnols forment la ſixieme partie de cette population. Les Negres, les Indiens, les races formées de mêlanges variés à l'infini, compoſent le reſte.

Cette bigarrure eſt plus commune à Carthagene que dans les autres colonies Eſpagnoles. On y voit arriver continuellement ſur tous les vaiſſeaux une foule d'aventuriers ſans emploi, ſans biens, ſans recommandation. Dans un pays où ils ne ſont connus de perſonne, & où aucun habitant n'oſe prendre confiance en leurs ſervices; leur deſtinée eſt de vivre miſérablement d'aumônes conventuelles, & de coucher au coin d'une place ou à la porte d'une Egliſe.

Le chagrin d'une ſituation ſi triſte, & la mauvaiſe qualité de leur nourriture les jettent preſque toujours dans quelque maladie dangereuſe. Les négreſſes & les mulâtreſſes libres s'empreſſent alors de les retirer dans leurs maiſons, & les ſoignnt avec un zele extrême. Elles les font enterrer avec appareil s'ils meurent; s'ils recouvrent leur ſanté, ils en ſont quittes pour épouſer leur bienfaictrice ou quelqu'une de ſes filles. Ceux qui n'ont pas le bonheur d'être dans une ſituation aſſez déſeſpérée pour intéreſſer la pitié des femmes, ſont réduits à ſe retirer dans quelque village pour y vivre de la culture des terres & du fruit de leur travail, ce que la pareſſe orgueilleuſe des habitants regarde comme la derniere des igno-

minies. L'indolence eſt pouſſée ſi loin, que les hommes & les femmes riches ne quittent leurs hamacs que le moins qu'ils peuvent. Leur occupation eſt de s'y bercer pour ſe rafraîchir.

Le climat eſt ſans doute un des grands principes de cette inaction. Les chaleurs ſont exceſſives & continuelles à Carthagene. Les torrents d'eau qui tombent ſans interruption depuis mai juſqu'en novembre, ont cette ſingularité qu'ils ne rafraîchiſſent jamais l'air quelquefois un peu tempéré dans la ſaiſon ſeche par les vents du Nord-Eſt. La nuit n'eſt pas moins étouffante que le jour. Les habitants paſſent un été de ſix mois comme dans des bains chauds. Une tranſpiration habituelle leur donne la couleur pâle & livide des malades, lors même qu'ils ne le ſont pas. Leurs mouvements ſe reſſentent de la molleſſe du climat qui relâche leurs fibres. On le ſent juſques dans leurs paroles qui ſortent lentement de leur bouche, à voix baſſe & par de longs & fréquents intervalles. Ceux qui arrivent d'Europe conſervent leur fraîcheur & l'embonpoint trois à quatre mois. Ils perdent enſuite l'une & l'autre dans des ſueurs qui ne ſont jamais interrompues.

Cet état eſt l'avant-coureur d'un mal plus redoutable encore, mais dont la nature eſt peu connue. A quelques-uns il vient pour s'être refroidis, & à d'autres pour n'avoir pas digéré. Il ſe déclare par un vomiſſement accompagné d'un ſi violent délire, qu'il faut lier le malade pour l'empêcher de ſe déchirer. ſouvent il expire au milieu de ces tranſports qui ne durent que trois ou quatre jours. Ceux qui ont échappé à ce danger dans les premier temps ne courent aucun riſque. Des témoins éclairés aſſurent même que lorſqu'on revient à Carthagene après une longue abſence, on n'a rien à craindre.

Cette ville & ſon territoire préſentent le ſpectacle d'une lepre hideuſe qui attaque indifféremment les Européens & les gens du pays. Ceux qui veulent l'attribuer à la chair de porc, ne font pas attention que cette maladie n'eſt pas connue dans les autres contrées de l'Amérique, où cette nourriture eſt auſſi commune. Pour en arrêter la contagion, on a fondé un hôpital hors de la ville. Tous ceux qu'on en croit attaqués y ſont renfermés ſans diſtinction de ſexe, de rang ni d'âge. Le fruit d'un arrangement ſi ſage eſt perdu par l'avarice

des adminiſtrateurs qui permettent aux pauvres d'aller mendier, au riſque d'infecter ceux qui s'en laiſſent approcher. Auſſi le nombre des malades eſt-il ſi grand que l'enceinte de leur demeure a une étendue immenſe. Chacun y jouit d'un petit terrain qu'on lui marque à ſon entrée. Il s'y bâtit une cabane proportionnée à ſa fortune, où il vit ſans trouble juſqu'à la fin de ſes jours qui ſont ſouvent longs, quoique malheureux. Cette maladie excite ſi vivement au plaiſir dont l'attrait eſt le plus impérieux, qu'on a cru devoir permettre le mariage à ceux qui en ſont attaqués. C'eſt une démangeaiſon ajoutée à une démangaiſon. Elles ſemblent s'irriter par la ſatisfaction des beſoins qu'elles donnent : elles croiſſent par leurs remedes, & ſe reproduiſent l'une par l'autre. Le déſagrément de voir ce mal ardent qui coule avec le ſang, ſe perpétuer dans les enfants, a cédé à la crainte d'autres déſordres peut-être chimériques.

Si la négligence des Eſpagnols nous étoit moins connue, nous les inviterions à faire une épreuve qui vraiſemblablement auroit des ſuites favorables. Il eſt des peuples en Afrique ſitués à peu près à la même latitude, qui ſont

dans l'uſage de ſe frotter le corps avec une huile extraite du fruit d'un arbre ſemblable au palmier. Cette huile eſt d'une odeur déſagréable, mais elle a la propriété ſalutaire de boucher les pores de la peau, & d'arrêter de ſueurs que la chaleur du climat rendroit exceſſives, ſur-tout dans les trois mois de l'année où un calme affreux s'appéſantit ſur ces contrées. Qu'on eſſaie une méthode à peu près ſemblable à Carthagene; peut-être y verra-t-on diminuer, ceſſer même totalement la lepre. On ſait que ceux qui en ſon attaqués ne tranſpirent plus, qu'ils ont la peau dure & farineuſe. S'écarteroit-on des principes d'une ſaine phyſique, en l'attribuant à une tranſpiration trop abondante qui appauvrit les fibres de la peau, & les met hors d'état de faire leurs fonctions? Une huile, une graiſſe propre à diminuer cette tranſpiration extrême, à en empêcher en même temps la ſupreſſion totale, ne paroiſſent-ils pas des moyens indiqués par la nature pour prévénir la calamité que nous déplorons.

Malgré cette maladie, malgré le vice du climat, malgré beaucoup d'autres inconvéniens, l'Eſpagne a toujours été extrêmement attachée à Carthagene, à

cauſe de ſon port, un des meilleurs que l'on connoiſſe. Il a deux lieues d'étendue, un fonds excellent & profond. On y éprouve moins d'agitation que ſur la riviere la plus tranquille. Le ſeul canal de Bocachique y conduiſoit autrefois. Il étoit ſi étroit qu'il n'y pouvoit paſſer à la fois qu'un vaiſſeau cannoné de prés par les batteries croiſées des forts établis ſur les deux bords. Les Anglois ayant détruit en 1741 les fortifications qui défendoient ce paſſage, fut fermé par les Eſpagnols On rouvrit un ancien canal diſpoſé de façon qu'il ne ſera pas facile aux eſcadres ennemies de les forcer. C'eſt par-là que tous les bâtiments entrent aujourd'hui dans le port.

Dans le temps que le commerce du Pérou ſe faiſoit par la voie de galions, ces vaiſſeaux ſe rendoient à Carthagene, avant d'aller à Porto-belo, & y repaſſoient à leur retour. Au premier voyage ils dépoſoient les marchandiſes néceſſaires pour les provinces intérieures, & ils en recevoient le prix au ſecond. Cet arrangement bleſſa les négociants de Lima, qui prétendirent que, lorſqu'ils revenoient de la foire, ils trouvoient tous leurs pays approviſionnés des cho-

ſes qu'ils avoient été chercher fort loin avec des dépenſes infinies. Ils demanderent & ils obtinrent que Carthagene ne fût pourvue qu'après Porto-Belo.

Les provinces de Santa-Fé, de Popayan, de Quito étoient réduites par cette complaiſance ou à tirer à grands frais & avec des grands riſques, leurs beſoins de la foire même, ou à ſe contenter de ce qui y auroit été rebuté. Cette diſpoſition qui dura pluſieurs années, les aigrit à un point extrême. On imagina en 1630 un tempérament qui parut propre à concilier les eſprits. Il fut arrêté que les choſes ſeroient rétablies ſur l'ancien pied, mais qu'à l'arrivée des galions le commerce des marchandiſes d'Europe ceſſeroit entre les deux vices-royautés. L'Eſpagne n'étoit pas encore aſſez avancée dans la connoiſſance de l'économie politique, pour ſentir à quel point un pareil réglement bleſſoit la raiſon & ſes intérêts.

La ſuppreſſion des galions n'a rien changé à cette conduite. Les vaiſſeaux qui ſe rendent ſucceſſivement à Carthagene pour y porter ce qui eſt néceſſaire à l'approviſionnement de la vice-royauté de la nouvelle Grenade,

n'en rapportent pas annuellement au delà d'un million de piaſtres. Ceux qui ſont inſtruits qu'il s'en fabrique plus du double dans la monnoie de Santa-Fé, la ſeule qui exiſte dans le pays depuis la ſuppreſſion de celle de Popayan, & qui ne peuvent pas ignorer d'ailleurs qu'il s'en faut de beaucoup que tout l'or qui ſort des mines n'y ſoit fabriqué, ſeront étonnés de la modicité de ces retours. Leur ſurpriſe ceſſera, s'ils font attention à la quantité d'or qui ſort en fraude. La contrebande ſe fait en cent endroits de la côte. Les richeſſes du Cocho s'écoulent principalement par la riviere à Trato, qui ſe jette dans le golfe de Darien, & celles du Popayan par les différentes embouchures de la Magdelaine qu'il eſt impoſſible de garder. L'Eſpagne ne réuſſira jamais à rompre le cours de ces liaiſons interlopes, à moins qu'elle n'abandonne ſes anciennes maximes. Un ſyſtême plus raiſonnable ne retiendroit pas ſeulement dans ſes mains les tréſors qui lui échappent, il donneroit encore une nouvelle valeur aux ſeules terres de la vice-royauté qui ſoient cultivées avec quelque utilité pour la métropole.

Entre la riviere de la Magdelaine & le fleuve Orenoque, eſt une longue ſuite de côtes qui occupent un eſpace immenſe. Elles furent découvertes en 1499 par Ojeda, Jean de la Caſa & Américc Veſpuce, qui aborderent avec quatre vaiſſeaux à un endroit qu'ils nommerent Venezuela, à cauſe de la reſſemblance qu'ils lui trouverent avec Veniſe. Les établiſſements que ces aventuriers & leurs imitateurs tenterent dans le continent, ne ſe formerent pas avec autant de facilité que ceux des îles. Les ſauvages accoutumés à ſe faire mutuellement la guerre, oppoſerent de la réſiſtance, quelquefois même une réſiſtance aſſez opiniâtre. A la fin de petites nations iſolées, qui par caractere ou par leur état de guerre avoient rarement une demeure fixe, prirent le parti de s'enfoncer dans les terres, ou de ſe ſoumettre.

On bâtit alors un aſſez grand nombre de petites villes dont les plus connues ont toujours été Cumana, Caraque, Verine, Coro, Maracaïbo, & Sainte Marthe. Le territoire de quelques-unes offrit des mines d'or qui furent d'abord exploitées. Leur produit fut aſſez conſidérable dans les premiers temps; mais le ſuccès ne fut que paſ-

ſager, ſoit qu'elles ne fuſſent pas abondantes, ſoit, comme il eſt plus vraiſemblable, qu'on n'en ait jamais attaqué que les branches, il fallut bientôt les abandonner. Dans les établiſſements qui manquoient de mines, les Eſpagnols altérés d'or & de ſang, alloient dans l'intérieur du pays maſſacrer les Indiens, ou leur arracher ce qu'ils avoient ramaſſé de ce ſable précieux dans les rivieres; pour en faire divers ornements. Enfin la derniere reſſource de ces furieux étoit de faire des eſclaves pour les tranſporter aux îles que leur barbarie avoit dépeuplées.

L'horreur de cette conduite échauffa Las-Caſas en 1519, il propoſa pour cette côte une colonie où perſonne ne pouvoit s'établir que de ſon aveu. Ses colons devoient êtres vêtus de maniere à faire croire qu'ils n'étoient pas de la nation qui s'étoit rendue ſi odieuſe. Leur habit devoit être blanc, avec une croix de la couleur & à peu de choſe près, de la figure de celle de Calatrava. Il aſſuroit qu'avec ces eſpeces de chevaliers, & des miſſionnaires formés de ſa main, il réuſſiroit ſans guerre, ſans violence, ſans eſclavage, à apprivoiſer les ſauvages, à les civiliſer, à établir une

bonne culture, à exploiter même les mines qu'on découvriroit. Son ambition ſe bornoit à obtenir pour ſes dépenſes, le douzieme de ce que le gouvernement retireroit des contrées dont il méditoit la félicité.

Ce plan étoit trop favorable à l'humanité pour n'être pas rejetté. Les ambitieux qui manient les états & les peuples, les conſomment comme une denrée, traitent de chimere tout ce qui tend à rendre les hommes meilleurs & plus heureux. Il fallut attendre que les beſoins où entraîne la cupidité, permiſſient de tenter une civiliſation qu'un homme vertueux avoit ſuggérée. Charles Quint engagea la province de Venezuela ſituée au milieu de la côte qui nous occupe, à la famille des Velſers qui lui avoit fait des avances conſidérables. Ces riches négociants d'Ausbourg y envoyerent en 1728 quatre cents quatre-vingts Allemands, dont l'avarice & la férocité ſurpaſſerent tout ce qu'on avoit vu juſqu'alors dans le nouveau monde. L'hiſtoire les accuſe d'avoir maſſacré ou fait périr un million d'Indiens; & il ne paroît pas qu'elle les ait calomniés. Leur tyrannie finit par une cataſtrophe horrible, & on ne penſa pas

les remplacer. On fut réduit à regarder comme un bonheur, que la contrée qu'ils avoient dévaſtée rentrât ſous la domination Eſpagnole.

Malheureuſement les ſcenes d'horreur qu'avoient donné les Allemands, furent renouvellées par Carjaval qui fut chargé du gouvernement de ce trop infortuné pays. Ce monſtre, il eſt vrai, porta ſa tête ſur un échafaud; mais ce châtiment ne rappella pas du tombeau, les victimes qu'il y avoit plongées. La dépopulation étoit ſi entiere qu'on fit venir d'Afrique en 1550 un grand nombre de negres, ſur leſquels on fondoit les plus hautes eſpérances. L'habitude de la tyrannie fit traiter ces eſclaves avec tant de dureté, qu'ils ſe révolterent. On s'autoriſa de leur rebellion pour maſſacrer tous les mâles; & la colonie redevint encore un déſert mêlé de cendres de Negres, Eſpagnols, d'Indiens & d'Allemands.

Elle retomba dans un profond oubli pour long-temps. Les provinces voiſines de l'Orenoque & de la Magdelaine y ſont encore; quoique l'étendue, l'excellence, la variété de leur ſol invitent continuellement la métropole à en tirer pluſieurs productions, la plupart

fort riches. Le centre ſeul de cette côte prodigieuſe s'occupe de la culture du cacao.

Le cacaoyer eſt un arbre de grandeur moyenne, qui vient de ſa graine qu'on plante de diſtance en diſtance. Lorſqu'il commence à pouſſer, il ſe diviſe en trois, quatre, cinq ou ſix troncs, ſuivant la vigueur de ſa racine. A meſure qu'il croît, ſes branches toujours éloignées les unes des autres, ſe penchent vers la terre. Ses feuilles longues, liſſes, agréables à l'odorat, terminées en pointe, reſſembleroient aſſez, ſi elles étoient luiſantes, à celles de l'oranger. De la tige ainſi que des branches naît une fleur jonquille dont le piſtil renferme la gouſſe qui contient le fruit. Cette gouſſe qui a la figure d'un melon pointu & diviſé en côtes bien marquées, acquiert la longueur de ſix à ſept pouces ſur quatre ou cinq de large, & renferme de vingt à trente petites amandes. Elle eſt verte pendant qu'elle croît; lorſqu'elle devient jeune; c'eſt une marque que ſon fruit commence à prendre de la conſiſtence. Dès qu'elle a une couleur de muſc foncé, il faut la cueillir & la faire ſécher ſans délai. Chaque grain de cacao ſe trouve renfermé dans

les diviſions des membranes de la gouſſe. On fait deux récoltes par an : elles ſont égales pour la qualité & pour l'abondance.

Le cacaoyer qui commence à récompenſer les travaux du cultivateur au bout de deux ou trois ans, exige un terrain humide. Si l'eau lui manque, il ceſſe de produire, il deſſeche & périt. Un ombrage qui le garantiſſe continuellement des ardeurs du ſoleil, ne lui eſt pas moins néceſſaire. On doit l'entourer d'arbres plus robuſtes à l'abri deſquels il puiſſe proſpérer. Les ſoins qu'il exige d'ailleurs ne ſont ni pénibles, ni diſpendieux. Il ſuffit d'arracher les herbes qui le priveroient de ſa nourriture.

Quoique le cacaoyer ſoit cultivé avec ſuccès dans pluſieurs contrées de l'Amérique, qu'il croiſſe même naturellement dans quelques-unes, il ne réuſſit nulle part auſſi bien que ſur la côte que nous décrivons. Toutes ſes parties en recueillent un peu ; mais il n'eſt devenu un objet important que ſur le territoire de Caraque. On eſtime que la récolte de ce fruit précieux paſſe cent mille fanegues de cent dix livres chacune. Le pays ou Santa-Fé en conſomment vingt mille ; le Mexique un peu plus ; les Cana-

ries une petite cargaiſon, & l'Europe cinquante à ſoixante mille. Cette culture occupe dix ou douze mille negres. Ceux d'entr'eux qui ont obtenu ſucceſſivement la liberté, ont fondé la petite ville de Nirva, où ils ne ſouffrent point de blancs.

Le commerce de Caraque auquel la Guayra, qui en eſt à deux lieues, ſert de port, fut long-temps ouvert à tous les ſujets de la monarchie Eſpagnole, & il l'eſt encore aux Américains. Ceux d'Europe ſont moins bien traités. Il s'eſt formé en 1728 à Saint Sébaſtien une compagnie qui a obtenu le droit excluſif d'entretenir des liaiſons avec cette partie du nouveau monde. Les quatre ou cinq vaiſſeaux qu'elle expédie tous les ans, partent du lieu de leur origine; mais leur retour ſe fait à Cadix. La fanegue de cacao, qui coûte rarement dans la colonie plus de ſix ou ſept piaſtres payées en marchandiſes, eſt livrée au public au prix fixe de trente-huit. Il n'y a point de taux arrêté pour les foibles parties de coton, d'indigo, & de cuirs qui en viennent.

Quand on conſidere que c'eſt là tout le produit d'une côte qui a neuf cent lieues de long ſur vingt, trente & qua-

rante de profondeur, dans un terrain le plus ſouvent excellent, il eſt bien difficile de ne pas tomber dans un étonnement mêlé d'indignation. L'Eſpagne peut faire ceſſer quand elle voudra ces ſentiments qui la dégradent. Qu'elle accorde une grande liberté, qu'elle ſupprime les impôts, qu'elle donne, s'il le faut, des gratifications, & ceux de ſes ſujets qui végetent dans une indolence dont en Europe on n'a point d'idée ne tarderont pas à recouvrer de l'activité. Qu'elle prenne des moyens efficaces pour mettre le travail en honneur; & les brigands qui vivent miſérablement de la contrebande à Sainte Marthe, ſur la riviere de la Hache & dans d'autres endroits, aimeront à devenir des cultivateurs. Qu'à cet eſprit de deſtruction qui a fuit juſqu'ici la baſe de ſa politique, elle ſubſtitue des principes de modération & d'humanité, & l'on verra les Motilones, les Guajaros, tous les ſauvages qui embraſſent le derriere de ſes établiſſements, ou qui en interceptent la communication, s'empreſſer de former des liaiſons qui deviendront néceſſairement & réciproquement utiles. Alors les provinces ſituées entre les rivieres de la Magdelaine & de l'Oreno-

que, s'éleveront à l'éclat auquel la nature les appelle. Elle ſurpaſſeront en productions riches & variées tant de colonies dont on vante depuis ſi longtemps la fertilité. Ces grands objets ſont ſi ſenſibles qu'il ſeroit inutile de s'y arrêter davantage. Nous nous hâterons de párler du Chili.

Fin du ſeptieme Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE HUITIEME.

LE pays connu ſous le nom de Chili eſt borné à l'orient par d'immenſes déſerts qui aboutiſſent au Paraguay ; & à l'occident il s'étend ſur la mer du Sud des frontieres du Pérou, au détroit de Magellan, c'eſt-à dire, depuis

les vingt-ſept degrés de latitude méridionale, juſqu'aux cinquante-trois degrés trente minutes. Les Yncas ſoumirent à leurs ſages loix une partie de cette vaſte contrée, & ils ſe propoſoient d'y aſſujettir le reſte, mais ils trouverent des difficultés qu'ils ne purent vaincre.

Ce grand projet fut repris par les Eſpagnols auſſi-tôt qu'ils eurent fait la conquête des principales provinces du Pérou. Almagro parti de Cuſco au commencement de 1535 traverſa les Cordillieres ; & quoiqu'une grande partie des ſoldats qui le ſuivoient y euſſent trouvé la mort, il fut reçu avec une ſoumiſſion entiere par les peuples anciennement dépendans du trône qu'on venoit de renverſer. La terreur de ſes armes lui auroit fait obtenir vraiſemblablement de plus grands avantages, ſi des intérêts particuliers ne l'euſſent ramené au centre de l'empire où il trouva une mort tragique.

Les Eſpagnols reparurent au Chili en 1541. Valdivia qui les conduiſoit y pénétra avec une facilité extrême. Les nations qui l'habitoient vouloient faire leur récolte. Dès qu'elle fut finie on prit les armes. La guerre dura dix ans ſans interruption. A la vérité quelques cantons

cantons découragés par les pertes continuelles qu'ils faiſoient, avoient pris le parti de ſe ſoumettre ; mais d'autres défendoient toujours leur liberté, quoiqu'avec un déſavantage preſque continuel.

Un capitaine Indien auquel ſon âge & ſes infirmités ne permettoient pas de ſortir de ſa cabane entendoit toujours parler de ces malheurs. Le chagrin de voir les ſiens conſtamment battus par une poignée d'étrangers, lui donna des forces. Il forma treize compagnies de mille hommes chacune qu'il mit à la queue l'une de l'autre, & les mena à l'ennemi. Si la premiere étoit miſe en déroute, elle devoit éviter de ſe jetter ſur la ſeconde, & s'aller rallier ſous la protection de la derniere. Cet ordre qui fut fidellement ſuivi déconcerta les Eſpagnols. Ils enfoncerent ſucceſſivement tous les corps ſans en retirer aucun avantage. Les hommes & les chevaux ayant également beſoin de repos, Valdivia ordonna la retraite vers un défilé, où il prévoyoit qu'il ſeroit aiſé de ſe défendre. On ne lui donna pas le temps d'y arriver. Les Indiens de l'arriere-garde s'en étant emparés par des voies détournées, tandis que ceux de l'avant-garde ſuivoient ſes pas avec précaution, il

fut enveloppé & maſſacré avec les cent cinquante cavaliers qui formoient ſa troupe. On verſa, dit-on, de l'or fondu dans ſa bouche. *Abreuve-toi donc de ce métal dont vous êtes ſi fort altérés toi & les tiens*, lui crioient les ſauvages (*h*).

Ils profiterent de leur victoire pour porter la déſolation & le feu dans les établiſſements Européens. Pluſieurs furent détruits, & tous auroient eu la même deſtinée ſi des forces conſidérables arrivées à propos du Pérou n'euſſent mis les vaincus en état de défendre leurs poſtes les mieux fortifiés. On s'étendit un peu dans la ſuite, mais on ne fit jamais un pas ſans combattre. De toutes les contrées du nouveau monde où les Eſpagnols ont voulu établir leur domination, c'eſt celle où ils ont toujours trouvé, où ils trouvent encore une plus grande réſiſtance.

Leurs plus irréconciliables ennemis ſont les habitants d'Arauco & de Tucapel, ceux qui habitent au Sud de la riviere de Biobio, ou qui s'étendent vers la Cordilliere. Leurs mœurs qui

(*h*) Ainſi Tomyris, en plongeant la tête de Cyrus dans un vaſe plein de ſang, diſoit : *Satia te ſanguine quem ſitiſti.* Les mêmes horreurs ſont de tous les temps & de tous les lieux.

reſſemblent beaucoup plus à celles des ſauvages de l'Amérique ſeptentrionale qu'aux mœurs des Péruviens leurs voiſins les rendent redoutables. Ils ne portent que leur corps à la guerre, & ne traînent après eux ni tentes ni bagages. Les mêmes arbres dont ils tirent leur nourriture leur fourniſſent les lances & les javelots dont ils ſont toujours armés. Aſſurés de trouver dans un lieu ce qu'ils avoient dans un autre, ils ne regrettent point une grande étendue de pays qu'ils abandonnent. Tout ſéjour leur eſt égal. Leurs armées, ſans embarras de vivres ni de munitions, ſe meuvent avec une agilité ſurprenante. Ils expoſent leur vie en hommes qui n'y ſont pas attachés, & s'ils perdent leur champ de bataille, ils retrouvent leurs magaſins & leurs campements, par-tout où il y a des terres couvertes de fruits.

Ils invitent quelquefois leurs voiſins à ſe joindre à eux pour attaquer l'ennemi commun, ce qui s'appelle faire courir la fleche, parce que cet appel vole d'une habitation à l'autre avec autant de célérité que de ſecret. Le plus ſouvent un ivrogne crie qu'il faut prendre les armes. Les eſprits s'échauffent; on choiſit un chef, & voilà la guerre. Dans les ténebres de la nuit fixée pour commen-

cer les hoſtilités, on tombe ſur le premier village où il y a des Eſpagnols, & delà le carnage ſe diſperſe dans d'autres. Tout y eſt maſſacré excepté les femmes blanches qu'on ne manque jamais d'amener. De-là vient qu'il y a tant d'Indiens blancs & blonds.

Avant que l'ennemi ait pu raſſembler ſes forces, ils ſe réuniſſent. Leur armée, quoique plus redoutable par le nombre que par la diſcipline, ne craint pas d'attaquer les poſtes les mieux fortifiés. Ces emportements leur réuſſiſſent ſouvent, parce qu'ils reçoivent continuellement des ſecours qui les empêchent de ſentir leurs pertes. S'ils en ſont d'aſſez marquées pour ſe rebuter, ils ſe retirent à quelques lieues, & cinq ou ſix jours après, ils vont fondre d'un autre côté.

Ces barbares ne ſe croient battus que lorſqu'ils ſont enveloppés. S'ils peuvent gagner un lieu d'un accès difficile, ils ſe jugent vainqueurs, ils penſent au moins que les ſuccès ſont balancés. La tête d'un Eſpagnol qu'ils portent en triomphe, les conſole de la mort de cent Indiens. Un tel peuple vaincra.

Le pays eſt ſi vaſte que lorſqu'ils ſe voient trop preſſés, ils abandonnent leurs poſſeſſions, & s'enfoncent dans des déſerts inacceſſibles, dans des fo-

rêts impraticables. Fortifiés par d'autres Indiens, ils ne tardent pas à revenir dans les contrées qu'ils habitoient. C'eſt ce mêlange de fuite & de réſiſtance, d'audace, & de crainte, qui les rend comme indomptables.

La guerre eſt pour eux une eſpece d'amuſement. Comme ils la font ſans frais & ſans embarras, ils n'en craignent pas la durée, & ont pour principe de ne jamais demander la paix. La fierté Eſpagnole doit ſe plier à en faire toujours les premieres ouvertures. Lorſqu'elles ſont favorablement reçues, on tient une conférence. Le gouverneur du Chili & le général Indien, accompagnés des capitaines les plus diſtingués des deux partis, réglent dans les plaiſirs de la table les conditions de l'accommodement. Il en coûte toûjours quelques préſents aux Eſpagnols, qui, après cent tentatives, plus funeſtes les unes que les autres, ont été forcés de renoncer à l'eſpoir d'étendre leurs frontieres, & réduits à les couvrir par de fortes places de diſtance en diſtance. Ces précautions ont pour objets d'empêcher les Indiens ſoumis de ſe réunir aux ſauvages indépendants; & ceux-ci de faire des incurſions dans les colonies.

Elles ſont répandues ſur les bords de

la mer du Sud. Un déſert de quatre-vingts lieues les ſépare du Pérou, & l'iſle de Chiloé les borne du côté du détroit de Magellan. Dans cette grande étendue de côtes, on ne trouve de villes que Chacao, Valdivia, la Conception, Valparaiſo, Coquinpo ou la Serena qui ſont en même temps des ports. L'intérieur des terres fourmiſes qui s'étend quelquefois juſqu'à trente lieues, en a moins encore. La ſeule qui y mérite quelque attention, eſt Santiago capitale du gouvernement. Les villages ne ſont pas en beaucoup plus grand nombre, & loin des villes, il eſt rare de voir des habitations iſolées. Les bâtiments ſont bas par-tout, de brique crue; & le plus ſouvent couverts de paille. Cette maniere de ſe loger convient également, & à la nature du pays où les tremblements de terre ſont fréquens, & à l'indolence des habitans.

Ils ſont robuſtes, bien faits, mais en petit nombre. Dans ce grand établiſſement, il n'y pas vingt mille blancs, & plus de ſoixante mille negres ou Indiens, en état de porter les armes. L'état de guerre de cette colonie, étoit autrefois de deux mille hommes; leur entretien fut trouvé trop cher & on les réduiſit à cinq cents au commencement

du ſiecle. La tranquillité n'y a pas été altérée par ce changement, parce que les Indiens n'y payent point de capitation, & qu'ils y ſont traités avec plus d'humanité que dans les autres provinces conquiſes. La valeur avec laquelle ils avoient défendu leur liberté, leur fit obtenir des conditions plus avantageuſes, lors même qu'ils eurent le malheur de la perdre; & la crainte de les voir ſe réunir aux nations voiſines & indépendantes à toujours empêché depuis qu'on ne violât cette capitulation.

Si le Chili eſt un déſert, ce n'eſt pas la faute du climat, un des plus ſains que l'on connoiſſe. Le voiſinage des Cordillières, lui donne une délicieuſe température que ſa poſition ne permettoit pas d'eſpérer. Il n'y a point de province dans la métropole, dont le ſéjour puiſſe être plus agréable.

On a trop exalté la richeſſe de ſes mines d'or. Celle de Petorca, d'Yapel, de Lumpangui, de Lavin, de Ligua, de Tiltil, qu'on exploite depuis longtemps, ſont des mines ordinaires. Il s'en découvre de temps en temps de nouvelles, mais toutes ſi ſuperficielles, que la veine ſe trouve épuiſée auſſi-tôt qu'entamée. Les *lavaderos* ou torrens qui

entraînent des métaux, ſont auſſi communs & ne ſont pas plus utiles. Ces produits réunis forment la valeur d'un million de piaſtres. On les exportoit autrefois en nature. Depuis 1749, ils ſont fabriqués dans l'hôtel des monnoies établi à Santiago. L'excellent cuivre qui ſort des mines de Coquimbo ſe répand dans tout le Pérou.

Une richeſſe plus réelle, quoique moins chere à ſes poſſeſſeurs, c'eſt la fertilité du ſol. Elle eſt prodigieuſe. Tous les fruits de l'Europe ſe ſont perfectionnés ſous cet heureux climat. Le vin en ſeroit exquis, ſi on ne lui communiquoit un goût amer en le dépoſant dans des vaſes de terre enduite d'une ſorte de réſine, & en les tranſportant dans des peaux des bouc. La récolte des grains paſſe pour mauvaiſe lorſqu'elle ne rend pas au-delà de cent pour un. Le bœuf le plus gros, le mieux engraiſſé, ſe vend à peine quatre piaſtres. Les chevaux y ont le feu, la fierté des chevaux Andalous dont ils tirent leur origine, & le climat ou le ſol leur donnent plus de force & de vîteſſe.

Malgré ces avantages, le Chili n'a point de liaiſon directe avec la métropole. Toutes ſes opérations de commerce ſe font avec le Pérou, le Para-

gay, & les ſauvages de ſa propre frontiere.

On vend à ces barbares des mors de bride, des éperons, des couteaux, d'autres ouvrages de fer, diverſes ſortes de merceries. Leur pareſſe & leur mépris pour l'or, ſur lequel ils marchent, les réduiſent à donner en échange des bœufs, des chevaux, leurs propres enfants, qu'ils ſacrifient aux plus vil objets.

Quelque paſſion qu'ils aient pour ces bagatelles quand ils les voient, ils n'y penſent point, quand elles ne ſe trouvent pas ſous leur yeux. Auſſi ne ſortent-ils pas de chez eux pour ſe les procurer; il faut les leur apporter. L'Eſpagnol qui veut entreprendre ce commerce, s'adreſſe d'abord aux chefs de famille, ſeuls dépoſitaires de l'autorité publique. Lorſqu'il a obtenu la permiſſion dont il avoit beſoin, il parcourt les habitations, & livre indifféremment la marchandiſe à tous ceux qui ſe préſentent. Dès que ſa vente eſt finie, il annonce ſon départ, & tous les acheteurs s'empreſſent de lui livrer dans le premier village où il s'eſt montré, les effets dont on eſt convenu. Il n'y a jamais eu d'exemple de la moindre infidélité. On lui donne une eſcorte, qui

l'aide à conduire juſqu'à la frontiere les troupeaux & les eſclaves qu'il a reçus en paiement.

Juſqu'en 1724, on vendoit à ces ſauvages du vin & des liqueurs fortes, dont ils ont la paſſion comme preſque tous les peuples. Dans leur ivreſſe, ils prenoient les armes, il maſſacroient tous les Eſpagnols qu'ils rencontroient, ils fondoient inopinément ſur les forts, ils portoient la déſolation dans les campagnes de leur voiſinage. Ces expériences cent fois répétées, ont fait ſévérement proſcrire un genre de commerce ſi dangereux. On recueille tous les jours le fruit d'une politique ſi raiſonnable. Les mouvements de ces peuples ſont moins fréquens & moins dangereux. Avec cette tranquillité augmentent ſenſiblement les liaiſons qu'on entretenoit avec eux. Mais il n'eſt guere poſſible qu'elles deviennent jamais auſſi conſidérables que celles qu'on a avec le Pérou.

Le Pérou tire annuellement de Chili une grande abondance de cuirs, de fruits ſecs, de cuivre, de viande ſalée, de chevaux, huit mille quintaux de chanvre, vingt mille quintaux de ſaindoux, cent quarante mille fanegues de froment, & beaucoup d'or. Il lui fournit

en échange du tabac, du ſucre, du cacao, de la faïance, des draps, des toiles, des chapeaux fabriqués à Quito: tous les objets de luxe arrivés d'Europe. C'étoit autrefois à la Conception, c'eſt maintenant à Valparayſo qu'abordent les vaiſſeaux expédiés de Callao pour former cette communication. Les voyages furent quelque temps ſi longs, qu'il falloit compter ſur une année entiere, pour l'aller & pour le retour. Jamais on n'avoit oſé perdre les terres de vue, & on s'étoit réduit à louvoyer continuellement. Un Pilote Européen, qui avoit obſervé les vents, n'employa qu'un mois à cette navigation. On le crut ſorcier. L'inquiſition qui eſt ridicule par ſon ignorance, quand elle n'eſt pas odieuſe par ſes fureurs, le fit arrêter. Son journal fit ſa juſtification. Il fut reconnu que pour avoir le même ſuccès, il ne falloit que s'éloigner des côtes. Bientôt ſa méthode fut adoptée univerſellement.

Celle que ſuit le Chili dans ſon commerce avec le Paraguay, eſt bien différente. La comunication des deux colonies ne ſe fait point par mer. Il faudroit, ou paſſer le détroit de Magellan, ou doubler le cap de Horn, deux routes que les Eſpagnols ne prennent jamais

ſans une extrême néceſſité. On a trouvé plus court, plus ſûr, & même moins diſpendieux, de ſe ſervir de la voie de terre, quoiqu'il y ait trois cents lieues de Saint-Iago à Buenos Ayres, & qu'il en faille faire quarante dans les neiges & les précipices des Cordillieres. Ceux qui ont entendu parler de la quantité de mulets, de l'abondance de fourrage dont ce grand eſpace eſt couvert, ne jugeront pas cette prédilection auſſi déraiſonnable qu'elle le paroît au premier coup d'œil.

Quoi qu'il en ſoit, le Chili envoie au Paraguay des étoffes de laine appellées *ponchos*, qui ſervent à faire des manteaux. Il envoie des vins, des eaux de vie, des huiles, ſur-tout de l'or. Il reçoit en paiement de la cire, un ſuif propre à faire du ſavon, l'herbe du Paraguay, des marchandiſes d'Europe, & la plus grande quantité de negres que Buenos-Ayres peut lui fournir. Ceux qui viennent par Panama, détruits en parties par une longue navigation, & par des climats divers, ſont plus chers & moins robuſtes.

Le Chili forme un état tout-à-fait diſtinct du Pérou. Son chef eſt abſolu dans les affaires politiques, civiles & militaires. L'autorité du viceroi ſe ré-

duit à nommer par proviſion à ce gouvernement, lorſque la mort ſurprend celui qui en eſt pourvu avant que la métropole lui ait déſigné un ſucceſſeur. Si dans quelques occaſions il s'eſt mêlé de l'adminiſtration du pays, il y a été autoriſé par une confiance particuliere de la cour, par la déférence qu'on a eue pour l'éminence de ſa place, ou par l'ambition que les hommes puiſſants ont d'étendre les bornes de leur pouvoir. Le Paraguay jouit de la même indépendance.

Le Paraguay eſt borné au nord par la riviere des Amazones, au midi par la terre Magellanique, au levant par le Breſil, au couchant par le Chili & par le Pérou. Il tire ſon nom d'un grand fleuve qui ſort du lac des Xarayés, qui coule à peu près du nord au ſud, & qui, après avoir fait de long détours dans un cours immenſe, va ſe perdre dans la mer par les trente-cinq degrés de la latitude méridionale.

Cette région, qui a environ quinze cents milles de long ſur mille de large, préſente de grandes variétés. On y trouve de vaſtes forêts, de longues chaînes de montagnes, dont pluſieurs ſe perdent dans les nues, des terres baſſes ſubmergées une grande partie de l'an-

née, des marais dont les eaux croupiſſantes corrompent l'air continuellement. Les peuples errans dans ces déſerts, dont le climat ne peut pas être par-tout le même, ont tout le teint plus ou moins olivâtre, la taille au deſſus de la médiocre, le viſage plat. Les hommes, les enfants vont nuds ordinairement, ſur-tout dans les pays chauds : & les femmes ne ſont couvertes, qu'autant que l'exige la pudeur la plus relâchée. Il n'y a pas de voyageur qui n'ait peint ces nations de couleurs odieuſes. Tous les témoignages ſe réuniſſent pour aſſurer qu'elles ſont ſtupides, inconſtantes, perfides, voraces, adonnées à l'ivrognerie, ſans aucune prévoyance, d'une indolence exceſſive. Les événements atteſtent leur lâcheté. Si quelques-uns ont montré dans certaines occaſions une eſpece de fureur, elles l'ont dûe à l'attrait du brigandage, ou à la paſſion de la vengeance.

La chaſſe, la pêche, les fruits ſauvages, le miel qui eſt commun dans les forêts, les racines qui croiſſent ſans culculture, forment leur nourriture ordinaire, peu y ajoutent le maïs & le manioc. Pour trouver une plus grande abondance de ces productions, les Indiens changent ſouvent de demeure. Com-

me ils n'ont à porter avec eux que quelques vaſes de terre, & qu'on trouve par-tout des branches d'arbre pour former des cabanes, ces émigrations ſont extrêmement faciles. Quoique chaque individu ſe croie libre, & qu'ils vivent tous dans une indépendance abſolue les uns des autres, la néceſſité de ſe défendre leur a appris à former entr'eux une eſpece de ſociété. Quelques familles ſe réuniſſent ſous la direction d'un conducteur de leur choix. Ces aſſociations, plus ou moins nombreuſes, ſelon la réputation & la capacité du chef, ſe diſſipent avec la même facilité qu'elles ſe ſont formées.

La découverte du fleuve Paraguay, appellé depuis Rio de la Plata, fut faite en 1516 par Diaz de Solis, grand pilote de Caſtille. Il fut mis à mort avec la plupart des ſiens par les ſauvages, qui, pour éviter les fers qu'on leur préparoit, traiterent quelques années après de la même maniere les Portugais du Breſil.

Les deux nations rivales, également effrayées par ces revers, perdirent le Paraguay de vue, & tournerent leur avarice d'un autre côté. Le haſard y ramena les Eſpagnols en 1526.

Sébaſtien Cabot, en 1496, avoit fait la découverte de Terre-neuve pour l'An-

gleterre, la voyant trop occupée de ſes affaires domeſtiques pour ſonger à former des établiſſements dans le nouveau monde, il porta ſes talens en Eſpagne, où ſa réputation le fit choiſir pour une expédition brilllante.

La victoire, ce navire famaux pour avoir été le premier qui ait fait le tour du monde, & qui ſeul de l'eſcadre de Magellan étoit revenu en Europe, avoit rapporté beaucoup d'épiceries des Moluques. L'avantage qu'on retira de cette vente fit décider un nouvel armement, qui fut confié aux ſoins de Cabot. En ſuivant la route qui avoit été tenue dans le premier voyage, cet amiral arriva à l'embouchure de la Plata. Soit qu'il manquât de vivres pour pouſſer ſa navigation plus loin, ſoit, comme il eſt plus vraiſemblable, que ſes équipages commençaſſent à ſe mutiner, il s'y arrêta. Il remonta le fleuve, & bâtit une fortereſſe à l'entrée de la riviere de Rio-tercero, qui ſort des montagnes de Tucuman. Tous les événements qui ſuivirent cet établiſſement furent marqués par des prodiges. On en rapportera quelques-uns des plus propres à faire connoître le tour d'eſprit de ces temps de crédulité.

Nuno de Lara fut chargé de garder

le premier boulevard qne la puiſſance des Eſpagnols, illimitée dans leur conquête, avoit bâti ſur les heureux bords du Paraguay, pour mettre dans ſes mains toutes les richeſſes d'un monde créé du ciel, à l'uſage du peuple de la chrétienté le plus fidele à Dieu. Si le Gouverneur avoit eu ſeulement autant de ſoldats qu'il y avoit de nations à combattre ou à reponſſer, il ſe fût repoſé de la conquête du Paraguay ſur la valeur d'un ſang fécond en victoires; mais on ne lui avoit donné que cent vingt hommes contre des peuples innombrables. Il crut donc devoir aſſurer ſa ſituation par une alliance avec les Timbuez, nation voiſine de ſon gouvernement. Mangora, leur cacique, fut charmé du caractere de Nuno, accepta des propoſitions qui devoient l'honorer & le diſtinguer de cette foule de ſauvages, deſtinés un jour à n'être que les eſclaves de la nation maîtreſſe du nouveau monde. L'Eſpagnol reçut avec bonté les viſites de ſon aillié. Mais admirez la puiſſance de l'Amour, qui non content de triompher des dieux & des héros, ſe plaît encore à vaincre la férocité des nations barbares. Son carquois a des fleches plus ſûres & plus

mortelles, que les dards empoiſonnés de l'Indien.

Un de ſes traits partit des yeux d'une Eſpagnole, c'étoit Donna Luzia Miranda, epouſe de l'invincible capitaine Sébaſtien Hurtado. Dès ce moment le cacique bleſſé devint furieux, & ſentit qu'en vain l'Amérique eſpéroit réſiſter à un peuple dont chaque ſoldat détruiſoit des armées, & chaque femme pouvoit mettre à ſes pieds tous leurs chefs. Il oſa avouer ſa défaite à celle qui ne daignoit pas s'en appercevoir. Mais pour ſurprendre par la ruſe, une proie qu'il ne ſe flattoit pas d'enlever de force, il tendit un piege à l'ambition de Hurtado. Il l'invita donc à venir recevoir avec Miranda les hommages de toute ſa nation, en lui faiſant entendre qu'une beauté née pour triompher dans les deux mondes, acheveroit d'attacher ſans retour à l'alliance des Eſpagnols ceux des Timbuez qui pourroient douter de la ſupériorité d'une peuple ſi renommé, quand ils verroient à quelle ſource d'héroïſme les Européens puiſoient ce courage qui les rendoit ſi facilement les maîtres de la terre : car le bruit des conquêtes de l'Eſpagne avoit volé d'un tropique à l'autre ſur les ailes de la ter-

reur, plus fortes, plus rapides que celles de la victoire.

Hurtado, que sa chaste compagne avoit instruit de la funeste passion du cacique, crut par pitié devoir éluder les progrès d'un feu qu'il n'auroit pu éteindre que dans le sang de cet infortuné. Il lui répondit qu'un soldat Européen n'oseroit quitter son camp ou sa garnison sans la permission du général ou du gouverneur, ni demander sans honte une pareille grace, à moins que ce ne fût pour combattre & vaincre. Le cacique éclairé par l'amour qui semble ne prêter son bandeau qu'aux amans heureux, vit bien que l'Espagnol se jouoit de sa passion; & sentant qu'il ne seroit heureux que par la mort de son rival, il résolut de le perdre. Ce devoit être par une trahison. Hurtado ne craignoit que les lâches.

Le cacique apprit que ce brave Espagnol étoit sorti de la garnison avec cinquante de ses invincibles soldats, pour aller chercher de vivres à la pointe de l'épée. Au lieu de l'attaquer ouvertement, il profita de son absence pour se défaire de lui. La garnison se trouvoit extrêmement affoiblie par l'éloignement de ce capitaine. Mangora ne tarde pas à former un corps de quatre mille In-

iens. Il les cache bien armés dans un marais ouvert, voiſin de la citadelle; enſuite, marchant aux portes de la place avec trente des ſiens chargés de ſubſiſtances, il fait dire à Lara qu'ayant appris que les Eſpagnols ſes amis manquoient de vivres, il s'étoit empreſſé de venir leur en offrir, en attendant le retour du convoi qui devoit leur en apporter. La généroſité du général étoit trop éloignée de la méfiance, pour ſuſpecter les pieges de la perfidie dans les préſents & les offres volontaires d'un allié. Lara reçut le cacique avec les témoignages les plus ſinceres de la reconnoiſſance, & voulut le régaler avec ſa troupe de tout ce qu'il put joindre des proviſions étrangeres de l'Europe aux mets naturels du pays. On fit un feſtin de ce mêlange, & de l'ivreſſe de la débauche, on tomba dans les filets du ſommeil, ou plutôt de la mort.

Le cacique avoit prémuni ſon eſcorte & ſa troupe embûchée. Tout étoit prévu & concerté pour conſommer la plus lâche des trahiſons. A peine les Eſpagnols s'étoient endormis, que la lueur des flammes qui dévoroient le magaſin avertit les Timbuez de marcher au ſaccagement de la place. Les ſoldats qui devoient la garder, mal éveillés par le

bruit & la clarté de l'incendie, coururent encore ivres pour l'éteindre. Durant cé déſordre, les auteurs de la trame ouvrent les portes à leurs compagnons, & tous enſemble fondent le poignard à la main ſur les Eſpagnols, qui ne ſavent fuir ni le feu ni l'ennemi. Lara mortellement bleſſé, ſonge moins à retirer la fleche de ſes flancs, qu'à enfoncer ſon épée au cœur de Mangora. Le cacique & lui tombent en ſe déchirant mutuellement: ils expirent enſemble dans un torrent formé du ſang des Eſpagnols & des ſauvages, de ce ſang qui ne pouvoit ſe mêler & ſe confondre que dans le carnage.

Il ne reſtoit dans la place que quatre femmes & quatre enfants avec Miranda, cauſe innocente & malheureuſe d'une ſcene ſi tragique. Ces triſtes victimes furent emmenées à Siripa, frere & ſucceſſeur du perfide cacique. L'amour de celui-ci paſſa dans le cœur de ſon frere, comme un feu échappé de ſes cendres. Semblable au ſoleil même qui luit ſur les riches bords du Paraguay, Miranda ne pouvoit briller aux yeux ſans enflammer tout ce qui la voyoit. Mais ſes traits portoient dans les ames épriſes, tantôt la rage du déſeſpoir, & tantôt les douces foibleſſes de la ſou-

miſſion & de la priere. Siripa ſe jette à ſes pieds, lui déclare que non ſeulement elle eſt libre, mais qu'elle doit régner ſur le chef & le peuple, que ſes charmes euſſent ſoumis à l'Eſpagne plus ſûrement que les armes d'une nation victorieuſe. Comment pourroit-elle encore, ajouta-t-il, ne pas oublier un époux malheureux, & ſans doute tombé ſous les fleches des Indiens conjurés ?

Miranda, plus irritée encore de l'amour du nouveau cacique, qu'elle n'avoit été inſenſible à celui de ſon frere, y répondit par des traits ſanglants de mépris & d'inſulte, aimant mieux la mort que la couronne de la main d'un ſauvage. Avoit-elle traverſé les mers avec ſon époux pour l'abandonner & le trahir, dans un monde où les femmes de l'Europe devoient l'exemple de la vertu, comme les hommes y donnoient celui de la bravoure ? Mais Siripa, n'imaginant pas une fidélité d'une eſpece auſſi extraordinaire à ſes yeux que l'héroïſme des Eſpagnols, crut que le temps affoibliroit ces ſentiments dans un ſexe qui n'étoit pas fait pour une longue réſiſtance, ou que du moins rien ne pourroit mieux vaincre tant de fierté, que la douceur. C'eſt en vain que Miranda repouſſoit opiniâtrement les at-

tentions du cacique ; il lui prodigua les ſoins & les reſpects à proportion de ſes refus.

Pendant ce combat, où le foible oppoſoit la violence & la rigueur aux vœux & aux ſoumiſſions du plus fort, Hurtado revenu de ſon expédition ne trouva qu'un amas de cendres enſanglantées à la place où il avoit laiſſé une citadelle. Ses yeux cherchent par-tout Miranda, ſans découvrir même l'ombre de cette épouſe fidelle, ni les traces de ſes pieds. Il apprend enfin qu'elle eſt chez les perfides Indiens qui dans une ſeule nuit avoient commis tant de crimes. Aucun danger ne l'arrête dans la réſolution d'arracher Miranda à ſes raviſſeurs. Sa préſence alluma toutes les fureurs de la jalouſie dans l'ame du cacique. Il ordonne auſſitôt la mort de cet Eſpagnol, dont l'eſpect lui étoit odieux à tant de titres. Miranda fléchit le cœur du barbare, & fait révoquer l'arrêt prononcé contre ſon époux ; elle obtient même la liberté de le voir quelquefois, mais à condition que s'ils oſent écouter l'amour & s'bandonner à ſes tranſports, le premier moment de leur félicité ſera le dernier de leur vie. O loi plus cruelle cent fois que celle dont le roi des enfers accabla le malheureux

Orphée! Comment poſſéder une épouſe adorée & ne pas la voir? comment la voir long-temps ſans jouir une fois de ſes embraſſements? Qu'eſpéroit Siripa du tourment où il avoit condamné ces époux? L'amour ſe nourrit des ſacrifices volontaires & des privations qu'il s'impoſe; il s'irrite contre les loix qu'on lui preſcrit. La défenſe éveille ſes déſirs, le danger ſon audace, & la mort même ſemble l'inviter à goûter la vie. Après avoir paſſé des jours heureux à ſe conſoler de leur eſclavage, à ſe baigner de ces larmes qui s'attirent, s'eſſuient, & ſe renouvellent ſans ceſſe dans les tendres embraſſements d'un amour vertueux & perſécuté, les deux époux oſerent ſouhaiter un de ces moments délicieux qui rachetent des années de ſouffrances, & valent des ſiecles de vie. Après s'être vus cent fois, s'être tout promis & tout refuſé, dans l'eſpérance de ſe revoir encore pour acquitter les droits & les ſerments de l'hymen; enfin l'amour, plus fort que les fers, les tyrans & la mort, exigea ce doux tribut de plaiſir, dont la vertu même fait un hommage au ciel dans les bras de la fidélité conjugale. Ils jouirent enfin de ce plaiſir que les anges béniſſent autour du lit nuptial, en ſe couvrant

le

le viſage de leurs aîles, de peur d'envier aux hommes un bonheur inconnu dans le paradis. Un jour le barbare Siripa ſurprit Hurtado dans les bras de Miranda. Leur mort fut ordonnée, & tous deux traînés de la couche nuptiale au poteau du ſupplice, expirerent lentement à la vue l'un de l'autre dans les ſoupirs d'un amour éternel.

Pendant que cette ſcene ſe paſſoit, Moſchera, devenu le chef de ce qui reſtoit d'Eſpagnols, s'embarqua avec ſa petite troupe ſur un bâtiment qui étoit demeuré à l'ancre. Par cette retraite, le Paraguay ſe trouvoit totalement délivré d'une nation inquiete qui avoit menacé ſa liberté. Cette tranquillité fut courte. Des forces plus conſidérables ſe firent voir vers le fleuve en 1535, & fonderent Buenos-Ayres. La nouvelle colonie manqua bientôt de vivres. Tous ceux qui ſe permettoient d'en aller chercher, étoient maſſacrés par les ſauvages; & on ſe vit réduit à défendre ſous peine de la vie, de ſortir de l'enceinte du nouvel établiſſement.

Une femme à qui la faim ſans doute avoit donné le courage de braver la mort, trompa la vigilance des gardes qu'on avoit établis autour de la colo-

nie pour la garantir des dangers où l'expoſoit la famine. Maldonata, c'étoit le nom de la transfuge, après avoir erré quelque temps dans des routes inconnues & déſertes, entra dans une caverne pour s'y repoſer de ſes fatigues. Quelle fut ſa terreur d'y rencontrer une lionne, & ſa ſurpriſe, quand elle vit cette bête formidable s'approcher d'elle d'un air à demi tremblant, la careſſer, & lui lécher les mains avec des cris de douleur plus propres à l'attendrir qu'à l'effrayer. L'Eſpagnole s'apperçut bientôt que la lionne étoit pleine, & que ſes gémiſſements étoient le langage d'une mere qui réclamoit du ſecours pour ſe délivrer de ſon fardeau. Maldonata aida à la nature dans ce moment douloureux, où elle ſemble n'accorder qu'à regret à tous les êtres naiſſants, le jour & cette vie qu'elle leur laiſſe reſpirer ſi peu de temps. La lionne heureuſement délivrée va bientôt chercher une nourriture abondante & l'apporte aux pieds de ſa bienfaictrice. Celle-ci la partageoit chaque jour avec les jeunes lionceaux, qui nés pas ſes ſoins & élevés avec elle, ſembloient reconnoître par des jeux & des morſures innocentes un bienfait que leur mere payoit de ſes plus tendres empreſſements. Mais quand l'âge leur

eut donné l'inſtinct de chercher eux-mêmes leur proie avec la force de l'atteindre & de la dévorer, cette famille ſe diſperſa dans les bois, & la lionne que la tendreſſe maternelle ne rappelloit plus dans ſa caverne, diſparut elle-même, & s'égara dans un déſert que ſa faim dépeuploit chaque jour.

Maldonata ſeule & ſans ſubſiſtance ſe vit réduite à s'éloigner d'un antre redoutable à tant d'êtres vivans, mais dont ſa pitié avoit ſu lui faire une aſyle. Cette femme privée avec douleur d'une ſociété chérie, ne fut pas long-temps errante, ſans tomber entre les mains des ſauvages Indiens. Une lionne l'avoit nourrie & des hommes la firent eſclave. Bientôt après elle fut repriſe par les Eſpagnols qui la ramenerent à Buenos-Aires. Le commandant, plus féroce lui ſeul que les lions & les ſauvages, ne la crut pas ſans doute aſſez punie de ſon évaſion par tous les dangers & les maux qu'elle avoit eſſuyés. Le barbare ordonna qu'elle fût attachée à un arbre au milieu d'un bois pour y mourir de faim, ou devenir la pâture des monſtres dévorants.

Deux jours après, quelques ſoldats allerent ſavoir la deſtinée de cette malheureuſe victime. Ils la trouverent plei-

ne de vie, au milieu de tigres affamés, qui, la gueule ouverte ſur cette proie, n'oſoient approcher devant une lionne couchée à ſes pieds avec des lionceaux. Ce ſpectacle frappa tellement ſes ſoldats, qu'ils en étoient immobiles d'attendriſſement & de frayeur. La lionne en les voyant s'éloigna de l'arbre, comme pour leur laiſſer la liberté de délier ſa bienfaictrice. Mais quand ils voulurent l'emmener avec eux, l'animal vint à pas lents confirmer par des careſſes & de doux gémiſſements les prodiges de reconnoiſſance que cette femme racontoit à ſes libérateurs. La lionne ſuivit quelque temps les traces de l'Eſpagnole avec ſes lionceaux, donnant toutes les marques de regrets & d'une véritable douleur qu'une famille fait éclater, quand elle accompagne juſqu'au vaiſſeau un pere ou un fils chéri, qui s'embarque d'un port de l'Europe pour le nouveau monde d'où peut-être il ne reviendra jamais.

Le commandant inſtruit de toute l'aventure par ſes ſoldats, & ramené par un monſtre des bois aux ſentimens d'humanité que ſon cœur farouche avoit dépouillés, ſans doute en paſſant les mers, laiſſa vivre une femme que le ciel avoit ſi viſiblement protégée.

Cependant les Indiens qui erroient toujours autour de la colonie Eſpagnole avec la réſolution de l'affamer, la reſſerroient de plus en plus dans ſes paliſſades. Le retour en Europe paroiſſoit le ſeul remede à de ſi grands maux; mais les Eſpagnols s'étoient perſuadés que l'intérieur des terres regorgeoit de mines, & ce préjugé ſoutint leur conſtance. Ils abandonnerent Buenos-Aires, & allerent fonder l'Aſſomption à trois cent lieues de la mer, toujours ſur les bords du fleuve. C'étoit s'éloigner viſiblement des ſecours de la métropole; mais dans leurs idées c'étoit s'approcher des richeſſes, & leur avidité étoit encore plus grande que leur prévoyance.

Les ſauvages habitants d'un pays plus voiſin du Tropique étoient moins courageux que ceux de Buenos-Ayres, ou plus aiſés à policer. Loin de troubler les travaux des Eſpagnols, ils leur fournirent des vivres. Cette conduite fit eſpérer qu'il ſeroit poſſible de ſe les attacher, ſi on pouvoit les attirer à la religion chétienne; & on penſa qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen que de leur en donner une grande idée. Dans cette perſuaſion on imagina pour les jours ſaints une proceſſion, où ſuivant l'uſage de la métropole tous les colons

devoient paroître les épaules découvertes, avec les inſtrumens de flagellation à la main. Les Indiens invités à cette horrible farce que reſpire le fanatiſme des Corybantes, & plus propre ſans doute à faire abhorrer qu'aimer le chriſtianiſme, ſe trouverent à cette barbare cérémonie au nombre de huit mille hommes armés de leurs arcs & de leurs fleches qu'ils ne quittoient jamais. Ils étoient réſolus de noyer ces étrangers dans leur propre ſang, dont leur religion ne pouvoit être avide, ſans les rendre en même temps féroces & cruels.

Le moment de la cataſtrophe approchoit, lorſque Irala fut averti par un Indien qui étoit à ſon ſervice d'une conſpiration ſi peu ſoupçonnée. Ce général Eſpagnol fait courir le bruit que les Topiges, ennemis de tout le pays s'approchent pour attaquer la place. Il ordonne a ſes troupes de prendre les armes; il appelle les chefs des ſauvages pour délibérer avec eux ſur un danger commun à leur nation & à la ſienne. Dès que ces hommes qu'on ſuppoſe en même temps couver une trahiſon, & n'avoir aucune méfiance, ſe ſont livrés à la merci des Eſpagnols, Irala les fait mourir, & menace les Indiens qui les avoient accompagnés, du même ſupplice.

Ces malheureux ſe jettent à ſes genoux, & n'obtiennent leur pardon qu'en jurant pour eux & pour toute leur nation une obéiſſance éternelle & ſans bornes. Cette réconciliation fut ſcellée par le mariage de quelques Indiennes avec les Eſpagnols, fête ou cérémonie bien plus agréable au ciel & à la terre que cette proceſſion de flagellants qui devoit ſe terminer par un maſſacre. De l'union de deux peuples ſi étranger l'un à l'autre, ſortit la race des Metis qui eſt ſi commune dans l'Amérique méridionala. Ainſi le ſort des Eſpagnols eſt d'être un ſang mêlé dans tous les pays du monde. Celui des Maures coule encore dans leurs veines en Europe, & celui des ſauvages dans l'Amérique. Peut-être même ne perdent-ils pas à ce mêlange, s'il eſt vrai que les hommes gagnent comme les animaux à croiſer leurs races. Et plût au ciel qu'elles ſe fuſſent déjà toutes fondues en une ſeule qui ne conſervât aucun de ces germes d'antipathie nationale, qui éterniſent les guerres & toutes les paſſions deſtructives ! Mais la diſcorde ſemble naître d'elle-même entre des freres. Comment eſpérer que le genre humain devienne jamais une famille dont les enfants ſuçant à peu près le même lait, ne reſpirent

plus la ſoif du ſang. Elle s'engendre, elle croît & ſe perpétue avec la ſoif de l'or.

C'eſt cette paſſion honteuſe, c'eſt cette cruelle avidité qui engageoit les Eſpagnols à ſe tenir de plus en plus éloignés de la mer, & voiſins des montagnes. Le danger qu'ils avoient couru d'être exterminés par les ſauvages en s'enfonçant trop avant dans les terres, ne les avoit rendus, ni plus ſages, ni plus humains. Ils ſembloient par les cruautés qu'ils exerçoient contre les Indiens, les punir de leur propre obſtination à chercher des métaux où il n'y en avoit pas. Ce naufrage de pluſieurs vaiſſeaux qui périrent avec les troupes & les munitions dont ils étoient chargés en voulant remonter trop haut dans le fleuve, ne put faire revenir leur avarice trompée d'une opiniâtreté funeſte. Il fallut des ordres réitérés de la métropole pour les déterminer à rétablir Buenos-Aires.

Cette entrepriſe ſi néceſſaire étoit devenue facile. Les Eſpagnols multipliés dans le Paraguay étoient aſſez forts pour contenir ou pour détruire les peuples qui pouvoient la traverſer. Elle n'éprouva comme on l'avoit prévu que de légers obſtacles. Jean Ortiz de Zarate

l'exécuta en 1580, ſur un ſol abandonné depuis quarante ans. Les petites nations qui étoient dans le voiſinage de la place ſubirent le joug, ou ſe refugiérent dans des contrées éloignées pour continuer à jouir de leur liberté.

Dès que la colonie eut un point d'appui, elle prit de la conſiſtance. Avec le temps on parvint à former quatre grandes provinces, le Tucuman, Santa Cruz-de-la Sierra, le Paraguay particulier, & Rio-de-la-Plata. Dans cet eſpace immenſe ſont comme perdues une douzaine de villes qui ſeroient en Europe des bourgs médiocres. Elles ſont compoſées d'un petit nombre de maiſons ou cabanes, diſpoſées ſans ordre, & ſéparées par des petits bois qui donnent à chaque habitation un air iſolé. On voit tout autour quelques petites peuplades d'Indiens ſoumis. Le reſte du pays eſt déſert, ou habité par des Indiens indépendants. Leur rage contre ceux qui les ont réduits à ſe réfugier dans des montagnes inacceſſibles, eſt inexprimable. Ils en ſortent continuellement, dans l'eſpoir de maſſacrer quelques-uns de leurs tyrans. Ces courſes empêchent les établiſſements Eſpagnols d'avoir aucune communication entr'eux, ou les réduiſent à l'entretenir par de ſi

longs détours, qu'elle leur devient comme inutile.

La Capitale même de la Colonie a des vices deſtructeurs de toute induſtrie. Buenos-Aires réunit, à la vérité, quelques avantages. La ſituation en eſt ſaine & agréable. On y reſpire un air tempéré. Ses campagnes offrent un aſpect riant & ſeroient très-fertiles ſi on daignoit les cultiver. Les bâtiments, qui étoient tous de terres, il y a quarante ans, ont acquis de la ſolidité, des commodités, depuis qu'on fait cuire de la brique, & faire de la chaux. On y trouve une population de ſeize mille ames, dont les blancs peuvent former le quart. Une fortereſſe, gardée par une garniſon de mille hommes, défend un côté de la ville, & les eaux du fleuve environnent le reſte de ſon enceinte. Tout cela eſt bien en ſoi, mais inſuffiſant pour l'objet qu'on doit s'être propoſé.

La place eſt ſituée à ſoixante-dix lieues de la mer. Les gros vaiſſeaux ne peuvent pas y arriver, & le moindres courent de grands dangers, dans un fleuve qui manque de profondeur, qui eſt ſemé d'îles, d'écueils, de rochers, & où le tempêtes ſont plus communes, & beaucoup plus terribles que ſur l'O-

céan. Ils ſont obligés de mouiller tous les ſoirs à l'endroit où ils ſe trouvent ; & il faut que dans les jours les plus calmes, des pilotes les précedent dans des chaloupes, la ſonde à la main, pour leur tracer la route qu'ils doivent ſuivre. Les périls ne finiſſent pas même au port, ſitué à trois lieues de la Ville La précaution qu'ont les bâtiments d'y jetter toutes leurs ancres, & d'aſſurer leurs cables avec de groſſes chaînes de fer, n'empêche pas qu'ils ne courent le riſque d'être ſubmergés par un vent furieux qui, parti des frontieres du Chili, n'a rien trouvé, dans une plaine de trois cents lieues, qui pût modérer ſon impétuoſité ; & dont la furie augmente lorſqu'il enfile directement le canal du fleuve.

Si les Eſpagnols n'avoient pas formé au hazard la plupart de leurs établiſſemens du nouveau monde, ils auroient occupé le port de Linſanada, de Baragon, qu'on trouve à l'embouchure de la riviere de la Plata, du côté du couchant, ou à celui de Maldonado, qui eſt ſur la même ligne, du côté oriental. La cour de Madrid, à qui des raiſons politiques & des naufrages fréquens ont enfin ouvert les yeux ſur les inconvénients de Buenos-Aires, a bâti en 1726, à quarante lieues

plus bas, à Monte-Video, une citadelle ſtanquée de quatre baſtions, défendue par une artillerie nombreuſe, & par une garniſon de deux cent hommes. On s'eſt apperçu dans la ſuite que le nouveau port n'étoit bon que pour de petits navires, & on s'eſt établi à Maldonado, dont les fortifications, ainſi que celles de Buenos-Aires & de Monte-Video, ont été conſtruites, ſans ſolde par les Guaranis. La nature ſeule y a formé un des meilleurs havres du monde. Il peut contenir les plus nombreuſes flottes, & l'entrée, qui eſt fort étroite, eſt très-aiſée à défendre. L'air y eſt excellent, le bois en abondance, & la terre d'une grande fertilité. Lorſqu'on aura ſoumis les naturels du pays, qui ſont fiers, belliqueux, robuſtes; & que les familles Canariennes qu'on y tranſporte ſucceſſivement auront mis le ſol en valeur, ce ſera un établiſſement parfait. Les vaiſſeaux qui paſſeront d'Europe à la mer du Sud, y trouveront un relâche ſûr, & tous les rafraîchiſſements dont ils auront beſoin. Ce ſera avec le temps l'entrepôt naturel du commerce du Paraguay. Il pourra recevoir des accroiſſements, lorſque les Eſpagnols auront adopté les bons prin-

cipes. Actuellement il n'eſt pas conſidérable.

La plus riche prdduction qui ſoit naturelle à ce continent, eſt l'herbe du Paraguay. C'eſt la feuille d'un arbre de grandeur moyenne. Son goût approche de celui de la mauve, & ſa figure de celle de l'oranger. On la diviſe en trois claſſes. La premiere, nommée Caacuys, eſt le bouton, qui commence à peine à déployer ſes feuilles. Elle eſt fort ſupérieure aux deux autres ; mais elle ne ſe conſerve pas ſi long-temps, & il eſt difficile de la tranſporter au loin. La ſeconde, qui s'appelle Caamini, eſt la feuille, qui a toute ſa grandeur, & dont on a tiré les côtes. Si les côtes y reſtent, c'eſt la Caaguazu qui forme la troiſieme eſpece. Les feuilles, après avoir été grillées, ſe conſervent dans des foſſes creuſées en terre, & couvertes d'une peau de vache.

Les montagnes de Maracaju, ſituées à l'Orient du Paraguay, vers les vingt-cinq degrés vingt-cinq minutes de latitude auſtrale, fourniſſent les feuilles qui ont le plus de réputation. L'arbre qui les donne ne croît pas ſur les hauteurs, mais dans les fonds marécageux qui les ſéparent. L'Aſſomption, qui porte le nom de la capitale du Para-

guay, quoiqu'elle ne ſoit rien, donna d'abord de la célébrité dans des contrées éloignées à cette herbe précieuſe qui faiſoit les délices des ſauvages. L'exportation qu'elle en fit lui procura des richeſſes conſidérables. Cette proſpérité ne fut qu'un éclair. La ville perdit, dans le long trajet qu'il falloit faire, tous les Indiens de ſon territoire. Elle ne vit autour d'elle qu'un déſert de quarante lieues, & il lui fallut renoncer à cette unique ſource de ſon opulence.

La nouvelle Villa-ricca, qui s'étoit formé dans le voiſinage de Maracaju, s'empara de cette branche de commerce. Bientôt il fallut la partager avec les Guaranis, qui d'abord ne cueilloient de l'herbe que pour leur boiſſon, & qui ne tarderent pas à en ramaſſer pour la vendre. Cette occupation, & un voyage de quatre cent lieues pour l'aller ou pour le retour, les tenoient éloignés de leurs habitations une grande partie de l'année. Pendant ce temps-là ils manquoient d'inſtruction, ce qui les détachoit de la religion & de la colonie. Pluſieurs périſſoient par le changement de climat ou par la fatigue. Il y en avoit même qui, rebutés par ce travail, s'enfuyoient dans des déſerts

où ils reprenoient leur premier genre de vie. D'ailleurs les peuplades privées de leurs défenſeurs reſtoient expoſées aux irruptions de l'ennemi. Pour remédier à ces inconvéniens, les Miſſionnaires firent venir de Maracaju des graines qu'ils ſemerent dans le territoire de leur voiſinage, qui approchoit le plus de celui de ces montagnes. Ces arbres ſe ſont extrêmement multipliés, & n'ont point dégénéré, au moins d'une maniere ſenſible.

Le produit de ces plantations, joint à celui que la nature donne ailleurs d'elle-même, eſt fort conſidérable. Une partie reſte dans le Paraguay. Le Chili & le Pérou en conſomment annuellement cent mille arrobes, qui, à raiſon de quatre piaſtres & demie chacune, forment un objet d'exportation de quatre cents cinquante mille piaſtres.

Cette herbe, dans laquelle les Eſpagnols de l'Amérique méridionale croient trouver un remede ou un préſervatif contre la plupart des maladies, eſt d'un uſage général dans cette partie du nouveau monde, ſingulierement dans les montagnes où ſe trouvent les mines. L'habitude d'en prendre en fait un beſoin, qu'on a bien de la peine à modérer. Les Européens dédaignent le vin

pour cette beſoin. Ils en prennent toute la journée ; & les plus pauvres en uſent au moins une fois le jour en ſe levant. On la jette ſéchée, & preſque en pouſſiere, dans l'eau bouillante. Au lieu d'en boire la teinture ſéparément, comme nous buvons le thé, ils mettent l'herbe dans une coupe, y ajoutent du ſucre, du jus de citron, ou des paſtilles d'une odeur fort douce ; & pardeſſus ce mêlange ou cet aſſaiſonnement, verſent de l'eau chaude, qu'ils boivent auſſi-tôt ſans lui donner le temps d'infuſer, parce qu'elle noircit comme l'encre. Pour ne pas boire l'herbe qui ſurnage, on ſe ſert d'un chalumeau d'argent, au bout duquel eſt une ampoule percée de pluſieurs petits trous. Ainſi la liqueur qu'on ſuce par l'autre bout, ſe dégage entiérement de l'herbe. On boit à la ronde avec le même chalumeau, en remettant de l'eau chaude ſur la même herbe à meſure qu'on boit. La répugnance qu'ont montré quelques perſonnes de boire après toutes ſortes de gens, dans un pays où les maladies vénériennes ſont ſi répandues, a fait adopter quelques autres méthodes.

Elles ſont indifférentes à l'Europe, qui ne connoit pas l'uſage de cette boiſſon. Le Paraguay l'intéreſſe par d'autres

côtés, & en particulier par les cuirs qu'il lui fournit. Lorſque les Eſpagnols abandonnerent en 1538 Buenos-Ayres, ils laiſſerent dans les campagnes voiſines quelques bêtes à corne, qu'ils avoient amenées de leur patrie. Elles ſe multiplierent tellement dans ces pâturages, que perſonne ne daigna ſe les approprier lorſqu'on eut rétabli la ville. On imagina dans la ſuite de les aſſommer uniquement pour en avoir la peau. La maniere dont on s'y prend eſt remarquable.

Pluſieurs chaſſeurs à cheval ſe rendent dans les lieux où ils ſavent qu'il y a le plus bœufs ſauvages. Ils pourſuivent chacun le leur, & lui coupent le jarret avec un long bâton armé d'un fer taillé en croiſſant & bien aiguiſé. Cet animal abattu, ſon vainquer en pourſuit d'autres qu'il abat de même. Après quelques jours d'un exercice ſi violent, les chaſſeurs retournent ſur leurs pas, retrouvent les taureaux qu'ils ont terraſſés, les écorchent, & prennent la peau, quelquefois la langue ou le ſuif, & abandonnent le reſte à une nuée de vautours & d'autres oiſeaux de proie.

Les cuirs étoient à ſi bon marché dans les premiers temps, qu'ils coûtoient à peine deux réaux, quoique

ceux qui les achetoient en rebutaſſent près de la moitié qui n'avoient pas la grandeur qu'on leur deſiroit. Leur prix a augmenté à meſure que le nombre des bœufs a diminué. Cette diminution eſt moins l'ouvrage des chaſſeurs que des chiens devenus ſauvages. Ces animaux deſtructeurs font un tel ravage, qu'on eſt menacé de perdre entiérement une branche de commerce ſi précieuſe. Le gouvernement de Buenos-Ayres a cherché à prévenir ce malheur, en chargeant une partie de la garniſon de tuer à coups de fuſil ces bêtes devenues féroces. Les ſoldats chargés de cette expédition néceſſaire, furent reçus à leur retour avec des huées ſi mépriſantes, qu'ils n'ont plus voulu recommencer des courſes qui les couvroient de ridicule aux yeux de leurs compatriotes.

Le vuide que laiſſera la diminution des cuirs, ſera rempli par le tabac qu'on a commencé à cultiver avec ſuccès dans le Paraguay. Il en arrive déjà tous les ans une aſſez grande quantité avec la laine de Vigogne qui vient des montagnes & avec les métaux, qui ſont des matieres tout-à-fait étrangeres à la colonie.

Les premiers Eſpagnols qui y arriverent, ne douterent pas qu'un pays ſi

voiſin du Pérou ne renfermât de grandes richeſſes. Leur conduite ſe régla ſur ces eſpérances, qui furent ſoutenues pendant un ſiecle par divers incidents plus frivoles les uns que les autres. Il fallut enfin renoncer à cette chimere ; mais des motifs particuliers la firent encore répandre long-temps après qu'on eut ceſſé d'y croire. Tout le monde ſait aujourd'hui que le Paraguay n'a d'or & d'argent, que ce qui lui en vient du Chili & du Potoſi. Une partie circule dans la Colonie. Il en paſſe beaucoup plus en fraude dans les établiſſements Portugais. On embarque tous les ans à Buenos-Ayres un million de piaſtres pour la métropole.

Ce que nous avons dit du phyſique, du moral, des richeſſes du Paraguay, n'étoit guere propre à lui donner de la célébrité. Il n'a dû l'attention qu'on n'a ceſſé de lui accorder, qu'à un établiſſement formé dans ſon centre, qui, après avoir long-temps partagé les eſprits, a obtenu l'approbation des ſages (*i*). Le

(*i*) On a voulu faire un crime aux Jéſuites, de l'aſcendant qu'ils ont pris ſur les peuples du Paraguay ; on a eu tort. On eſt forcé de convenir, il eſt vrai, que leur ſociété regarde le plaiſir de commander comme le ſeul bien de la vie ; mais, dit le grand Monteſquieu à ce ſujet, il ſera toujours beau

jugement qu'on doit en porter, paroît déſormais fixé par la philoſophie, devant qui l'ignorance, les préjugés, les factions doivent diſparoître comme les ombres devant la lumiere.

Les jéſuites chargés des miſſions du Pérou, inſtruits de la maniere dont les Yncas gouvernoient leur empire & faiſoient leurs conquêtes, les ont pris pour modeles dans l'exécution d'un grand projet qu'ils avoient formé. Les deſcendants de Manco Capac ſe rendoient ſur leurs frontieres avec de puiſſantes armées, compoſées de ſoldats qui ſavoient du moins obéir, combatre enſemble, ſe retrancher, & qui, avec des armes

de gouverner les hommes, en les rendant plus heureux.

Il eſt glorieux pour la ſociété des Jéſuites qu'on a accuſé avec de ſi fortes préſomptions, de toutes les horreurs qui ont étonné l'Europe, il eſt glorieux, dis-je, pour cette ſociété, d'avoir été la premiere qui ait montré dans ces contrées l'idée de la religion, jointe à celle de l'humanité. En réparant les dévaſtations des Eſpagnols, elle a commencé à guérir une des grandes plaies qu'ait encore reçue le genre humain.

Un ſentiment exquis qu'a cette ſociété pour tout ce qu'elle appelle honneur, ſon zele apparent pour la religion qui a fait entreprendre de grandes choſes, & elle y a réuſſi. Elle a retiré des bois des peuples diſperſés, elle leur a donné une ſubſiſtance aſſurée, elle les a vêtus; & comme l'obſerve le docteur Burnet, quand elle n'auroit fait par là qu'augmenter l'induſtrie parmi les hommes, elle auroit beaucoup fait. *Voyez* l'Eſprit des Loix, *liv. IV, chap.* 7.

offenſives meilleures que celles des ſauvages, avoient des boucliers & des armes défenſives que leurs ennemis n'avoient pas. Ils propoſoient à la nation qu'ils vouloient ajouter à leur empire, d'adopter leur religion, leurs loix & leurs mœurs; de quitter leurs forêts & de vivre en ſociété. Ils trouvoient ſouvent de la réſiſtance. La plupart de ces peuples défendoient long-temps leurs préjugés & leur liberté. Les Yncas s'armoient alors de patience. Ils envoyoient de nouveau députés, qui tentoient encore de perſuader. Ces députés étoient quelquefois maſſacrés. Quelquefois les ſauvages venoient fondre ſur l'armée de l'Ynca. Elle combattoit avec courage & toujours avec ſuccès. Elle ceſſoit le combat à l'inſtant de la victoire. Si l'on faiſoit quelques priſonniers, on les traitoit avec tant de douceur, qu'enchantés du joug de ces vainqueurs humains, ils alloient le faire aimer à leur nation. Il n'eſt guere arrivé qu'une armée Péruvienne ait attaqué la premiere, & il eſt arrivé ſouvent qu'après avoir vu pluſieurs de ſes ſoldats maſſacrés, qu'après avoir éprouvé la perfidie des barbares, l'Ynca ne permettoit pas encore les hoſtilités.

Les jéſuites qui n'avoient point d'ar-

mée, ſe ſont bornés à la perſuaſion. Ils ont été dans les forêts pour chercher les ſauvages, & ils les ont déterminés à renoncer à leurs habitudes, & à leurs préjugés, pour embraſſer une religion à laquelle ces peuples n'entendoient rien, & pour goûter les douceurs de la ſociété qu'ils ne connoiſſoient pas.

Les Yncas avoient encore un avantage ſur les jéſuites, c'eſt la nature de leur religion qui parloit aux ſens. Il eſt plus aiſé de faire adorer le ſoleil, qui ſemble révéler lui-même ſon culte aux hommes, que de leur perſuader nos dogmes & nos myſteres inconcevables. Auſſi les jéſuites ont-ils eu la ſageſſe de civiliſer juſqu'à un certain point les ſauvages, avant de penſer à les convertir. Ils n'ont eſſayé d'en faire de chrétiens qu'après en avoir fait des hommes. A peine les ont-ils raſſemblés, qu'ils les ont fait jouir de tout ce qu'ils leur avoient promis. Ils leur ont fait embraſſer le Chriſtianiſme, quand à force de les rendre heureux, ils les avoient rendu dociles.

La diviſion des terres en trois parts, pour la religion, le public & les particuliers; le travail pour les orphelins, les vieillards & les ſoldats; les prix accordés aux belles actions; l'inſpection ou la cenſure pour les mœurs; le reſ-

ſort de bienveillance, les fêtes mêlées aux travaux; les chefs, les exercices militaires; la ſubordination, les précautions contre l'oiſiveté; le reſpect pour la religion & les loix, l'union de l'autorité politique & religieuſe dans les mêmes mains, tout ce qu'on admire dans la légiſlation des Yncas, ou ſe retrouve au Paraguay, ou s'y retrouve perfectionné.

Les Yncas & les Jéſuites ont également établi un ordre qui prévient les crimes, & diſpenſe des punitions. Il n'y a rien de ſi rare au Paraguay que des délits. Les mœurs y ſont belles & pures, par des moyens encore plus doux qu'au Pérou. Les loix étoient ſéveres dans cet empire; elles ne le ſont pas chez les Guaranis. On n'y craint pas les châtiments, mais on n'y craint que ſa conſcience.

A l'exemple des Yncas, les Jéſuites ont établi le gouvernement théocratique, mais avec un avantage particulier à la religion qui en fait la baſe; c'eſt la pratique de la confeſſion infiniment utile, tant que ſes inſtituteurs n'en abuſeront pas. (*k*) Elle ſeule tient lieu de loix

(*k*) Mais comme l'abus, en ce genre, eſt toujours très-près & preſque inſéparable de l'uſage, les légiſla-

pénales, & veille à la pureté des mœurs. Dans le Paraguay, la religion qui commande par l'opinion plus puiſſante que la force des armes, conduit le coupable aux pieds du magiſtrat. C'eſt là que, loin de pallier ſes crimes, le répentir les lui fait aggraver. Au lieu d'éluder ſa peine, il vient la demander à genoux. Plus elle eſt ſévere & publique, plus elle rend le calme à la conſcience du criminel. Ainſi, le châtiment qui par-tout ailleurs effraie les coupables, fait ici leur conſolation, en étouffant les remords par l'expiation. Les peuples du Paraguay n'ont point de loix civiles, parce qu'ils ne connoiſſent point de propriété; ils n'ont point de loix criminelles, parce que chacun s'accuſe & ſe punit volontairement; toutes leurs loix ſont des préceptes de religion. Le meilleur de tous les gouvernements, ce ſeroit une théocratie où l'on établiroit le tribunal de la confeſſion, s'il étoit toujours dirirgé par des hommes vertueux, ſur des principes raiſonnables; ſi la religion n'inſpiroit que les devoirs de la ſociété, n'appellant crime que ce qui bleſſe l'humanité, & ne ſubſtituoit pas dans ſes pré-

teurs doivent chercher de meilleurs moyens. *Licurgue* & *Pen* n'ont pas eu recours à ce reſſort, & cependant quelles loix que les leurs?

ceptes

ceptes des prieres à des travaux, de vaines cérémonies de piété à des œuvres de charité, des ſcrupules puérils à des remords fondés.

Mais peut-on ſe flatter que des Jéſuites Eſpagnols ou Italiens n'aient pas fait paſſer au Paraguay, des idées & des uſages monaſtiques de Rome ou de Madrid? Cependant s'ils y ont tranſporté des abus, il faut convenir que c'eſt avec des avantages ſi ſupérieurs, qu'il eſt peut-être impoſſible de faire nulle part autant de bien aux hommes avec ſi peu de mal. (*l*)

(*l*) Ce n'eſt pas dans le moment où les Jéſuites viennent d'être abſolument anéantis par le deſpote ſacré, auquel ils vouoient une obéiſſance d'eſclaves, ce n'eſt pas, dis-je, dans un tel moment qu'on doit inſulter à leur mémoire. On eſt forcé néanmoins, pour rendre gloire à la vérité, de dire qu'il a ſuffi que la ſociété générale ait été alarmée, par l'ambition qui caractériſoit leur ſociété particuliere, pour qu'elle les ait retranchés de ſon ſein. Il a ſuffi que depuis leur exiſtence, il ne ſe ſoit pas commis un ſeul crime d'éclat en Europe & en Aſie, dont on n'ait eu de fortes raiſons de les ſoupçonner; il a ſuffi qu'on ait pu leur appliquer, dans tous les cas poſſibles, ce vers prophétique de Juvenal, qui peint ſi bien tous les confeſſeurs:

Scire volunt ſecreta domûs atque inde timeri.

Il a ſuffi enfin (& c'eſt l'opprobre de la France) qu'il ait été prouvé que leurs devanciers avoient été les inſtructeurs de Jean Châtel, pour qu'on doive regarder comme un acte non d'équité, mais de clémence, le banniſſement qu'ont prononcé contr'eux

Il y a plus d'arts & de commodités dans les républiques des Jéſuites, qu'il n'y en avoit dans Cuſco même, & il n'y a pas plus de luxe. L'uſage de la mon-

pluſieurs ſouverains de l'Europe. Mais il faut être juſte & convenir en même temps que l'Amérique entiere eût été heureuſe, ſi les Jéſuites ſeuls y avoient pénétré & qu'ils y euſſent fondé non des colonies deſtructrices, mais des établiſſements humains; ils y auroient trouvé des hommes tout neufs, ils en auroient fait ce qu'ils auroient voulu; & qu'importe à l'humanité qu'ils en fuſſent devenus les ſouverains, s'ils en avoient été les bienfaiteurs? Qu'importe à l'humanité qu'ils faſſent ou ne faſſent pas un commerce avantageux? Si à la Chine ils ont mérité d'être renvoyés (trop doucement peut-être) ſi au Japon, ils ont mérité d'être exterminés (trop lentement auſſi peut-être) c'eſt parce que la ſoif de commander qui les dévoroit, ne leur permit pas de ſe plier aux loix des chefs des nations policées, lors même qu'ils ſe prêtoient à leurs caprices & à leurs pratiques. En Amérique, au contraire, ſi, au lieu du fanatique *Olmedo*, du barbare *Vincent*, Cortez & Pizarre euſſent eu des miſſionnaires, Jéſuites, qui par état auroient été plus flexibles & moins farouches que les durs diſciples de l'affreux Dominique, ni Atahualpa, ni Montezuma, ni Guatimozin n'auroient été pris & maſſacrés auſſi indignement qu'ils le furent; pourvu qu'ils donnent des loix, les Jéſuites ſe prêtent à tout; fideles imitateurs de l'Apôtre des Gentils, pourvu qu'ils dominent, ils ſe font tout à tous. Leurs miſſions dans les deux Indes l'ont prouvé. Mépriſant ſouverainement les ſuperſtitions que Rome leur ordonnoit de prêcher, ſans y croire elle-même, ils engendroient l'obſervance pour l'Europe, & s'en moquoient en Aſie & en Canada. Les rites Chinois & Malabares, les uſages Algonquins & Hurons leur étoient égaux; ils les toléroient, parce qu'ils ſentoient que, dans le fonds, les ſuperſtitions & les rites quelconques ſont des miſeres de mode que le temps dévore à meſure que la raiſon s'accroit. Ils ſentoient que des dogmes, s'ils contribuent à faire

noie y eſt même ignoré. L'horloger, le tiſſerand, le ſerrurier, le tailleur dépoſent leurs ouvrages dans des magaſins publics. on leur donne tout ce qui leur eſt néceſſaire : le laboureur a cultivé pour eux. Les Jéſuites veillent ſur les beſoins de tous, avec des magiſtrats qui ſont élus par le peuple même.

Il n'y a point de diſtinction entre les états, & c'eſt la ſeule ſociété ſur la terre où les hommes jouiſſent de cette égalité qui eſt le ſecond des biens ; car la liberté eſt le premier.

Les Yncas & les Jéſuites ont fait également reſpecter la religion par la pompe & l'appareil impoſant du culte public. Rien de ſi magnifique, de ſi grand que l'étoient les temples du ſoleil ; & les Egliſes du Paraguay ſont comparables aux plus belles de l'Europe. Les Jéſuites ont rendu le culte agréable, ſans en faire une comédie indécente. Une muſique qui plaît au cœur, des cantiques touchants, des peintures qui parlent aux yeux, la majeſté des cérémonies attirent les Indiens

eſpérer un bonheur après la mort, n'ajoutent rien au bonheur de la vie, & que les meilleures œuvres qu'ils euſſent à faire, étoient de propager la liaiſon & le commerce des nations, pourvu, bien entendu, que cela ſe fît *à la plus grande gloire* & *au plus grand profit* de la ſociété. Ils l'ont fait tant qu'ils ont pu ; ils ont eu raiſon. Le Pere la Valette ſeul a eu tort.

dans les égliſes, où le plaiſir ſe confond pour eux avec la piété. C'eſt là que la religion eſt aimable, & c'eſt d'abord dans ſes miniſtres qu'elle s'y fait aimer. Rien n'égale la pureté des mœurs, le zele doux & tendre, les ſoins paternels des Jéſuites du Paraguay. Chaque paſteur eſt véritablement le pere comme le guide de ſes paroiſſiens. On n'y ſent point ſon autorité, parce qu'il n'ordonne, ne défend & ne punit, que ce que punit, défend & ordonne la religion qu'ils adorent & chériſſent tous comme lui-même.

Il ſemble que les hommes devroient s'être extrêmement multipliés ſous un gouvernement où perſonne n'eſt oiſif, où perſonne n'eſt excédé de travail, où la nourriture eſt ſaine, abondante, égale pour tous les citoyens qui ſont commodément logés, commodément vêtus; où les vieillards, les veuves, les orphelins, les malades ont des ſecours inconnus ſur le reſte de la terre; où tout le monde ſe marie par choix, ſans intérêt, & où la multitude d'enfants eſt une conſolation, ſans pouvoir être une charge; où la débauche inſéparable de l'oiſiveté, qui corrompt l'opulence & la miſere, ne hâte jamais le terme de la dégradation, ou plutôt de la décadence de la vie hu-

maine ; où rien n'irrite les paſſions factices, & ne contrarie les appétits bien ordonnés ; où on jouit des avantages du commerce, ſans être expoſé à la contagion des vices du luxe ; où des magaſins abondants, des ſecours gratuits entre des nations confédérées par la fraternité d'une même religion, ſont une reſſource aſſurée contre la diſette qu'amenent l'inconſtance & l'intempérie des ſaiſons, où la vengeance publique n'a jamais été dans la triſte néceſſité de condamner un ſeul criminel à la mort, à l'ignominie, à des peines de quelque durée ; où l'on ignore juſqu'au nom d'impôt & de procès, deux terribles fléaux qui travaillent par-tout l'eſpece humaine ; un tel pays devroit être, ce me ſemble, le plus peuplé de la terre. Cependant il ne l'eſt pas.

Cette domination, commencée en 1610, s'étend depuis le Parana, qui ſe jette dans le Paraguay ſous le vingt-ſeptieme degré de latitude méridionale ; juſqu'à l'Uruguay qui ſe perd dans le même fleuve, vers le trente-quatrieme degré de latitude. Sur les bords de ces deux grandes rivieres qui deſcendent des montagnes voiſines du Bréſil, & dans les plaines fertiles qui la ſéparent, les Jéſuites avoient formé, dès l'an 1676,

vingt-deux peuplades dont on ignore la population. En 1702, on y en comptoit vingt-neuf compoſées de vingt-deux mille ſept cent quatre-vingt-onze têtes. Les habitations & les habitants ont augmenté depuis, & l'état peut avoir aujourd'hui deux cent mille ames.

On a long-temps ſoupçonné les religieux légiſlateurs de diminuer le nombre de leurs ſujets, pour priver l'Eſpagne du tribut auquel on s'étoit ſoumis, & la cour de Madrid a montré ſur cela quelques inquiétudes. Des recherches exactes ont diſſipé ce ſoupçon auſſi injurieux que peu fondé. Etoit-il vraiſemblable qu'une compagnie dont la gloire a toujours été l'idole, ſacrifiât à un intérêt obſcur & bas, un ſentiment de grandeur proportionné à la majeſté de l'édifice qu'elle élevoit avec tant de ſoins & de travaux?

Ceux qui connoiſſoient aſſez le génie de la ſociété, pour ne la pas calomnier ſi groſſiérement, répondoient que les Guaranis ne ſe multiplioient pas, parce qu'on les faiſoit périr dans les travaux des mines. Cette accuſation intentée, il y a plus d'un ſiecle, s'eſt perpétuée par une ſuite de l'avarice, de l'envie & de la malignité qui l'avoient formée. Plus

le miniſtereEſpagnol a fait chercher cette ſource de richeſſes, plus il s'eſt convaincu que c'étoit une chimere. Si les Jéſuites avoient trouvé des mines, ils ſe ſeroient bien gardés de faire ouvrir cette porte à tous les vices qui auroient bientôt déſolé leur empire, & ruiné leur puiſſance.

L'oppreſſion du gouvernement monacal a dû, ſelon d'autres, arrêter la population des Guaranis. Mais comment concilier cette idée vague avec la confiance aveugle & l'attachement exceſſif qu'on reproche aux Guaranis pour les miſſionnaires qui les gouvernent? L'oppreſſion n'eſt que dans les travaux & dans les tributs forcés, dans les levées arbitraires, ſoit d'hommes, ſoit d'argent, pour cnmpoſer des armées & des flottes deſtinées à périr; dans l'exécution violente des loix impoſées ſans le conſentement des peuples & contre la réclamation des magiſtrats, dans la violation des privileges publics & l'établiſſement des privileges particuliers, dans l'incohérence des principes d'une autorité qui ſe diſant établie de Dieu par l'épée, veut tout prendre avec l'une, & tout ordonner au nom de l'autre, s'armer du glaive dans le ſanctuaire, & de la religion dans les tribunaux. Voilà l'oppreſſion;

mais elle n'eſt jamais dans une ſoumiſſion volontaire des eſprits, ni dans la pente & le vœu des cœurs, en qui la perſuaſion opere & précede l'inclination ; qui ne font que ce qu'ils aiment à faire, & n'aiment que ce qu'ils font. C'eſt-là ce doux empire de l'opinion, le ſeul peut-être qu'il ſoit permis à des hommes d'exercer ſur des hommes, parce qu'il rend heureux les peuples qui s'y abandonnent. Tel eſt ſans doute celui des Jéſuites au Paraguay, puiſque loin qu'on ait vu la moindre de leurs peuplades ſecouer le joug, à l'exemple de tant de nations Indiennes qui ſe ſont cent fois révoltées contre les Eſpagnols, des peuples entiers de ſauvages ſe ſont venus incorporer d'eux-mêmes à leur gouvernement.

Il s'eſt trouvé des hommes qui ont ſoupçonné que les Jéſuites avoient répandu dans leurs peuplades, cet amour du célibat auquel les ſiecles de barbarie avoient attaché parmi nous une ſorte de vénération qui n'eſt pas encore généralement tombée, malgré les réclamations continuelles de la nature, de la raiſon, de la ſociété. Rien n'eſt plus éloigné de la vérité. Ces miſſionnaires n'ont pas ſeulement donné à leurs néophytes l'idée d'une ſuperſtition à la-

quelle le climat apportoit des obſtacles inſurmontables, & qui auroit ſuffi pour décrier, pour faire déteſter leurs meilleures inſtitutions.

Enfin des politiques ont vu dans le défaut de propriété un obſtacle inſurmontable à la population des Guaranis. La maxime qui nous fait regarder la propriété comme la ſource de la population, eſt-elle donc d'une vérité auſſi inconteſtable qu'on le penſe communément ? Les peuples ſauvages ne ſe multiplient pas, il eſt vrai, au gré de leurs penchans & de leurs efforts : mais auſſi voyez combien des poſſeſſions, néceſſairement bornées, combien la cupidité, l'ambition, les beſoins factices de toute eſpece, mettent parmi nous d'obſtacles à l'envie qu'a chaque individu de multiplier ſa famille. Quoiqu'il réſulte de cette comparaiſon une ſupériorité décidée pour nous ſur les nations errantes, il ſera toujours vrai que l'eſprit de propriété arrête la fécondité de la nature. Ces inconvéniens n'exiſtent point dans le Paraguay. La ſubſiſtance étant aſſurée à tous, chacun y jouit par conſéquent d'une propriété illimitée. On peut aſſigner d'autres cauſes du peu de population qui ſe trouve chez les Guaranis.

En premier lieu, les Portugais de Saint Paul détruiſirent en 1631 douze à treize peuplades formées dans la province de Guayra, la plus voiſine du Bréſil. Le plus grand nombre des quatre-vingt-dix-ſept mille Indiens qui les habitoient, périt par le fer ou dans l'eſclavage, de faim & de miſere dans les forêts. Il n'en échappa que douze mille, qui trouverent un aſyle dans des lieux plus éloignés des Portugais.

Cette deſtruction, qui ne pouvoit être réparée que par des ſiecles, a été ſuivie de pertes lentes & continuelles. Les nations ſauvages qui erroient autour des habitations des Guaranis, trouvant commode d'enlever d'un ſeul coup de grandes proviſions de vivres, maſſacroient ſans pitié tout ce qui s'oppoſoit à leurs brigandages.

Ces malheurs n'ont ceſſé que pour faire place à un fléau plus redoutable encore. Les Européens ont porté aux Guaranis la petite vérole plus meurtriere ſur les bords du Paraguay qu'en aucun lieu de la terre. Elle enleve par milliers, & en très-peu de temps, preſque tous ceux qui en ſont attaqués. Il eſt étonnant que les Jéſuites qui ne pouvoient pas ignorer les ſalutaires effets de l'inoculation,

aient toujours négligé un moyen si sûr & si facile de sauver la vie à leurs néophytes. Ces législateurs éclairés auroient-ils été retenus par les ridicules objections de quelques ecclésiastiques ignorans, contre une pratique universellement autorisée par les plus heureuses expériences ?

Outre ces causes de dépopulation, les Guaranis en ont encore dans leur propre climat qui leur versent des maladies contagieuses, sur-tout au bord du Parana, où des brouillards épais, immobiles & continuels, sous un ciel embrasé, rendent l'air humide & malsain. Les Guaranis résistent d'autant moins à la malignité de ces vapeurs, qu'ils sont très-voraces, quoique dans un pays chaud. Ils mangent des fruits encore verds, des viandes presque crues. De là les mauvaises digestions, les humeurs corrompues & les infirmités qui passent des peres aux enfants. Ainsi la masse du sang, altérée par l'air & les aliments, ne peut former une population abondante & de longue durée.

Les Chiquitos, quoiqu'ils s'avancent dans la zone torride, sont beaucoup plus robustes & plus nombreux, que les Guaranis, qui sortent & s'éloignent du

tropique. Sous le nom de Chiquitos on comprend pluſieurs petites nations ſemées dans un eſpace qui s'étend depuis le quatorzieme degré de latitude auſtrale, juſqu'au vingt & unieme. Ce pays eſt chaud, montueux, fertile, traverſé à l'occident par trois rivieres qui, jointes enſemble, vont ſous le nom de la Madere, ſe perdre dans le grand fleuve des Amazones.

Les premiers conquérants du Pérou connurent les Chiquitos, & ne purent les ſubjuguer. Leurs ſucceſſeurs ne furent pas plus heureux. Les Jéſuites entreprirent en 1692 ce que la force n'avoit pu exécuter. Ce projet alarma les Eſpagnols de Santa-Cruz-de-la-Sierra, qui trouvoient un grand avantage à faire des courſes dans ces contrées, & à y enlever des eſclaves qu'ils vendoient fort cher, pour les mines du Potoſi & pour d'autres uſages. On n'ignoroit pas que les miſſionnaires, qui, ſoit religion, ſoit ambition, avoient d'autres vues & d'autres maximes, ne ſouffriroient pas l'oppreſſion de leurs néophytes, & que les moyens ne leur manqueroient pas pour l'empêcher. Leurs travaux furent traverſés par la ruſe, par la violence, par la calomnie, & par tous les moyens

qu'une avidité féroce peut inſpirer. Leur conſtance triompha des contradictions, & l'édifice s'éleva ſur le plan qui avoit été conçu.

Dès l'an 1726, on y comptoit ſix grandes peuplades ſéparées les unes des autres par une aſſez grande étendue de terrain, & des forêts immenſes. La population paſſoit quarante mille ames. Ce nombre a été toujours en augmentant, & il étoit preſque doublé, lorſque la nouvelle république reconnut en 1746, la domination de l'Eſpagne, aux mêmes conditions qu'elle avoit été reconnue plus anciennement par les Guaranis, qui lui avoient ſervi en tout de modele.

Les deux états ont également élevé entr'eux & les Eſpagnols une barriere inſurmontable. Ils ont établi la même communauté de biens. C'eſt la cité qui fait le commerce. Leurs manufactures ſont ſemblables, ainſi que leurs travaux champêtres. On cultive par-tout le ſucre, le tabac, le coton, les fruits, les grains naturels au pays, tous ceux de l'Europe. La plupart de nos animaux s'y ſont multipliés, les bœufs & les chevaux ne ſont pas dégénérés. La ſeule différence qu'il y ait entre les deux nations, c'eſt que les Chiquitos ſont plus forts,

plus ſobres, plus conſtans, plus actifs, plus laborieux que les Guaranis, qu'ils ont à droite vers le pole, en ſe tournant à l'orient. Ils ont auſſi ces qualités ſupérieurement aux Moxes, qui ſont à gauche vers l'équateur.

Les Moxes habitent ſous le douzieme degré de latitude méridionale. A l'orient, leur pays eſt ſéparé du Pérou par les Cordillieres. Du côté du midi, il n'eſt pas éloigné du Paraguay. Il a au Nord & à l'occident des terres inconnues. L'état de ces ſauvages ſans culture, ſans religion, ſans mœurs, toucha, vers l'an 1670, l'ame ſenſible, noble, courageuſe d'un Jéſuite Eſpagnol nommé Baraze. Il fixa ces hommes errans; il les gouverna par les loix des Guaranis. Ses travaux & ceux de ſes ſucceſſeurs avoient raſſemblé trente mille ames au commencement du ſiecle. Nous ignorons les progrès que cet établiſſement a fait depuis; mais ſi l'on en juge par le temps & par les ſoins, il doit être aujourd'hui très-conſidérable.

Les Jéſuites travailloient ſans relâche à réunir les trois républiques, en civiliſant les peuples vagabonds diſperſés dans les déſerts qui ſéparoient ces ſociétés. Mais leur projet, dont l'exécution

étoit douteuſe, ou du moins très-éloignée, ne s'accordoit pas avec le vil intérêt des aventuriers Eſpagnols. Ces barbares, uſurpateurs du nouveau monde, avoient très-bien ſervi la religion, tant qu'il n'avoit fallu que verſer du ſang pour avoir de l'or; ils ne l'écoutoient plus depuis qu'elle ne parloit que d'humaniſer des ſauvages pour les rendre heureux. Ces exterminateurs ne voyoient dans les Américains qui avoient échappé à leur férocité, que des inſtruments de leur avarice. Après les avoir dépouillés de leurs poſſeſſions, ils les réduiſirent à l'eſclavage, & les condamnerent aux travaux des mines. Cette inſatiable cupidité fut trompée par les Jéſuites, qui firent aſſurer la liberté de tous les Indiens qu'ils pourroient faire vivre en ſociété, après les avoir arrachés des antres & des forêts qui leur ſervoient d'aſyle. Bientôt cette premiere précaution ne parut pas ſuffiſante aux légiſlateurs pour aſſurer le ſort de leur république. Sa ſtabilité parut exiger que les conquérans en fuſſent exclus, ſous quelque dénomination qu'ils vouluſſent y paroître. On prévit que s'ils y étoient admis comme négociants, ou même comme ſimples voyageurs, ils affecte-

roient une fierté dédaigneuſe, ils exciteroient des orages, ils rempliroient de trouble des lieux paiſibles ; ils y apporteroient l'exemple & le germe de toutes les eſpeces de corruption. Les meſures qu'on prenoit contr'eux, les bleſſerent d'autant plus profondément, qu'elles avoient l'approbation des ſages. Dans leur déſeſpoir ils remplirent l'univers d'imputations odieuſes, que de légeres apparences firent regarder comme des démonſtrations.

Les miſſionnaires faiſoient le commerce pour la nation. Ils envoyoient à Buenos-Ayres les ouvrages de leurs artiſans, l'herbe du Paraguay. Ils recevoient en échange une ſomme ſur laquelle on prélevoit le tribut d'une piaſtre que chaque citoyen au deſſus de dix-huit ans & au deſſous de cinquante, payoit au roi. Le reſte s'employoit en marchandiſes d'Europe néceſſaires aux commodités de la colonie. Telle fut la baſe des principales accuſations qu'on forma contre les Jéſuites. Ils furent traduits au tribunal des quatre parties du monde, comme une ſociété de marchands qui, ſous le voile de la religion, n'étoient occupés que d'un intérêt ſordide.

On avouera du moins que les fondateurs des premieres inſtitutions du Paraguay, ne mériterent pas un pareil reproche. Les déſerts qu'ils parcouroient ne produiſoient ni or, ni denrées. Ils n'y trouverent que des forêts, des ſerpents, des marais, quelquefois la mort ou des tourments horribles, & toujours des fatigues exceſſives. Ce qu'il leur en coûtoit de ſoins, de travaux, de patience pour aborder les ſauvages & les faire paſſer d'une vie errante à l'état ſocial, étoit fort au deſſus de ce que des hommes ordinaires auroient pu faire. Jamais ils ne ſongerent à s'approprier le produit d'une terre qui, cependant ſans eux, n'auroit été habitée que par des bêtes féroces. Peut-être leurs ſucceſſeurs auront eu des motifs moins purs & moins déſintéreſſés; mais s'ils ont eu la baſſeſſe de chercher un accroiſſement de richeſſes, où ils ne devoient voir que la gloire de la religion & de l'humanité; s'ils ont acquis des terres, amaſſé des tréſors en Amérique, pour acheter du crédit en Europe, & de là s'agrandir, augmenter leur influence dans le monde entier, c'eſt une ambition qui n'a jamais altéré la félicité de leurs néophytes. Ce peuple a continué à jouir d'un calme inaltéra-

ble, & d'une aiſance qui ne lui laiſſoit regretter, ni la propriété dont il n'avoit pas le deſir, ni le ſuperflu dont il ignoroit le beſoin.

Mais ceux qui n'ont pas accuſé l'avarice des Jéſuites au Paraguay, ont cenſuré leurs établiſſements comme l'ouvrage d'une aveugle ſuperſtition. Si nous avons une idée juſte de la ſuperſtition, elle retarde les progrès de la population; elle conſacre à des pratiques inutiles le temps deſtiné aux travaux de la ſociété; elle dépouille l'homme laborieux, pour enrichir le ſolitaire oiſif & dangereux; elle arme les citoyens les uns contre les autres pour des ſujets frivoles; elle donne au nom du ciel le ſignal & l'ordre de la révolte; elle ſouſtrait ſes miniſtres aux loix, aux volontés de la ſociété: en un mot elle rend les peuples malheureux, & donne des armes au méchant contre le juſte. Eſt-ce là ce qu'on voit au Paraguay? Si c'eſt la ſuperſtition qui a créé les heureuſes inſtitutions de ces chrétiens ignorés du reſte de la terre, c'eſt la premiere fois qu'elle aura fait du bien aux hommes.

La politique toujours inquiete, parce qu'elle eſt ambitieuſe, qui craint tout, parce qu'elle veut tout; la politique ſoupçonnoit avec plus de fondement

que les républiques fondées par les Jéſuites pourroient bien aſpirer un jour à une indépendance entiere, & peut-être même former le projet de renverſer l'empire à l'ombre duquel elles s'étoient élevées. Ces hommes ſi doux, ſi parfaitement unis entr'eux, ſi attachés à leurs occupations, étoient en même temps les meilleurs ſoldats du nouveau monde. Ils étoient très-exercés. Ils obéiſſoient par principe de religion. Ils combattoient avec le fanatiſme qui conduiſit les martyrs du chriſtianiſme ſur l'échafaud, & qui briſa tant de couronnes par les mains des diſciples d'Odin & de Mahomet. Ils étoient dans la force que donnent des mœurs & des loix naiſſantes, tandis que les Eſpagnols de l'Amérique, énervés par la molleſſe qui ſuit les triomphes de la cruauté, n'étoient plus ce qu'ils avoient été au temps de leurs conquêtes. Leurs défiances n'étoient donc pas de vains ombrages, ni de fauſſes alarmes.

Dans les gouvernements qui précéderent l'origine du chriſtianiſme, & dans la plupart de ceux qui ne l'ont point admis, on a conſtamment vu l'autorité civile & l'autorité religieuſe ſe réunir dans les mêmes mains, comme partant de la même ſource pour un

ſeul but, ou l'une tellement ſubordonnée à l'autre, que le peuple n'oſoit l'en ſéparer dans ſes idées & ſes craintes. Les légiſlateurs les plus ſages ont toujours ſenti que la religion qui préparoit les ames à l'obéiſſance, devoit les y tenir aſſervies. Mais en Europe où le chriſtianiſme vint s'établir ſur les ruines d'une religion & d'un grand empire, il ſe forma dès l'origine une rivalité entre deux pouvoirs, celui des armes & celui de l'opinion, qui travaillerent en même temps à s'emparer des hommes & de leurs biens. Quand les barbares du Nord fondirent ſur les terres de la domination Romaine, les chrétiens perſécutés par les empereurs payens ne manquerent pas d'implorer le ſecours des ennemis du déhors, contre l'état qui les opprimoit. Ils prêcherent à ces vainqueurs une religion nouvelle qui leur impoſoit le devoir de détruire l'ancienne; ils demanderent les décombres des temples, pour bâtir des égliſes. Les ſauvages donnerent ſans peine ce qui ne leur appartenoit pas. Ils exterminerent, ils proſternerent aux pieds du chriſtianiſme tous leurs ennemis & les ſiens; ils prirent des terres & des hommes, & en céderent à l'Egliſe. Ils exigerent des tributs,

& en exempterent le clergé, qui préconiſoit leurs uſurpations. Des ſeigneurs ſe firent prêtres; des prêtres devinrent ſeigneurs. Les grands attacherent les prérogatives de leur naiſſance au ſacerdoce qu'ils embraſſoient. Les évêques imprimerent le ſceau de la religion aux terres qu'ils poſſédoient. De ce mêlange & de cette confuſion du ſang avec le rang, des titres avec les biens, des perſonnes avec les choſes, il ſe forma un pouvoir monſtrueux dès ſa naiſſance, & qui devint énorme avec le temps, un pouvoir qui ſe diſtingua d'abord du ſeul & véritable pouvoir, qui eſt celui du gouvernement, qui prétendit enſuite l'emporter ſur le plus fort, & qui depuis ſe ſentant le plus foible, s'eſt contenté de s'en ſéparer, & de dominer en ſecret ſur ceux qui voudroient bien en dépendre. Ces deux pouvoirs ſont tellement diſcordans par leur nature, qu'ils troublent ſans ceſſe l'harmonie des états.

Les Jéſuites du Paraguay, qui connoiſſoient cette ſource de diviſion, ont profité du mal que leur ſociété avoit fait quelquefois en Europe, pour établir un bien ſolide en Amérique. Ils ont réuni les deux pouvoirs en un ſeul, ſubordonnant tout à la religion; ce qui

leur donnoit la diſpoſition entiere des penſées, des affections & des forces de leurs néophytes. Etoit-ce pour eux-mêmes ou pour leurs ſujets ?

La facilité inattendue avec laquelle ces miſſionnaires proſcrits par la cour de Madrid, ont évacué un empire qu'il leur étoit ſi aiſé de défendre, les a juſtifiés aux yeux d'une grande partie du public, du reproche d'ambition dont leurs ennemis ont fait retentir l'Europe. Mais la philoſophie qui voit autrement que le vulgaire, attend pour juger ces légiſlateurs, que la conduite des habitans du Paraguay parle & dépoſe en leur faveur ou contr'eux. Si ces peuples ſe ſoumettent à l'Eſpagne qui n'a ni droit ni forces à leur oppoſer, on dira que les Jéſuites ſe ſont plus occupés d'inſpirer l'obéiſſance aux hommes, que de les éclairer ſur les principes d'équité naturelle, dont ſes ſauvages étoient ſi près ; & qu'en les pliant à la ſoumiſſion par l'ignorance, s'ils les ont rendus d'abord plus heureux qu'ils n'étoient, c'eſt en ſe réſervant le droit d'en faire un jour les inſtrumens de leurs volontés arbitraires. Mais ſi ces peuples armés & diſciplinés repouſſent les barbares oppreſſeurs de leur patrie, s'ils vengent ces immenſes contrées du

ſang dont l'Eſpagne s'eſt enivrée, les philoſophes diront que les Jeſuites ont travaillé au bonheur du genre humain avec le déſintéreſſement de la vertu ; qu'ils n'ont dominé les habitans du Paraguay que pour les inſtruire ; qu'en leur donnant une religion, ils leur ont laiſſé les notions fondamentales qui ſont les premieres loix de la vraie religion ; & qu'ils ont ſur-tout gravé dans leur ame ce principe de toute ſociété légitime & durable ; qne c'eſt un crime à des hommes raſſemblés de conſentir à une forme de gouvernement qui, leur ôtant la liberté de ſtatuer ſur leur deſtinée, peut un jour placer des crimes dans la liſte de leurs devoirs. Ainſi la tranquillité de l'Amérique Eſpagnole, depend des opinions qui ſont établies.

Indépendamment de ce danger qu'on peut regarder comme domeſtique, elle reſte toujours expoſée aux invaſions étrangeres, ſur-tout dans la mer du ſud. On l'a crue long-temps inattaquable de ce côté par l'éloignement, les périls de la navigation, & le peu d'expérience qu'on avoit de ce océan. Les Hollandois qui ne jugeoient pas cette côte de l'Amérique ſi inacceſſible, y envoyerent en 1643 une foible eſcadre qui s'empara ſans peine de Baldivia, le pre-

mier pott du Chili, le ſeul fortifié, & la clef de ces mers paiſibles. Ils dévoroient dans leur cœur les tréfors de ces riches contrées, lorſque la diſette & les maladies commencerent à ébranler leurs eſpérances. La mort de leur chef augmenta leurs inquiétudes, & les forces qu'on envoya contr'eux du Pérou acheverent de les déconcerter. Leur courage mollit dans cet éloignement de leur patrie, & la crainte de tomber dans les fers d'une nation dont ils avoient ſi ſouvent éprouvé la haine, les détermina à ſe rembarquer. Avec plus de conſtance, ils ſe ſeroient vraiſemblablement maintenus dans leurs conquêtes juſqu'à l'arrivée des ſecours qui ſeroient partis du Zuyderzée, lorſqu'on y auroit appris leurs premieres ſuccès.

Ainſi le penſoient ceux des François qui en 1698 unirent leur richeſſe & leur audace pour former un établiſſement dans le détroit de Magellan, & ſur la partie de la côte du Chili négligée par les Eſpagnols. Ce plan eut l'approbation de Louis XIV qui y imprima le ſceau de l'autorité publique. Les liaiſons intimes que les circonſtances formerent peu de temps après, entre ce prince & les maîtres du nouveau monde,

de, empêcherent l'exécution d'un projet qui avoit plus d'étendue qu'on n'en laiſſoit paroître.

Les Anglois n'avoient pas attendu que la Hollande & la France leur ouvriſſent les yeux ſur la mer du ſud pour s'en occuper. Ses mines les tenterent dès 1624. La foibleſſe du prince qui gouvernoit alors la nation fit tomber une aſſociation conſidérable qu'un ſi grand intérêt avoit formée. Charles II reprit cette idée brillante. Il fit partir le chevalier Narborough pour obſerver ces paſſages peu connus, & pour eſſayer d'ouvrir quelque communication avec les peuples du Chili. Ce monarque étoit ſi impatient d'apprendre le ſuccès de cette expédition, qu'averti que ſon navigateur de confiance étoit de retour aux Dunes, il ſe jetta dans ſa berge, & alla au devant de lui juſqu'à Graveſend. Quoique cette tentative n'eût rien produit d'utile, le miniſtere ne ſe découragea pas. Il forma en 1710 la compagnie de la mer du ſud qui trouva plus commode ou peut-être plus humain, de s'approprier par le commerce les tréſors des pays commis à ſon privilege, que d'y faire des conquêtes. Elles s'enrichiſſoit aſſez paiſiblement, lorſqu'une guerre ſanglante changea la ſituation des cho-

ſes. Une eſcadre commandée par Anſon remplaça ces négocians avides. Il eſt vraiſemblable qu'elle auroit exécuté les terribles opérations dont elle étoit chargée, ſans les malheurs qu'elle éprouva pour avoir été forcée par des arrangements vicieux, à doubler le Cap de Horn dans une ſaiſon où il n'eſt pas praticable. Depuis 1764 l'Angleterre s'occupe tranquillement d'un établiſſement dans la mer du ſud. Ses amiraux y ont déjà découvert ſept iſles bien peuplées. Le temps nous apprendra de quelle utilité elles peuvent être, & quels ſecours elles fourniront pour précipiter les révolutions.

Ce ſont des moyens bien lents pour l'ambition. Mais ſi le deſir noble & légitime d'affranchir la moitié de l'Amérique du joug des Eſpagnols, & l'émulation d'en partager les richeſſes par le commerce & l'induſtrie; ſi des vues auſſi élevées ſe mêloient à l'intérêt qui diviſe les nations & allume la guerre, il ſeroit aiſé d'enlever d'un ſeul coup à l'Eſpagne, tout ce qu'elle poſſede en Amérique au délà du tropique du ſud. Douze vaiſſeaux de guerre partis d'Europe avec trois ou quatre mille hommes de débarquement, tenteroient ſans riſque cette entrepriſe. D'abord ils trou-

veroient des rafraîchiſſemens au Bréſil, à Rio Janeiro, à Sainte-Catherine, dans tous les établiſſements Portugais qui ont le plus vif intérêt à l'abaiſſement des Eſpagnols. Si dans la ſuite ces vaiſſeaux avoient beſoin de quelques réparations, elles pourroient ſe faire avec ſûreté ſur la côte inhabitée & inhabitable des Patagons dans le port Deſiré, ou dans celui de Saint-Julien. Ils doubleroient le Cap de Horn dans les mois de Décembre & de Janvier, temps de l'année où ces mers ne ſont pas plus orageuſes que les autres. En cas de ſéparation, on ſe réuniroit à l'iſle déſerte de Socolo, & on ſe porteroit en force ſur Baldivia.

Cette place eſt moins redoutable qu'elle ne paroît. Ses fortifications ſont à la vérité conſidérables, mais elles ſont toujours en mauvais état. On y compte cent canons; mais ils ont rarement des affuts qui puiſſent ſervir. On n'y a jamais vu des munitions de guerre & de bouche pour ſoutenir un ſiege. Quand même une adminiſtration attentive, dont il n'y a point d'exemple dans ces contrées, remédieroit à ces déſordres, la réſiſtance ne ſeroit pas beaucoup plus opiniâtre. Une garniſon toute compoſée d'Officiers & de ſoldats

flétris par leurs crimes, & par l'exil auquel ils ſont condamnés, manqueroit toujours de l'honneur, de l'expérience, de la capacité néceſſaire pour une défenſe glorieuſe. Les vainqueurs trouveroient un port où les plus grandes flottes ſont en ſûreté, des bois excellens de conſtruction, du chanvre, des grains, des légumes. Les troupes aiſément rétablies dans un pays ſi abondant & ſi ſain, des fatigues d'une longue navigation attaqueroient le reſte du Chili avec une grande ſupériorité.

Ce royaume, qui étoit autrefois défendu par deux mille ſoldats, n'en a plus aujourd'hui que cinq cents, moitié cavalerie & moitié infanterie. Il eſt vrai que tous les Eſpagnols, en état de porter les armes, & diſtribués par compagnie, ſont obligés de ſe joindre aux troupes; mais que pourroient des bourgeois amollis & inexpérimentés contre des hommes vieillis dans les exercices de la guerre & de la diſcipline? Ce n'eſt pas tout. Les Araucos & leurs amis ne verroient pas plutôt cette diverſion que, même ſans y être excités, ils ſe mettroient en campagne. Leurs fureurs ſont ſi connues, que tous les effets ſe tourneroient contr'eux, & qu'on ne ſonge-

roit guere à s'oppoſer aux entrepriſes des Européens.

Les côtes du Pérou feroient encore moins de réſiſtance. Callao, le ſeul lieu fortifié qui les couvre, n'a qu'une mauvaiſe garniſon de ſix cent hommes. La priſe de ce port ouvriroit le chemin de Lima, qui n'en eſt éloigné que de deux lieues, & qui eſt ſans défenſe. Les ſecours qui leur viendroient de l'intérieur des terres où il n'y a pas un ſoldat, ne les ſauveroient pas, & l'eſcadre ennemie intercepteroit aiſément tous ceux que Panama pourroit leur envoyer par mer. Panama lui-même, qui n'a qu'un mur ſans foſſés & ſans ouvrages extérieurs, ſeroit bientôt obligé de ſe rendre : ſa garniſon continuellement affoiblie par les détachemens qu'elle fait pour la garde du Darien, du Chagre & de Porto-Belo, ſeroit hors d'état de repouſſer une attaque vive.

Nous n'ignorons pas que l'ennemi, quoique maître des côtes, ne le ſeroit pas pour cela du Pérou. Il y a ſans doute fort loin de la priſe de deux mauvaiſes places à la conquête d'un ſi vaſte empire. Qu'on faſſe cependant attention aux mauvaiſes diſpoſitions des Indiens, au mécontentement des Créoles, à leur

molleſſe, à leur expérience, à leur ignorance dans le maniement des armes, dont on n'a pas même l'attention de les pourvoir, & peut-être qu'une ſi grande révolution ne ſera pas jugée auſſi chimérique, qu'elle le paroît au premier coup d'œil. La nation qui attaqueroit les Eſpagnols, n'auroit guere moins d'avantage ſur eux, qu'ils en eurent eux-mêmes ſur les Américains lorſqu'ils les découvrirent.

Quand même les ſuccès du vainqueur ſe borneroient à la priſe de Callao & de Panama, l'Eſpagne ne ſe trouveroit-elle pas privée des tréſors qu'elle reçoit de la mer du Sud ? Il faudroit pour rouvrir la communication, qu'elle fît des armemens conſidérables ; qu'ils ne fuſſent pas interceptés ; qu'ils franchiſſent le cap de Horn ou le détroit de Magellan. Il faudroit que ſans ports, pour ſe refaire & ſe recruter, les Eſpagnols puſſent battre une eſcadre qui auroit reçu par l'iſthme de Panama tous ſes beſoins, & qu'après leur victoire, ils fuſſent encore en état de former deux ſieges, & forcer deux places vaillamment défendues. De pareilles difficultés ſont elles faciles à ſurmonter ?

Sans exécuter dans toute ſon étendue le plan que nous venons de tracer, on

peut intercepter la navigation de la mer du Sud. Il ſuffit pour cela que deux vaiſſeaux de force y arrivent ſans être découverts. En établiſſant leur croiſiere au ſud & au nord de Lima, où tout aboutit comme à un centre commun, rien de ce qui en part, rien de ce qui en arrive, ne peut échapper. Les bâtimens, qui, à raiſon des vents & des courans, ſuivent tous exactement la même ligne, doivent tomber néceſſairement ſous les voiles ennemies. Lorſque le commerce, averti par ſes malheurs, ſuſpend ſes armements, on ceſſe à la vérité de faire des priſes; mais ſi des officiers plus fideles à leur patrie, que touchés de leur intérêt perſonnel, perſévérent dans leur ſtation, l'Eſpagne reſte toujours privée de ſes avantages.

Tous ces malheurs que la hardieſſe des navigateurs en général, & en particulier les découvertes récentes des Anglois dans la mer du Sud, rendent tous les jours plus prochains, ne ſauroient être écartés que par l'établiſſement d'une forte eſcadre. La puiſſance qui a beſoin de ce ſoutien, en a tous les matériaux ſous ſa main. Ils ſe trouvent dans la mer du Sud, & ſont de la qualité convenable pour ces climats. On ne peut pas ſe diſſimuler que les équipages, compoſés

en grande partie d'Indiens ou de Negres, ne ſeront jamais comparables aux équipages Européens ; mais qu'on les exerce avec ſoin, qu'on accoutume à la mer, au feu, à la manœuvre, à la diſcipline, & ils ſeront ſuffiſants pour arrêter des hommes qui, fatigués par une longue traverſée, par un ciel brûlant, par des maladies, par une mauvaiſe nourriture, n'auroient aucun aſyle ſur cette plage éloignée. Nous oſerons même ajouter que ſi l'Eſpagne pouvoit faire aimer ſa domination aux Indiens, & les former à la navigation avec une force navale telle que nous venons de la propoſer pour la mer du Sud, il n'y auroit point de peuple ſur la terre qui oſât y faire voir ſon pavillon.

Quand cette eſpérance ſeroit vaine, il n'en faudroit pas moins conſtruire, & tenir dans une activité continuelle, une eſcadre que les malheurs de la guerre ne pourroient occuper que par intervalles. Son loiſir ſeroit utilement employé à ramaſſer ſur les côtes des denrées qui périſſent faute d'occaſions & de moyens pour leur exportation. Cet arrangement tireroit vraiſemblablement les colons de la léthargie où ils ſont enſevelis depuis deux ſiecles. Aſſurés que leurs produits arriveroient ſans frais à Panama, & qu'ils

ſeroient embarqués ſur le Chagre pour paſſer en Europe avec des frais médiocres, ils aimeroient des travaux dont ils ſeroient sûrs de recueillir les fruits. Peut-être avec le temps, leur émulation deviendroit-elle aſſez vive pour déterminer le miniſtere à creuſer un canal de cinq lieues, qui acheveroit la communication des deux mers, déja ſi avancée par un fleuve très-navigable. Le gouvernement partageroit néceſſairement avec les peuples la proſpérité qui naîtroit de l'exécution de ce projet; ſi cependant les Eſpagnols n'avoient pas le même intérêt à l'iſthme de Panama fermé, que les khalifes ont cru avoir de ne pas ouvrir l'iſthme de Suez, le bien général des peuples & l'utilité du commerce demandent à grands cris que la terre ouvre ces deux portes à la navigation, rapproche les limites du monde, & lie les nations par une communication rapide & non interrompue. Le deſpotiſme Oriental, & l'indolence Eſpagnole, s'oppoſent à une liberté de commerce, à un eſprit d'égalité ſociale qu'ils ne connoiſſent point. On aime mieux affamer un monde de richeſſes, & voir l'autre périr dans la miſere & l'eſclavage, que de partager la terre &

ſes tréſors entre tous les peuples qui l'habitent. Mais peut-être que la jonction des deux mers expoſeroit la cour de Madrid au danger de voir le Pérou & le Chili envahis par la mer du Nord : c'eſt ce qu'il faut examiner.

Les poſſeſſions Eſpagnoles, ſur cette derniere mer, s'étendent depuis le golfe du Mexique juſqu'à l'Orenoque. Dans cet eſpace immenſe, il y a une infinité d'endroits où il n'eſt pas poſſible de débarquer, & un plus grand nombre encore où un débarquement ne ſerviroit de rien. Tous les poſtes qu'on a regardés juſqu'ici comme importans, tels que la Vera-Cruz, Chagre, Porto-Belo, Carthagene, ſont fortifiés, & le ſont d'une maniere redoutable.

L'expérience a cependant prouvé qu'aucune de ces places n'étoit imprenable. On connoît plus d'un peuple en état de s'emparer de celle dont il aura le plus d'intérêt à ſe rendre maître. Peut-être même y en a-t-il quelqu'un qui a aſſez d'hommes, d'argent & de vaiſſeaux pour les prendre toutes ſucceſſivement, &, ce qui eſt bien plus difficile, pour les garder. Qu'eſt-ce qui arriveroit ? L'air de ces riches contrées, preſque toutes ſituées entre les tropiques, dévoreroit

les conquérans en foule. Ce climat, dangereux dans toutes les saisons pour les Européens, mortel pendant six mois de l'année, pestiféré pour des étrangers accoutumés à un ciel tempéré, à une vie commode, à une nourriture abondante, deviendroit leur tombeau. Les calculs les plus modérés font monter la perte des François qui passent aux isles de l'Amérique, à trois dixiemes, & celle des Anglois à quatre, tandis que les Espagnols ne perdent pas dans le continent, beaucoup plus mal-sain, au-delà d'un dixieme.

Quand même l'esprit humain parviendroit à dompter la malignité du climat, le vainqueur ne resteroit-il pas nécessairement confiné dans les fortereſſes qu'il auroit prises, sans aucun espoir de partager le produit des mines placées à une distance immense des côtes? Imagine-t-on comment les génies les plus hardis & les plus féconds en ressources, s'y prendroient pour pénétrer, sans aucune ressource pour les vivres, dans un pays qui n'est point cultivé? Pour se présenter avec de l'infanterie seulement devant une cavalerie nombreuse & impétueuse? Pour avancer à travers des précipices dans des contrées où il n'y a

jamais eu qu'un mauvais chemin qu'on ne manqueroit pas de rompre ? Pour forcer des défilés que cinq cent poltrons défendroient contre une armée de vingt mille hommes ?

Admettons tous ces prodiges opérés. Peut-on croire que les Eſpagnols Américains ſubiront le joug d'un ennemi, quel qu'il puiſſe être? Idolâtres, par goût, par pareſſe, par ignorance, par habitude, par orgueil de leur religion & de leur gouvernement, jamais ils ne s'accoutumeront à des loix étrangeres. Leurs préjugés leur fourniront des armes ſuffiſantes pour chaſſer auſſi ſûrement leur vainqueur, que les Portugais, pouſſés dans un coin de terre, chaſſerent autrefois du Bréſil les Hollandois, qui l'avoient envahi preſqu'entiérement.

Il ne reſteroit, pour aſſurer la conquête, que d'exterminer tous les Européens qui s'y ſont établis : car telle eſt la malheureuſe deſtinée des conquérants, que, preſque toujours après s'être emparés d'un pays, il leur en fait détruire les habitants. Mais, outre qu'il ſeroit odieux & injuſte de ſoupçonner quelque nation que ce puiſſe être de ce dernier excès de cruauté, qui a voué les Eſpagnols à l'exécration de tous les ſiecles,

cet expédient ne ſeroit pas moins inſenſé en politique, qu'horrible en morale (*m*). Tout peuple ſeroit forcé, pour tirer parti de ſes nouvelles poſſeſſions, de leur ſacrifier ſa population, ſon activité, ſon induſtrie, & avec elles toute ſa puiſſance. Il n'y en a point d'aſſez peu éclairé pour ignorer que depuis l'origine du monde, tous les états qui ont tourné leur adminiſtration du côté des mines, ont péri miſérablement, ou langui dans la pauvreté & la dépendance.

Cependant l'enthouſiaſme pourroit aveugler quelque puiſſance maritime au point qu'elle formât le projet de s'approprier excluſivement des richeſſes qu'elle partage aujourd'hui avec des rivaux. Son ivreſſe lui feroit voir les mines pouſſées au double, & la culture au centuple de ce qu'elles ſont; les ouvriers quittant les états où ils manqueroient d'occupation pour s'incorporer dans la nation qui fourniroit des ſubſiſtances & des vêtements au nouveau monde; les vaiſſeaux qui portoient aux extrêmités de la terre le fruit de leur induſtrie, pourriſſant dans des ports où la ceſſation du travail

(*m*) A moins que la conjuration ne fût formée par les Caciques reſtés libres. Ce ne ſeroit alors qu'une vengeance, affreuſe à la vérité, mais bien pardonnable.

anéantiroit la navigation ; toutes les branches de commerce tombant néceſſairement dans les ſeules mains par qui découleroient tous les tréſors; l'univers entier, recevant en quelque maniere la loi de la nation, qui en auroit envahi toutes les richeſſes.

Cette erreur brillante entraîneroit ſûrement la ruine de la puiſſance qui en feroit la baſe de ſa conduite ; mais elle engageroit l'Eſpagne dans des guerres longues & ruineuſes, qu'il lui eſt aiſé & important de prévenir. Elle le peut, par le moyen d'une eſcadre qu'on conſtruiroit dans l'iſle de Cuba. Ses ateliers ſont d'autant mieux placés à la Havane, que les côtes les plus fréquentées par ſes vaiſſeaux ſe trouvent la plupart ſituées ſous la zone torride. Les bois d'Europe trop tendres pour réſiſter aux chaleurs exceſſives de ces régions, s'y deſſechent tandis que ceux du pays, élevés & endurcis ſous l'influence de rayons d'un ſoleil brûlant, s'y conſervent des ſiecles entiers avec des ſoins médiocres.

Ce ſeroit un grand déſordre en lui-même, & le principe de beaucoup d'autres déſordres, ſi l'utilité de cette marine ſe bornoit à défendre les côtes Eſpagnoles. Elle doit reſſuſciter la communication entre les colonies nationales, inter-

rompues autrefois par les corſaires, & dont les liaiſons ont toujours été depuis languiſſantes. Elle doit prévenir les verſements frauduleux & les brouilleries qui en ſont trop ſouvent la ſuite. Elle doit aſſurer la navigation, plus en danger que jamais depuis que le traité de 1763 a fait paſſer la Floride ſous la domination des Anglois.

Des eſprits inquiets, qui voient ſouvent le danger où il n'eſt pas, tandis qu'ils ne ſoupçonnent pas même celui qui frappe les yeux de tout le monde, ont voulu faire craindre à l'Eſpagne que ſa navigation ne fût interceptée au débouquement du canal de Bahama. Outre que le Port Saint-Auguſtin n'offre d'aſyle qu'à des vaiſſeaux de grandeur médiocre, ces parages ont des courants ſi rapides, ils ſont ſemés de tant d'écueils, agités de ſi fréquentes tempêtes, qu'il eſt impoſſible aux plus hardis navigateurs d'y établir une croiſiere. Un malheur plus réel pour l'Eſpagne, ſeroit que les côtes de la Floride, ſituées dans le golfe du Mexique, & juſqu'ici aſſez peu connues, offriſſent aux recherches de la Grande-Bretagne un port propre à recevoir des flottes. Il eſt poſſible que cela ne ſoit pas; mais

comme la cour de Madrid n'en a pas la ſûreté, elle doit s'occuper des moyens de rendre cet événement inutile par la formation d'une bonne eſcadre.

Cette force auroit encore une deſtination non moins importante. Les colonies Angloiſes de l'Amérique ſeptentrionale prennent tous les jours des accroiſſements qui étonnent l'univers. Elles peuvent reſter aſſervies à leur métropole; elles peuvent en ſecouer le joug. Quoi qu'il arrive, leurs beſoins augmenteront avec leur population. Déja elle eſt ſi conſidérable, que les anciens débouchés ne ſuffiſent plus à l'extraction de leurs denrées, que les anciens retours ne ſuffiſent plus à leurs conſommations. Ce vuide doit être l'origine de cette grande fermentation qui s'eſt manifeſtée depuis peu par de grands éclats. La Grande-Bretagne, qui ne paroît pas avoir démêlé juſqu'ici les cauſes d'une inquiétude qui lui cauſe de ſi vives alarmes, s'éclaircira un jour. Elle ſentira qu'elle ne peut rétablir la tranquillité dans ſes poſſeſſions éloignées, qu'en donnant plus d'extenſion à leur commerce. La néceſſité, autant que l'ambition, la rendra conquérante en Amérique, & il eſt vraiſemblable que l'orage fondra d'a-

bord ſur le Mexique. Il n'y a que les forces maritimes de l'Eſpagne qui puiſſent donner à ces grands efforts une autre direction.

L'entrepôt de ces forces ſeroit mal placé à la Havane, à Saint-Domingue, à la Vera-Cruz, à Porto-Belo & à Carthagene, lieux tous mal-ſains & ſous le vent. Nous les réunirons à Bayahonda, ſitué entre Sainte-Marie & Maracaybo. Cette poſition, quoique peu connue, réunit tous les avantages qu'on peut deſirer: un port excellent, d'un accès facile, & qu'il eſt aiſé de rèndre imprenable; une grande abondance de bois de conſtruction; un air très-ſalubre; un territoire également propre à la culture & à la multiplication des troupeaux. Les ſauvages qui habitent cette contrée, & qui font la pêche des perles au cap de Vela, ou s'éloigneroient, ou continueroient leurs occupations paiſibles, ſi on les traitoit avec humanité. De cet aſyle, les vaiſſeaux Eſpagnols menaceroient les établiſſements ennemis, & protégeroient les poſſeſſions de leur nation.

Il eſt vrai que lorſqu'ils auroient une fois tourné leur pavillon vers les mers ſituées ſous le vent, leur retour ſeroit difficile. Les vents réguliers du ſud-eſt

au nord-eſt, les courants, toujours dirigés vers l'oueſt, rendroient néceſſairement leur marche peſante & longue. Mais cet inconvénient ne doit pas faire abandonner un projet dont tout démontre la néceſſité. Ce ſeroit un grand avantage ſi cette force pouvoit au beſoin ſe porter dans la mer du Sud. Par malheur la nature des choſes s'oppoſe invinciblement à cet objet d'utilité. L'eſcadre, avant de faire route vers l'équateur, ſeroit obligée de s'élever à la hauteur du détroit de Gibraltar, ce qui l'expoſeroit aux mêmes inconvéniens que ſi elle partoit d'Europe. Tout ce qu'elle pourroit, ce ſeroit de faire paſſer par terre des matelots tout formés aux bâtiments qui protégeroient les côtes du Pérou.

Le plan de défenſe que nous venons de tracer à l'Eſpagne eſt ſuſceptible de grandes difficultés. Peut-être cette monarchie n'eſt-elle pas en état de faire les avances néceſſaires pour fonder la marine dont elle doit ſentir le beſoin; peut-être ne peut-elle pas aſſigner les fonds indiſpenſables pour ſon entretien; peut-être n'a-t-elle pas aſſez de confiance en ſes adminiſtrateurs du nouveau monde pour leur confier des ſoins auſſi importans. Ces objections, que nous

n'avons pu nous diſſimuler, ſemblent en effet inſolubles dans l'état d'épuiſement, d'inaction, d'ignorance, de découragement, où ſe trouve aujourd'hui cette puiſſance, autrefois ſi redoutable. Mais une réforme éclairée, prompte, hardie, ſoutenue par le zele & l'autorité du gouvernement pour animer les eſprits à penſer, à tenter, à agir, feront diſparoître en peu de temps une foule d'obſtacles que la timidité groſſit, multiplie & perpétue.

Des abus profondément enracinés, les protecteurs intéreſſés de ces abus énormes croiſeront ces vues d'utilité publique dans les colonies. Mais ils ſeront bientôt diſſipés, ſi on a le courage de les attaquer d'abord dans la métropole.

Les écrivains politiques qui ont voulu remonter à l'origine des plaies dont l'Eſpagne eſt depuis ſi long-temps affligée, ont tous répété que ſe voyant maîtreſſe des tréſors du nouveau monde, elle avoit renoncé d'elle-même aux manufactures, à l'agriculture. Aucun peuple n'a jamais raiſonné, ne raiſonnera jamais de cette maniere. Les nations ne raiſonnent point; elles ſont conduites ou entraînées par les événements qui ſont dans les mains de ceux qui gouvernent. Loin

que les richeſſes de l'Amérique aient anéanti les arts, elles leur donnerent d'abord une nouvelle activité.

Ferdinand, par la conquête du royaume de Grenade, avoit acquis toutes les manufactures d'Eſpagne, qui étoient la plupart entre les mains des Maures, mais il en avoit conſidérablement diminué l'exportation par l'expulſion des Juifs. La découverte du nouveau monde ranima bientôt l'induſtrie & le commerce. Ils augmenterent prodigieuſement l'un & l'autre ſous Charles-Quint, & même ſous Philippe II. Dans les dernieres années du regne de ce prince, la ſeule ville de Séville contenoit ſoixante mille métiers en ſoie. Les draps de Segovie paſſoient pour les plus beaux de l'Europe. Le Levant & l'Italie préféroient ceux de Catalogne à ceux des autres nations. Il y avoit dans le royaume une ſi grande activité, qu'il ſe négocioit, au rapport de Louis Valle de la Cerda, dans la ſeule foire de Medina, pour cent cinquante millions d'écus en lettres de change, & ce n'étoit pas la place de l'état où il s'en négocioit le plus. L'armement contre l'Angleterre, célebre dans l'hiſtoire ſous le nom de flotte invincible, & compoſé de cin-

quante gros vaiſſeaux, prouve que l'Eſpagne avoit alors une puiſſante marine, & par conſéquent un commerce maritime très-étendu. Elle fit dans l'eſpace d'un ſiecle des entrepriſes immenſes & très-cheres. Les ſeules guerres des Pays-bas & de la Ligue lui coûterent mille millions de livres. Par ces opérations, elle jetta infiniment plus de numéraire chez les étrangers qu'elle ne l'a fait depuis par la voie du commerce.

Si cette puiſſance avoit été obligée d'acheter, dans ces temps-là, les marchandiſes qu'elle envoyoit dans le nouveau monde, l'Europe auroit joui dès-lors des tréſors de l'Amérique comme elle en jouit aujourd'hui. En ce cas, l'Eſpagne auroit été hors d'état de faire ces prodigieux armements de terre & de mer, de ſoudoyer tant d'armées étrangeres, d'entretenir la diviſion dans les états voiſins, de tout bouleverſer par ſes intrigues, de donner le branle à tous les événements politiques, d'être la prémiere, preſque la ſeule puiſſance de l'univers.

L'expulſion totale & la proſcription des Maures & des Juifs en 1611, fut la premiere époque ſenſible de la décadence de l'Eſpagne. Cette dégradation fut ſi

rapide, qu'on vit des écrivains Eſpagnols former, dès l'an 1619, des projets pour le rétabliſſement politique de leur empire. On imaginera ſans peine le vuide immenſe que devoient laiſſer dans leur patrie un million d'hommes laborieux, dans un temps où la nobleſſe, retenant encore tous les préjugés & les privileges barbares des Viſigots, dont elle ſe faiſoit honneur de deſcendre, renvoyoit le travail à la claſſe du peuple la plus méprisée, quoique la plus utile. La guerre, qui détruit tout, étoit alors la ſeule profeſſion diſtinguée ; & les arts qui créent, conſervent ou réparent, déshonoroient, pour ainſi dire, tous les hommes qui s'en occupoient. S'il y avoit de l'agriculture, c'eſt parce qu'il y avoit des eſclaves. S'il y avoit du commerce, c'eſt parce qu'il y avoit des Juifs. Enfin ſi l'Eſpagne avoit des manufactures, elle les devoit aux Maures qui vivoient dans le travail & dans l'opprobre. Cette puiſſance ne ſentit pas que le vrai moyen de retenir dans la métropole les tréſors du nouveau monde, étoit de favoriſer l'induſtrie qui les y attiroit. La ſeule partie de la nation qui eût de l'activité, la ſeule capable de remplir ce grand objet fut ignominieuſement proſcrite. En vain ces malheureux offrirent vingt millions

au gouvernement, & ils en auroient donné le triple, pour qu'il leur fût permis de continuer à reſpirer leur air natal; la ſuperſtition, qui avoit prononcé l'arrêt de leur deſtruction, ne permit pas à la politique de les écouter. Il ne ſe trouva même aucune puiſſance en Europe; aſſez éclairée pour leur offrir un aſyle; & ils furent réduits à ſe diſperſer en Afrique & en Aſie.

Tandis que le déſeſpoir conduiſoit ces malheureux ſur des côtes barbares, l'Eſpagne s'applaudiſſoit de ſon fanatiſme aveugle. Elle ſe croyoit toujours la plus riche puiſſance de l'univers, parce qu'elle ne ſoupçonnoit pas que les vaiſſeaux qui rempliſſoient ſes ports étoient des éponges qui commençoient à boire ſa ſubſtance. Lorſqu'elle s'apperçut de la diminution de ſon numéraire, elle l'attribua au naufrage de quelques bâtiments qui revenoient des Indes, à l'enlevement de ſes gallions par les Hollandois, à de mauvaiſes ventes. Elle crut qu'il ne falloit, pour remplir ces vuides, qu'augmenter les droits ſur les manufactures & ſur les ouvriers. Mais un fardeau qui eût été trop peſant même pour un grand nombre, fut encore plus inſupportable au peu d'artiſans qui reſtoient. Ils ſe réfugierent en Flandre & en Italie, ou,

ſans ſortir d'Eſpagne, ils abandonnerent leur profeſſion. Les ſoies de Valence, les belles laines d'Andalouſie & de Caſtille, ceſſerent d'être travaillées par les mains des Eſpagnols.

Le fiſc n'ayant plus de manufactures à opprimer, opprima les cultivateurs. Les impôts qu'on en exigea furent également vicieux par leur nature, leur multiplicité & par leurs excès. Aux impoſitions générales ſe joignirent ce qu'on appelle en finance affaires extraordinaires, qui eſt une maniere de lever de l'argent ſur une claſſe particuliere de citoyens, impoſition qui, ſans aider l'état, ruine les contribuables pour enrichir le traitant qui l'a imaginée. Ces reſſources ne ſe trouvant pas ſuffiſantes pour les beſoins urgens du gouvernement, on exigea des financiers des avances conſidérables. A cette époque, ils devinrent les maîtres de l'état. Ils furent autoriſés à ſous-affermer les diverſes parties de leur bail. Les commis, les gênes & les vexations ſe multiplierent avec ce déſordre. Les loix que ces hommes avides eurent la liberté de faire, ne furent que des pieges tendus à la bonne foi. Avec le temps ils uſurperent l'autorité ſouveraine, & parvinrent à décliner les tribunaux du prince, à ſe choiſir des juges

juges particuliers & à les payer : ils devinrent juges & parties.

Les propriétaires des terres, écrasés par cette tyrannie, ou renoncerent à leurs possessions, ou en abandonnerent la culture. Bientôt cette fertile péninsule, qui, malgré les fréquentes sécheresses qu'elle éprouve, nourrissoit vingt millions d'habitants avant la découverte du nouveau monde, & qui avoit été plus anciennement le grenier de Rome & de l'Italie, se vit couverte de ronces. On contracta la funeste habitude de fixer le prix des grains ; on imagina de former dans chaque communauté des greniers publics, qui étoient nécessairement dirigés sans intelligence, sans zele, sans probité.

Quand la décadence d'un état a commencé, il est rare qu'elle s'arrête. La perte de la population, des manufactures du commerce, de l'agriculture, fut suivie des plus grands maux. Tandis que l'Europe s'éclairoit rapidement, & qu'une industrie nouvelle animoit tous les peuples, l'Espagne tomboit dans l'inaction & la barbarie. Les droits des anciennes douanes qu'on avoit laissé subsister dans le passage d'une province à l'autre, furent portés à l'excès, & in-

terrompirent entr'elles toute communication. Il ne fut pas permis de porter l'argent de l'une à l'autre. Bientôt on n'apperçut pas la trace d'un ſeul chemin. Les voyageurs ſe trouvoient arrêtés au paſſage des rivieres où il n'y avoit ni pont ni bateau. Il n'y eut pas un ſeul canal ni un ſeul fleuve navigable. Le peuple de l'univers que la ſuperſtition condamne le plus à faire maigre, laiſſa tomber ſes pêcheries, & acheta tous les ans pour douze millions de poiſſon. Hors un petit nombre de bâtiments mal armés deſtinés pour ſes colonies, il n'y eut pas un ſeul navire national dans ſes ports. Les côtes furent en proie à l'avidité, à l'animoſité, à la férocité des Barbareſques. Pour éviter de tomber dans leurs mains, on fut obligé de fréter de l'étranger juſqu'aux *aviſo* qu'on envoyoit aux Canaries & en Amérique. Philippe IV, avec toutes les riches mines de l'Amérique, vit tout à coup ſon or changé en cuivre, & fut réduit à donner aux monnoies de ce vil métal un prix preſqu'auſſi fort qu'à l'argent.

Ces déſordres n'étoient pas les plus grands de la monarchie. L'Eſpagne, remplie d'une vénération ſtupide & ſuperſtitieuſe pour le ſiecle de ſes conquêtes,

rejetoit avec dédain tout ce qui n'avoit pas été pratiqué dans ces temps brillants. Elle voyoit les autres peuples s'éclairer, s'élever, se fortifier, sans vouloir rien emprunter d'eux. Un mépris décidé pour les lumieres & les mœurs de ses voisins formoit la base de son caractere.

L'inquisition, ce terrible tribunal établi d'abord pour arrêter les progrès du judaïsme & du mahométisme, avoit porté un coup mortel aux arts, aux sciences, à toutes les connoissances utiles. L'Espagne ne fut ni troublée, ni dévastée par les querelles de religion; mais elle resta stupide dans une profonde ignorance. L'objet de ces disputes, quoique toujours misérable & ridicule, intéresse plus vivement qu'aucun autre par sa liaison avec le premier, le plus respectable des êtres. On veut avoir raison, & quand le voudroit-on, si ce n'est dans des questions qu'on lie avec le salut éternel? On lit, on médite. A propos d'une sottise, l'esprit s'exerce & se porte à de bonnes études. On remonte aux sources primitives. On étudie l'histoire, les langues anciennes. La critique naît. On prend un goût solide. Bientôt le sujet qui échauffoit les esprits, tombe dans le mépris. Les livres de controverse

paſſent, mais l'érudition reſte (*n*). Les matieres de religion reſſemblent à ces parties acides & volatiles qui exiſtent dans tous les corps propres à la fermentation. Elles troublent d'abord la limpidité de la liqueur; mais elles mettent bientôt en action toute la maſſe. Dans ce mouvement elles ſe diſſipent ou ſe précipitent. Le moment de la dépuration arrive, & il ſurnage un fluide doux, agréable & vigoureux qui ſert à la nutrition de l'homme. Mais dans la fermentation générale des diſputes théologiques, toute la lie de ces matieres reſta en Eſpagne. La ſuperſtition y avoit abruti les eſprits au point que l'état s'applaudiſſoit de ſon aveuglement.

L'oubli de tous les bon principes jetta le gouvernement dans l'incertitude de ce qu'il devoit faire. Au lieu de cette activité, qui auroit été néceſſaire pour porter la vie dans toutes les parties d'une domination trop étendue & trop diſperſée, s'établit une lenteur qui ruinoit toutes les affaires. Les formalités, les précautions, les conſeils qu'on avoit mul-

(*n*) C'eſt ce que la réformation de Luther & de Calvin (deux ſectaires très-peu eſtimables d'ailleurs) a prouvé en Europe; & leur nom doit être en vénération, quelques crimes dont ils ſe ſoient ſouillés, puiſque c'eſt à eux qu'on doit le retour de l'empire de la raiſon.

tipliés à l'infini pour n'être pas trompé, empêchoient ſeulement d'agir.

La guerre n'étoit pas mieux conduite que la politique. Une population qui ſuffiſoit à peine pour les nombreuſes garniſons qu'on entretenoit en Italie, dans les Pays-bas, en Afrique & dans les Indes, ne laiſſoit nuls moyens de mettre des armées en campagne. Aux premieres hoſtilités, il falloit recourir à des étrangers. Loin que le petit nombre d'Eſpagnols qu'on faiſoit combattre avec ces troupes mercénaires puſſent les contenir, leur fidélité étoit ſouvent altérée par ce commerce. On les vit ſe révolter pluſieurs fois de concert, & ravager enſemble les provinces commiſes à leur défenſe.

Une ſolde réguliere auroit infailliblement prévenu, ou bientôt diſſipé cet eſprit de ſédition. Mais pour payer des armées & cette ſubordination néceſſaires à la bonne diſcipline, il auroit fallu ſupprimer cette foule d'officiers inutiles, qui par leurs appointements & leurs brigandages, abſorboient la plus grande partie des revenus publics; ne pas aliéner à vil prix, ou ne pas laiſſer envahir les droits les plus anciens de la couronne; ne pas diſſiper ſes tréſors à entrete-

nir des eſpions, à acheter des traîtres dans tous les états. Il auroit fallu ſurtout ne pas faire conſiſter la grandeur du prince, à accorder des penſions & des graces à tous ceux qui n'avoient d'autre titre à les obtenir que l'audace de les demander.

Cette noble & criminelle mendicité étoit l'allure générale. L'Eſpagnol, né généreux & devenu fier, dédaignant les occupations ordinaires de la vie, ne reſpiroit qu'après les gouvernements, les prélatures, les principaux emplois de la magiſtrature.

Ceux qui ne pouvoient pas parvenir à ces emplois brillants, ſe glorifiant d'une ſuperbe oiſiveté, gardoient le ton de la cour, & mettoient autant de gravité dans leur ennui public, que les miniſtres dans les fonctions du gouvernement.

Le peuple même auroit cru ſouiller ſes mains victorieuſes en les employant à des travaux paiſibles. Les campagnes & les atteliers étoient abandonnés à des étrangers qui venoient s'enrichir de l'indolence des habitants, & rapportoient dans leur patrie un argent qui la fertiliſoit.

Les hommes nés ſans propriété pré-

férant baſſement une ſervitude oiſive à une liberté laborieuſe, briguoient de groſſir ces légions de domeſtiques que les grands traînoient à leur ſuite avec ce faſte qui étale magnifiquement l'orgueil de la condition la plus inutile, & la dégradation la plus néceſſaire.

Ceux qui, par un reſte de vanité, ne vouloient pas vivre ſans quelque conſidération, ſe décréditoient en foule dans les cloîtres, où la ſuperſtition avoit préparé depuis long-temps un aſyle commode à leur pareſſe, & leur aſſuroit une ſorte d'honneur & de diſtinction pour avoir changé l'état de leur pauvreté forcée à celui d'une pauvreté volontaire.

Les Eſpagnols même qui avoient dans le monde un bien honnête, languiſſoient dans le célibat, aimant mieux renoncer à leur poſtérité que de s'occuper à l'établir. Si quelques-uns, entraînés par l'amour & la vertu, s'engageoient dans le mariage, à l'exemple des grands, ils confioient d'abord leurs enfants à l'éducation ſuperſtitieuſe des colleges, & dès l'âge de quinze ans les livroient à des courtiſannes. Le corps & l'eſprit de ces jeunes gens vieillis de bonne heure, s'épuiſoient également dans ce commerce infame qui ſe perpétuoit même parmi ceux qui avoient contracté

des nœuds légitimes. Ce déſordre pouſſé juſqu'aux derniers excès fut la premiere & la ſeule cauſe de la ſtérilité des femmes Eſpagnoles, autrefois auſſi fécondes que celles des états les plus peuplés.

C'eſt parmi ces hommes abrutis qu'étoient pris ceux que la faveur deſtinoit à tenir les rênes du gouvernement. Leur adminiſtration rappelloit à chaque inſtant l'école d'oiſiveté & de corruption d'où ils ſortoient. Rien n'étoit ſi rare que de leur voir des ſentimens de vertu, quelques principes d'équité, le plus léger déſir de faire le bonheur de leurs ſemblables. Ils n'étoient occupés qu'à piller les provinces confiées à leurs ſoins, pour aller diſſiper à Madrid dans le ſein de la volupté le fruit de leurs rapines. Cette conduite étoit toujours impunie, quoiqu'elle occaſionnât ſouvent des ſéditions, des révoltes, des conſpirations, quelquefois même des révolutions.

Pour comble de malheur, les états unis par des mariages ou par des conquêtes à la Caſtille, conſommoient ſa ruine. Les pays-bas ne donnoient pas de quoi payer les garniſons qui les défendoient. On ne tiroit rien de la Franche-Comté. La Sardaigne, la Sicile & le Milanois

étoient à charge. Naples & le Portugal voyoient leurs tributs engagés à des étrangers. L'Aragon, Valence, la Catalogne, le Rouſſillon, les îles Baléares & la Navarre prétendoient ne devoir à la Monarchie qu'un don gratuit que leurs députés régloient toujours & rarement au gré d'une cour avide & épuiſée par ſes folles largeſſes.

Pendant que tout tomboit ainſi dans la confuſion en Eſpagne, les tréſors de l'Amérique qui n'avoient d'abord paſſé aux autres États de l'Europe que par des combinaiſons deſtructives de guerre & de politique, y couloient par une route heureuſe & paiſible. L'impoſſibilité où ſe trouvoit la métropole de fournir aux beſoins de ſes colonies, anima l'induſtrie des autres peuples qui juſqu'alors avoit été extrêmement bornée. Les maîtres naturels des richeſſes du nouveau monde ne purent guere retenir que les droits de quint, d'indult, de garde-côte, de douane, de commiſſion : droits qui ont ajouté aux marchandiſes une valeur qui ne prend ſur les négocians étrangers que parce qu'elle reſſerre les conſommations, mais qui ſont payés par les Péruviens & les Mexicains qui les conſomment. C'eſt par

cette voie que l'or & l'argent, dont l'Amérique a inondé l'Europe, ont paſſé dans plus de mains, & ſe ſont diſtribués plus également.

En vain une loi ſévere portée par Ferdinand & Iſabelle, & confirmée par leurs ſucceſſeurs, avoit exclu les nations étrangeres des ports de l'Amérique & des affaires qui s'y faiſoient. L'impérieuſe loi de la néceſſité anéantit cet arrangement qui devoit être perpétuel, & fit tomber ce commerce dans leurs mains. D'environ cinquante millions de denrées ou de marchandiſes qui partent tous les ans de Cadix pour les Indes Occidentales, la huitieme partie appartient à peine à la métropole. Le reſte eſt fourni par les autres peuples amis ou ennemis de l'Eſpagne, ſous le nom des Eſpagnols même, toujours fideles aux particuliers & toujours infideles à la loi. La bonne foi des Eſpagnols, qui n'a jamais reçu d'atteinte, eſt dans ce commerce la ſûreté des étrangers.

Le gouvernement ne pouvant ſe diſſimuler l'inconvénient inévitable de ces contraventions perpétuelles, crut en réparer le préjudice par une loi encore plus abſurde. Il défendit ſous des pei-

nes capitales l'exportation de l'or & de l'argent, comme ſi les Eſpagnols euſſent pu ſe diſpenſer de payer les marchandiſes qu'ils avoient beſoin d'acheter. Lorſqu'on tenoit la main à l'exécution de cette loi, l'Eſpagnol qui eſt à Cadiz le facteur des autres nations, confioit les lingots à des braves, appellés *Mataorès*, qui bien armés, alloient porter les lingots numérotés au rempart, & les jettoient à d'autres Mataorès qui les portoient aux chaloupes chargées de les recevoir. Les facteurs, les commis & les gardes qui ne les troubloient jamais, tous avoient leurs droits ſur cette fraude juſtifiée par l'iniquité de la loi, & le marchand étranger n'étoit jamais trompé. Ces frais ajoutoient aux marchandiſes un nouveau prix que le conſommateur étoit obligé de payer. La défenſe de ſortir l'or & l'agent étoit ſi inutile, que quoi qu'il en arrivât tous les ans d'Amérique une quantité prodigieuſe, on n'en voyoit que peu dans le royaume. Plus de ſévérité n'auroit fait que hauſſer le prix des marchandiſes par la difficulté d'en retirer la valeur. Si, conformément à la rigueur des ordonnances, on eût ſaiſi, jugé & condamné à mort quelque contrevenant,

& qu'on eût confiſqué ſes biens, cette atrocité, loin d'empêcher la ſortie de l'argent, l'auroit augmentée, parce que ceux qui s'étoient contentés juſqu'alors d'un bénéfice médiocre, exigeant un ſalaire proportionné au riſque qu'ils devoient courir, auroient multiplié leurs profits par leurs riſques, & fait paſſer beaucoup plus d'argent pour en avoir eux-mêmes davantage.

La cour de Madrid a ſenti enfin le vice de cet arrangement. Les gouvernements anciens qui avoient pour les loix le reſpect qu'elles méritent, n'auroient pas manqué d'en abroger une dont l'obſervation auroit été démontrée chimérique. Dans nos temps modernes, où les empires ſont plus conduits par les caprices de ceux qui ſont à leur tête que ſur des principes raiſonnés, l'Eſpagne s'eſt contentée de régler, il y a quelques années, que le commerce étranger retireroit en payant trois pour cent la valeur des marchandiſes qu'il auroit fait paſſer dans le nouveau monde. Il devoit la recevoir par le canal des banquiers qu'on eut ſoin d'établir dans les principales places de l'Europe. L'objet du miniſtere étoit de ſe rendre maître du commerce des piaſ-

tres, & par conſéquent du change. Ce plan qui peut-être étoit plus vaſte que juſte, n'a pas réuſſi. Les agents qu'on avoit choiſis, ont trahi la confiance qui leur avoit été accordée. La cour d'Eſpagne ne s'eſt pas obſtinée à ſoutenir un édifice qui crouloit de toutes parts. Tous les particuliers ſont maintenant autoriſés à extraire directement leurs fonds en ſe ſoumettant aux droits établis, & qui en 1768 ont été portés de trois à quatre pour cent. S'ils étoient plus modérés, le gouvernement en tireroit de plus grands avantages. Il y a des temps où les fraudeurs Eſpagnols peuvent fournir les piaſtres à bord des vaiſſeaux au deſſous de l'impoſition, & on ſent bien que ces facilités momentanées ſont ſaiſies avec une avidité extrême.

Pendant que la métropole dépériſſoit, il n'étoit pas poſſible que les colonies proſpéraſſent. Si les Eſpagnols euſſent connu leurs vrais intérêts, peut-être à la découverte de l'Amérique ſe fuſſent-ils contentés de former avec les Indiens des nœuds honnêtes qui auroient établi entr'eux une dépendance, un profit réciproque. Les productions des atteliers de l'ancien monde euſſent été échangées contre celles des mines du

nouveau ; & le fer ouvragé eût été payé à poids égal par de l'argent brut. Une union ſtable, ſuite néceſſaire d'un commerce paiſible, ſe ſeroit formée ſans répandre du ſang, ſans dévaſter des empires, l'Eſpagne ne ſeroit pas moins devenue maîtreſſe du Mexique & du Pérou, par la raiſon que tout peuple qui cultive les arts, ſans en communiquer les procédés & la pratique, aura une ſupériorité réelle ſur celui à qui il en vend les productions.

On ne raiſonna pas ainſi. La facilité qu'on avoit trouvée à ſubjuguer les Indiens, l'aſcendant que Charles-quint prit ſur toute l'Europe, l'orgueil ſi ordinaire aux conquérants, le caractere particulier des Eſpagnols, l'ignorance des vrais principes du commerce : toutes ces raiſons & pluſieurs autres empêcherent qu'on ne donnât d'abord aux pays conquis du nouveau monde, des loix ſages, une bonne adminiſtration, une conſiſtance inébranlable.

La dépopulation de l'Amérique fut la premiere ſuite de cette confuſion. Les premiers pas des conquérants furent marqués par des ruiſſeaux de ſang. Auſſi étonnés de leurs victoires que le vaincu de ſa défaite, ils crurent ne pou-

voir jamais compter ſur une obéiſſance, ſur une fidélité qu'on ne leur devoit point ; & dans l'ivreſſe de leurs ſuccès ils prirent le parti d'exterminer ceux qu'ils avoient dépouillés. Des peuples innombrables diſparurent de la terre à l'arrivée de ces barbares qui ne ſavoient ni gagner, ni poſſéder, ni employer les biens & les tréſors qu'ils avoient engloutis.

Semblables aux Viſigots dont ils étoient les deſcendants ou les eſclaves, les Eſpagnols partagerent entr'eux les terres déſertes & les hommes qui avoient échappé à leur épée. La plupart de ces miſérables victimes ne ſurvécurent pas long-temps au carnage, dans un état d'eſclavage pire que la mort. Les loix faites de temps en temps pour modérer la dureté de cette ſervitude ne produiſirent que peu de ſoulagement. La férocité, l'orgueil, l'avidité ſe jouoient également des ordres d'un monarque trop éloigné, & des larmes des malheureux Indiens.

Les mines furent encore une plus grande cauſe de deſtruction. Les tyrans qui les exploitoient, traînerent leurs eſclaves dans des abymes profonds, où privés de la lumiere du jour, de la reſpiration d'un air libre & ſain, des princi-

paux ſoutiens de la vie, de la conſolation de pleurer avec leurs amis & leurs proches, les Indiens creuſoient leur tombeau ſous ces voûtes ténébreuſes qui récelent aujourd'hui plus de cendres de morts que de pouſſiere ou de grains d'or. Quand on jette les yeux ſur des traitements ſi barbares, on eſt bien étonné d'entendre l'avare & ſtupide Eſpagnol ſe plaindre de ce que les Indiens lui refuſent la connoiſſance de pluſieurs mines découvertes avant ou depuis la conquête. Ces malheureux, en trahiſſant le ſecret qu'ils ont reçu de leurs peres, ou que le haſard leur a donné, que feroient-ils autre choſe que de multiplier les moyens de les détruire ?

Auſſi voit-on ceux mêmes que la deſtinée avoit ſoumis au joug, déſerter les terres qu'ils cultivoient pour leurs avides maîtres, & ſe réfugier en grand nombre parmi les ſauvages qui errent dans les forêts ou les déſerts des Cordillieres. Ces lieux impénétrables ſont devenus l'aſyle d'une infinité d'Indiens qui menacent toujours les provinces Eſpagnoles d'une guerre ouverte ou d'une invaſion furtive. Ils contractent dans ces âpres climats un caractere féroce, qui les rend redoutables au point qu'on

a été forcé d'abandonner des mines très-abondantes qui étoient expoſées à leurs incurſions. Ce que la ſtérilité du ſol, le défaut de prévoyance, & le manque des reſſources de la ſociété fait perdre de population à ces ſauvages, eſt continuellement réparé par les eſclaves fugitifs qui ſe dérobent à la tyrannie Européenne. C'eſt dans dans ces montagnes que ſe régénere en ſecret une race légitime qui doit un jour, & peut-être bientôt, reprendre ſes biens, ſes droits & ſa liberté dans les entrailles avides & cruelles de l'uſurpateur du nouveau monde (*o*).

Il ſe dépeuple encore par les beſoins que les Européens leur ont apporté, en leur ôtant les moyens d'y ſubvenir. Avant la conquête, les Indiens alloient nuds, ou ce qui ſervoit à leur parure ils le fabriquoient eux-mêmes: c'étoit une occupation & une ſorte de métier. Leurs ſoins ſe réduiſoient à la culture d'un champ de maïs. L'argent n'étoit point une richeſſe. Toutes choſes s'é-

(*o*) Avec quelle joie les ames humaines verroient-elles arriver cet heureux moment! Des torrents de ſang Européen, dûſſent-ils couler & rougir les immenſes fleuves de l'Amérique, ce ne ſeroit pas trop l'acheter. Le paſſé feroit applaudir au préſent, quelques atrocités que cette révolution produisit.

changeoient entr'eux. Depuis que l'Indien comme l'Eſpagnol vit en ſociété, il eſt dans la néceſſité de ſe loger, de ſe nourrir, de ſe vêtir le plus ſouvent d'étoffes étrangeres. Faute d'arts & de métiers, il ne ſauroit pourvoir à ces nouveaux beſoins. Quand même il ne ſeroit pas tombé dans un découragement exceſſif, ſon travail ſuffiroit à peine aux dépenſes de premiere néceſſité. Ainſi le luxe & l'indigence qui le preſſent l'ont réduit à cacher à l'écart ſa nudité, à vivre ſeul, & à renoncer à ſa poſtérité.

De cette cauſe de dépopulation en naît une autre plus affreuſe encore, & dont la ſeule idée fit autrefois frémir l'Europe. Le célebre Drake ayant pris la ville de Saint-Domingue en 1586, eut la preuve que parmi ces inſulaires, les hommes en étoient venus à ce point de déſeſpoir que, pour ne pas mettre au monde des enfants qui fuſſent la victime de leur oppreſſeur, ils avoient tous unanimement réſolu de n'avoir aucun commerce avec leurs femmes. Cette triſte conjuration contre la nature même & contre le plus doux de ſes plaiſirs, l'unique événement de cette eſpece que l'hiſtoire ait tranſmis à la mémoire des hommes, ſemble avoit été réſervée

à l'époque de la découverte du nouveau monde, pour caractériſer à jamais la tyrannie Eſpagnole. Que pouvoient oppoſer les Américains à ſa ſoif de détruire, que l'horrible vœu de ne pas ſe reproduire ? Ainſi la terre fut doublement ſouillée du ſang des peres & du germe des enfants.

Dès lors cette terre fut comme maudite pour ſes barbares conquérants. L'empire qu'ils avoient fondé, s'écroula bientôt de toute part. Les progrès du déſordre & du crime furent extrêmement rapides. Les fortereſſes les plus importantes tomberent en ruine. Il n'y eut dans le pays ni armes, ni magaſins. Le ſoldat qui n'étoit, ni exercé, ni nourri, ni vêtu, devint, mendiant ou voleur. On oublia juſqu'aux éléments de la guerre & de la navigation, juſqu'au nom des inſtruments propres à ces deux arts ſi néceſſaires.

Le commerce ne fut que l'art de tromper. L'or & l'argent qui devoient entrer dans les coffres du ſouverain, furent continuellement diminués par la fraude, & réduits au quart de ce qu'ils devoient être. Tous les ordres corrompus par l'avarice ſe donnoient la main pour empêcher la vérité d'arriver au pied

du trône, ou pour ſauver les prévaricateurs qu'il avoit proſcrits. Les premiers & les derniers magiſtrats agirent toujours de concert pour appuyer leurs injuſtices réciproques.

Le cahos où ces brigandages plongerent les affaires, amena le funeſte expédient de tous les états mal adminiſtrés, des impoſitions ſans nombre. On paroiſſoit s'être propoſé la double fin d'arrêter toute l'induſtrie, & de multiplier les vexations.

L'ignorance marchoit de pair avec l'injuſtice. « J'ai vu, diſoit un voyageur » célebre, porter dans le même tribu- » nal & preſque à la même heure une » même ſentence ſur deux cas directe- » ment oppoſés. Envain s'eſſoça-t-ton » d'en faire comprendre la différence aux » juges. Cependant le chef, ſortant enfin » des ténebres, ſe leva ſur ſon ſiege, » retrouſſa ſa mouſtache & jura par la » Sainte Vierge & par tous les Saints, » que les Luthériens Anglois lui avoient » enlevé parmi ſes livres ceux du *Pape* » *Juſtinien* (*p*) dont il ſe ſervoit pour

(*p*) L'objet de cet ouvrage eſt grave; mais comment pourrois-je m'empêcher d'ajouter cet autre exemple d'ignorance, qui n'eſt point tiré de l'Amérique, mais dont Ménage a été témoin à Paris. Un

» juger les cauſes équivoques; mais que » ſi ces chiens repaſſoient, il les feroit » brûler tous.

» Le haſard, dit le même voyageur, » fit tomber un jour les métamorphoſes » d'Ovide entre les mains d'un Créole. » Il remit ce livre à un religieux qui ne » l'entendoit pas mieux, & qui fit croire » aux habitants de la ville que c'étoit » une bible Angloiſe. Sa preuve étoit les » figures de chaque métamorphoſe qu'il » leur montroit en diſant: voilà comme » ces chiens adorent le diable qui les » change en bêtes. Enſuite la prétendue » bible fut jettée dans un feu qu'on al- » luma exprès, & le religieux fit un » grand diſcours qui conſiſtoit à remer- » cier Saint François de cette heureuſe » découverte. »

Comme l'aveuglement eſt toujours favorable à la ſuperſtition, les miniſtres de la religion, ſans être beaucoup plus

capucin entre chez un homme de Lettres, dont la foi étoit peut-être ſuſpecte, il voit un livre ſur ſa table, l'ouvre, & lit qu'on ne peut être en deux endroits à la fois: C'eſt un Calviniſme tout pur; c'eſt un blaſphême contre le myſtere de la préſence réelle; le poſſeſſeur d'un tel livre mérite d'être brûlé; le zélé capucin va le dénoncer au magiſtrat, comme un hérétique dogmatiſant; le magiſtrat veut ſavoir quel eſt l'ouvrage impie qui enflamme à ce point la charité du révéreud pere; c'eſt, dit celui-ci, un traité du miniſtre *Plaute* ou du miniſtre *Amphytrion*, qui tâchent de pervertir *Sofie*.

éclairés que les autres, prirent un aſcendant décidé dans toutes les affaires. Plus aſſurés de l'impunité, ils furent toujours plus hardis à violer tout principe d'équité, toute régle de mœurs & de décence. Les moins corrompus faiſoient le commerce. Les autres abuſoient de leur miniſtere & de la terreur des armes eccléſiaſtiques, pour arracher aux Indiens tout ce qu'ils avoient Un moine Eſpagnol paſſoit pour mal-adroit, lorſqu'un court voyage dans le nouveau monde ne lui valoit pas vingt ou trente mille piaſtres. Le plus ſouvent on prévenoit leur avidité par des dons immenſes. On auroit cru que ce n'étoit que pour embellir des Egliſes, que pour enrichir le clergé, que l'Amérique avoit été conquiſe.

La haine qui ſe mit entre les Eſpagnols nés dans le pays & ceux qui arrivoient d'Europe, acheva de tout précipiter. La cour avoit imprudemment jeté les ſemences de cette diviſion malheureuſe. De faux rapports lui peignirent les Créoles comme des demi-barbares, preſque comme des Indiens. Elle ne crut pas pouvoir compter ſur l'intelligence, ſur leur courage, ſur leur attachement ; & elle prit le parti de les éloigner de tous les poſtes utiles où ho-

norables. Cette réſolution injurieuſe les aigrit. Loin de travailler à les appaiſer, les dépoſitaires de l'autorité ſe firent un art d'envénimer leur chagrin par des diſtinctions humiliantes. Il s'établit entre les deux claſſes, dont l'une étoit accablée de faveurs & l'autre de refus, une averſion inſurmontable. Elle s'eſt manifeſtée par des éclats qui ont plus d'une fois ébranlé l'empire de la métropole dans le nouveau monde. Ce levain fermente toujours, & doit amener tôt ou tard des révolutions. Elles paroiſſent d'autant plus ſûres & plus prochaines, que le clergé Créole & le Clergé Européen qui ont contracté la contagion de ces haines, de ces diviſions, ne ſe rapprochent jamais, & travailleront, ſelon l'eſprit dont ils ne ſe ſont jamais écartés, à rendre les peuples irréconciliables.

Depuis que les Bourbons occupent le trône de Charles-Quint, les déſordres qu'on vient de voir, & les maux qui naiſſent de tant de maux ont un peu diminué. La nobleſſe n'affecte plus ces airs de grandeur, qui tenoient de la royauté, & qui embarraſſoient ſouvent le gouvernement. Le maniement des affaires publiques a ceſſé d'être l'apanage de la ſeule naiſſance; il a paſſé à des

gens de faveur, de fortune ou de mérite. Le produit des rentes générales & provinciales de toute l'Eſpagne, qu'une adminiſtration déteſtable avoit fait tomber au deſſous de huit millions, ſur la fin du dernier ſiecle, monte aujourd'hui à ſoixante-douze millions ſix cent cinquante-ſix mille huit cent cinq livres. Cette heureuſe révolution qui a commencé par la métropole, s'eſt étendue enſuite aux colonies. On a vu les trois tribunaux chargés en Europe de leur direction, perdre ſucceſſivement quelque choſe du mauvais eſprit qui dirigeoit leurs opérations. Le conſeil des Indes s'occupe plus utilement de leur gouvernement, de leur conſervation. La contractation tranſportée de Séville à Cadiz, en 1717, conduit leur commerce avec plus d'intelligence. Le conſulat qui juge des différents ſurvenus entre les négociants mêlés dans les affaires de cette partie de l'Amérique, & qui doit veiller à la conſervation de leurs privileges, a acquis quelque activité, quelques lumieres.

Ces premiers pas vers le bien doivent faire eſpérer au miniſtere Eſpagnol qu'il arrivera à une bonne adminiſtration, lorſqu'il aura ſaiſi les vrais principes, & qu'il emploiera les moyens convenables.

convenables. Le caractere de la nation n'oppoſe pas des obſtacles inſurmontables à ce changement, comme on le croit trop communément. Son indolence ne lui eſt pas auſſi naturelle qu'on le penſe. Pour peu qu'on veuille remonter au temps où ce préjugé défavorable s'établiſſoit, on verra que cet engourdiſſement ne s'étendoit pas à tout; & que ſi l'Eſpagne étoit dans l'inaction au dedans, elle portoit ſon inquiétude chez ſes voiſins dont elle troubloit ſans ceſſe la tranquillité. Son oiſiveté a pris ſa naiſſance en partie dans un fol orgueil. Parce que la nobleſſe ne faiſoit rien, on a cru qu'il n'y avoit rien de ſi noble que de ne rien faire. Le peuple entier a voulu jouir de cette prérogative; & l'Eſpagnol décharné, demi nud, nonchalamment aſſis à terre, regarde avec pitié ſon voiſin qui, bien vêtu, bien nourri, rit en travaillant de ſa folie. L'un mépriſe par orgueil ce que l'autre recherche par vanité, les commodités de la vie. Le climat avoit rendu l'Eſpagnol ſobre, & il l'eſt encore devenu par indigence. L'eſprit monacal qui le gouverne depuis long-temps, lui fait une vertu de cette même pauvreté, qu'il doit à ſes vices. Comme il n'a rien, il ne deſire rien;

mais il mépriſe encore moins les richeſſes qu'il ne hait le travail.

De ſon ancien caractere il n'eſt reſté à ce peuple pauvre & ſuperbe, qu'un penchant déméſuré pour tout ce qui a l'air de l'élévation. Il lui faut de grandes chimeres, une immenſe perſpective de gloire. La ſatisfaction qu'il a de ne plus relever que du trône depuis l'abaiſſement des grands, lui fait recevoir tout ce qui vient de la cour avec reſpect & avec confiance. Qu'on dirige à ſon bonheur ce puiſſant reſſort; qu'on cherche les moyens, plus aiſés qu'on ne penſe, de lui faire trouver le travail honorable, & on verra la nation redevenir ce qu'elle étoit avant la découverte du nouveau monde, dans ces temps brillants où ſans ſecours étrangers, elle menaçoit la liberté de l'Europe.

Après avoir guéri l'imagination des peuples, après les avoir fait rougir de leur inaction orgueilleuſe, il faudra ſonder d'autres plaies. Celle qui affecte le plus la maſſe de l'état, c'eſt le défaut de population. Le propre des colonies bien adminiſtrées eſt d'augmenter la population de la métropole, qui, par les débouchés avantageux qu'elle fournit à leurs productions, augmente réciproquement la leur. C'eſt ſous ce point de

vue, intéreſſant à la fois pour l'humanité & pour la politique, que les nations éclairées de l'Europe ont formé leurs établiſſements du nouveau monde. Le ſuccès a partout couronné un ſi noble & ſi ſage deſſein. Il n'y a que l'Eſpagne, qui avoit formé ſon ſyſtême avant que la lumiere en fût répandue, qui ait vu ſa population diminuer en Europe, à meſure que ſes poſſeſſions augmentoient en Amérique.

Lorſque la diſproportion entre un territoire & ſes habitants n'eſt pas extrême, l'activité, l'économie, une grande faveur accordée aux mariages, une longue paix peuvent avec le temps rétablir l'équilibre. L'Eſpagne qui, en 1747, n'avoit que ſept millions quatre cent vingt-trois mille cinq cent quatre-vingt-dix ames, en y comprenant cent quatre-vingt mille quarante-ſix eccléſiaſtiques, & qui ne compte guere dans ſes colonies que la vingtieme partie de la population qu'il y avoit au temps de la conquête, ne peut ni ſe repeupler, ni les repeupler ſans des efforts extraordinaires & nouveaux. Il faut pour augmenter les claſſes laborieuſes du peuple, qu'elle diminue ſon clergé qui énerve & dévore également l'état. Il faut qu'elle renvoie aux arts les deux tiers de ſes ſoldats,

que l'amitié de la France & la foibleſſe du Portugal lui rendent inutiles. Il faut, puiſque ſon revenu net eſt de cent vingt-quatre millions, & que ſes dépenſes ordinaires n'en abſorbent que quatre-vingt-ſeize, qu'elle s'occupe du ſoulagement des peuples, auſſi-tôt que les poſſeſſions de l'ancien & du nouveau monde auront été tirées du cahos où deux ſiecles d'inertie, d'ignorance & de tyrannie les avoient plongées. Il faut avant tout, qu'elle aboliſſe l'infame tribunal de l'inquiſition, qui ſemble érigé contre le monarque & contre le peuple en tenant l'un & l'autre ſous le joug d'une ſuperſtition ſtupide.

La ſuperſtition, quelle qu'en ſoit la cauſe, eſt répandue chez tous les peuples ſauvages ou policés. Elle eſt née ſans doute de la crainte du mal, & de l'ignorance de ſes cauſes & de ſes remedes. C'en eſt aſſez du moins pour l'enraciner dans l'eſprit de tous les hommes. Les fléaux de la nature, les contagions, les maladies, les accidents imprévus, les phénomenes deſtructeurs, toutes les cauſes cachées de la douleur & de la mort ſont ſi univerſelles ſur la terre, qu'il ſeroit bien étonnant que l'homme n'en eût pas été dans tous les

temps & dans tous les pays vivement affecté.

Mais cette crainte naturelle aura toujours ſubſiſté ou groſſi à proportion de l'ignorance & de la ſenſibilité. Elle aura enfanté le culte des éléments qui font les grands ravages ſur la terre, comme les déluges, les incendies, les peſtes, le culte des animaux, ſoit venimeux, ſoit voraces, mais toujours nuiſibles; le culte des hommes qui ont fait les plus grands maux à l'homme, des conquérants, des heureux fourbes, des faiſeurs de prodiges apparents, bons ou mauvais; le culte des êtres inviſibles que l'imagination ſuppoſe cachés dans tous les inſtruments du mal. L'étude de la nature & la méditation auront inſenſiblement diminué le nombre de ces êtres, & l'eſprit humain ſe ſera élevé du polythéiſme au monothéiſme; mais cette derniere idée, ſimple & ſublime, ſera toujours reſtée informe dans les eſprits groſſiers, & mêlée d'une foule d'erreurs & de fantômes.

La révélation perfectionnoit la doctrine d'un être unique; & il alloit s'établir peut-être une religion plus épurée, ſi les barbares du nord qui inonderent les provinces de l'empire Romain n'euſſent apporté des préjugés ſacrés qu'on

ne pouvoit chaſſer que par d'autres fables. Le chriſtianiſme vint ſe préſenter malheureuſement à des eſprits incapables de le bien entendre. Ils ne le reçurent qu'avec cet appareil merveilleux, dont l'ignorance eſt toujours avide. L'intérêt le chargea, le défigura de plus en plus, & fit imaginer chaque jour des dogmes & des prodiges d'autant plus révérés qu'ils étoient moins croyables. Les peuples occupés durant douze ſiecles à ſe partager, à ſe diſputer les provinces de la monarchie univerſelle, qu'une ſeule nation avoit formée en moins de deux cents ans, admirent ſans examen toutes les erreurs que les prêtres étoient convenus entr'eux, après bien des chicanes, d'impoſer à la multitude. Mais le clergé trop nombreux pour s'accorder, avoit entretenu dans ſon ſein un germe de diviſion qui devoit tôt ou tard ſe communiquer au peuple. Le moment vint où l'eſprit d'ambition & de cupidité qui dévoroit toute l'égliſe, heurta avec beaucoup d'éclat & d'animoſité un grand nombre de ſuperſtitions le plus généralement reçues.

Comme c'étoit l'habitude qui avoit fait adopter les puérilités dont on s'étoit laiſſé bercer, & qu'on n'y étoit attaché ni par principe de raiſonnement, ni par

eſprit de parti, ceux qui avoient le plus d'intérêt à les ſoutenir, ſe trouverent hors d'état de les défendre, lorſqu'elles furent attaquées avec un courage propre à fixer l'attention publique. Mais rien n'avança les progrès de la réformation de Luther & de Calvin, comme la liberté qu'elle accordoit à chaque particulier de juger ſouverainement des principes religieux qu'il avoit reçus. Quoique la multitude fût incapable d'entreprendre cette diſcuſſion, elle ſe ſentit fiere d'avoir à balancer de ſi grands, de ſi chers intérêts. L'ébranlement étoit ſi général qu'on peut conjecturer que les nouvelles opinions auroient par-tout triomphé des anciennes, ſi le magiſtrat n'avoit cru avoir intérêt à arrêter le torrent. Il avoit beſoin, ainſi que la religion, d'une obéiſſance implicite ſur laquelle ſon autorité éroit principalement fondée, & il craignit qu'après avoir renverſé les fondements antiques & profonds de la hiérarchie Romaine, on n'examinât ſes propres titres. L'eſprit républicain qui s'établiſſoit naturellement parmi les réformés, augmentoit encore cette défiance.

Les rois d'Eſpagne, plus jaloux de leurs uſurpations que les autres ſouverains, voulurent leur donner de nou-

veaux appuis dans des ſuperſtitions plus uniformes. Ils ne virent pas que les ſyſtêmes des hommes ne peuvent pas être les mêmes ſur un être inconnu. En vain la raiſon crioit à ces imbéciles monarques que nulle puiſſance n'eſt en droit de preſcrire aux hommes ce qu'ils doivent penſer; que la ſociété chargée de diriger leurs actions extérieures n'a nul droit ſur les mouvements intérieurs de leur cœur; que la politique doit préférer tout citoyen qui ſert la patrie à celui qui eſt utilement orthodoxe. Ces principes éternels & inconteſtables ne furent pas écoutés. Leur voix étoit étouffée par l'apparence d'un grand intérêt, & encore plus par les cris furieux d'une foule de prêtres fanatiques qui ne tatderent pas à s'emparer de l'autorité. Le prince devenu leur eſclave, fut forcé d'abandonner ſes ſujets à leurs caprices, de les laiſſer opprimer, d'être ſpectateur oiſif des cruautés qu'on exerçoit contr'eux. Dès lors les mœurs ſuperſtitieuſes, utiles ſeulement au ſacerdoce, devinrent nuiſibles à la ſociété. Des peuples ainſi corrompus & dégénérés, furent les plus cruels des peuples. Leur obéiſſance pour le monarque, fut ſubordonnée à la volonté du prêtre. Il opprima tous les

pouvoirs, il fut le vrai ſouverain de l'état.

L'inaction fut la ſuite néceſſaire d'une ſuperſtition qui énervoit toutes les facultés de l'ame. Le projet que les Romains formerent dès leur enfance, de devenir les maîtres du monde, ſe manifeſta juſques dans leur religion. C'étoit la Victoire, Bellone, la Fortune, le Génie du peuple Romain, Rome même qui étoient leurs dieux. Une nation qui aſpiroit à marcher ſur leurs traces, & qui ſongeoit à devenir conquérante, adopta un gouvernement monacal. Il a détruit tous les reſſorts; il les empêchera de ſe rétablir en Eſpagne & en Amérique, s'il n'eſt renverſé lui-même avec toute l'horreur dont il eſt digne. L'abolition de l'inquiſition doit hâter ce grand changement.

Ce moyen, tout néceſſaire qu'il eſt au rétabliſſement de la monarchie, n'eſt pas ſuffiſant. Quoique l'Eſpagne ait mis à cacher ſa foibleſſe plus d'art peut-être qu'il n'en auroit fallu pour acquérir des forces, on connoît ſes plaies. Elles ſont ſi profondes & ſi invétérées, qu'il lui faut des ſecours étrangers pour les guérir. Qu'elle ne les refuſe pas, & elle verra ſes provinces de l'ancien & du nouveau monde remplies de nouveaux

habitants qui leur donneront mille branches d'induſtrie. Les peuples du Septentrion & ceux du Midi, poſſédés de l'ambition des richeſſes qui caractériſe notre ſiecle, iront en foule dans des contrées ouvertes à leur émulation. La fortune publique ſuivra les fortunes particulieres. Les fortunes particulieres des étrangers deviendront elles-mêmes une richeſſe nationale, ſi ceux qui les auront élévées en peuvent jouir aſſez ſûrement, aſſez agréablement; aſſez honorablement pour perdre le ſouvenir de leur pays natal.

Pour porter rapidement ce grand ouvrage à ſa perfection, il ne ſuffit pas que l'Eſpagne ouvre ſon ſein aux peuples de ſa communion, il faut que toutes les ſectes ſans diſtinction y ſoient admiſes. Elle a cru trop long-temps que la liberté de conſcience ne pouvoit être fondée que ſur l'impiété la plus monſtrueuſe, & que la tolérance n'étoit pas même favorable à la politique, puiſque le principe fondamental de toutes les ſectes étoit de ſe déteſter & de déchirer tôt ou tard les gouvernements où elles ſe multiplioient. Si les païens avoient raiſonné ainſi, jamais le chriſtianiſme ne ſe fût établi. Il eſt du moins évident que leurs perſécutions contre les fondateurs de notre religion, n'auroient pas beſoin d'apologie.

Lorſque l'Eſpagne aura acquis des bras, elle les occupera de la maniere qui lui ſera la plus avantageuſe. Le chagrin qu'elle avoit de voir les tréſors du monde paſſer chez ſes rivaux & ſes ennemis, lui a fait croire qu'il n'y avoit que le rétabliſſement de ſes manufactures qui pût la mettre en état d'en retenir une pareie. Ceux de ſes écrivains économiques qui ont le plus appuyé ce ſyſtême, nous paroiſſent dans l'erreur. Tant que les peuples qui ſont en poſſeſſion de fabriquer les marchandiſes qui ſervent à l'approviſionnement de l'Amérique, s'occuperont du ſoin de conſerver leurs manufactures, celles qu'on voudra créer ailleurs, en ſoutiendront difficilement la concurrence. Elles pourront peut-être obtenir à auſſi bon marché les matieres premieres & la main-d'œuvre; mais il faudra des ſiecles pour les élever à la même célérité dans le travail, à la même perfection dans l'ouvrage. Il n'y auroit qu'une révolution qui tranſporteroit en Eſpagne les meilleurs ouvriers, les plus habiles artiſtes étrangers, qui pût procurer ce grand changement. Juſqu'à cette époque, qui ne paroît pas prochaine, les tentatives qu'on haſardera auront une iſſue funeſte. On en a fait

une expérience bien inſtructive, lorſqu'on a prohibé l'exportation des matieres premieres. La défenſe de ſortir les ſoies n'a fait que les avilir. La culture en diminuoit ſenſiblement, & ſeroit entiérement tombée, ſi le gouvernement n'avoit eu la ſageſſe de rendre au commerce ſon ancienne liberté.

Nous irons plus loin, & nous ne craindrons pas d'avancer que, quand l'Eſpagne pourroit ſe procurer la ſupériorité dans les manufactures de luxe, elle ne devroit pas le vouloir. Un ſuccès momentané ſeroit ſuivi d'une ruine entiere. Qu'on ſuppoſe que cette monarchie tire de ſon ſein toutes les marchandiſes néceſſaires pour l'approviſionnement de ſes colonies, les tréſors immenſes qui ſeront le produit de ce commerce concentré dans ſa circulation intérieure, y aviliront bientôt le numéraire. La cherté des productions de ſa terre, du ſalaire de ſes ouvriers ſera une ſuite néceſſaire de cette abondance de métaux. Il n'y aura plus aucune proportion entr'elle & les peuples voiſins. Ceux-ci, dès lors en état de donner leurs marchandiſes à plus bas prix, la forceront à les recevoir, parce qu'un bénéfice exhorbitant ſurmonte tous les obſtacles. Ses habitants ſans occupation ſeront

réduits à en aller chercher ailleurs ; & elle perdra en même temps ſon induſtrie & ſa population.

Puiſqu'il eſt impoſſible à l'Eſpagne de retenir le produit entier des mines du nouveau monde, & qu'elle doit partager néceſſairement avec le reſte de l'Europe, toute ſa politique doit tendre à en conſerver la meilleure part, à faire pancher la balance de ſon côté, & à ne pas rendre ſes avantages exceſſifs, afin de les rendre permanents. Elle obtiendra cette ſupériorité de la pratique des arts de premiere néceſſité, de l'abondance, de l'excellente qualité de ſes productions naturelles.

Le miniſtere Eſpagnol qui a entrevu cette vérité s'eſt mépris, en ce qu'il a regardé les manufactures comme le ſeul mobile de l'agriculture.. C'eſt une vérité inconteſtable que les manufactures favoriſent l'agriculture des terres. Elles ſont même néceſſaires par-tout où les frais de tranſport arrêtant la circulation & la conſommation des denrées, le cultivateur ſe trouve découragé par le défaut de vente. Mais dans tout autre cas, il n'a pas beſoin de l'encouragement que donnent des manufactures. S'il a le débouché de ſes productions, peu lui importe que ce ſoit par une conſommation

plus de neuf milliards de piaſtres, dont la moindre partie eſt reſtée à ſes maîtres naturels; le reſte s'eſt répandu en Europe, ou a été porté en Aſie. Depuis le premier janvier 1754, juſqu'au dernier décembre 1764, on n'eſt pas réduit aux conjectures. L'Eſpagne a reçu dans ce période en piaſtres fortes, qui valent chacune environ cinq livres cinq ſols :

De la Vera-Cruz, en or, 3, 151, 354 piaſtres, 5 réaux; en argent, 85, 899, 307 piaſtres, 2 réaux.

De Lima, en or, 10, 942, 846 piaſtres, 3 réaux; en argent, 24, 868, 745 piaſtres, 3 réaux.

De Buenos-Ayres, en or, 2, 142, 626 piaſtres, 3 réaux; en argent, 10, 326, 090 piaſtres, 8 réaux.

De Carthagene, en or, 10, 045, 188 piaſtres, 8 réaux; en argent, 1, 702, 174 piaſtres, 3 réaux.

De Honduras, en or, 37, 254 piaſtres, 9 réaux; en argent, 677, 444 piaſtres, 7 réaux.

De la Havane, en or, 656, 064 piaſtres, 3 réaux; en argent, 2, 639, 408 piaſtres, 2 réaux.

De Caraque, en or, 52, 034 piaſtres, 4 réaux; en argent, 276, 002 piaſtres, 6 réaux.

De Saint-Domingue & porto-rico, en or, 526 piaſtres, 5 réaux; en argent, 317, 521 piaſtres, 1 réal.

De Campêche, Cunama, Maracaïbo, en argent, 91, 564 piaſtres, 6 réaux.

C'eſt en tout vingt-ſept millions, vingt-ſept mille huit cents quatre-vingt-ſeize piaſtres en or, & cent vingt-ſix millions ſept cents quatre-vingt-dix-huit mille deux cents cinquant-huit piaſtres, huit réaux en argent. Les deux objets réunis, forment donc une maſſe de cent cinquante-trois millions, huit cents vingt-ſix mille, cent cinquante-quatre piaſtres & huit réaux. Qu'on diviſe cette ſomme en onze parties, & on trouvera que les retours, année commune, ont été de treize millions, neuf cent quatre-vingt-quatre mille, cent quatre-vingt cinq & trois quarts de piaſtres. Il faut ajouter à ces richeſſes, celles que pour éviter de payer les droits, on n'enrégiſtre pas, & qui peuvent monter à un peu plus que du quart de ce qui eſt enrégiſtré; & il ſe trouvera que la métropole reçoit annuellement de ſes colonies environ dix-ſept millions de piaſtres.

Il ſeroit poſſible d'augmenter ce produit. Pour y parvenir, le gouvernement n'auroit qu'à faire paſſer dans le nouveau monde des gens plus habiles dans

la métallurgie, & à ſe relâcher ſur les conditions auxquelles elle permet d'exploiter des mines. Mais ce ſuccès ne ſeroit jamais que paſſager. La raiſon en eſt ſenſible. L'or & l'argent ne ſont pas des richeſſes, ils repréſentent ſeulement des richeſſes. Ces ſignes ſont très-durables, comme il convient à leur deſtination. Plus ils ſe multiplient, & plus ils perdent de leur valeur, parce qu'ils repréſentent moins de choſes. A meſure qu'ils ſont devenus communs depuis la découverte de l'Amérique, tout a doublé, triplé, quadruplé de prix. Il eſt arrivé que ce qu'on a tiré des mines a toujours moins valu, & que ce qui en a coûté pour les exploiter a toujours valu davantage. La balance qui penche toujours de plus en plus du côté de la dépenſe, peut rompre l'équilibre au point qu'il faudra renoncer à cette ſource d'opulence. Mais ce ſeroit toujours un grand bien que de ſimplifier ces opérations, & d'employer toutes les reſſources de la phyſique à rendre ce travail moins deſtructeur qu'il ne l'a été juſqu'ici. Il eſt un autre moyen de proſpérité pour l'Eſpagne, qui, loin de s'affoiblir, acquerra tous les jours de nouvelles forces. C'eſt le travail des terres.

Toutes les nations ont trouvé du

danger à permettre l'établiſſement des manufactures dans leurs poſſeſſions du nouveau monde ; mais elles y ont encouragé la culture par tous les moyens poſſibles. Si l'eſpagne adopte un principe ſi raiſonnable, elle parviendra vraiſemblablement à retenir dans ſon ſein deux millions cinq cent mille piaſtres qu'en font ſortir tous les ans les épiceries. Il n'eſt guere poſſible que dans cette étendue de terres, dans cette variété de climats, l'Amérique n'ait quelques cantons propres à produire la cannelle, le giroffle, la muſcade, les autres aromates de l'Aſie. Il eſt certain qu'on trouve de la cannelle à Quito. En la cultivant, on lui donneroit peut-être les qualités qui lui manquent.

Soit que ces expériences réuſſiſſent, ſoit qu'elles ne réuſſiſſent pas, on peut toujours cultiver le café dont l'uſage s'étend tous les jours en Europe ; le coton qui manque ſouvent à nos manufactures ; le ſucre dont l'Eſpagne achete tous les ans pour plus d'un million de piaſtres, & qu'elle devroit fournir à toute l'Europe.

Pluſieurs provinces du Mexique produiſoient autrefois des ſoies excellentes qu'on employoit avec ſuccès à Seville. Cette production s'eſt perdue par les

contrariétés ſans nombre qu'elle a eſſuyées. Rien n'eſt plus aiſé que de la reſſuſciter & de l'étendre.

La laine de Vigogne eſt recherchée par toutes les nations. Ce que les flottes en rapportent eſt peu de choſe en comparaiſon de ce qu'on en demande. Il eſt poſſible, facile même de multiplier dans le climat convenable l'eſpece de brebis qui donne cette laine précieuſe.

L'exceſſive cherté de la cochenille & l'empreſſement de tous les peuples pour s'en procurer, avertiſſent continuellement l'Eſpagne de l'intérêt qu'elle a à la multiplier.

Mais ce qu'il faudroit ſur-tout encourager, ce ſeroit les vignes & les oliviers dont la culture n'eſt permiſe que dans une partie du Pérou. De petites nations toujours errantes ſeroient fixées par ce genre de travail. Diſtribuées avec intelligence, elles ſerviroient à établir des communications entre les différentes colonies, maintenant ſéparées par des terrains immenſes & inhabités. Les loix qui ſont toujours ſans force parmi des hommes trop éloignés les uns des autres & du magiſtrat, ſeroient obſervées. Le commerce ne ſeroit pas continuellement interrompu par l'impoſſibilité de faire

arriver, même avec de grands frais, les marchandiſes au lieu de leur deſtination. En cas de guerre on ſeroit averti à temps du danger, & on ſe donneroit des ſecours prompts & efficaces. Si l'Eſpagne étoit privée par cet arrangement de quelques foibles exportations, ce léger ſacrifice ſeroit compenſé par les plus grands avantages. Les moins pénibles des occupations que nous indiquons, ſeroient le partage des naturels du pays que leur indolence & peut-être leur foibleſſe rendent incapables de travaux plus rudes. Les autres occupations ſeroient réſervées pour les eſclaves actifs & vigoureux que fournit l'Afrique.

On eut l'idée de ce ſecours étranger dans les premieres années qui ſuivirent la découverte du nouveau monde. Il fut bientôt proſcrit, parce qu'on crut s'appercevoir que les Noirs corrompoient les Américains, & qu'on craignit qu'ils ne les pouſſaſſent à la révolte. Las Caſas qui s'occupoit ſans ceſſe du ſoulagement des Indiens, obtint en 1517, la révocation de cette loi qu'il croyoit nuiſible à leur conſervation. A cette époque, on accorda à un favori le privilege excluſif de porter quatre mille negres dans les Antilles. Il vendit ſon droit aux Génois, qui abuſerent de leur mono-

pole. Cet odieux commerce paſſa ſucceſſivement aux Caſtillans, aux Portugais, aux François & aux Anglois. Il eſt enfin rentré dans les mains des Eſpagnols, qui l'exercent de la maniere la plus nuiſible pour leur patrie. Ses ennemis les plus dangereux deviennent leurs agents. Toutes leurs liaiſons ſe forment avec des ſujets de la Grande Bretagne.

Si la politique croit pouvoir autoriſer un commerce que l'humanité réprouve, il convient à l'Eſpagne de ſe paſſer de ſecours étrangers pour le faire. Le défaut de forts à la côte d'Afrique ne doit pas la décourager. Mille expériences lui démontrent qu'elle y traitera avec autant d'avantage que les nations qui y ont formé les plus grands établiſſements. Pour obtenir ce ſuccès, elle n'a beſoin que de recevoir directement des Indes orientales les marchandiſes propres à ces contrées barbares, que d'exciter par des gratifications l'introduction des negres dans ſes colonies, au lieu de l'arrêter par des impôts exceſſifs; que de décharger de tout droit d'entrée & de ſortie les denrées qui proviendront de la vente de ces eſclaves. On verra bientôt ſe former dans la métropole la foule d'ouvriers que cette nouvelle branche d'induſtrie exigera. Les vaiſſeaux ſe multiplieront.

Les navigateurs étrangers, dont on aura emprunté les lumieres, ſeront remplacés par des nationaux. Tout s'animera dans des colonies depuis ſi long temps languiſſantes. Leurs productions, qui ne paſſent pas annuellement cinq à ſix millions de piaſtres, n'auront d'autres bornes que celles qu'y mettra la conſommation de l'Eſpagne & de l'Europe entiere.

Après que le gouvernement ſe ſera occupé avec ſuccès à perfectionner l'exploitation des mines, à étendre la culture de ſes provinces du nouveau monde, il faudra qu'il trouve les moyens d'amener ces richeſſes dans la métropole. L'expérience doit lui avoir appris que la vigilance de ſes gardes-côtes, que la fidélité de ſes commandants ſont des barrieres que le commerce interlope franchit ſouvent & facilement.

Tous les peuples à portée, par leurs poſſeſſions des colonies Eſpagnoles, ont toujours cherché à s'approprier frauduleuſement les tréſors & les denrées de cette nation peu active. Les Portugais ont tourné leurs vues vers la riviere de la Plata. Les Danois, les François & les Hollandois ſur la côte de Carthagene & de Porto-Belo. Les ſujets de la Grande Bretagne, qui connoiſſoient toutes ces voies, ont trouvé dans les ceſ-

ſions qui leur ont été faites par les derniers traités, des routes nouvelles pour ſe procurer une part plus conſidérable à cette riche dépouille. Les uns & les autres ont atteint leur but, en trompant ou en corrompant les gardes-côtes; mais les Anglois aſſurés de n'être pas déſavoués par leur gouvernement, ont ſoutenu par la violence, en pleine paix, chez les étrangers, un commerce clandeſtin qui chez eux eſt puni de mort. Leur marine militaire l'autoriſe ſi ouvertement, qu'il exiſte entr'elle & les négociants de la nation, un contrat public en vertu duquel le vaiſſeau de guerre tire de l'interlope cinq pour cent de ſa vente, pour prix de la protection qu'il lui accorde.

Les gouverneurs font encore plus mal leurs devoirs que les gardes-côtes. Quoique la corruption ſoit extrême en Eſpagne, elle l'eſt infiniment davantage aux Indes. Depuis les vice-rois juſqu'aux derniers commis, perſonne ne paroît jamais avoir eu de principe. Tous ceux qui y paſſent avec quelque autorité, ont acheté fort cher leurs places. Il faut ſe rembourſer des avances qu'on a faites. Il faut élever la fortune qu'on eſt allé chercher ſi loin. Il faut ſe payer des dangers qu'on a courus en changeant

de climat. Il faut faire tout cela fort vîte, parce qu'il eſt rare qu'on ſoit continué au delà de trois ou cinq ans dans ſon poſte. On diroit que l'Eſpagne ne pouvant empêcher le brigandage, a voulu le rendre moins odieux, en y faiſant participer plus de monde.

Tous les moyens de s'enrichir ſont jugés licites. Celui qu'on adopte le plus généralement, eſt de favoriſer le commerce interlope, ou de le faire ſoi-même. Il eſt facile, il eſt rapide, il eſt doux. Perſonne en Amérique ne réclame, parce qu'il convient à tout le monde. Si les cris de quelques négociants Européens arrivent à la cour, ils ſont aiſément étouffés par des largeſſes verſées à propos ſur les miniſtres, les confeſſeurs, les maîtreſſes ou les favoris. Le coupable n'eſt pas ſeulement exempt de recherches, il eſt encore récompenſé. Rien n'eſt ſi bien établi, ſi généralement connu que cet uſage. Un Eſpagnol qui revenoit du nouveau monde, où il avoit occupé une place importante, ſe plaignoit à quelqu'un des préjugés qu'il trouvoit répandus contre l'honnêteté de ſon adminiſtration. *Si on vous calomnie*, lui dit ſon ami, *vous êtes perdu ſans reſſource; mais ſi on n'exagere pas vos brigandages, vous en ſerez quitte pour*

en

en ſacrifier une partie : vous jouirez paiſiblement, glorieuſement même du reſte.

Il faudroit refondre la nation entiere, peut-être même l'humanité, pour parvenir à détruire des abus ſi enracinés. Tout le temps que les arrangements qui ont donné naiſſance au déſordre ſubſiſteront, le contrebandier fera ſon commerce; les gens chargés de l'empêcher le protégeront. L'Eſpagne ne réuſſira à rétablir l'ordre, qu'en diminuant les droits, qu'en changeant la maniere d'entretenir ſes liaiſons avec ſes colonies.

Cette puiſſance, à laquelle la ſituation des choſes ne permet pas de fabriquer tout ce qu'il lui faut pour les beſoins de l'Amérique, doit s'approprier les travaux de tous les peuples commerçants de l'Europe. Elle doit ſe regarder au milieu d'eux comme un négociant parmi des manufacturiers. Il faut qu'elle leur fourniſſe les matieres premieres. Il faut qu'elle leur paie convenablement les valeurs nouvelles, que leur induſtrie aura ajoutées aux productions naturelles. Il faut qu'elle répande tout chez les conſommateurs, de la maniere qui lui ſera la plus avantageuſe.

Ces maximes ſont trop ſimples pour

lui avoit échappé ; mais elle en a fait une mauvaiſe application. Son avidité ou ſes beſoins l'ont continuellement égarée. Séparant toujours les intérêts de la couronne de ceux des citoyens, elle n'a jamais vu d'inconvénient à ſurcharger ſes douanes. Aucun de ſes adminiſtrateurs ne paroît avoir ſenti que la richeſſe des peuples étoit la ſeule vraie richeſſe de l'état. Peut-être même leur aveuglement a-t-il été aſſez grand pour croire que les impoſitions qu'on mettoit ſur les marchandiſes, étoient ſupportées par ceux qui les fourniſſoient. On ne ſauroit guere douter que ce préjugé n'ait été leur regle, quand on voit que toutes les ouvertures qui ont été faites pour la modération des droits, ont été rejetées comme ruineuſes pour la monarchie. Ce mauvais eſprit de finance, qui corrompt pour toujours de plus en plus le commerce de l'Europe, a ralenti les expéditions qui ſe faiſoient directement de la métropole pour ſes colonies. L'activité de la contrebande s'eſt accrue dans les proportions. On lui portera le coup mortel, dès qu'on réglera les tarifs d'entrée & de ſortie avec plus de modération, dès qu'on débarraſſera la navigation des entraves qui rendent ſa marche ſi peſante.

Ceux qui penſent que la voie communément pratiquée des flottes & des galions eſt la plus convenable, ont été ſéduits par l'habitude qui regle les opinions de la plupart des hommes. Ils n'ont pas vu que cette méthode lente par ſa nature, devoit tout ruiner néceſſairement. Le commerce illicite averti par ſes émiſſaires, des beſoins des colonies, & abondamment pourvu de ce qui peut leur convenir, prévient toujours les vaiſſeaux Eſpagnols, qui, trouvant les magaſins remplis, ſont forcés de vendre à perte, ou, ce qui eſt ſouvent plus fâcheux, ſont dans l'impoſſibilité de vendre. Si, pour prévenir cet inconvénient, on retarde leur départ, c'eſt un nouvel encouragement pour la contrebande, dont les dépôts, ſans ceſſe renouvellés, ſont intariſſables.

Pour écarter cette concurrence ruineuſe, on a ſouvent propoſé au gouvernement de faire le commerce de l'Amérique par des compagnies. La cour de Madrid a toujours rejeté ce projet comme un monopole deſtructif, & plus deſtructif peut-être que la tolérance interlope. L'ignorance où elle vivoit, de tous les principes, ne l'a pas empêché de ſentir que, quand bien même il ſeroit poſſible que les privileges excluſifs fuſſent utiles

en certaines circonſtances, chez un peuple qui ne manqueroit pas d'objets pour exercer ſon activité, ils ne peuvent être que funeſtes à une nation dont l'induſtrie n'eſt pas aſſez vivement excitée.

Il n'y a qu'une liberté entiere dans les expéditions de Cadiz, qui puiſſe ſapper la contrebande, donner au commerce l'activité, l'extenſion dont il eſt ſuſceptible. L'intérêt de l'Eſpagne, comme de toutes les nations qui ont formé des colonies dans le nouveau monde, eſt d'y porter beaucoup de denrées, de marchandiſes d'Europe, & d'en rapporter beaucoup de celles de l'Amérique. Ces opérations ſont inſéparablement liées. L'une ſans l'autre eſt impoſſible, & toutes deux proſcrivent les gênes.

Les colonies trouveront un grand avantage de cet arrangement, qui répandra l'abondance dans leurs ports. La concurrence d'un plus grand nombre de vendeurs a toujours été, ſera toujours favorable aux acheteurs.

La métropole ramenera par cet heureux moyen des eſprits aigris, ou parce qu'on les a laiſſé manquer des choſes les plus néceſſaires, ou parce qu'on les leur a fait payer à un prix exceſſif. Elle ſera

tomber par le bon marché, des manufactures que les beſoins abſolus ont fait établir, & qu'il ſeroit dangereux de vouloir détruire par l'autorité. Elle tournera l'induſtrie vers l'agriculture, qui deviendra, comme il convient, l'occupation la plus profitable. Enfin elle doublera, triplera peut-être ſa navigation, dont les opérations languiſſantes expoſent toujours la fortune publique, & la livrent ſi ſouvent à l'ennemi.

Tous les peuples de l'Europe qui prennent plus ou moins de part à ce commerce, le feront plus utilement. Si le ſyſtême des flottes qui fixe la quantité des marchandiſes qu'on peut embarquer à Cadiz, eſt plus favorable au petit nombre des négociants livrés à ces ſpéculations, la liberté d'envoyer, en payant les droits, autant de marchandiſes qu'on voudra, baiſſera le prix & augmentera la conſommation. L'Europe aura plus d'occupation. Le profit de chaque nation ſera plus conſidérable, quoique celui de chaque particulier le ſoit moins. Cet avantage eſt infiniment plus précieux que l'autre.

Nous n'ignorons pas que ce commerce n'aura pas plutôt acquis la liberté, que nous regardons comme né-

ceſſaire, qu'il ſera porté à l'excès par une émulation ſans bornes. L'avidité, l'imprudence des négociants doivent préparer à ce déſordre. Peut-être ſera-ce un bien. La métropole aura toujours exporté une plus grande quantité de ſes productions, aura reçu des retours plus riches.

Les colons encouragés par le bon marché à des jouiſſances qu'ils n'avoient jamais été à portée de ſe procurer, ſe feront de nouveaux beſoins, & ſe livreront par conſéquent à de nouveaux travaux. Le commerce averti par la perte d'une partie de ſes capitaux, mettra plus d'activité, d'économie, de vigilance dans ſes expéditions. Quand même l'excès de la concurrence pourroit être un mal réel, il ne ſeroit jamais que momentané. Les affaires, comme cela eſt toujours arrivé, comme cela arrivera toujours, ne tarderont pas à reprendre leur niveau. Chercher à détourner cet orage par des loix deſtructives de toute liberté, c'eſt vouloir prévenir une révolution heureuſe par une oppreſſion perpétuelle. Dès que l'Eſpagne aura ouvert les yeux, le commerce de ſes colonies ceſſera d'être un pur monopole, leur religion ceſſera d'être une pure ſuperſtition, leur gou-

vernement ceſſera d'être une pure tyrannie. Par une ſuite des progrès du bon exemple & d'une heureuſe rivalité, le Portugal, qui n'a guere été juſqu'ici plus éclairée que l'Eſpagne, adoptera peut-être pour le Bréſil, ce plan de réformation.

Fin du Livre VIII, *& du Tome* III.

Ap1 1115117